

Washington Irving

# HISTOIRE DE NEW YORK

par **Diedrick Knickerbocker**

Texte établi par Valentin Fonteray

Publié pour la première fois en 1809 sous le nom d'auteur fictif de Diedrick Knickerbocker, *Histoire de New York* connut immédiatement un immense succès et fit de Washington Irving le premier écrivain américain de renommée internationale ; il constitue en cela l'acte de naissance officiel de la littérature américaine. Walter Scott confessait avoir ri à s'en tenir les côtes en le lisant : c'est qu'*Histoire de New York*, dans lequel Irving s'attache à démythifier les origines des États-Unis, oscille entre ironie mordante et comique exubérant ; il y parodie le style pédant des historiens et caricature à traits vigoureux les grandes figures politiques de son temps. Ironie de l'histoire, ce livre, pour lequel l'auteur avait réalisé des recherches approfondies, fut au XIX<sup>e</sup> siècle l'une des sources majeures dont s'inspirèrent les historiens de la New York de la période hollandaise. C'est donc l'occasion de découvrir une époque méconnue de New York, celle de sa fondation, mais aussi de saisir les échos de la vie politique des États-Unis au temps de Jefferson. La présente édition est une version révisée d'une traduction française anonyme de 1827, pour la première fois rééditée, et augmentée pour tenir compte de modifications apportées ultérieurement par Washington Irving.

*Washington Irving (1783-1859) est notamment l'auteur de contes et de nouvelles dont les plus célèbres sont Rip Van Winkle et La Légende de Sleepy Hollow.*

*Valentin Fonteray est l'auteur de Irving, Hawthorne, Melville : l'invention de la littérature américaine (à paraître aux Éditions Amsterdam).*

Cet ouvrage est conforme à la nouvelle orthographe.  
[www.orthographe-recommandee.info](http://www.orthographe-recommandee.info)

19 €

[www.editionsamsterdam.fr](http://www.editionsamsterdam.fr)

ISBN 2-915547-15-7



Washington Irving

HISTOIRE DE NEW YORK

Éditions Amsterdam

Washington Irving

# HISTOIRE DE NEW YORK

depuis le commencement du monde  
jusqu'à la fin de la domination hollandaise

PAR **DIEDRICK KNICKERBOCKER**



Roman

Éditions Amsterdam

## IMPORTANT

Ce livre a été publié sous licence Creative Commons. Vous pouvez le lire, le reproduire et le diffuser librement, mais vous ne pouvez en aucun cas modifier son contenu ou en faire un usage commercial ou apparenté sans l'autorisation préalable, explicite et écrite, d'Editions Amsterdam.

Si vous appréciez ce livre, faites-le connaître et soutenez son auteur et l'équipe d'Editions Amsterdam en achetant un exemplaire chez votre libraire.

[www.editionsamsterdam.fr](http://www.editionsamsterdam.fr)







# HISTOIRE DE NEW YORK



WASHINGTON IRVING

# HISTOIRE DE NEW YORK

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE  
JUSQU'À LA FIN DE LA DOMINATION HOLLANDAISE,

CONTENANT, ENTRE AUTRES CHOSES CURIEUSES ET SURPRENANTES,  
LES INNOMBRABLES HÉSITATIONS DE WALTER-L'INDÉCIS,  
LES PLANS DÉSASTREUX DE WILLIAM-LE-BOURRU,  
ET LES EXPLOITS CHEVALERESQUES DE PETER-FORTE-TÊTE,  
LES TROIS GOUVERNEURS DE NIEUW AMSTERDAM :  
SEULE HISTOIRE AUTHENTIQUE DE CES TEMPS  
QUI AIT JAMAIS ÉTÉ OU PUISSE ÊTRE JAMAIS PUBLIÉE

PAR DIEDRICK KNICKERBOCKER

AUTEUR DU *LIVRE DES ESQUISSES*

Éditions Amsterdam

*Merci à Aurélien Blanchard et Yann Laporte  
pour l'aide apportée à la réalisation de ce livre.*

Ouvrage conforme à la nouvelle orthographe.  
[www.orthographe-recommandee.info](http://www.orthographe-recommandee.info)

© Paris, 2005, Éditions Amsterdam.  
Tous droits réservés. Reproduction interdite.

**Éditions Amsterdam**  
21 rue du Faubourg du Temple, 75010 Paris  
[www.editionsamsterdam.fr](http://www.editionsamsterdam.fr)

Abonnement à la lettre d'information électronique  
des Éditions Amsterdam : [info@editionsamsterdam.fr](mailto:info@editionsamsterdam.fr)

Diffusion et distribution : Les Belles Lettres

ISBN 2-915547-15-7

## TABLE DES CHAPITRES

NOTICE SUR L'AUTEUR 19

AU PUBLIC 29

### LIVRE PREMIER

Contenant des théories ingénieuses  
et des dissertations philosophiques  
sur la création et la population du monde  
dans leurs rapports avec l'histoire de New York.

CHAPITRE PREMIER 35

Description du monde.

CHAPITRE II 40

Cosmogonie, ou création du monde. Diverses  
excellentes théories par lesquelles on prouve que  
la confection d'un monde n'est pas une chose si  
difficile que bien des braves gens se l'imaginent.

CHAPITRE III 47

Comment le fameux navigateur Noé fut connu

## HISTOIRE DE NEW YORK

sous des noms indignes de lui, et comment il fut coupable d'une impardonnable imprévoyance, en n'ayant que trois fils. Grand embarras que cela cause aux philosophes. Découverte de l'Amérique.

CHAPITRE IV 53

Qui montre la grande difficulté qu'ont eue les philosophes à peupler l'Amérique. Comment il arriva que les aborigènes furent engendrés par hasard, au grand soulagement et à la grande satisfaction de l'auteur.

CHAPITRE V 59

Dans lequel l'auteur tranche une importante question au moyen de l'homme dans la lune, ce qui non seulement délivre des populations entières d'un grand embarras, mais encore met fin à cette introduction.

## LIVRE II

Qui traite du premier établissement  
des Nouveaux Pays-Bas

CHAPITRE PREMIER 73

Contenant différentes raisons qui devraient empêcher un homme d'écrire trop à la hâte. De Maitre Hendrick Hudson; la découverte qu'il fait d'un pays étranger. Comment il fut magnifiquement récompensé par la munificence de leurs Hautes Puissances.

CHAPITRE II 81

Détails sur la grande arche qui, sous la protection de saint Nicolas, flotta de la Hollande à Gibbet Island. Animaux étranges qui en descendirent. Une grande victoire. Description de l'ancien village de Communipaw.

## TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE III	87
Où l'on enseigne l'art véritable de faire un marché. Une grande métropole sauvée par un brouillard. Biographie de certains héros de Communipaw.	
CHAPITRE IV	93
Voyage des héros de Communipaw à Hellgate. Comment ils y furent reçus.	
CHAPITRE V	101
Comment les héros de Communipaw retournèrent chez eux un peu plus sages qu'ils n'en étaient partis. Comment le profond Oloffte fit un rêve, et quel fut ce rêve.	
CHAPITRE VI	105
Contenant un essai d'étymologie. Fondation de la grande ville de Nieuw Amsterdam.	
CHAPITRE VII	111
Comment la ville d'Amsterdam crût en puissance sous la protection d'Oloffte-le-Rêveur.	

## LIVRE III

Histoire du beau règne de Wouter Van Twiller.

CHAPITRE PREMIER	117
Du célèbre Wouter Van Twiller. Ses incomparables qualités, et son inexprimable sagesse dans le procès de Wandle Schoonhoven et de Barent Blecker. Grande admiration du public à ce sujet.	
CHAPITRE II	124
Contenant quelques détails sur le grand conseil de Nieuw Amsterdam, ainsi que diverses raisons hautement philosophiques qui prouvent qu'un alderman devrait toujours être gras. Autres particularités sur l'état de la province.	

## HISTOIRE DE NEW YORK

CHAPITRE III	132
Comment la ville de Nieuw Amsterdam sortit de la vase et devint merveilleusement policée. Peinture des mœurs de nos aïeux.	
CHAPITRE IV	138
Contenant d'autres particularités de l'âge d'or. Ce qui constituait une femme élégante et fashionable dans les jours de Walter-l'Indécis.	
CHAPITRE V	143
Comment le lecteur se laisse entrainer à faire une agréable promenade, qui finit bien autrement qu'elle n'avait commencé.	
CHAPITRE VI	148
Où l'on donne une fidèle description des habitants du Connecticut et de ses environs, où l'on enseigne, en outre, ce que l'on entend par <i>liberté de conscience</i> . Curieux moyen qu'employaient ces obstinés barbares pour entretenir l'harmonie dans leurs relations, et pour augmenter la population.	
CHAPITRE VII	152
Comment ces singuliers étrangers, nommés Yankees, devinrent des squatteurs. Comment ils bâtirent des châteaux éoliens, et essayèrent d'initier les habitants des Nouveaux Pays-Bas aux mystères du Bundling.	
CHAPITRE VIII	157
Siège épouvantable du Fort Goede Hoop, comment le célèbre Wouter tomba dans des doutes profonds, et comment il finit par s'en aller en fumée.	

TABLE DES CHAPITRES

LIVRE IV

Contenant les chroniques du règne de William-le Bourru.

CHAPITRE PREMIER.	163
De la nature de l'histoire en général; des talents universels de William-le-Bourru, et comment un homme peut en apprendre assez pour parvenir à n'être bon à rien.	
CHAPITRE II	171
Sages projets d'un chef doué du génie universel. L'art de combattre par proclamations. Comment il advint que le vaillant Jacobus Van Curlet fut scandaleusement déshonoré au Fort Goede Hoop.	
CHAPITRE III	176
Où l'on verra l'épouvantable colère de William-le-Bourru, et la grande douleur des habitants de Nieuw Amsterdam au sujet de l'affaire du fort de Goede Hoop. Comment William-le-Bourru fit solidement fortifier la ville. Exploits de Stoffel Brinkerhoff.	
CHAPITRE IV	183
Réflexions philosophiques sur la folie de se croire heureux en temps de prospérité. Divers troubles sur les frontières méridionales. Comment William-le-Bourru faillit perdre le pays par un mot cabalistique. Expédition secrète de Jan-Jansen Alpendam, et son étonnante récompense.	
CHAPITRE V	190
Comment William-le-Bourru enrichit la province d'une multitude de lois et devint le patron des avocats et des mouchards. Et comment le peuple devint excessivement éclairé et malheureux sous sa direction.	
CHAPITRE VI	197
Grande conspiration des pipes. Douloureuses	

## HISTOIRE DE NEW YORK

perplexités où William-le-Bourru fut jeté pour avoir éclairé la multitude.

CHAPITRE VII	202
Contenant plusieurs relations effrayantes des guerres de frontières, ainsi que les flagrants délits des maraudeurs du Connecticut. Naissance du grand conseil amphictyonique de l'Est. Déclin de William-le-Bourru.	

### LIVRE V

Contenant la première partie du règne de Peter Stuyvesant et ses différends avec le conseil des amphictyons.

CHAPITRE PREMIER	211
Dans lequel l'on voit comme quoi un grand homme peut mourir sans que le monde en soit inconsolable, et comment Peter Stuyvesant acquit un grand nom par la force extraordinaire de sa tête.	
CHAPITRE II	217
Montrant comment Peter-Forte-Tête eut à se démener, en entrant en fonction, parmi les rats et les toiles d'araignées, et la dangereuse bévue dont il se rendit coupable dans ses procédés avec le conseil des amphictyons.	
CHAPITRE III	222
Divers calculs sur la guerre et les négociations, montrant qu'un traité de paix est une calamité publique.	
CHAPITRE IV	227
Comment Peter Stuyvesant fut outrageusement calomnié par ses adversaires les maraudeurs. Sa conduite à cette occasion.	
CHAPITRE V	235
Comment les habitants de Nieuw Amsterdam	

## TABLE DES CHAPITRES

devinrent fameux dans les armes, et de la terrible catastrophe survenue à une puissante armée. Mesures que prit Peter Stuyvesant pour fortifier la ville. Comment il fut le fondateur de la Batterie.

CHAPITRE VI 240

Comment le peuple de l'Est fut soudainement affligé d'un mal diabolique. Ses judicieuses mesures pour le détruire.

CHAPITRE VII 245

Qui mentionne l'élévation et la renommée d'un vaillant commandant, et qui montre qu'un homme peut, comme un ballon, ne devoir son importance et sa grandeur qu'au vent qui le gonfle.

## LIVRE VI

Contenant la seconde partie du règne de Peter-Forte-Tête et ses glorieux exploits sur la Delaware.

CHAPITRE PREMIER 253

Dans lequel on donne un portrait martial du grand Peter. Comment le général Van Poffenburgh se distingua au Fort Casimir.

CHAPITRE II 262

Comment les secrets les plus cachés viennent souvent à être découverts. Conduite de Peter-Forte-Tête quand il connut les infortunes du général Van Poffenburgh.

CHAPITRE III 268

Voyage de Peter Stuyvesant sur l'Hudson : délices et merveilles de cette rivière renommée.

CHAPITRE IV 274

Où l'on trouve la description de l'armée formidable qui s'assembla dans la cité de Nieuw Amsterdam, l'entrevue de Peter-Forte-Tête avec le général

## HISTOIRE DE NEW YORK

Van Poffenburgh, et les opinions de Peter sur les grands hommes tombés dans l'infortune.	
CHAPITRE V	280
Dans lequel l'auteur parle très naïvement de lui-même, après quoi on trouvera une histoire très intéressante sur Peter-Forte-Tête et sa troupe.	
CHAPITRE VI	288
Qui montre le grand avantage qu'a l'auteur sur son lecteur en temps de guerre, ainsi que divers incidents alarmants qui annoncent qu'un évènement terrible est sur le point d'arriver.	
CHAPITRE VII	293
Contenant la plus horrible bataille qui ait jamais été célébrée en vers ou en prose ; ainsi que les admirables exploits de Peter-Forte-Tête.	
CHAPITRE VIII	303
Dans lequel l'auteur et le lecteur causent très sérieusement en se reposant de la bataille ; à la suite de quoi on verra quelle fut la conduite de Peter Stuyvesant après sa victoire.	

## LIVRE VII

Contenant la troisième partie du règne de Peter-Forte-Tête.  
Ses différends avec la nation britannique.  
Déclin et fin de la domination hollandaise.

CHAPITRE PREMIER.	311
Comment Peter Stuyvesant soulagea le peuple souverain du fardeau des affaires publiques. Diverses particularités de sa conduite en temps de paix.	
CHAPITRE II	320
Où l'on voit à quel point Peter Stuyvesant fut molesté par les troupes indisciplinées de l'Est et par les géants de Merry-Land. Comment le cabinet	

TABLE DES CHAPITRES

britannique conduisit une horrible conspiration contre la prospérité des Manhattoes.

CHAPITRE III 326

De l'expédition de Peter Stuyvesant dans le pays de l'Est, où l'on verra que, tout vieil oiseau qu'il était, il ne connaissait pas le piège.

CHAPITRE IV 334

Comment le peuple de Nieuw Amsterdam fut jeté dans la consternation par la nouvelle de l'invasion qui le menaçait, ainsi que la manière dont il s'y prit pour se fortifier.

CHAPITRE V 337

Comment il advint que le grand conseil des Nouveaux Pays-Bas fut miraculeusement doué de longues langues. Grand triomphe de l'économie.

CHAPITRE VI 342

Dans lequel les troubles de Nieuw Amsterdam paraissent augmenter. De la bravoure, en temps de péril, d'un peuple qui se défend par résolution.

CHAPITRE VII 350

Contenant le triste désastre d'Anthony le trompette. Comment Peter Stuyvesant, comme un second Cromwell, rompit soudainement un autre parlement croupion.

CHAPITRE VIII 354

Comment Peter Stuyvesant défendit pendant plusieurs jours la ville de Nieuw Amsterdam, par la seule force de sa tête.

CHAPITRE IX 361

Contenant la retraite honorable et la mort de Peter Stuyvesant.

CHAPITRE X 370

Réflexions de l'auteur sur ce qui a été dit.



## NOTICE SUR L'AUTEUR

CE FUT, SI JE ME LE RAPPELLE BIEN, vers le commencement de l'automne de 1808 qu'un étranger vint demander un appartement à l'hôtel de la Colombie indépendante que je tiens dans Mulberry Street. C'était un petit homme vieux, mais dont le regard était plein de vivacité; il portait un vieil habit noir, des culottes de velours olive et un petit chapeau à trois cornes. Le peu de cheveux gris qu'il conservât étaient réunis et tressés derrière sa tête, et sa barbe semblait n'avoir pas été faite depuis quarante-huit heures. Le seul objet de luxe qu'il portât était une brillante paire de boucles de souliers en argent et de forme carrée, et tout son bagage était renfermé dans une valise qu'il tenait sous le bras. Son extérieur annonçait quelque chose au-dessus du vulgaire, et ma femme, qui est une fine matoise, jugea tout d'abord que c'était quelque fameux maître d'école de village.

Comme l'hôtel de la Colombie indépendante est une fort petite maison, je fus d'abord un peu embarrassé de savoir où je le logerais; mais ma femme, qui semblait s'être prise d'inclination pour lui, voulut le mettre dans sa meilleure chambre, qui est élégamment tapissée des silhouettes de toute ma famille faites à l'encre par les deux célèbres artistes Sarvis et Wood, et d'où la vue embrasse à la fois les terrains neufs, le derrière de la maison des pauvres, celui de Bridewell et la façade de l'hôpital, de sorte

que c'est l'appartement le plus gai de toute la maison.

Pendant tout le temps que notre hôte resta avec nous, il nous parut un digne et bon vieillard, quoiqu'un peu bizarre dans ses manières. Il restait enfermé chez lui pendant plusieurs jours de suite, et si un des enfants criait, ou faisait du tapage à sa porte, il s'élançait en furie de sa chambre, les mains pleines de paperasses, et grommelant sur ce que l'on dérangeait ses idées; ce qui faisait croire quelquefois à ma femme que sa tête n'était pas des plus saines. Elle avait réellement plus d'une raison pour en penser ainsi, car sa chambre était toujours couverte de chiffons de papier et de vieux livres moisissés qui traînaient à terre par tas de six ou sept à la fois, et qu'il ne permettait à personne de toucher; les ayant ainsi rangés, disait-il, en leur lieu propre, pour être sûr de savoir où les trouver, quoique, à vrai dire, il passât la moitié de son temps à bouleverser la maison pour y chercher tel livre ou tel papier si soigneusement serré en son lieu propre qu'il ne savait plus où le prendre. Je n'oublierai jamais le vacarme qu'il fit une fois, parce que ma femme avait profité du moment où il avait le dos tourné pour nettoyer sa chambre et pour y mettre chaque chose à sa place. Douze grands mois, à l'entendre, ne lui suffiraient pas pour rétablir l'ordre dans ses papiers! Là-dessus ma femme s'aventura à lui demander ce qu'il faisait de tant de paperasses et de bouquins. Il lui dit qu'il cherchait l'immortalité; et cette réponse la convainquit, plus que jamais, que la tête du pauvre vieillard était un peu timbrée.

Très curieux de sa nature, quand il n'était pas dans sa chambre, il rôdait continuellement par la ville, recueillant toutes les nouvelles et épiant tout ce qui se passait; surtout vers le temps des élections, époque où il ne faisait que courir d'une section à l'autre, pour écouter ce qui se disait dans toutes les assemblées de districts et dans tous les comités; quoique je n'aie jamais pu découvrir qu'il eût adopté ni l'un ni l'autre côté de la question; il revenait au contraire à la maison se moquant des deux partis avec beaucoup d'aigreur, et prouva même clairement un jour, à la grande satisfaction de ma femme et de trois vieilles dames qui prenaient le thé avec elle, que ces deux partis ressemblaient à deux voleurs arrachant chacun de leur côté les dépouilles de

## NOTICE SUR L'AUTEUR

la nation, et la déshabillant si bien, pièce à pièce, qu'elle finirait par n'avoir plus rien sur le dos. Le fait est qu'il passait parmi nos voisins pour un oracle; ils l'entouraient pour l'écouter parler durant des soirées entières pendant qu'il fumait sa pipe sur le banc, devant la porte, et je crois fermement que pas un seul n'eût hésité à se ranger de son opinion, si l'on eût pu découvrir de quelle opinion il était lui-même.

Il était fort enclin à argumenter, ou, comme il disait, à *philosopher*, sur la moindre bagatelle; et, pour lui rendre justice, je n'ai jamais connu personne qui pût lui tenir tête, excepté un grave et vieux personnage qui venait le voir de temps à autre et dont les arguments le mettaient souvent à quia. Mais ceci n'a rien de surprenant, car j'ai découvert, depuis, que cet étranger était le bibliothécaire de la ville, et par conséquent il doit être très savant; j'ai même quelque soupçon qu'il a mis la main à l'histoire suivante.

Comme notre locataire était depuis longtemps avec nous, et que nous n'avions jamais vu la couleur de son argent, ma femme commença à être un peu inquiète et fort curieuse de savoir qui il était et ce qu'il était. En conséquence, elle s'aventura à en faire la question à son ami le bibliothécaire, qui lui répondit, avec son ton sec et bref, qu'il était l'un des *litterati*, nom qu'elle supposa être celui de quelque nouveau parti politique. Je répugne à tourmenter un pauvre locataire pour m'en faire payer, je laissai donc aller le temps de jour en jour sans importuner le vieillard pour une bagatelle, mais ma femme, qui prend toujours ces affaires-là sur son compte, et qui est, comme je l'ai dit, une madrée commère, perdit enfin patience, et fit entendre qu'il était grand temps que *certaines personnes* fissent voir un peu de leur argent à *certaines autres*, à quoi le vieux monsieur répondit d'un air extrêmement choqué, qu'elle pouvait être sans inquiétude, et qu'il possédait là (montrant sa valise) un trésor qui valait toute sa maison, y compris ce qu'elle contenait. Ce fut la seule réponse que nous pûmes jamais en arracher; et comme ma femme, par un de ces moyens particuliers qui font tout découvrir aux personnes de son sexe, sut qu'il appartenait à une très grande famille, étant allié aux Knickerbocker de Scaghtikoke, et cousin

germain du membre du Congrès qui porte ce nom, elle n'eut garde de le traiter impoliment. Elle offrit même, comme simple moyen d'arranger les choses, de le nourrir gratis s'il voulait apprendre à lire aux enfants, et elle ajouta qu'elle ferait de son mieux pour engager les voisins à lui envoyer aussi les leurs. Mais le vieux monsieur prit la proposition en si mauvaise part, et parut si offensé de se voir traiter en maître d'école, qu'elle n'osa jamais revenir sur ce sujet.

Il y a environ deux mois qu'il sortit un matin avec un paquet à la main, et je n'en ai jamais entendu parler depuis. Je fis sur lui toutes les recherches possibles, ce fut en vain. J'écrivis à Scaghtikoke, mais ils me répondirent qu'ils ne l'avaient pas vu depuis deux ans; qu'ayant eu, à cette époque, avec le membre du Congrès, une grande dispute sur la politique, il avait quitté le pays dans un accès de colère, et n'avait, depuis lors, ni reparu ni même donné de ses nouvelles. Je dois avouer que je me sentis très tourmenté par rapport à ce pauvre vieillard; car je pensai que, pour qu'il restât absent si longtemps, sans revenir même régler son compte, il fallait qu'il lui fût arrivé quelque chose. Je fis donc mettre un avis dans les papiers publics; et, quoique mon affligeante note ait été publiée par plusieurs charitables imprimeurs, je n'ai jamais pu rien apprendre de satisfaisant relativement à lui.

Ma femme alors dit qu'il était grand temps de penser à nous, et de voir s'il avait laissé dans sa chambre quelque chose qui pût acquitter sa nourriture et son loyer. Mais nous n'y trouvâmes que quelques vieux livres, des papiers moisissés, et sa valise, qui, ayant été ouverte en présence du bibliothécaire, se trouva ne contenir que quelques nippes usées et un gros rouleau de papiers barbouillés. En l'examinant, le bibliothécaire nous dit qu'il ne doutait pas que ce ne fût là le trésor dont le vieillard nous avait parlé; c'était, en effet, une excellente et véridique histoire de New York, qu'il nous conseilla fort de publier, en nous assurant qu'elle serait achetée avec tant d'empressement par les connaisseurs, qu'il ne doutait pas qu'elle ne dût suffire pour nous rembourser nos avances et dix fois plus. Nous chargeâmes donc un savant maître d'école, qui enseigne à lire à nos enfants, de la

## NOTICE SUR L'AUTEUR

mettre au net pour la presse, ce qu'il a fait, en y ajoutant un bon nombre de notes précieuses tirées de son propre fonds. Voilà le détail exact des motifs qui m'ont déterminé à faire imprimer cet ouvrage sans attendre le consentement de l'auteur : et je déclare ici que, s'il revient jamais (quoique je craigne beaucoup que quelque malheureux accident ne l'en empêche), je suis prêt à compter avec lui comme un franc et honnête homme, ce qui est tout ce que peut dire à présent au public,

Son très humble serviteur,

Seth HANDASIDE.

Hôtel de la Colombie indépendante, New York.

Le précédent avis sur l'auteur fut imprimé à la tête de la première édition de cet ouvrage. Peu de temps après sa publication, M. Handaside reçut de lui une lettre datée d'un petit village hollandais sur les bords de l'Hudson, où il s'était rendu dans l'intention d'y vérifier certaines vieilles chroniques. Comme ce village était du petit nombre de ces heureux endroits où les gazettes ne trouvent jamais accès, il n'est pas surprenant que M. Knickerbocker n'y eût pas lu les nombreux avertissements dont il avait été l'objet, et qu'il n'ait appris la publication de son ouvrage que par pur accident.

Sa lettre exprimait beaucoup d'inquiétude sur cette publication prématurée qui l'empêchait de faire à son travail plusieurs corrections et changements importants, et de profiter des renseignements nombreux qu'il avait recueillis dans ses voyages, le long des bords de la Trappaan Sea, ou pendant son séjour à Haverstraw et à Esopus.

Voyant que son retour à New York n'était plus d'une immédiate nécessité, il étendit sa route jusqu'à la résidence de ses parents à Scaghtikoke. En s'y rendant, il s'arrêta quelques jours à Albany, ville pour laquelle on sait qu'il avait une grande prédilection. Il la trouva, toutefois, considérablement changée, et fut très affligé d'y voir les Yankees, dont les perfectionnements prétendus ne pouvaient manquer de faire tomber de jour en jour les bons vieux usages hollandais. Il apprit en effet que ces intrus

faisaient de tristes innovations dans toutes les parties de l'État, où ils avaient donné beaucoup d'inquiétude et de tourment aux véritables colons hollandais par l'introduction des barrières et des écoles de village. On dit aussi que M. Knickerbocker secoua douloureusement la tête en remarquant la décadence graduelle du grand palais Van der Heyden, mais il ne put retenir son indignation quand il vit que l'ancienne église hollandaise, qui était située au milieu de la rue, avait été abattue depuis son dernier voyage.

La réputation de l'ouvrage de M. Knickerbocker s'étant étendue jusqu'à Albany, il y fut accueilli d'une manière très flatteuse par les dignes habitants du pays, dont quelques-uns cependant lui signalèrent deux ou trois grandes erreurs dans lesquelles il était tombé; notamment celle du morceau de sucre suspendu au-dessus des tables à thé d'Albany, usage qu'ils lui assurèrent avoir été abandonné depuis plusieurs années. Bien des familles, en outre, se montrèrent tant soit peu piquées de ce que leurs ancêtres n'eussent pas été mentionnés dans son ouvrage, et très jalouses de ce qu'on avait accordé cette distinction à leurs voisins; honneur dont il faut avouer que les derniers tiraient une grande vanité, en ce qu'ils considéraient cette mention faite de leur nom comme des lettres de noblesse qui établissaient leurs droits à l'ancienneté de famille; ce qui, dans ce pays tout républicain, n'est pas un objet de peu de sollicitude et de vanité. On dit aussi qu'il fut reçu avec la plus grande bienveillance par le gouverneur, qui l'engagea un jour à diner, et que l'on vit même deux ou trois fois lui secouer la main dans la rue quand ils s'y rencontraient; ce qui certainement était beaucoup, vu leur différence d'opinion en politique. Il est de fait que quelques-uns des amis particuliers du gouverneur, amis avec lesquels il pouvait s'aventurer à parler librement sur de tels sujets, nous ont assuré qu'il avait en secret beaucoup de penchant pour notre auteur; il alla même une fois jusqu'à déclarer, et cela ouvertement et à sa propre table, au moment où l'on achevait de diner, que « ce bon vieux Knickerbocker pensait bien et n'était point un sot »: circonstances qui ont induit plusieurs personnes à supposer que, si les opinions politiques de notre auteur eussent été différentes,

## NOTICE SUR L'AUTEUR

et qu'il eût fait des articles de gazettes au lieu de gaspiller son talent à écrire l'histoire, il aurait pu s'élever à quelque poste honorable et lucratif, comme à celui de notaire ou même de juge de paix.

Outre les honneurs et les civilités dont je viens de parler, il reçut beaucoup de caresses des savants d'Albany, particulièrement de M. John Cook, qui l'accueillit avec beaucoup de bonté dans son magasin de librairie et dans son cabinet de lecture, où ils se réunissaient habituellement pour boire de l'eau de Spa et parler des Anciens. Il trouva en M. Cook un homme d'après son cœur, un grand faiseur de recherches littéraires et un élégant compilateur de livres. Lorsqu'ils se séparèrent, ce dernier lui fit présent, en témoignage d'amitié, d'un des deux plus anciens ouvrages de sa collection; savoir, le premier exemplaire connu du *Catéchisme* d'Heidelberg, et la fameuse *Relation des Nouveaux Pays-Bas*, d'Adrien Van der Donck, ouvrage dont M. Knickerbocker a tiré un grand profit dans cette seconde édition de son histoire.

Après avoir passé quelque temps très agréablement à Albany, notre auteur se rendit à Scaghtikoke, où il serait injuste de ne pas convenir qu'il fut reçu à bras ouverts et avec une excessive affection. Il y fut hautement considéré par sa famille, comme étant le premier historien du nom, et on le jugea presque un aussi grand homme que son cousin, le membre du Congrès, avec qui, peu à peu, il se réconcilia parfaitement et finit par contracter une grande amitié. Néanmoins, en dépit de la tendresse de ses parents, et de leurs attentions pour ce qui pouvait lui être agréable, le vieillard devint bientôt inquiet et mécontent. Son histoire publiée, il n'avait plus d'aliment à ses pensées, ni de plan qui pût exciter ses espérances et le faire jouir par anticipation; c'était une situation véritablement déplorable pour un esprit actif comme le sien; et si ses mœurs n'eussent pas été rigides et ses habitudes régulières, il eût été fort à craindre qu'il ne s'adonnât à politiquer ou à boire, vices pernicieux auxquels nous voyons journellement les hommes se livrer uniquement par ennui et par oisiveté.

Il est vrai qu'il s'occupait quelquefois à préparer une seconde édition de son histoire, dans laquelle il tâchait de corriger et de

perfectionner plusieurs passages dont il était mécontent, et de rectifier des inexactitudes qui s'y étaient glissées, car il tenait surtout à ce qu'on citât son ouvrage pour son authenticité, ce qui réellement est l'âme et la vie de l'histoire. Mais l'ardeur de la composition s'était éteinte; il avait laissé imparfaits plusieurs endroits qu'il aurait voulu changer, et dans ceux même où il faisait des changements, il semblait toujours incertain s'ils étaient en mieux ou en plus mal.

Après avoir passé quelque temps à Scaghtikoke, il commença à éprouver un vif désir de retourner à New York, ville pour laquelle il avait toujours eu la plus grande prédilection, non seulement parce qu'il y était né, mais parce qu'il la regardait comme la plus grande ville du monde entier. À son retour, il y entra en pleine jouissance des avantages d'une réputation littéraire; il fut continuellement importuné pour écrire des avertissements, des pétitions, des billets et autres productions d'une semblable importance; et, quoiqu'il ne se mêlât jamais des papiers publics, il avait néanmoins réputation d'écrire les innombrables essais ou articles mordants qui paraissaient sur tout sujet, toute opinion, et dans lesquels il était toujours clairement reconnu, « à son style ».

Il contracta en outre une dette considérable à la poste, par suite des nombreuses lettres qu'il recevait d'auteurs et d'imprimeurs qui sollicitaient sa signature dans leurs souscriptions, sans compter que chaque société philanthropique s'adressait à lui pour des aumônes annuelles qu'il donnait de très bon cœur, considérant ces demandes comme autant de compliments. Il fut invité une fois à un grand diner de corporation, et deux fois appelé comme juré à une cour d'assises. Enfin, il devint si célèbre qu'il ne lui fut plus possible de suivre, comme jadis, son penchant à fureter dans tous les trous et dans tous les coins de la ville sans être remarqué ou interrompu; souvent, au contraire, quand il rôdait dans les rues, dans ses promenades ordinaires d'observation, la canne en main et le chapeau retapé sur l'oreille, il entendait les petits polissons qui jouaient s'écrier: « There goes Diedrick. » (Voilà Diedrick qui passe.) Ce qui semblait plaire infiniment au vieillard, qui regardait ces salutations comme les

## NOTICE SUR L'AUTEUR

louanges anticipées de la postérité.

En un mot, si nous prenons en considération ces honneurs et distinctions de toute espèce, en y comprenant le magnifique éloge qui parut de lui dans le *Portefeuille* (éloge dont on nous a dit que le vieillard avait été saisi au point d'en être malade pendant deux ou trois jours), nous devons avouer que peu d'auteurs ont reçu de leur vivant d'aussi brillantes récompenses, et ont aussi complètement savouré d'avance le parfum de leur immortalité.

Après son retour de Scaghtikoke, M. Knickerbocker fixa sa résidence dans une petite retraite champêtre que les Stuyvesant lui avaient donnée, sur les domaines de leur famille, en reconnaissance de l'honorable mention qu'il avait faite de leur ancêtre. Cette retraite était agréablement située au-delà de Corlear's Hook; elle était exposée, il était vrai, à des inondations accidentelles et constamment infestée de moustiques pendant tout l'été, mais elle était d'ailleurs fort agréable et produisait une abondante récolte de joncs et de plantes marines.

Ce fut là, nous le disons avec douleur, que le bon vieillard tomba dangereusement malade d'une fièvre occasionnée par le mauvais air des marais voisins. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il mit ordre à ses affaires temporelles, laissa la plus grande partie de sa fortune à la société historique de New York; son *Catéchisme* d'Heidelbourg et l'ouvrage de Van der Donck à la bibliothèque publique de la même ville, et sa valise à M. Handaside. Il pardonna à tous ses ennemis, c'est-à-dire à tous ceux qui avaient de l'inimitié pour lui; car, quant à lui, il déclara qu'il mourait avec un sentiment de bienveillance universelle et après avoir dicté plusieurs lettres affectueuses pour ses parents de Scaghtikoke, et pour quelques-uns de nos plus recommandables citoyens hollandais, il expira entre les bras de son ami le bibliothécaire.

Ses restes furent inhumés, suivant sa demande, dans le cimetière de l'église Saint-Marc, à côté de ceux de son héros favori, Peter Stuyvesant; et le bruit court que la société historique a l'intention d'ériger à sa mémoire un monument en bois dans le Boulingrin.



## AU PUBLIC

« POUR SAUVER DE L'OUBLI LA MÉMOIRE DES ÉVÈNEMENTS, et pour rendre à une célébrité méritée divers faits et gestes aussi grands que merveilleux de nos ancêtres hollandais, moi Diedrick Knickerbocker, natif de la ville de New York, mets au jour cet essai historique », où, à l'exemple du vrai père de l'histoire (Hérodote) dont je viens de citer les paroles, je traite des siècles bien anciennement écoulés, sur lesquels le crépuscule de l'incertitude a déjà étendu son ombre, et qui sont prêts à être enveloppés pour jamais dans les ténèbres de l'oubli. J'ai médité longtemps, et avec une grande sollicitude, sur l'histoire ancienne de cette vénérable cité dont les traditions, imparfaitement transmises par les récits de la vieillesse, semblent échapper graduellement aux efforts que nous faisons pour les saisir, et vont s'éteindre l'une après l'autre dans la tombe du conteur. Encore un peu de temps, pensais-je, et ces respectables bourgeois hollandais, monuments chancelants du bon vieux temps, seront réunis à leurs pères, et leurs enfants, adonnés aux vains plaisirs, ou aux insignifiantes affaires du siècle actuel, négligeront de recueillir les souvenirs du passé, et la postérité cherchera vainement des lumières sur les jours des patriarches. L'origine de notre cité sera enterrée dans un éternel oubli, et les exploits, les noms même de Wonter Van Twiller, de Wilhelmus Kieft et de Peter Stuyvesant, seront enveloppés

dans l'obscurité du doute et de la fiction comme ceux de Rémus et Romulus, de Charlemagne, du roi Arthur, de Rinaldo et de Godefroy de Bouillon. Déterminé donc à détourner, s'il était possible, cette menaçante calamité, je me suis mis assidument à l'ouvrage pour rassembler tous les fragments encore existants du berceau de notre histoire, et comme mon vénérable prototype Hérodote, là où les mémoires écrites m'ont manqué, j'ai tâché de retrouver la chaîne des événements historiques dans d'authentiques traditions.

On concevrait difficilement le nombre d'auteurs savants que j'ai consultés, presque sans profit, dans cette pénible entreprise, qui a été l'affaire unique d'une vie longue et solitaire ; et, quelque étrange que cela puisse paraître, malgré tant d'excellents ouvrages écrits sur ce pays, il n'en existe aucun qui rende un compte tout à fait satisfaisant de l'histoire primitive de New York, ou de ses trois premiers gouverneurs hollandais. J'ai cependant tiré beaucoup de faits curieux et importants d'un manuscrit précieux trouvé dans les archives de la famille des Stuyvesant, et qui est écrit en hollandais pur et classique, sauf quelques légères fautes d'orthographe. Je me suis aussi procuré, par mes recherches dans les coffres et les greniers de nos respectables citoyens de souche batave, beaucoup de légendes, de lettres et autres documents semblables, sans compter les nombreuses et véridiques traditions que j'ai recueillies de la bouche même de plusieurs excellentes vieilles dames, qui ont demandé que leurs noms ne fussent pas cités. Je ne dois pas non plus négliger de reconnaître à quel point j'ai été secondé par cette utile et admirable institution, la *Société historique de New York*, à qui je fais publiquement ici mes remerciements sincères.

Je n'ai adopté aucun modèle particulier dans la conduite de cet inestimable ouvrage, je me suis simplement contenté, au contraire, d'y combiner et d'y fondre les mérites divers des historiens anciens les plus estimés. Comme Xénophon, j'ai observé l'impartialité la plus grande et la plus stricte véracité dans tout le cours de mon histoire ; je l'ai enrichie, à la manière de Salluste, de plusieurs caractères d'anciens héros, dessinés de grandeur naturelle et fidèlement coloriés. Je l'ai rehaussée

d'observations profondément politiques, comme Thucydide, adoucie, comme Tacite, des grâces du sentiment, enfin, j'ai répandu dans le tout la dignité, la grandeur et la sublimité de Tite-Live.

Je ne me dissimule pas que bon nombre de judicieux et savants critiques me blâmeront de rappeler trop souvent peut-être mon favori Hérodote par mes profondes et audacieuses digressions, mais, je l'avoue avec candeur, il m'a été impossible de résister à la séduction de ces délicieux épisodes qui, semblables à des rivages fleuris et à des bosquets odorants, font, sur la route sablonneuse de l'historien, l'effet de l'oasis dans le désert, et l'engagent à se détourner pour s'y reposer des fatigues du voyage; mais on trouvera, j'espère, que, reprenant à propos mon bâton, j'ai toujours continué ma pénible route avec un nouveau courage, et de manière que mon repos ne profitât pas moins à mes lecteurs qu'à moi-même.

Quoique l'objet constant de mes vœux et de mes efforts ait été réellement de rivaliser avec Polybe lui-même, par mon religieux respect pour l'unité requise en histoire, cependant, la manière vague et décousue dont beaucoup de faits que j'ai consignés ici sont parvenus jusqu'à moi rendait la tentative difficile; cette difficulté était encore augmentée par une des grandes vues mêmes que présente cette histoire, à savoir, de remonter à la source de diverses coutumes et institutions de cette excellente ville, et de les comparer dans leur berceau avec ce qu'elles sont devenues dans ce siècle de sciences et de perfectionnement.

Mais le principal mérite dont je tire vanité, celui sur lequel je fonde mes espérances de gloire et de future renommée, c'est la scrupuleuse véracité des documents dont j'ai fait choix en écrivant cet inestimable opuscule, en écartant avec soin tout ce qui était hypothétique, et rejetant ces traditions fabuleuses qui étouffent le germe de la vérité et des saines connaissances. Si j'avais voulu captiver la multitude superficielle qui, légère comme l'hirondelle, effleure la surface de la littérature; ou si j'avais désiré de recommander mes écrits au gout friand de lecteurs épicuriens, j'aurais pu profiter de l'obscurité qui enveloppe le berceau de notre cité pour introduire dans cet ouvrage mille

fictions agréables; mais j'ai scrupuleusement repoussé maints contes charmants, maintes aventures merveilleuses propres à séduire l'oreille distraite de l'indolence, et je m'en suis tenu religieusement à la fidélité, à la gravité, à la dignité sévère qui devraient toujours distinguer l'historien: « Car un écrivain de cette classe, dit un élégant critique, doit garder le caractère d'un sage qui travaille à l'instruction de la postérité après avoir travaillé pour la sienne, qui a soigneusement médité son sujet, et qui s'adresse à notre jugement bien plus qu'à notre imagination. »

Heureuse donc, trois fois heureuse est notre célèbre cité d'offrir des incidents dignes d'agrandir le cadre de l'histoire et trois fois plus heureuse encore d'avoir un historien tel que moi pour les raconter! Car, après tout, cher lecteur, les villes et les empires ne sont rien en eux-mêmes s'ils n'ont un historien. C'est le patient narrateur qui consacre, à son aurore, leur prospérité naissante, qui en célèbre la splendeur à son zénith, et qui était pour ainsi dire leurs débris à mesure qu'ils chancelent, c'est lui qui rassemble leurs fragments épars et prêts à retomber en poussière, c'est lui enfin qui recueille pieusement leurs cendres, et son ouvrage, sorte de mausolée élevé à leurs mânes, est le digne monument qui doit en transmettre le renom d'âge en âge.

Quel fut le sort de tant de belles et antiques cités, dont les ruines inconnues encombrant aujourd'hui les plaines de l'Europe et de l'Asie, et éveillent l'inutile curiosité du voyageur? Elles sont tombées silencieusement en poussière, et, faute d'un historien, sont effacées du souvenir des hommes. Le philanthrope peut pleurer sur leurs ruines, le poète peut s'égarer parmi les fragments de leurs colonnes et de leurs palais et s'y abandonner aux vains prestiges de son imagination. Mais, hélas! L'historien moderne, dont la plume est condamnée comme la mienne à ne tracer que des faits, cherche en vain parmi leurs restes effacés quelque vestige qui lui révèle l'histoire instructive de leur gloire et de leur destruction!

« Les guerres, les incendies, les déluges, dit Aristote, détruisent les nations et avec elles leurs monuments, leurs découvertes et leurs vanités. Le flambeau de la science fut plus d'une fois éteint et rallumé, et c'est par un petit nombre d'individus accidentellement

échappés que se renoue le fil des générations. »

Le malheur arrivé à tant de villes de l'Antiquité arrivera encore, par la même déplorable cause, aux neuf dixièmes de celles qui fleurissent aujourd'hui sur la surface du globe. Le moment d'écrire l'histoire de la plupart d'entre elles est déjà passé; leur origine, leur enfance, la turbulente période de leur jeunesse sont déjà ensevelies sous les débris des siècles; et il en aurait été de même de cette belle partie du monde, si je ne l'avais pas arrachée à l'obscurité, au moment même ou les faits consignés dans cette histoire allaient tomber dans le gouffre inexorable de l'oubli, si je n'en avais pas pour ainsi dire saisi les lambeaux, à l'instant précis où la gueule de fer du monstre allait se refermer sur eux pour toujours. C'est ici, comme je l'ai déjà dit, que je les ai rassemblés, recollés, arrangés, pièce à pièce, fil par fil, c'est ici que j'ai jeté les fondements sur lesquels les historiens futurs élèveront un si noble et si vaste monument qu'un jour peut-être l'histoire de New York par Knickerbocker égalera en volume celle de Rome, par Gibbon, ou celle d'Angleterre, par Hume et Smollett.

Qu'il me soit permis, en quittant la plume, de me transporter, par la pensée, à deux ou trois siècles en avant; et là, posté sur quelque hauteur, de regarder, à vol d'oiseau, la masse d'années qui aura comblé derrière moi cet intervalle. Ne me vois-je pas alors, moi, chétif, devenu le père, le modèle et le précurseur de tous ces braves lettrés? Ne me vois-je pas, à la tête de cette noble armée, mon livre sous le bras, mon New York sur le dos, et leur ouvrant, en digne général, le chemin de l'honneur et de l'immortalité?

Telles sont les orgueilleuses chimères qui, de temps à autre, étourdissent le cerveau d'un auteur; tels sont les vains prestiges qui, éclairant comme d'une lumière céleste son asile solitaire, égaient ses esprits fatigués, et raniment sa persévérance au travail. J'ai donné pour ma part un libre cours à ces folies toutes les fois qu'elles se sont offertes à mon imagination, mais, je me rends cette justice, ce n'est nullement par excès de vanité, c'est uniquement pour que le lecteur puisse, une bonne fois, se faire l'idée de ce que pense, de ce que sent un auteur pendant qu'il écrit. Connaissance aussi rare que curieuse, et qu'il importe beaucoup d'acquérir!



# LIVRE PREMIER

CONTENANT DES THÉORIES INGÉNIEUSES  
ET DES DISSERTATIONS PHILOSOPHIQUES  
SUR LA CRÉATION ET LA POPULATION DU MONDE  
DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DE NEW YORK

## CHAPITRE PREMIER

### Description du monde

SUIVANT LES MEILLEURES AUTORITÉS, le monde que nous habitons est une grande masse inanimée, opaque, susceptible de réfléchir les objets, et flottant dans l'océan de l'infini ; il a la forme d'une orange, étant un parfait sphéroïde artistement aplati à ses deux extrémités opposées, pour recevoir deux pôles imaginaires qui sont supposés le traverser, se réunir au centre et former ainsi un axe sur lequel la merveilleuse orange tourne régulièrement pour accomplir une révolution diurne.

Les alternatives de lumière et d'obscurité qui produisent la succession des jours et des nuits sont le résultat de cette révolution diurne, par laquelle les différentes parties du globe sont successivement présentées aux rayons du soleil. Cet astre, d'après les meilleures, c'est-à-dire les dernières observations, est un corps lumineux ou enflammé, d'une étendue prodigieuse dont notre planète est tour à tour écartée par une force répulsive ou centrifuge et rapprochée par une puissance attractive ou centripète, autrement appelée gravitation ; la combinaison, ou plutôt l'opposition de ces deux mouvements contraires, produit

la révolution circulaire et annuelle, d'où résultent les différentes saisons, à savoir : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.

Telle est, je crois, là-dessus la théorie la plus généralement approuvée, quoique des systèmes très différents aient été soutenus par plusieurs philosophes, dont quelques-uns très recommandables par leur illustre caractère et l'époque reculée à laquelle ils ont vécu. Par exemple, d'anciens sages prétendirent que la terre était une vaste plaine supportée par d'énormes piliers, et d'autres soutinrent qu'elle reposait sur la tête d'un serpent, ou sur le dos d'une grosse tortue. Mais comme ils n'avaient oublié qu'un point d'appui pour leurs piliers ou leur tortue, toute leur théorie s'écroura faute de fondations convenables.

Les brahmanes assurent que les cieux s'appuient sur la terre, et que le soleil et la lune nagent au milieu des poissons dans l'eau, passant de l'est à l'ouest pendant le jour, et se glissant derrière l'horizon pendant la nuit pour regagner leur station primitive<sup>1</sup>. D'après les Pauranicas (livres sacrés) de l'Inde, au contraire, ce monde est une vaste plaine entourée de sept océans de lait, de nectar et autres liquides délicieux ; sept montagnes le dominent ; au centre s'élève un immense roc d'or poli, et un gros dragon avale de temps en temps la lune, ce qui explique à merveille le phénomène de ses éclipses<sup>2</sup>.

Outre ces systèmes et bien d'autres tout aussi sages, nous possédons les profondes observations d'Aboul-Hassan-Ali, fils d'Alkhan, fils d'Ali, fils d'Abderrahman, fils d'Abdallah, fils de Mas-soud-el-Hadheli communément appelé Masoudi et surnommé Cothbeddin, mais qui prend l'humble titre de Laheb-ar-Rasoul, ou compagnon de l'ambassadeur de Dieu. Il a composé une histoire universelle intitulée : « Mouroudge-ed-dahrab, ou les prairies d'or et les mines de pierreries »<sup>3</sup>. Dans ce précieux ouvrage il raconte l'histoire du monde depuis la création jusqu'au moment où il écrit ce qui se passe sous le califat de Mothi Billah, au mois dgioumadi-el-aoual de la trois cent trente-sixième année de l'hégire, ou fuite du prophète. Selon lui, la terre est un énorme oiseau, dont Médine et La Mecque forment la tête, la Perse et les Indes l'aile droite, la terre de Gog l'aile gauche, et l'Afrique la queue. Il nous apprend de plus,

qu'une première terre a existé avant la nôtre (qui ne lui semble être qu'une petite poulette de sept mille ans), qu'elle a essuyé plusieurs déluges, et que, selon l'opinion de quelques brahmanes de sa connaissance, qui savent à quoi s'en tenir là-dessus, elle sera renouvelée tous les soixante et dix mille hazarouams, chaque hazarouam comprenant douze mille années.

Voilà un échantillon des nombreuses contradictions des philosophes par rapport à la terre, et nous trouvons que les savants n'ont pas été moins embarrassés quant à la nature du soleil. Quelques-uns de nos premiers philosophes ont affirmé que c'était une grande roue de feu brillant<sup>4</sup>; selon d'autres, ce n'était autre chose qu'un miroir, ou une sphère de cristal transparent<sup>5</sup>; et une troisième secte, à la tête de laquelle était Anaxagore, soutint que c'était tout bonnement une grosse masse de fer ou de pierre embrasée; il ajouta, à la vérité, que le ciel n'était qu'une voute de pierre, et les étoiles des cailloux lancés en l'air par la terre, et enflammés par la rapidité de ses révolutions<sup>6</sup>. Mais je ferai peu d'attention aux doctrines de ce philosophe, les Athéniens les ayant pleinement réfutées en le bannissant de leurs murs, manière fort concise de répondre à des systèmes ridicules, et dont on faisait un fréquent usage autrefois. Une autre secte de philosophes déclare que certaines particules enflammées s'exhalent constamment de la terre, et que, se concentrant sur un seul point, du firmament pendant le jour, elles y constituent le soleil, mais que durant la nuit, dispersées et errantes dans l'obscurité, elles s'agglomèrent sur différents points et forment alors les étoiles, lesquelles brûlent et se consomment régulièrement, à peu près comme les réverbères dans nos rues, de sorte qu'il n'en serait plus question si les exhalaisons venaient à manquer<sup>7</sup>.

Il est même reconnu qu'à certaines époques un peu obscurcies, il est vrai, par la nuit des temps, la rareté de ces combustibles fut telle que le soleil épuisé s'éteignit faute d'aliment et resta quelquefois plus d'un mois sans pouvoir se rallumer. Accident des plus tristes, et dont la seule idée bouleversait Héraclite, ce digne et larmoyant philosophe de l'Antiquité. Par-dessus tous ces systèmes nous avons encore l'opinion d'Herschel, qui regardait le soleil comme un magnifique et fort habitable séjour;

la lumière qu'il donne ne venant, selon lui, que de certains nuages enflammés, lumineux ou phosphoriques, qui nagent dans son atmosphère transparente<sup>8</sup>.

Mais nous n'approfondirons pas davantage la nature du soleil, la solution de ce problème n'étant pas indispensable au développement de notre histoire; nous laisserons là aussi les disputes embrouillées et interminables de nos philosophes sur la forme de ce globe, et, nous en tenant à la théorie avancée au commencement du chapitre, nous allons démontrer par l'expérience le système de mouvement ci-dessus attribué à notre tournoyante planète.

Le professeur Van Pudding Coft (ou comme on pourrait le traduire en anglais Pudding Head) fut longtemps célèbre à l'université de Leyde par la profonde gravité de ses manières et un talent remarquable pour s'endormir au beau milieu de ses examens, au grand soulagement de ses brillants élèves, qui, grâce à cette heureuse disposition, faisaient fièrement leur chemin au collège sans grand travail et fort à leur aise. Dans le cours d'une de ses leçons, le savant professeur, saisissant un vase plein d'eau, lui fit rapidement décrire autour de sa tête un cercle aussi grand que la longueur de son bras put le lui permettre. L'impulsion par laquelle il le repoussait loin de lui représentait la force centrifuge, le mouvement rétrograde de son bras agissait comme force centripète, et la terre était figurée par le vase décrivant son orbite autour de la face ronde et enluminée du professeur, laquelle ne laissait pas que de donner une assez juste idée du soleil. Toutes ces particularités furent bien et dument expliquées à la foule d'élèves qui l'entourait bouche béante; il leur apprit encore que ce même principe de gravitation qui retenait l'eau dans le vase empêchait aussi l'océan de se séparer de la terre dans ses rapides révolutions; il leur dit, que si le mouvement de la terre venait à être soudainement arrêté, la force centripète la ferait à l'instant tomber dans le soleil, événement des plus fâcheux pour notre planète, et qui, s'il n'éteignait pas l'autre, pourrait du moins l'obscurcir considérablement. Il allait en dire bien plus, quand un polisson mal inspiré, un de ces esprits dévergondés qui ne semblent créés et mis au monde que pour le supplice des braves

gens de l'espèce du docteur Pudding, voulant s'assurer de la justesse de l'expérience, arrête tout à coup le bras du professeur au moment précis où le vase était à son zénith, et le voilà qui tombe avec une merveilleuse exactitude sur le crâne philosophique de notre instituteur. L'effet immédiat du choc de ces deux corps fut un son creux et un sifflement à peu près semblable à celui de l'eau tombant sur un fer rouge; mais l'expérience démontra complètement la théorie, car le malheureux vase ne survécut pas à la chute et la face rubiconde du professeur Pudding, lançant les feux d'une inexprimable indignation, sortit du sein des eaux plus enflammé que jamais; sur quoi les étudiants émerveillés se retirèrent beaucoup plus habiles qu'auparavant.

Une chose bien mortifiante et qui désespère maint laborieux philosophe, c'est que la nature refuse souvent de se prêter à leurs efforts les plus assidus et les plus pénibles. À peine l'un d'eux a-t-il inventé la plus ingénieuse, la plus naturelle même des théories, qu'il voit cette contrariante nature prendre à tâche de marcher en dépit de son système et de culbuter comme à plaisir ses principes les plus chers; c'est une vexation aussi manifeste que peu méritée, puisqu'elle fait retomber tout le blâme du vulgaire et des ignorants sur le pauvre philosophe, pendant que la faute, loin de tenir à sa théorie qui est incontestablement exacte, appartient tout entière aux caprices de dame nature qui, avec la coquetterie et la légèreté proverbiale de son sexe, semble réellement prendre plaisir à violer toutes les règles philosophiques, et à duper les plus savants et les plus infatigables de ses admirateurs. Il en fut ainsi de cette belle explication du mouvement de notre planète dont nous avons parlé ci-dessus. Il paraît que la force centrifuge a depuis longtemps cessé d'agir, pendant que son antagoniste conserve une admirable activité: le monde, selon la théorie telle qu'elle était, devait donc réellement tomber dans le soleil; les philosophes, convaincus qu'il n'y manquerait pas, attendaient dans une inquiète patience l'accomplissement de leurs pronostics... Mais la maudite planète continua opiniâtement sa course, malgré la raison, la philosophie, et toute une université de savants réunis pour l'arrêter. Les philosophes prirent ce tour en fort mauvaise part, et l'on croit qu'ils ne lui auraient jamais

pardonné les affronts et les risées qu'elle leur attirait, si un brave homme de professeur ne s'était officieusement interposé comme médiateur entre les deux parties et n'avait effectué une réconciliation.

Voyant que le monde ne voulait pas se régler selon la théorie, il prit le parti de régler la théorie selon le monde, il apprit donc à ses confrères les philosophes, que le mouvement de la terre autour du soleil, une fois établi par le conflit d'impulsions décrit plus haut, devenait une révolution régulière et indépendante des causes qui l'avaient produite. Ses savants collègues se saisirent de cette opinion, trop heureux de trouver une explication quelconque qui pût les tirer décidément de leur embarras; et depuis cette ère mémorable, le monde, abandonné à lui-même, tourne à *sa guise autour du soleil sans qu'on lui fasse la moindre observation.*

## CHAPITRE II

### Cosmogonie, ou création du monde.

**Diverses excellentes théories par lesquelles on prouve  
que la confection d'un monde n'est pas une chose si difficile  
que bien des braves gens se l'imaginent.**

AYANT AINSI RAPIDEMENT DONNÉ À MON LECTEUR une idée du monde, de sa forme et de sa situation, il sera curieux sans doute de savoir d'où il vient et comment il fut créé; et le fait est que l'éclaircissement de ces petites difficultés est absolument nécessaire à mon histoire; sous ce point de vue, que si le monde n'eût pas reçu l'existence, il est plus que probable que cette ile célèbre, dans laquelle est située la ville de New York, n'aurait pas existé non plus. La marche régulière de mon histoire exige donc que je commence par prouver la cosmogonie ou création du globe.

Ici je préviens franchement mes lecteurs que je vais me

plonger, pendant un chapitre ou deux, dans le labyrinthe le plus inextricable où historien se soit jamais risqué: je leur conseille donc de se cramponner aux basques de mon habit, de me marcher, s'il le faut, sur les talons, et de ne s'aventurer ni à droite ni à gauche, de peur de s'embourber dans quelque fondrière d'inintelligible érudition, ou de perdre la cervelle sous la grêle meurtrière des noms grecs qui vont siffler dans toutes les directions. Mais s'il s'en trouvait parmi eux de trop indolents ou de trop timides pour m'accompagner dans cette périlleuse entreprise, ils feront mieux de faire un petit crochet, et d'aller m'attendre au commencement de quelque chapitre moins épineux.

Nous avons mille versions contradictoires sur la création du monde; et quoique les révélations divines nous en aient fourni une fort satisfaisante, chaque philosophe croit son honneur intéressé à nous en donner une meilleure. En ma qualité d'historien impartial, je crois de mon devoir de mentionner les divers systèmes auxquels le genre humain a dû tant de lumières et d'édifications.

Certains philosophes de l'Antiquité ont regardé la terre et l'ensemble de l'univers comme étant la divinité même<sup>9</sup>; cette doctrine fut chaudement défendue par Zénonophanes et toute la secte des éléatiques, par Strabon et par les péripatéticiens. Pythagore, de son côté, soutint le célèbre système numérique des monades, des dyades et des triades, et, au moyen de son fameux nombre quatre, nous mit en lumière la formation du monde et le grand secret de la nature, sans compter les principes de la musique et de la morale<sup>10</sup>. D'autres sages adoptèrent la théorie mathématique des carrés et des triangles, le cube, la pyramide et la sphère, le tétraèdre, l'octaèdre, l'icosaèdre et le dodécaèdre<sup>11</sup>, pendant que d'autres défendaient le grand système élémentaire qui rapporte la création de notre globe et de tout ce qu'il contient aux combinaisons de quatre éléments matériels, l'air, la terre, le feu et l'eau, aidés d'un cinquième principe vivifiant et immatériel.

Je ne dois pas omettre non plus de mentionner le grand système des atomes enseigné par Moschus avant le siège de

Troie, renouvelé par Démocrite de rieuse mémoire, perfectionné par Épicure, ce roi des bons vivants, et rajeuni par le rêveur Descartes. Mais j'évite de rechercher si les atomes, dont on dit que la terre est composée, sont éternels ou récents, s'ils sont animés ou inanimés; si, selon l'opinion des athées le hasard seul les a rassemblés; ou si, comme les théistes le soutiennent, leur arrangement provient d'une suprême intelligence<sup>12</sup>. Si, en effet, le monde est une immense motte de terre privée de vie<sup>13</sup>, opinion qui a été vigoureusement soutenue par une armée de philosophes, à la tête de laquelle figure le grand Platon, ce sage modéré qui a versé les ondes glacées de la philosophie sur le principe vivifiant de l'union des sexes, et qui nous a enseigné la doctrine de l'amour platonique: doctrine d'une ineffable pureté, mais beaucoup mieux adaptée aux habitants imaginaires de son île d'Atlantis qu'à la race rebelle composée de chair et d'os qui peuple la petite et très matérielle île que nous habitons.

Outre ces systèmes, nous avons encore la poétique théogonie d'Hésiode, d'après laquelle l'univers entier est le produit du mode régulier de procréation; et l'opinion plausible d'autres auteurs que la terre est sortie du gros œuf de la nuit, qui, flottant dans le chaos, fut cassé par les cornes du bélier céleste. Burnet<sup>14</sup>, pour éclaircir cette dernière doctrine, nous a favorisés d'une très exacte peinture et d'une minutieuse description de la forme et de la contexture de cet œuf terrestre que l'on trouve avoir une étonnante ressemblance avec celui d'une oie. Ceux de mes lecteurs qui prennent un intérêt convenable à l'origine de notre planète apprendront avec plaisir que les sages les plus profonds de l'Antiquité parmi les Chaldéens, les Perses, les Grecs et les Latins semblent avoir vu tour à tour éclore cet étrange oiseau, et que leurs caquetages continués sur tous les tons et dans toutes les langues ont été transmis jusqu'à nos jours de philosophes en philosophes.

Mais, en citant rapidement les systèmes longtemps célèbres des anciens sages, je ne dois pas passer avec négligence sur ceux d'autres philosophes qui, quoique moins répandus et moins renommés, ont des droits égaux à notre attention, et une égale chance de vérité. Les Brahmines, par exemple, ont consigné,

dans les pages de leur divin Shastah, que l'ange Bistnoo, se transformant en un gros sanglier, plongea dans les profondeurs de la plaine liquide, et en rapporta la terre sur ses défenses; alors Bistnoo enfanta une immense tortue et un serpent énorme, après quoi il posa le serpent debout sur le dos de la tortue, et la terre sur la tête du serpent<sup>15</sup>.

Les philosophes nègres de Congo affirment que le monde fut fait de la main des anges, excepté leur pays, qui sortit immédiatement de celle du grand Être lui-même, pour qu'il fût parfait par excellence. Il s'appliqua surtout à en former les habitants, il eut soin de les rendre aussi noirs que beaux, et lorsqu'il eut créé le premier homme, il fut si content de son ouvrage qu'il lui passa affectueusement la main sur le visage, caresse d'où provient l'aplatissement du nez chez lui et ses descendants.

Les philosophes Mohawks nous disent qu'une femme grosse tomba du ciel, qu'une tortue la prit sur son dos, parce que tout l'univers était couvert d'eau, et que cette femme, étant assise sur le dos de la tortue, plongea ses mains dans l'eau, et en tira la terre, qui, par suite de cette opération, a fini par rester plus élevée que l'eau<sup>16</sup>.

Mais je m'abstiens de citer un plus grand nombre de ces philosophes anciens et étrangers que leur déplorable ignorance, en dépit de toute l'érudition dont ils se vantent, réduisit à écrire dans des langues que peu de mes lecteurs peuvent entendre, et je me bornerai à mentionner brièvement quelques-unes des théories plus élégantes et plus intelligibles de leurs modernes successeurs.

Je citerai d'abord le grand Buffon, qui présume que ce globe fut originellement une masse de feu liquide produite par le choc d'une comète contre le soleil, comme des étincelles par celui de l'acier contre un caillou; que cette masse fut d'abord entourée de vapeurs grossières qui, se refroidissant et se condensant par la suite des temps, produisirent, suivant leurs densités respectives, la terre, l'eau et l'air, lesquels éléments s'arrangèrent d'eux-mêmes graduellement, d'après leur propre force de gravitation, autour de la masse brûlante et vitrifiée qui forme leur centre.

Hutton suppose au contraire que les eaux dominèrent d'abord universellement, et il s'épouvante de l'idée que la terre, qui ne peut manquer d'être usée un jour par la force des pluies, des rivières et des torrents, doit aller se confondre avec l'océan, ou, en d'autres termes, s'y dissoudre tout entière. Idée sublime! Qui fait paraître bien mesquine l'histoire de cette tendre nymphe de l'Antiquité qui versa tant de larmes qu'elle en fut transformée en fontaine, ou celle d'une bonne dame de la ville de Narbonne, qui, pour une incontenance de langue bien peu ordinaire à son sexe, fût condamnée à peler cinq cent mille trente-neuf bottes d'ognons, et dont les yeux se fondirent complètement en eau avant d'avoir rempli la moitié de cette pénible tâche.

Whiston, cet ingénieux philosophe émule de Ditton dans ses recherches sur les longitudes, qui leur attirèrent de la part du malin Swift une épigramme très piquante; Whiston, dis-je, s'est distingué par une admirable théorie de la terre. Il prétend que c'était originellement une planète dans l'état de chaos, mais qui, une fois choisie pour le séjour de l'homme, fut éloignée de son orbite excentrique, et reçut l'impulsion qui la fait tourner régulièrement autour du soleil, changement de direction qui fit succéder l'ordre à la confusion dans l'arrangement des parties qui la composent. Ce philosophe ajoute que le déluge fut produit par la rencontre intempestive de la queue trop humide d'une autre comète qui, jalouse sans doute du perfectionnement de sa rivale, donna ainsi la triste preuve que les corps célestes peuvent se laisser emporter par cet odieux sentiment, et que la discorde peut troubler la divine harmonie des sphères, si mélodieusement chantée par les poètes.

Mais je passe sur un assortiment très varié d'excellentes théories, au nombre desquelles sont celles de Burnet, de Woodward et de Whitehurst, regrettant beaucoup que mon temps ne me permette pas d'en faire la mention qu'elles méritent, et je finirai par celle du célèbre docteur Darwin. Ce savant thébain, aussi renommé pour la rime que pour la raison, non moins fameux par son aimable crédulité que par ses recherches sérieuses, et qui s'est prodigieusement avancé dans les bonnes grâces des dames en leur dévoilant les amours, les galanteries, les plaisirs, et autres

scandales de la cour de Flore ; cet habile homme, dis-je, a enfanté un système digne de son inflammable imagination. Suivant lui, l'immense masse du chaos éclata subitement comme un baril de poudre, et, dans son explosion, lança au loin le soleil, qui, par une détonation semblable, fit lui-même jaillir au loin la terre qui, éclatant à son tour, lança aussi la lune dans l'espace, si bien que d'explosion en explosion, le système solaire fut complètement déformé et très systématiquement mis en branle<sup>17</sup>.

Des lecteurs illettrés seront peut-être amenés à conclure du grand nombre de théories diverses auxquelles je viens de faire allusion, et dont chacune, si on l'examine scrupuleusement, sera trouvée d'accord dans toutes ses parties, que la création d'un monde n'est pas une tâche aussi difficile qu'ils l'avaient imaginé d'abord. J'ai signalé une vingtaine au moins de méthodes ingénieuses au moyen desquelles un monde peut être formé, et je ne doute pas que, si quelques-uns des philosophes que j'ai cités avaient la disposition d'une comète facile à diriger, et celle du grand magasin philosophique nommé chaos, ils ne s'engageassent à fabriquer une planète aussi bonne, et meilleure même, si vous voulez les en croire, que celle que nous habitons.

Je ne puis donc m'empêcher de remarquer ici la bonté de la Providence, qui semble avoir créé tout exprès les comètes pour tirer tout philosophe d'embarras, grâce à elles, ils opèrent dans le système de la nature des révolutions et des transitions plus soudaines que jamais la merveilleuse batte d'Arlequin n'en a opérées dans une pantomime.

Si un de nos sages modernes, dans une de ses excursions théoriques parmi les étoiles, se trouvait jamais perdu au milieu des nuages, et en danger de tomber dans l'abîme du galimatias et de l'absurdité, qu'il saisisse seulement une comète au toupet, qu'il monte à cheval sur sa queue, et fouette cochet ! Il galopera en triomphe comme un enchanteur sur son hippogriffe, ou une sorcière du Connecticut sur son manche à balai.

Il existe un vieux proverbe sur *un mendiant à cheval*, dont, pour le monde entier, je n'aurai voulu faire l'application à ces respectables philosophes, mais je dois avouer que, quand ils sont montés sur un de ces coursiers de feu, leurs courbettes me semblent

aussi étranges que l'étaient jadis celles de Phaéton, quand il eut la prétention de diriger le char de Phébus. L'un pousse sa comète au plein galop contre le soleil, et fait jaillir la terre du choc; un autre, plus modéré dans son allure, fait de la sienne une bête de somme portant au soleil un supplément régulier de chaleur et de feu; un troisième, d'un tempérament plus combustible, menace de lancer sa comète sur la terre, comme une bombe, et de la faire sauter comme un magasin à poudre; tandis qu'un quatrième, sans aucun égard pour notre planète et ses habitants, insinue que sa comète, un jour ou l'autre, tournant impoliment sa queue... (ma plume modeste a honte de l'écrire) oui, tournant sa queue de manière à inonder la terre, versera sur elle un second déluge: il est donc bien prouvé que les comètes ont été généreusement créées par la Providence au profit des philosophes et pour les aider dans leurs manufactures de systèmes.

Maintenant que j'ai signalé quelques-uns des plus remarquables qui se sont présentés à ma mémoire, je laisse à mes judicieux lecteurs l'entière liberté d'y faire un choix. Tous sont le fruit de profonds calculs d'hommes savants, tous diffèrent essentiellement entre eux, et tous ont un droit égal à notre croyance. La tâche de toute secte philosophique a toujours été de souffler sur la chimère des sectes antérieures, pour y substituer quelque rêverie plus brillante, que remplaceront à leur tour les lubies de générations nouvelles. Il semblerait ainsi que le savoir et le génie dont nous sommes si fiers ont pour but unique de dévoiler les erreurs et les absurdités de ceux qui nous précèdent, et d'en inventer de toutes neuves que nous dévoileront un jour ceux qui nous suivront. Les systèmes sont de magnifiques bulles de savon dont s'amuse les grands enfants de la science, pendant que l'ignorant vulgaire les contemple avec une admiration stupide, et ennoblit ces savantes rêveries en les nommant sagesse. Il avait bien raison Socrate, quand il disait que les philosophes ne sont qu'une espèce de fous plus tranquilles que les autres, et qui s'occupent de choses tout à fait inexplicables, ou dont l'explication ne vaut pas le mal qu'ils se donnent.

Quant à moi, jusqu'à ce que les savants soient parvenus à s'arranger entre eux, je me contenterai de la version qui nous

vient de Moïse, en quoi je ne fais que suivre l'exemple de nos ingénieux voisins du Connecticut, qui, lors de leur première colonisation, proclamèrent que le pays serait gouverné par les lois de Dieu jusqu'à ce qu'ils eussent eu le temps d'en faire de meilleures.

Une chose cependant paraît certaine, d'après l'autorité unanime des philosophes ci-dessus mentionnés, qu'appuie d'ailleurs le témoignage de nos propres sens (lesquels, quoique très sujets à nous tromper, peuvent être admis comme témoins accessoires) ; une chose paraît certaine, dis-je, et je l'avance sans hésitation comme sans crainte d'être contredit, c'est que ce globe a réellement été créé, et qu'il est composé de terre et d'eau ; il paraît en outre qu'il est artistement divisé et morcelé en continents et en îles, au nombre desquelles je déclare hardiment que se trouve l'île célèbre de New York, comme pourra s'en convaincre quiconque saura la chercher à sa place.

### CHAPITRE III

**Comment le fameux navigateur Noé fut connu  
sous des noms indignes de lui, et comment il fut coupable  
d'une impardonnable imprévoyance en n'ayant que trois fils.  
Grand embarras que cela cause aux philosophes.  
Découverte de l'Amérique.**

NOÉ, LE PREMIER NAVIGATEUR dont nous ayons entendu parler, engendra trois fils, Sem, Cham et Japhet. Beaucoup d'auteurs, à la vérité, affirment que ce patriarche eut plusieurs autres enfants. Berosus en fait le père des gigantesques Titans, Methodius lui donne un fils nommé Jonitheus ou Jonicus, et quelques autres ont fait mention d'un fils nommé Thuiscou, duquel sont descendus les Teutons ou la nation teutonique, c'est-à-dire hollandaise.

Je regrette beaucoup que le plan de cet ouvrage ne me permette

pas de satisfaire la louable curiosité de mes lecteurs en entrant minutieusement dans toutes les particularités de l'histoire du grand Noé. À la vérité une semblable entreprise entraînerait plus de difficultés que quelques gens ne l'imagineraient, car le bon vieux patriarche semble avoir été un grand voyageur dans son temps, et s'être appelé d'un nom différent dans chacun des pays qu'il visita. Les Chaldéens, par exemple, en nous donnant son histoire, changent tout simplement son nom en celui de Xisuthrus, légère altération qui sera de bien peu d'importance aux yeux de l'historien versé dans la science des étymologies. Il semble également que, parmi les Chaldéens, il avait échangé le compas et la boussole contre le fastueux insigne de la royauté, car il porte le titre de monarque dans leurs annales. Les Égyptiens le célèbrent sous le nom d'Osiris, les Indiens sous celui de Menu. Les auteurs grecs et romains le confondent avec Ogygès, et les Thébains avec Deucalion et Saturne. Mais un peuple dont les ouvrages historiques sont justement regardés comme offrant à la fois plus d'authenticité et plus d'étendue, puisqu'il a connu le monde bien avant tous les autres, les Chinois, assure que Noé et Fohi étaient une seule et même personne, et ce qui donne à cette assertion un air de vraisemblance, c'est que les littérateurs les plus éclairés admettent, comme un fait certain, que Noé voyagea en Chine (probablement pour se perfectionner dans l'étude des langues) à l'époque où s'élevait la tour de Babel, et le savant docteur Shackford nous apprend, en outre, que l'arche s'arrêta sur une montagne vers les frontières de la Chine.

On peut tirer plusieurs conséquences satisfaisantes de cette masse de conjectures raisonnables et de sages hypothèses, mais je me contenterai du simple fait établi dans la Bible, à savoir, que Noé engendra trois fils, Sem, Cham et Japhet. On s'étonne à quel point les plus grandes affaires de ce monde peuvent naître des chances les plus obscures, et combien les évènements les moins analogues, ou quelquefois même les plus opposés aux yeux de l'observateur vulgaire, sont pourtant l'inévitable conséquence les uns des autres! La tâche du philosophe est de découvrir ces mystérieuses affinités, et le plus glorieux triomphe de son talent est de mettre pour ainsi dire à nu cet enchaînement

de causes secrètes dont la révélation semble d'abord paradoxale à l'observateur inexpérimenté. Ainsi, par exemple, plusieurs de nos lecteurs s'étonneront sans doute du rapport que la famille de Noé peut réellement avoir avec cette histoire, et beaucoup d'autres resteront stupéfaits quand ils apprendront que l'histoire tout entière de cette quatrième partie du monde doit son origine et ses développements à cette simple circonstance, que le patriarche n'eut que trois fils. À la preuve : Noé, comme plusieurs historiens dignes de foi l'ont dit, survivant seul après le déluge, et se trouvant, à ce titre, unique héritier et propriétaire de toute la terre à fief dominant, partagea ses domaines entre ses enfants. Il donna l'Asie à Sem, l'Afrique à Cham, et l'Europe à Japhet. Nous devons donc gémir mille et mille fois de ce qu'il n'ait eu que trois fils, car s'il en eût eu un quatrième, ce quatrième eût indubitablement hérité de l'Amérique, qui, grâce à cette occasion, eût été tout naturellement arrachée à son obscurité, et alors des milliers d'historiens et de philosophes n'eussent point sué sang et eau pour former, entasser, compiler de misérables conjectures sur la première découverte et sur la population de ce pays. Noé cependant, ayant pourvu ses trois fils, ne regarda très probablement notre pays que comme un de ces terrains vagues que les mers entraînent avec elles, et qui paraissent et disparaissent au moment où l'on y pense le moins ; aussi n'en dit-il pas un mot, et cet impardonnable silence du patriarche n'explique que trop le malheur qu'a eu l'Amérique de ne pouvoir venir au monde en même temps que les trois autres parties du globe.

À la vérité quelques écrivains l'ont justifié de ce tort envers la postérité, et ont attesté qu'il avait réellement découvert l'Amérique. Marc l'Escarbot, par exemple, écrivain français doué de toute la solidité de pensée et de toute la profondeur de réflexion particulière à cette nation, pensait que cette partie du monde fut peuplée par les descendants immédiats de Noé, et que le vieux patriarche, qui conservait encore un grand gout pour la vie de marin, surveilla lui-même la transmigraton. Le pieux et éclairé père Charlevoix, jésuite français, remarquable par cette aversion pour le merveilleux commune à tous les

grands voyageurs, est complètement de la même opinion, il va même encore plus loin, et détermine exactement la manière dont la découverte s'effectua, ce fut par mer, et sous la direction immédiate du grand Noé. « Je l'ai déjà fait observer, » s'écrie le bon père avec toute l'indignation convenable, « prétendre que les petits-fils de Noé ne purent pas pénétrer dans le Nouveau Monde, ou qu'ils n'y pensèrent jamais, est une supposition tout à fait arbitraire: en effet, je ne vois aucune raison qui puisse justifier une assertion pareille! Qui peut croire sérieusement que Noé et ses descendants immédiats n'en sussent pas autant que nous? Que le constructeur et le pilote du plus grand vaisseau qui ait jamais existé, d'un vaisseau destiné à traverser des mers sans bornes, à braver tant de récifs et de bas-fonds, ait ignoré ou négligé d'apprendre à ses descendants l'art de naviguer sur l'Océan? Donc ils naviguèrent sur l'Océan, donc ils naviguèrent vers l'Amérique; donc l'Amérique fut découverte par Noé! »

Néanmoins cette merveilleuse concaténation de raisonnements, qui caractérisent le bon père d'une manière si frappante, s'adressant à la foi plutôt qu'à l'intelligence, se trouve victorieusement combattue par Hans de Laet, qui dit que c'est un véritable et ridicule paradoxe que de supposer que Noé ait jamais conçu la pensée de découvrir l'Amérique. Or, comme Hans est un écrivain hollandais, je suis disposé à croire qu'il a eu plus de rapports que ses compétiteurs avec les dignes habitants de l'arche, et qu'il a par conséquent puisé ses informations à une source plus exacte. C'est chose merveilleuse de voir combien les historiens deviennent de jour en jour plus intimes avec les patriarches et autres grands hommes de l'Antiquité! Or, comme l'intimité augmente avec le temps, et que les savants sont particulièrement curieux et sans façon dans leurs relations avec les Anciens, je ne serais pas surpris que quelque écrivain futur s'avisât de nous donner gravement, sur la vie privée des hommes avant le déluge, des détails plus minutieux et plus précis que n'en contient la Bible, et que, cent ans plus tard, le journal de mer du bon Noé ne fût aussi connu des gens de lettres que les voyages du capitaine Cook ou la fameuse histoire de Robinson Crusé.

Je ne perdrai pas mon temps à discuter la masse effrayante

des autres suppositions, conjectures et probabilités sous le poids desquelles suent et s'échinent de malheureux historiens, pour tâcher de satisfaire les doutes d'un monde incrédule sur la première découverte de ce pays. On souffre à voir ces pauvres gens se démener, s'étouffer, haleter, pour entasser des volumes dont la vaine et lourde épaisseur ne renferme qu'absurdités ou fadaïses. Cependant comme, par une infatigable assiduité, ils semblent avoir enfin établi, à la satisfaction générale, que ce pays *a été découvert*, je profiterai de leurs utiles travaux pour être extrêmement laconique sur ce point.

Je ne m'arrêterai donc pas à examiner si l'Amérique a été premièrement découverte par un vaisseau errant de cette célèbre flotte phénicienne qui, suivant Hérodote, explora toutes les côtes de l'Afrique, ou par cette expédition carthaginoise qui, d'après Pline le naturaliste, découvrit les îles Canaries; ou si elle fut reconnue et habitée, pendant quelque temps, par une colonie tyrienne, comme Aristote et Sénèque nous le font entendre.

Je ne rechercherai pas non plus si elle fut premièrement découverte par les Chinois, comme Vossius l'avance avec une grande adresse, ni par les Norvégiens en 1002, sous Biorn; ni par Behem, le navigateur allemand, comme M. Otto s'est efforcé de le prouver aux érudits de la savante ville de Philadelphie. Je n'examinerai pas davantage les réclamations plus récentes des Gallois, fondées sur le voyage que fit le prince Madoc, dans le onzième siècle, et dont il ne revint jamais; d'où l'on tira, par la suite, la sage conclusion qu'il devait avoir été en Amérique, et cela par un argument tout simple: s'il n'y alla pas, où serait-il donc allé? Question qui ferme la bouche à tout disputeur à venir.

Mettant donc de côté toutes les conjectures déjà mentionnées, ainsi qu'un grand nombre d'autres également satisfaisantes, je prendrai pour certaine l'opinion vulgaire que l'Amérique fut découverte, le 12 octobre 1492, par le Génois Cristovallo Colon, qui, par une raison que je ne saurais découvrir, a été assez sottement nommé Colomb. Les voyages et les aventures de ce Colon étant déjà suffisamment connues, je me dispenserai d'en parler, je n'entreprendrai pas non plus de prouver que, d'après

## HISTOIRE DE NEW YORK

le nom de celui qui l'a découvert, ce pays aurait dû s'appeler Colonia, cela se démontre de soi-même.

Maintenant que j'ai si heureusement amené mon lecteur de ce côté de l'Atlantique, je me le représente plein d'impatience d'entrer en jouissance de la terre promise, et d'espoir que je vais le mettre d'abord en possession ; mais que je perde la réputation d'écrivain méthodique si je le fais ! Non, non, très curieux et trois fois savant lecteur (car vous êtes trois fois savant si vous avez lu tout ce qui précède, et vous le serez dix fois plus encore si vous lisez ce qui va suivre), nous avons, ma foi, bien d'autres choses à faire avant d'arriver à cette heureuse conclusion ! Croyez-vous, par hasard, que ceux qui ont découvert les premiers cette belle partie du monde n'aient eu qu'à débarquer pour trouver un pays tout disposé à les recevoir, et cultivé comme un jardin où ils pussent prendre leurs joyeux ébats ? Non, certes ! Il leur fallut abattre des forêts, défricher des terres, dessécher des marais et exterminer des sauvages.

De même, avant de vous permettre d'errer au hasard dans vos nouveaux domaines, il me faut éclaircir des doutes, résoudre des questions, expliquer des paradoxes, mais ces difficultés une fois vaincues, nous pourrons arriver joyeusement à la fin de notre histoire. Ainsi, la marche de mon ouvrage répètera celle de mon sujet, et en sera pour ainsi dire l'écho, comme la poésie, suivant d'habiles critiques, est l'écho des sens ; ce qui est, en histoire, un perfectionnement que je réclame le mérite d'avoir inventé.

## CHAPITRE IV

Qui montre la grande difficulté  
qu'ont eue les philosophes à peupler l'Amérique.  
Comment il arriva que les aborigènes  
furent engendrés par hasard,  
au grand soulagement et à la grande satisfaction de l'auteur.

LA SECONDE TÂCHE QUE NOUS AYONS À REMPLIR en suivant régulièrement le cours de notre histoire est de découvrir, si cela est possible, comment ce pays fut originairement peuplé : point qui abonde en difficultés inextricables ; car, à moins que nous ne prouvions que les aborigènes sont venus positivement de quelque part, on est capable, dans ce siècle sceptique, de soutenir qu'ils ne sont pas venus du tout : or, s'ils ne sont pas venus du tout, il est clair que ce pays n'a jamais été peuplé. Conclusion parfaitement conforme aux règles de la logique, mais entièrement contraire à tout sentiment humain, puisqu'elle assassine (syllogistiquement parlant) les innombrables aborigènes de cette région populeuse.

Pour échapper à cette argumentation meurtrière, pour sauver du néant, dont les menaçait la logique, tant de millions de créatures, nos semblables, que d'ailles d'oies ont été plumées ! Que de fleuves d'encre ont été mis à sec ! Que d'historiens savants, mais à tout jamais confondus, ont vainement frotté leur tête carrée ! Je m'arrête, frappé d'une terreur respectueuse, quand je contemple les volumineux ouvrages en différentes langues dans lesquels ils se sont efforcés de résoudre cette question si importante au bonheur de la société, mais si enveloppée dans les nuages d'une impénétrable obscurité. Historiens sur historiens se sont engagés dans le dédale sans issue d'arguments hypothétiques ; et après nous avoir fait battre toute une forêt d'in-octavo, d'in-quarto et d'in-folio, ils nous laissent, à la fin de cette ennuyeuse chasse, n'en sachant pas plus que quand nous l'avons commencée. C'est sans doute quelque sottie *battue* de cette espèce qui mit le poète Macrobe dans un si bel accès de colère contre la curiosité, qui n'est (dit-il dans ses vigoureux anathèmes) qu'un souci rongeur et mortel, qu'une vétilleuse application à des riens, qu'une sottie

démangeaison de voir ce qui ne doit pas être vu, ou de faire ce qu'il sera inutile d'avoir fait... Mais, revenons à notre histoire.

Je ne dirai rien ici (puisque j'en ai parlé dans mon dernier chapitre) du droit incontestable qu'ont les enfants de Noé d'être considérés comme les premiers auteurs de toute population dans ce pays. Après eux, les plus célèbres prétendants à ce titre sont les descendants d'Abraham: aussi, quand Christophe Colon (vulgairement appelé Colomb) découvrit les mines d'or d'Hispaniola (Saint-Domingue), il en conclut, avec une finesse qui aurait fait honneur à un philosophe, qu'il avait retrouvé l'ancienne Ophir, d'où Salomon s'était procuré l'or qui servit à orner le temple de Jérusalem. Colon alla même jusqu'à imaginer qu'il avait vu les vestiges de fourneaux d'une construction véritablement hébraïque, qui servaient à purifier ce précieux métal.

Une si riche conjecture, édulcorée d'une extravagance si séduisante, était un appât trop tentant pour n'être pas immédiatement avalé par les goujons de la littérature, et, tout prêts à jurer de son exactitude, de profonds écrivains offrirent tout de suite à l'appui leur cargaison habituelle d'autorités et de savantes conjectures. Vétablus et Robert Stéphens déclarèrent qu'il n'y avait rien de plus clair au monde. Arius, Montanus, affirment sans la moindre hésitation que Mexico est la véritable Ophir, et les Juifs les premiers habitants du pays; tandis que Ponevin, Becan et divers autres habiles écrivains s'emparent d'une prétendue prophétie du quatrième livre d'Esdras, et, bon gré mal gré, l'enfoncent comme une clé de voute dans leur puissante hypothèse, dont elle leur semble assurer l'éternelle solidité.

Mais à peine avaient-ils élevé ce merveilleux échafaudage qu'une lourde phalange d'auteurs opposés, ayant en tête le terrible Hollandais Hans de Laet, s'avance pesamment contre leur nouvel édifice, qui, renversé du premier choc, s'écroule et les couvre de ses débris. Le fait est que Hans de Laet détruit complètement toute prétention des Israélites à avoir été les premiers habitants de ce pays, et il attribue ces symptômes équivoques, ces traces de christianisme et de judaïsme qu'on dit avoir été retrouvées dans

diverses provinces du Nouveau Monde, à la malice du diable qui a toujours pris à tâche de singer le vrai Dieu. « Remarque faite (dit l'érudite Padre d'Acosta) par tous les bons auteurs qui ont traité de la religion des nations nouvellement découvertes, et ce qui, d'ailleurs, est fondée sur l'autorité des Pères de l'Église. »

Quelques autres historiens (au nombre desquels je regrette d'être forcé de ranger Lopez de Gomara et Juan de Léri) donnent à entendre que les Cananéens, étant chassés de la terre promise par les Juifs, furent saisis d'une telle frayeur qu'ils se mirent à fuir sans regarder derrière eux, jusqu'à ce que, s'arrêtant pour reprendre haleine, ils fussent tout étonnés de se trouver sains et saufs en Amérique. Seulement, comme ils n'y apportèrent ni le langage, ni les manières, ni même les traits de leur nation, on suppose que, dans la précipitation de leur fuite, ils avaient oublié tout cela derrière eux, mais je ne puis me ranger à cette opinion.

Comme ambassadeur, et Hollandais par-dessus le marché, le savant Grotius a sans doute de grands droits à la vénération, cependant je ne m'arrêterai point avec lui à la supposition que l'Amérique septentrionale fut peuplée par une troupe de Norvégiens ambulants et que le Pérou fut fondé par une colonie de Chinois. Manco, ou Mango Capac, le premier des Incas, étant Chinois lui-même, je me contenterai aussi de dire, en passant, que le père Kircher attribue la découverte de l'Amérique aux Égyptiens, Rudbeck aux Scandinaves, Charron aux Gaulois, Jufirédu Pétri à un faible détachement de Frisons, Milius aux Celtes, Marinocus le Sicilien aux Romains, Le Comte aux Phéniciens, Postel aux Maures, Martin d'Angleria aux Abyssiniens, en ajoutant, d'après la très sage opinion de Laet, que l'Angleterre, l'Irlande et les Orcades peuvent aussi prétendre à cet honneur.

Je n'accorderai ni plus d'attention ni plus de confiance à l'idée que l'Amérique soit cette fabuleuse région de Zipangri décrite par le voyageur vénitien Marco Polo, ni qu'elle renferme l'île tout aussi fabuleuse d'Atlantis dépeinte par Platon; je n'examinerai sérieusement ni la païenne assertion de Paracelse qui prétend que chaque hémisphère fut originairement pourvu

d'un Adam et d'une Ève, ni l'opinion plus flatteuse du docteur Romagne (opinion soutenue par plusieurs autorités anonymes), qu'Adam était de race indienne, ni enfin l'étonnante conjecture de Buffon, Helvétius et Darwin, qui, au grand honneur de l'espèce humaine, la font descendre fortuitement d'une famille de singes... à la vérité fort distinguée.

Je dois avouer que cette dernière conjecture me surprit d'une manière tout à fait désagréable. J'ai souvent vu le paillasse d'une pantomime, au moment où il ouvrait de grands yeux ébahis sur les gambades extravagantes d'Arlequin, arraché tout à coup à son stupide étonnement par le sabre de bois qui lui tombait sur les épaules. J'étais loin de croire alors que je pusse jamais me voir traité d'une façon aussi discourtoise, et qu'à l'instant même où je contempierais le plus tranquillement ces graves philosophes, rivalisant avec les héros de pantomime en bizarres métamorphoses, ils dussent se retourner soudainement vers moi, et, me prenant à partie ainsi que mes lecteurs, nous transformer en bêtes à l'aide d'une impertinente hypothèse. Je résolus dès ce moment de ne plus me compromettre avec aucun de leurs systèmes et de me borner désormais à détailler les moyens divers par lesquels ils font arriver les descendants de ces anciens et respectables singes sur le grand champ de bataille de leurs théories.

Cela s'est fait à l'aide de migrations par terre ou par mer, ainsi Padre Joseph d'Acosta compte trois passages par terre, premièrement, par le nord de l'Europe, deuxièmement, par le nord de l'Asie, et troisièmement par les régions méridionales du détroit de Magellan. Le savant Grotius fait voyager agréablement ses Norvégiens à travers les rivières glacées et les bras de mer de l'Islande, du Groenland, de l'Estotiland et du Naremerga; et divers écrivains, au nombre desquels sont Angleria, de Hornn et Buffon, dans leur tendre sollicitude pour ces pauvres émigrants, ont lié les deux continents ensemble par une chaîne de *conjectures* si serrée qu'on pourrait certainement passer à pied sec de l'un à l'autre, mais dans le cas où cela ne suffirait point, Pinkerton, ce vieux et laborieux compilateur, véritable manufacturier de géographies, a construit un pont de glace qui

réunit tout naturellement les deux continents à quatre ou cinq milles de distance du détroit de Béring. Ce qui lui donne droit à la reconnaissance et aux remerciements de tous les aborigènes errants qui ont jamais passé, ou qui passeront jamais sur ce pont.

On ne saurait trop s'affliger de ce qu'aucun des dignes écrivains ci-dessus mentionnés n'ait cru pouvoir commencer son travail sans se mettre d'abord en guerre ouverte contre quiconque avait traité avant lui le même sujet. On peut à cet égard les comparer à certains oiseaux très subtils qui, pour construire son nid, mettent en pièces ceux de tous les oiseaux voisins. Cette malheureuse propension tend cruellement à arrêter les progrès des Lumières. Les meilleurs systèmes sont encore bien fragiles, et une fois livrés au courant, ils devraient du moins, s'il se peut, éviter de se briser l'un contre l'autre comme les deux pots de la fable qui voyageaient de compagnie.

Ma plus grande surprise est que, parmi tant d'écrivains que j'ai cités, aucun n'ait essayé de prouver que ce pays a été peuplé par des hommes venus de la lune, ou bien encore que ses habitants y arrivèrent flottant sur des îles de glace, comme les ours blancs quand ils vont en quête sur l'océan septentrional; ou en ballons, comme nos modernes aéronautes passent de Douvres à Calais, ou par magie, comme Simon Magus parcourant les étoiles; ou enfin, à la manière du fameux Scythe Abaris, qui, à califourchon sur sa flèche d'or, comme les sorcières de la Nouvelle-Angleterre sur leur manche à balai sanglant, fit de si prodigieux voyages avec cette bizarre monture que lui avait procurée l'Apollon hyperboréen.

Mais il existe encore une cause à laquelle la population de ce pays peut être attribuée, et j'ai réservé celle-ci pour la dernière parce qu'elle me semble valoir toutes les autres ensemble. C'est le hasard! En parlant des îles de Salomon, de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Hollande, le savant père Charlevoix dit: « Enfin tous ces pays sont peuplés, et il est possible que quelques-uns l'aient été par hasard. Or, s'ils purent l'être de cette manière, pourquoi, en *même temps* et par le *même moyen*, ne pourrait-il pas en avoir été ainsi des autres parties du monde? » Cette

méthode ingénieuse de tirer des conséquences positives de prémisses seulement possibles, est un perfectionnement de la science syllogistique, qui prouve la supériorité du Révérend Père sur Archimède lui-même, car il peut ainsi faire tourner le monde sans avoir besoin de point d'appui pour son levier. Cette dextérité ne pouvait être surpassée que par celle avec laquelle le brave et vieux jésuite tranche plus loin le nœud gordien. « Rien de plus simple, dit-il; les habitants des deux hémisphères descendent bien certainement du père commun, le père commun reçut du ciel l'ordre formel de peupler le monde, et en conséquence de cet ordre le monde fut peuplé; il fallait pour cela vaincre toutes les difficultés... et conséquemment toutes les difficultés furent vaincues ». Pieux logicien! Comme il fait honte à tous ces laborieux faiseurs de systèmes par cette manière d'expliquer en quatre mots ce qui leur a couté tant de volumes, pour prouver seulement qu'ils n'y connaissent rien!

De toutes les autorités déjà citées, ainsi que d'une quantité d'autres que j'ai consultées, mais que je passerai sous silence de peur de fatiguer le vulgaire des lecteurs, je puis seulement tirer les conclusions suivantes, qui toutefois suffisent heureusement à mon dessein; 1) que cette partie du monde a réellement *été peuplée*, assertion d'ailleurs à l'appui de laquelle nous avons des preuves vivantes dans les nombreuses tribus d'Indiens qui l'habitent; 2) qu'elle a été peuplée de cinq cents manières différentes, comme l'ont prouvé une foule d'auteurs qui, d'après leur ton d'assurance, semblent avoir été témoins oculaires de ce qu'ils affirment; 3) que les habitants de ce pays eurent une grande variété de pères, opinion sur laquelle il convient peut-être de nous étendre le moins possible, vu le tort qu'elle pourrait leur faire dans l'esprit du commun des lecteurs. Je crois donc que la question doit être à tout jamais abandonnée.

## CHAPITRE V

Dans lequel l'auteur tranche une immense question  
au moyen de l'homme dans la lune,  
ce qui non seulement délivre des populations entières  
d'un grand embarras,  
mais encore met à fin cette introduction.

L'HISTORIOGRAPHE PEUT, SOUS CERTAINS RAPPORTS, se comparer à un chevalier errant qui, une fois jeté, pour établir sa réputation, dans une entreprise périlleuse, se sent obligé par l'honneur et la chevalerie à ne reculer devant aucun obstacle, à ne s'effrayer d'aucune fatigue, à défier enfin, sans crainte et même sans hésitation, l'ennemi quel qu'il puisse être. C'est animé de ces sentiments que je saisis résolument ma plume, et me jette à corps perdu dans cette phalange de formidables questions et de subtils paradoxes qui, comme des dragons de feu et de sanguinaires géants, défendent les avenues de mon histoire, et voudraient m'en repousser quand je suis prêt à m'y faire jour. Dans ce moment même, s'élève devant moi une question colossale; il faut que nous nous prenions corps à corps, et ce n'est qu'après l'avoir pulvérisée que je pourrai faire un pas de plus dans mon historique entreprise; mais ce sera, j'espère, le dernier ennemi que j'aurai à combattre, et je pourrai, dès le livre suivant, faire entrer triomphalement mon lecteur dans le corps de mon ouvrage.

La question qui s'est ainsi soudainement élevée est celle-ci: quel droit eurent ceux qui découvrirent les premiers l'Amérique d'y débarquer et d'en prendre possession, sans consentement préalable des habitants, ou sans concession d'indemnité pour leur territoire? Question vivace qui a soutenu tant de formidables assauts, torturé l'esprit de tant d'honnêtes personnes et qui, tant qu'elle ne sera pas résolue, ou plutôt anéantie, laissera, il faut l'avouer, les dignes habitants de l'Amérique sans titres ni droits valides pour posséder tranquillement et en sûreté de conscience, le sol sur lequel ils vivent!

La première source de droit acquis à la propriété d'un pays est *sa découverte*; car tous les hommes ayant un droit égal à

toute chose qui n'est la propriété de personne, il s'ensuit que toute nation qui découvre un pays inhabité, et qui en prend possession, est considérée comme jouissant de ce pays en pleine, absolue et incontestable propriété<sup>18</sup>.

Cette proposition une fois admise, il s'ensuit clairement encore que les Européens qui visitèrent les premiers l'Amérique doivent être considérés comme l'ayant découverte, puisqu'il suffit, pour établir ce fait, de prouver que ce pays était entièrement inhabité par des hommes avant leur arrivée. À la vérité, ce point semblerait d'abord offrir quelque difficulté; car il est bien reconnu que, dans cette partie du monde, se trouvaient abondamment certains animaux qui, marchant droits sur deux pieds, avaient, par cela même, dans leur aspect, quelque chose de l'homme, proféraient certains sons inintelligibles, assez semblables à un langage, et offraient enfin une analogie extraordinaire avec l'espèce humaine. Mais les zélés et savants pères qui faisaient partie de l'expédition de la découverte dans l'intention d'étendre le royaume des cieux, en établissant sur la terre de riches couvents et de puissants évêchés, éclaircirent bientôt ce point à la grande satisfaction de Sa Sainteté, et de tous les chrétiens faiseurs de voyages et de découvertes.

Les bons pères prouvèrent clairement, et, nul Indien n'écrivant le contraire, il fut regardé comme démontré que l'espèce d'animaux à deux jambes, ci-dessus mentionnée, n'était autre chose que de véritables cannibales, d'horribles monstres, des géants même pour la plupart. Or, on sait qu'errante et sauvage, cette dernière race a toujours été, depuis Gog, Magog et Goliath, considérée comme hors-la-loi, et poursuivie sans quartier par tout historien, chevalier errant, ou faiseur de ballades. Il est vrai de dire aussi que le philosophe Bacon, parlant des Américains, les déclare proscrits par les lois de la nature elle-même, comme livrés à la coutume barbare de sacrifier des hommes, et de se nourrir de chair humaine.

Encore toutes ces preuves de leur barbarie absolue ne sont-elles pas les seules qui l'attestent: parmi beaucoup d'autres écrivains éclairés, Ulloa nous dit: « Leur imbécilité est si évidente qu'on peut à peine se former d'eux une autre idée que celle qu'on a des

brutes. Rien ne trouble la tranquillité de leur âme, également insensible aux désastres et à la prospérité. Quoique à moitié nus ils sont aussi contents qu'un monarque sous le plus magnifique vêtement. La crainte ne fait aucune impression sur eux, et ils sont tout aussi peu accessibles au respect. » L'autorité de M. Bouguer vient encore à l'appui de ces témoignages. « Il est difficile d'exprimer à quel point va leur indifférence pour la richesse et tous les avantages qui en dérivent. On ne sait trop avec quoi les tenter quand on veut les persuader de rendre quelque service. Il est inutile de leur offrir de l'argent, car ils vous répondent qu'ils n'ont pas faim. » Vanegas confirme toutes ces assertions en ces termes : « Quant à l'ambition, ils n'en ont aucune ; ils aiment beaucoup mieux passer pour forts que pour vaillants. Honneur, réputation, richesses, emplois, distinctions, tous ces objets d'ambition pour nous sont inconnus parmi eux ; de sorte que cette source féconde de nos actions, cette cause d'où naissent, dans le monde, tant de biens *imaginaires* et tant de maux *véritables*, n'a sur eux aucune influence. En un mot, on peut comparer ces malheureux aux enfants chez qui le développement de la raison n'est pas complet. »

Toutes ces singularités, qui, dans l'ancienne Grèce, pays barbare il est vrai, eussent assuré aux Américains l'immortel honneur de savoir mettre en pratique les austères maximes de tempérance dont la seule théorie valut à quelques vieux Grecs la réputation de sages et de philosophes ; eh bien, ces mêmes singularités furent pourtant regardées, dans l'état actuel des choses, comme une preuve sans réplique de la nature la plus abjecte et la plus abrutie, d'une nature enfin tout à fait au-dessous de l'espèce humaine. Mais les charitables pères qui avaient entrepris de métamorphoser ces malheureux sauvages en bêtes brutes par la puissance de leurs arguments, corroboraient cette opinion de preuves plus fortes encore. Certains théologiens du seizième siècle, Lullus, entre autres, affirment que les Américains vont tout nus, et qu'ils n'ont point de barbe. « Ils n'ont rien de l'animal raisonnable, dit Lullus, excepté le masque. » Encore s'arrangea-t-on pour que ce masque ne leur servît pas à grand-chose, car on s'aperçut bientôt qu'ils avaient la peau horriblement cuivrée. Or,

être cuivré, c'est tout juste comme être nègre, être nègre c'est être noir, et le noir (disaient en se signant pieusement les bons pères), le noir est la couleur du diable! Donc, avec une épiderme cuivrée, c'est-à-dire noire, c'est-à-dire diabolique, on ne peut avoir droit ni à la propriété, ni même à la liberté individuelle, car la liberté est une déesse trop brillante pour s'aller enfouir dans des temples aussi ténébreux. On sent qu'une telle réunion de circonstances dut pleinement convaincre les vertueux compagnons de Cortès et de Pizarro, que ces mécréants n'avaient aucun titre au sol qu'ils infestaient, que c'était une engeance perverse, illettrée, sans langage, sans barbe, noire jusqu'à la moelle des os; enfin, de véritables bêtes fauves, et, comme telles, devant être enchaînées ou exterminées.

D'après ces arguments donc, et un grand nombre d'autres non moins concluants que je me dispenserai d'énumérer, il fut clairement démontré que cette belle partie du globe, quand elle fut visitée pour la première fois par les Européens, n'était qu'un vaste désert, sans autres habitants que les bêtes féroces dont les rugissements troublaient seuls cette affreuse solitude, et que les visiteurs transatlantiques en acquirent la propriété incontestable par *droit de découverte*.

Ce premier droit pleinement établi, nous arrivons naturellement au second, qui est le *droit acquis par la culture*. « *La culture du sol*, nous dit-on, est une obligation imposée à l'homme par la nature, la terre entière est destinée à la nourriture de ses habitants, mais elle serait incapable d'y subvenir si elle n'était point cultivée; chaque nation est donc obligée, par la loi naturelle, à cultiver le terrain qui lui est tombé en partage. Ces peuples qui, comme les anciens Germains et les Tartares modernes, dédaignent de cultiver le pays fertile qu'ils possèdent, et préfèrent vivre de rapines, se manquent à eux-mêmes, et méritent d'être exterminés comme des *bêtes sauvages et pernicieuses*<sup>19</sup>. »

Il est notoire que les sauvages ne connaissaient pas du tout l'agriculture quand ils furent découverts par les Européens; qu'ils menaient, au contraire, une vie vagabonde, scandaleuse et désordonnée, errant de place en place et se gorgeant des biens que leur offrait d'elle-même une nature prodigue, sans

qu'ils fissent jamais rien pour en obtenir davantage. Or, nous avons incontestablement démontré que la volonté du ciel était que la terre fût labourée, ensemencée, fumée, disposée en villes, villages, fermes, maisons de campagnes, jardins d'agrément et promenades publiques, toutes choses auxquelles les Indiens n'entendaient rien... Donc ils négligeaient les avantages que leur avait départis la Providence, donc ils n'étaient que les paresseux intendants de cette terre féconde, donc ils n'y avaient nul droit, donc ils méritaient d'être exterminés!

Les Indiens, il est vrai, pouvaient dire pour leur défense, qu'ils tiraient de la terre assez pour leurs besoins; que la chasse leur fournissait assez de gibier; qu'en joignant à cela les racines et les fruits sauvages, il y avait de quoi suffire à la frugale variété de leurs repas, et que le ciel n'ayant destiné la terre qu'à servir de séjour à l'homme et à satisfaire ses besoins, tant que cette destination était accomplie, la volonté du ciel l'était aussi. Mais de pareilles raisons prouvent seulement combien ils méritaient peu les biens dont ils étaient entourés. Moins ils avaient de besoins, plus ils étaient réellement sauvages, car la science est en quelque sorte une augmentation de désirs, et c'est le nombre de ses désirs, aussi bien que leur violence, qui établit la supériorité de l'homme sur la brute. Les Indiens donc, par cela même qu'ils étaient presque sans besoins, étaient de vrais animaux irraisonnables; et il était strictement juste qu'ils fissent place aux Européens, qui ayant mille fois plus de besoins qu'eux, tireraient conséquemment mille fois plus de profit de la terre, et rempliraient plus complètement la volonté du ciel. D'ailleurs Grotius, Lauterbach, Puffendorf, Titius et beaucoup d'autres sages qui ont envisagé convenablement la matière, ont décidé que chasser, abattre des bois, creuser des puits ne saurait donner la propriété d'un pays.

La possession n'en est vraiment acquise que par la démarcation précise de ses limites, et par l'intention manifestée de le cultiver. Or, comme les sauvages (probablement faute d'avoir lu les auteurs susdits) n'avaient rempli aucune de ces formalités indispensables, il s'ensuivait clairement qu'ils n'avaient aucun droit au sol, et qu'il était complètement à la disposition des premiers arrivants,

qui avaient plus de connaissance, plus de besoins, et des désirs plus élégants, c'est-à-dire plus artificiels que les leurs.

Donc, en entrant dans un pays inculte et nouvellement découvert, les nouveaux venus ne faisaient que prendre possession de ce qui, suivant la doctrine ci-dessus, était leur légitime propriété; donc, en s'opposant à eux, les sauvages envahissaient leurs justes droits, enfreignaient les lois immuables de la nature, et contrecarraient la volonté du ciel. Donc il y avait, dans l'espèce, transgression, vol, impiété; donc ils offensaient à la fois Dieu et les hommes; donc, enfin, ils devaient être exterminés.

Mais un droit plus incontestable qu'aucun de ceux que j'ai mentionnés, un droit que mon lecteur admettra bien plus facilement encore s'il est doué d'entrailles charitables et philanthropiques, c'est le droit acquis par le bienfait de la civilisation. Tout le monde sait dans quel déplorable état furent trouvés ces pauvres sauvages! Non seulement ils manquaient des douceurs de la vie, mais, ce qui est encore pire, ils étaient assez infortunés pour ne pas même sentir leur malheureuse situation. Mais les charitables Européens n'eurent pas plutôt aperçu leurs misères, qu'ils se mirent immédiatement en devoir de les soulager et de les guérir. Ils introduisirent parmi eux le rhum, le genièvre, l'eau-de-vie et autres soutiens de l'existence, et il est étonnant combien les pauvres sauvages apprirent vite à estimer ces bienfaits. On leur fit également connaître mille remèdes au moyen desquels s'obtient le soulagement ou la cure des maladies les plus invétérées; et pour qu'ils pussent mieux apprécier ces remèdes en jouissant de leurs avantages, on commença par leur communiquer les maladies qu'ils devaient guérir. Grâce à ces moyens et à mille autres semblables, la condition de ces pauvres sauvages fut singulièrement améliorée; ils acquièrent mille besoins qu'ils avaient ignorés jusqu'alors, et comme on a d'autant plus de sources de bonheur qu'on a plus de désirs à satisfaire, on en fit incontestablement des êtres beaucoup plus heureux.

Mais la branche de civilisation la plus importante, et celle qui a été le plus chaudement prônée par les pieux et zélés Pères de l'Église romaine, c'est la connaissance de la religion chrétienne.

C'était vraiment un spectacle fait pour inspirer l'horreur que de voir ces sauvages, dans leur affreuse et coupable ignorance du vrai culte, s'enfoncer et se perdre parmi les ténébreuses voies du paganisme. On convient, il est vrai, qu'ils n'étaient ni fripons, ni voleurs, on reconnaît leur sobriété, leur frugalité, leur continence, on avoue qu'ils tenaient scrupuleusement leur parole ; mais c'est en vain qu'ils se seraient toujours bien conduits, tant qu'ils ne le faisaient pas par précepte. Les nouveaux venus firent donc de leur mieux pour les amener à embrasser et à pratiquer la vraie religion, et ils employèrent pour cela tous les moyens... excepté toutefois celui de prêcher d'exemple.

Mais, malgré tant de travaux pour leur bien, telle était l'ingratitude et l'opiniâtreté de ces misérables qu'ils refusaient de reconnaître les étrangers pour leurs bienfaiteurs, et persistaient à regarder comme fausses les doctrines qu'on s'efforçait de leur inculquer, alléguant insolemment que, d'après leur conduite, les avocats du christianisme semblaient n'y pas croire eux-mêmes. N'en était-ce pas trop pour la patience humaine ? Ne devait-on pas supposer que les généreux habitants de l'Europe, blessés par l'incrédulité, découragés par l'imperturbable obstination de ces têtes de fer, auraient abandonné pour jamais leurs rivages et les auraient rendus à leur ignorance et à leurs misères primitives ? Mais non ; tel était leur zèle pour opérer le bien-être temporel et l'éternel salut de ces païens, qu'ils passèrent des moyens de persuasion les plus doux à ceux de la plus cruelle et de la plus affreuse persécution ! Ils lâchèrent sur le pays une armée entière de moines fanatiques et d'assassins furieux. Ils purifièrent les habitants par le fer et par le feu, par la corde et par le fagot. Mais il faut dire aussi qu'à la suite de ces vigoureuses mesures la religion d'amour et de charité fit des progrès si rapides qu'au bout d'un très petit nombre d'années il n'existait pas dans l'Amérique méridionale un cinquième des mécréants qu'on y avait trouvés lors de sa découverte.

Est-il un droit à la propriété que les colons européens pussent jamais invoquer plus victorieusement que celui-ci ? Des nations entières d'ignorants sauvages n'ont-elles pas connu, par eux seuls, mille besoins impérieux, mille jouissances indispensables

dont elles ne soupçonnaient même pas l'existence? Enfumées comme le renard dans son terrier, n'ont-elles pas été chassées du repaire de l'ignorance et dirigées, à coup de fouet, des voies de la perdition, vers celle du salut? Ne les a-t-on pas débarrassées de ces choses temporelles (vaines babioles, profits impurs où s'attachent les pensées mondaines et qui n'engageaient que trop les leurs) pour leur apprendre, au contraire, à mettre toutes leurs affections dans les choses célestes? Enfin, pour m'exprimer comme un révérend moine espagnol écrivant à son supérieur: « Est-il homme assez effronté pour dire que ces sauvages païens aient cédé à leurs bienfaiteurs rien de plus qu'une chétive récompense, en leur abandonnant un misérable petit coin de cette planète de boue, en échange d'un glorieux héritage dans le royaume des cieux? »

Voilà donc le droit complètement établi sur trois principes incontestables dont chacun en particulier était plus que suffisant pour légitimer la propriété des régions nouvellement découvertes de l'Amérique. Mais dans certaines portions de cette délicieuse partie du globe, le droit de découverte a été si vigoureusement soutenu, l'influence de la culture si habilement étendue, les intérêts du salut et de la civilisation suivis avec tant de zèle, qu'en y joignant leur cortège ordinaire de guerres, de persécutions, d'oppressions, de maladies et autres maux partiels trop souvent inséparables des plus grands biens, les sauvages aborigènes ont fini, de manière ou d'autre, par être entièrement détruits, et voilà comme j'arrive d'emblée à un quatrième droit qui vaut tous les autres ensembles; car les prétendants naturels au sol étant tous morts et enterrés sans qu'il en reste un seul pour hériter du terrain ou le disputer, les Espagnols, comme successeurs immédiats, entrent en possession du pays aussi clairement que le bourreau entre en possession des habits du malfaiteur. Soutenus d'ailleurs par Blackstone<sup>20</sup>, ainsi que par tous les autres légistes, ils peuvent narguer l'expropriation, défier toute sommation de vider les lieux, et ce dernier droit peut être intitulé: *droit par extermination*, ou, en d'autres termes, *droit de la poudre à canon*.

Mais de peur qu'il ne reste quelque scrupule de conscience sur cet article, et pour fixer à tout jamais la question de droit,

sa sainteté le pape Alexandre VI publia une bulle par laquelle il octroyait généreusement la partie du monde nouvellement découverte aux Espagnols et aux Portugais, qui, ayant ainsi les lois et l'Évangile de leur côté, et enflammés d'ailleurs d'un grand zèle spirituel, ne se montrèrent ni plus favorables ni plus affectueux pour les sauvages païens, mais poursuivirent l'ouvrage de la découverte, de la colonisation, de la civilisation et de l'extermination, avec dix fois plus de violence que jamais.

C'est ainsi que les bons Européens qui les premiers découvrirent l'Amérique acquirent des droits évidents au sol, et non seulement au sol, mais aussi à l'éternelle reconnaissance de ces sauvages infidèles, pour être venus de si loin, avoir affronté tant de périls par mer et par terre, et pris des soins si infatigables, sans autre but que d'améliorer leur déplorable, misérable et damnable condition; pour leur avoir fait connaître les douceurs de la vie; pour avoir introduit parmi eux les lumières de la religion, et, finalement, pour les avoir expédiés hors de ce monde, et envoyés jouir des récompenses de l'autre!

Mais, considérant que nous autres mortels égoïstes ne saisissons jamais si bien un argument que quand il porte d'aplomb sur nos intérêts, ayant de plus et particulièrement à cœur que cette question soit et reste jugée sans retour, j'établirai, par hypothèse, un cas semblable, comme moyen d'attirer franchement l'attention de mes lecteurs.

Supposons donc que les habitants de la lune, par un avancement extraordinaire dans les sciences, et par une connaissance profonde de cette philosophie lunaire vers laquelle les bons habitants de notre globe n'ont pu tenter seulement de prendre leur vol sans en avoir la vue troublée et le cerveau fêlé; supposons, dis-je, que les habitants de la lune fussent ainsi arrivés à un tel empire sur tous leurs moyens d'action, à un état de perfectionnement si désirable, qu'ils pussent maîtriser les éléments, et naviguer dans les régions illimitées de l'espace; supposons encore que dans le cours d'un voyage en l'air pour faire des découvertes parmi les étoiles, tout un équipage égaré de ces navigateurs aériens vînt échouer sur cette planète étrangère.

Je supplie ici mes lecteurs d'être assez charitables pour ne

pas sourire, faute trop fréquemment commise par les lecteurs superficiels quand ils parcourent les graves spéculations des philosophes; je suis loin, en ce moment, de me permettre la moindre plaisanterie, et la supposition que je viens de faire n'est pas aussi étrange que quelques-uns pourraient la juger. Mon esprit s'est longtemps et sérieusement tourmenté d'une question aussi grave qu'épineuse; souvent, bien souvent même, dans le cours de mes soucieuses rêveries, dans mes angoisses pour le salut et le bien-être de ma planète natale, j'ai passé de longues nuits sans sommeil à me demander et à rebattre lequel était le plus probable, que nous dussions les premiers découvrir et civiliser la lune, ou que la lune dût elle-même découvrir et civiliser notre globe? Le prodige de faire voile dans les airs et de croiser parmi les étoiles ne serait pas du tout plus étonnant et plus incompréhensible pour nous, que ne le fut, pour de simples et innocents sauvages, l'Européen traversant, sur des châteaux flottants, l'immensité des mers. Nous avons déjà découvert l'art de côtoyer les bords aériens de notre planète au moyen de ballons, comme les sauvages avaient trouvé le moyen de s'aventurer le long de leurs rivages dans des canots, et la disproportion entre nos ballons et les véhicules aériens des philosophes de la lune pourrait bien n'être pas plus grande que celle qui existait entre les canots d'écorce des sauvages et les puissants vaisseaux de ceux qui les découvrirent. Je pourrais poursuivre ici une chaîne interminable de spéculations semblables; mais comme elles seraient de peu d'importance pour mon sujet, je les abandonne à mon lecteur (particulièrement si c'est un philosophe) comme des matières dignes de toute son attention.

Or, pour en revenir à mon hypothèse, supposons que les visiteurs aériens dont j'ai parlé soient doués de connaissances bien supérieures aux nôtres, c'est-à-dire qu'ils nous surpassent dans le grand art de l'extermination, qu'ils soient montés sur des hippogriffes, protégés par des boucliers impénétrables, armés de rayons concentrés du soleil, et munis de vastes machines pour lancer d'énormes pierres de la lune. Supposons enfin, si notre vanité veut bien le permettre, supposons-les aussi supérieurs à nous en connaissances, et par conséquent en pouvoir, que les

Européens l'étaient aux Indiens lors de la première découverte de l'Amérique. Tout cela est très possible; si nous en jugeons autrement ce n'est que par orgueil, et je répondrais bien qu'avant d'avoir vu les blancs armés de toutes les terreurs du fer étincelant et de la poudre tonnante, les pauvres sauvages, bien convaincus de leur supériorité en sagesse, en vertu, en pouvoir et autres perfections, ne se croyaient pas moins franchement au-dessus de tous les êtres créés que ne le pensent aujourd'hui les fiers habitants de la vieille Angleterre, le très léger peuple français, et même les citoyens, si contents d'eux, de cette très éclairée république.

Supposons, en outre, que les voyageurs aériens, trouvant que cette planète n'est qu'un affreux désert habité par nous, pauvres sauvages, espèces de bêtes fauves, en prennent possession formelle au nom de sa très gracieuse et très philosophique excellence l'homme de la lune; voyant cependant que leur nombre ne suffit pas pour l'assujettir complètement, vu la barbarie féroce de ses habitants, ils prendront pour otages notre digne président, le roi d'Angleterre, celui de France, l'empereur d'Haïti, le grand roi de Bantam, et retourneront dans leur planète natale, les emmenant à leurs cours, comme les chefs indiens furent menés et donnés en spectacle dans celles de l'Europe.

Se prosternant alors de la manière exigée par l'étiquette, et s'adressant au puissant homme de la lune, voici à peu près, si je ne me trompe, en quels termes ils le harangueront :

« Sérénissime et puissant potentat, dont les États s'étendent aussi loin que la vue peut atteindre, toi qui as la Grande Ourse pour monture, qui te sers du soleil comme d'un miroir, qui gouvernes seul et à ton gré les marées, les fous et les crabes; nous, tes très humbles sujets, arrivons à l'instant d'un voyage de découverte, dans le cours duquel nous avons débarqué sur cette petite planète obscure et bourbeuse que tu vois rouler au loin, et en avons pris possession. Les cinq monstres bizarres que nous avons amenés en ton auguste présence étaient jadis des chefs très importants parmi leurs sauvages compatriotes, race d'êtres totalement dépourvus des attributs communs à l'humanité, et différant en tout des habitants de la lune, puisqu'ils portent leurs

têtes sur leurs épaules au lieu de la porter sous le bras, qu'ils ont deux yeux au lieu d'un, qu'ils sont entièrement privés de queue, et que leur peau, ridiculement bigarrée, offre particulièrement une horrible blancheur au lieu de la jolie teinte vert pomme qui nous distingue.

Nous avons, de plus, trouvé ces misérables sauvages plongés dans un état d'excessive ignorance et de dépravation. Chaque homme vivant scandaleusement avec sa propre femme, et élevant ses enfants particuliers, au lieu de suivre tout bonnement cette douce loi de la nature et de la philosophie lunaire qui veut que les femmes soient en commun. En un mot, ils ont à peine une lueur de vraie philosophie, et ne sont réellement que de francs hérétiques, des ignorants et des barbares. Prenant donc compassion de ces misérables habitants du monde sublunaire, nous avons tâché, pendant que nous séjournions sur leur planète, d'introduire parmi eux les lumières de la raison et les avantages dont on jouit ici ; nous les avons abondamment régalez de clair de lune et abreuvés d'oxyde nitrique qu'ils avalèrent avec une incroyable voracité, particulièrement les femelles. Nous nous sommes également efforcés de leur inculquer les préceptes de notre philosophie. Nous avons insisté sur la nécessité, pour eux, de secouer les misérables entraves de ce qu'ils appellent religion et sens commun, pour adorer la profonde, toute puissante et toute parfaite vertu, et l'extatique, constante et immuable perfection. Mais telle était l'inconcevable obstination de ces misérables sauvages, qu'ils ont persisté à demeurer attachés à leurs femmes et à leur religion, ne comptant absolument pour rien les sublimes doctrines de la lune ; ils ont même poussé le blasphème jusqu'à dire (entre autres abominables hérésies) que cette ineffable planète n'était qu'un fromage. »

À ces mots, le grand homme de la lune (qui est un philosophe très profond) entrera dans une horrible colère, et, possédant sur les choses qui ne lui appartiennent pas une autorité toute pareille à celle qu'exerçait autrefois sa sainteté le pape, il lancera aussitôt une formidable bulle, spécifiant : « que certains équipages de lunatiques ayant dernièrement découvert une nouvelle planète appelée la Terre, s'en étant mis en immédiate possession ;

considérant que ladite planète n'est habitée que par une race d'animaux à deux jambes, qui portent leurs têtes sur leurs épaules au lieu de la porter sous le bras ; que lesdits animaux sont incapables de parler la langue lunatique, qu'ils ont deux yeux au lieu d'un, qu'ils sont dépourvus de queue, et qu'ils ont la peau d'une horrible blancheur au lieu de l'avoir verte ; à ces causes, et pour une foule d'autres non moins péremptoires, les animaux susdits doivent être et seront regardés comme inhabiles à posséder quoi que ce soit sur la planète qui en est infestée, et dont la propriété reste acquise de plein droit à ceux qui les premiers en ont fait la découverte ; il sera, de plus, permis et même enjoint à quiconque voudra se rendre, comme colon, sur ladite planète, d'employer tous les moyens possibles pour arracher ces infidèles sauvages aux ténèbres du christianisme, et pour les rendre complètement lunatiques. »

En conséquence de cette bienveillante bulle, nos bienfaisants philosophes se mettent à l'ouvrage avec un zèle tout philanthropique ; ils se saisissent de nos fertiles territoires, nous chassent de nos légitimes possessions, nous débarrassent de nos femmes, et quand nous sommes assez déraisonnables pour nous plaindre, ils se tournent vers nous, et nous disent : « Misérables barbares ! Ingrats coquins ! N'avons-nous pas fait des milliers de lieues pour améliorer votre vile planète ? Ne vous avons-nous pas gorgés de clair de lune, et enivrés d'oxyde nitrique ? Notre astre ne vous éclaire-t-il pas toutes les nuits ? Et vous avez la bassesse de murmurer quand pour tant de bienfaits nous réclamons une misérable récompense ! » Mais s'ils voient que, non contents de mépriser obstinément leur logique et de nier leur philosophie, nous poussons l'audace jusqu'à défendre notre propriété, leur patience alors s'épuise, et recourant à leurs plus puissants moyens d'argumentation, ils nous chassent comme des bêtes fauves avec leurs hippogriffes, nous transpercent avec des rayons de soleil concentrés, écrasent nos cités sous les pierres de la lune, jusqu'à ce qu'enfin, nous ayant convertis de vive force à la vraie foi, ils nous permettent gracieusement de vivre dans les déserts brûlants de l'Arabie ou dans les régions glacées du pôle pour y jouir des douceurs de la civilisation et des charmes de

## HISTOIRE DE NEW YORK

la philosophie lunaire, tout justement comme on permet aux sauvages convertis d'habiter les forêts inhospitalières du nord et les déserts inabordables de l'Amérique méridionale.

Or, maintenant que je me flatte d'avoir clairement prouvé, et rigoureusement démontré les droits des premiers colons à la possession de ce pays; maintenant que cette question gigantesque est à tout jamais résolue, maintenant enfin que j'ai courageusement surmonté tous les obstacles et vaincu toute opposition, que me reste-t-il à faire, sinon de conduire mes lecteurs dans la cité que nous avons, pour ainsi dire, tenue si longtemps assiégée? Mais tout beau! Avant que je fasse un pas de plus, il faut que je m'arrête pour reprendre haleine et me délasser de l'excessive fatigue que j'ai endurée en me préparant à commencer la plus exacte des histoires; et je ne fais en ceci qu'imiter l'exemple d'un fameux sauteur hollandais, qui prit un élan de trois milles pour sauter par-dessus une montagne, mais qui se trouvant hors d'haleine au moment où il en atteignait le pied, s'assit tranquillement pour souffler quelques minutes, et la parcourut après tout à son aise.

## LIVRE II

QUI TRAITE DU PREMIER ÉTABLISSEMENT  
DE LA PROVINCE DES NOUVEAUX PAYS-BAS

### CHAPITRE PREMIER

Contenant différentes raisons qui devraient empêcher  
un homme d'écrire trop à la hâte.

De Maitre Hendrick Hudson ;  
la découverte qu'il fait d'un pays étranger.  
Comment il fut magnifiquement récompensé  
par la munificence de leurs Hautes Puissances.

MON BISAÏEUL DU CÔTÉ MATERNEL, Hermanns Van Clattercop, lorsqu'il fut chargé de construire, à Rotterdam, cette vaste église en pierre que vous voyez à environ trois cents verges sur votre gauche quand vous détournez des Boomkeys, et qui est d'une construction si commode que, de toutes les églises de la ville, c'est celle où les bons chrétiens de Rotterdam vont le plus volontiers s'endormir au sermon; mon bisaïeul, dis-je, quand il fut chargé de bâtir ce temple fameux, commença d'abord par envoyer chercher à Delft une boîte de longues pipes; puis, ayant acheté un crachoir neuf et cent livres pesant du meilleur virginie, il s'établit à fumer sans relâche, pendant trois mois, avec toute l'application dont il était capable. Trois autres grands mois se

passèrent à trotter, soit à pied, soit en *trekschuit*, de Rotterdam à Amsterdam, à Delft, à Harlem, à Leyde, à La Haye, se cassant la tête et brisant sa pipe contre chaque église qui se trouvait sur sa route; il reprit ensuite le chemin de Rotterdam, s'avancant par degré jusqu'à ce qu'il fût arrivé en pleine vue du terrain même où devait figurer le merveilleux édifice. Il consacra alors trois nouveaux mois à tourner autour de ce terrain, le contemplant d'abord sous un aspect, puis sous un autre; tantôt il s'y faisait conduire en bateau par le canal, tantôt il le lorgnait à travers son télescope de l'autre côté de la Meuse, et tantôt il le regardait à vol d'oiseau du haut d'un de ces gigantesques moulins à vent qui défendent les portes de la ville. Les bonnes gens de l'endroit séchaient sur pied d'attente et d'impatience! Mais, malgré tout le tourment que se donnait mon bisaïeul, il n'y avait pas apparence d'église; on commença même à craindre qu'elle ne vît jamais le jour, et que ce malheureux père ne quittât le monde avant d'y mettre l'œuvre sublime qu'il avait conçue.

Enfin, après avoir employé douze bons mois à souffler, à ramer, à parier, à marcher; après avoir arpenté toute la Hollande et fait même quelques excursions en France et en Allemagne; après avoir usé cinq cent quatre-vingt-dix-neuf pipes à fumer trois cents livres du meilleur virginie, mon bisaïeul rassembla toute cette classe de citoyens laborieux et entendus, toujours prêts à se mêler des affaires d'autrui plutôt que des leurs, puis, s'étant débarrassé de son habit et de cinq paires de culottes, il s'avança résolument et posa devant la foule assemblée la première pierre de son église. Ce grand jour était tout justement le premier... du treizième mois.

Plein de l'exemple de mon bisaïeul, j'ai procédé à sa manière en écrivant cette très authentique histoire. En le voyant ainsi se démener, les honnêtes habitants de Rotterdam se disaient sûrement que toute cette agitation préparatoire n'avait rien de commun avec son église; et, sans doute aussi, tous mes chapitres préliminaires, y compris la découverte, la population et la colonisation finale de l'Amérique, ne sembleront qu'un inutile hors-d'œuvre à beaucoup d'habiles habitants de cette belle cité, qui penseront que la principale affaire, l'histoire de New York,

n'est pas d'un iota plus avancée que si je n'eusse jamais pris la plume. Eh bien, jamais gens sages ne furent plus trompés dans leurs conjectures : c'est précisément parce que mon aïeul se mit lentement et prudemment à l'ouvrage que l'église qui sortit de ses mains est un des plus beaux, des plus somptueux et des plus glorieux édifices du monde connu... sauf un petit point de critique qui lui est commun avec notre magnifique capitole de Washington, c'est d'avoir été commencée sur une si grande échelle qu'il fut impossible aux bonnes gens d'en achever plus d'une aile. De même, si jamais je puis finir cet ouvrage sur le plan commencé (ce dont, à vrai dire, je doute quelquefois) ; de même, j'ose le croire, on verra que, fidèle aux dernières règles de mon art, telles que les ont consacrées les ouvrages des meilleurs historiens américains, j'ai su faire une très grande histoire sur un très petit sujet, ce qui est considéré aujourd'hui comme un des grands triomphes du talent historique. Or, pour reprendre le fil de ma narration :

Ce fut un samedi matin, le 25 mars de la mémorable année de notre Seigneur 1609, que le digne et incomparable découvreur (comme il fut justement appelé) Maitre Henry Hudson, s'embarqua en Hollande sur un gros vaisseau nommé *La Demi-Lune*, envoyé par la compagnie hollandaise des Indes orientales à la recherche d'un passage nord-ouest pour aller en Chine.

Henry (ou, comme les historiens hollandais l'appellent, Hendrick) Hudson était un loup de mer fort célèbre, qui avait appris à fumer le tabac sous Sir Walter Raleigh, et qui passe pour avoir été le premier à l'introduire en Hollande, bienfait qui lui acquit beaucoup de popularité dans ce pays, et qui le mit en grande faveur près de leurs Hautes Puissances les membres des États Généraux, ainsi que de l'honorable compagnie des Indes occidentales. C'était un petit vieillard robuste, avec double menton, large bouche, semblable à la gueule d'un dogue, et gros nez couleur de cuivre, teinte brillante qu'on supposait alors obtenue par le constant voisinage de sa pipe.

Il portait une véritable Andrea Ferrara suspendue à un ceinturon de cuir, et un chapeau de commodore sur l'oreille. Il était remarquable pour toujours relever ses hauts-de-chausses en

donnant ses ordres, et le son de sa voix ne différait pas beaucoup de celui d'une trompette de fer-blanc; ce qui était dû aux rudes bouffées de vent nord-ouest qu'il avait avalées dans le cours de ses voyages maritimes.

Tel était Hendrick Hudson, dont nous avons tant entendu parler, et que nous connaissons si peu; et je n'ai été si minutieux dans la description de sa personne que pour l'avantage des peintres et des statuaires modernes, qui pourront du moins le représenter tel qu'il était, et non comme ils ont coutume de le faire pour nos héros modernes ressemblant à César, à Marc-Aurèle, ou à l'Apollon du Belvédère.

Le commodore choisit pour lieutenant et compagnon favori Maître Robert Juet de Limehouse en Angleterre. Quelques personnes ont écrit son nom Chewit, et ont attribué ce nom à ce qu'il fut le premier homme qui eût jamais chiqué<sup>21</sup>. Mais cette opinion ne me semble qu'une plaisanterie hasardée, et je me fonde pour en juger ainsi sur ce que certains descendants de cette noble race qui vivent encore signent tout simplement Juet. C'était un ancien camarade du grand Hudson. Liés dès l'enfance, ils avaient souvent fait ensemble l'école buissonnière, et lancé sur l'étang voisin de petits morceaux de bois qu'ils appelaient bateaux, source première, dit-on, du penchant du commodore pour la marine. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les vieilles gens des environs de Limehouse regardaient Robert Juet comme un mauvais garnement fort enclin au mal et qui devait finir, un jour ou l'autre, par la potence.

Il devint, en grandissant, ce que deviennent les enfants de cette espèce, un vagabond, un drôle, un sans-souci ballotté, dans tous les coins du monde, par plus de périls ou d'évènements que Sinbad le Marin lui-même, et le tout sans en devenir d'un grain plus sage, sans en être ni pire, ni meilleur. À chaque nouvelle infortune il se consolait en chiquant et en se répétant cette maxime vraiment philosophique: « Dans cent ans il n'y paraîtra pas. » Il était habile dans l'art de sculpter des ancres et des lacs d'amour sur le bordage ou sur le gaillard d'arrière du vaisseau, et l'équipage trouvait extrêmement spirituelles les niches qu'il jouait à tout le monde, ainsi que les grimaces qu'il faisait de

temps en temps au vieux Hendrick lui-même... quand il avait le dos tourné.

C'est à ce génie universel que nous devons de nombreux détails sur ce voyage, dont il écrivit l'histoire à la requête du commodore, qui avait une invincible aversion pour écrire lui-même, aversion qui venait de ce qu'il avait fort souvent été fouetté pour son écriture à l'école. Pour suppléer aux lacunes du journal de Maître Juet, qui est écrit avec le laconisme d'un vrai livre de Loch, j'ai profité de diverses traditions laissées à ma famille par mon bisaïeul, qui avait accompagné l'expédition en qualité de mousse.

Le voyage, d'après tout ce que j'ai pu en apprendre, offrit peu d'évènements dignes de remarque; et, forcé de faire entrer dans mon ouvrage une expédition si fameuse, je suis on ne peut plus vexé d'en tirer si peu d'avantage, il suffira de dire que le voyage fut heureux et tranquille, l'équipage étant composé de gens patients, à tête vide, très adonnés au sommeil et peu sujets au *mal*... de penser, sorte de maladie de l'esprit qui engendre toujours la mauvaise humeur. Hudson avait fait une ample provision de genièvre et de choucroute, et on permettait à chacun de dormir tranquillement à son poste, à moins que le vent ne soufflât trop fort. Il est pourtant vrai qu'on laissa voir quelque mécontentement dans deux ou trois occasions où la conduite du commodore n'était pas des plus raisonnables. Par exemple, il négligeait de prendre des ris lorsque le vent était variable et le ciel serein: ce que les marins hollandais les plus expérimentés regardaient comme signe indubitable de gros temps; de plus, il agissait en contradiction directe avec la vieille et sage méthode des navigateurs hollandais, qui toujours, pendant la nuit, serraient les voiles, et amarraient le gouvernail, précaution au moyen de laquelle ils s'assuraient une nuit de repos, étaient certains de savoir où ils se trouvaient le lendemain matin, et ne couraient que peu de chances d'aller donner contre un continent pendant l'obscurité. Il empêchait aussi les matelots, sous prétexte de les rendre plus alertes, de porter sur eux plus de cinq jaquettes et de six paires de culottes; il n'était permis à personne de monter aux hunes, ni de toucher aux voiles avec une pipe à la bouche, comme

l'ont toujours fait et le font encore les Hollandais. Mais quoique tous ces griefs pussent troubler pour un moment la tranquillité naturelle de ces honnêtes marins, ils ne produisaient sur eux qu'une impression momentanée. Ils mangeaient copieusement, buvaient abondamment, dormaient démesurément; et, étant sous la direction spéciale de la Providence le vaisseau arriva sain et sauf aux côtes de l'Amérique, où, après avoir sondé, manœuvré, couru quelques bordées inutiles, il entra enfin, le 4 septembre, dans la majestueuse baie qui étend encore aujourd'hui son vaste sein devant la ville de New York, et que jamais Européen n'avait encore visitée<sup>22</sup>.

Il est de tradition dans notre famille qu'au premier moment où l'aspect de cette ile délicieuse frappa les regards enchantés du grand navigateur, on le vit, pour la première et pour la seule fois de sa vie, donner les signes les plus vifs d'étonnement et d'admiration, il se tourna, dit-on, vers Maître Juet et proféra ces paroles remarquables, en montrant de la main le paradis du nouveau monde: « Vois donc! Vois donc! » et alors (selon son invariable habitude dans les grands mouvements de plaisir) il tira de sa pipe de telles bouffées qu'en une minute la vue de la terre fut interceptée par un épais nuage, et Maître Juet fut obligé d'attendre, pour admirer à son tour, que les vents eussent dispersé l'impénétrable brouillard.

« C'était réellement », comme mon bisaïeul avait coutume de le dire (quoique, pour parler vrai je ne l'aie jamais entendu, vu qu'il mourut, comme on pouvait s'y attendre, avant que je fusse né), « C'était réellement un pays où la vue aurait pu se régaler éternellement de beautés toujours nouvelles et toujours durables. » L'ile de Mannahata se déployait devant eux comme une douce vision de l'imagination, ou l'aimable artifice d'un pouvoir magique. Ses montagnes d'une riante verdure, élégamment groupées les unes au-dessus des autres, se couronnaient d'arbres magnifiques dont la riche végétation attestait la fécondité du sol; quelques-unes élançaient leur feuillage pyramidal vers les nuages radieux de transparence, et les autres, chargées du poids verdoyant des vignes qui les tapissaient, courbaient leurs branches vers la terre émaillée de

fleurs. Sur le doux penchant des collines étaient semés, avec une charmante profusion, les cornouillers, les sumacs, et les bruyères sauvages dont les baies écarlates et les fleurs blanches brillaient éclatantes au milieu du feuillage vert sombre qui les entourait ; et quelquefois une colonne de fumée, s'élevant çà et là des petites vallées qui s'ouvraient le long du rivage, semblait promettre aux voyageurs fatigués la bienveillante hospitalité d'hommes leurs semblables. Comme ils considéraient avec une attention extatique la scène qui se développait devant eux, un homme rouge, couronné de plumes, sortit d'une de ces vallées, et après avoir contemplé dans un silencieux étonnement le beau vaisseau qui semblait un cygne majestueux nageant sur un lac d'argent, il sonna sa trompe de guerre et se sauva en bondissant dans les bois comme un daim sauvage, au grand étonnement des flegmatiques Hollandais qui, de leur vie, n'avaient entendu un tel son ni vu de telles cabrioles.

Je ne dirai rien (vu le peu d'importance dont je les crois pour mon histoire) des transactions de nos voyageurs avec les sauvages, ni des pipes de cuivre dans lesquelles ces derniers fumaient, ni des raisins secs qu'ils mangeaient, ni des provisions de tabac et d'huitres qu'ils venaient offrir, ni enfin de la mort et de l'enterrement d'un homme de l'équipage qu'ils tuèrent d'un coup de flèche. Après être restés quelques jours dans la baie pour s'y rafraîchir à la suite de leur navigation, nos voyageurs levèrent l'ancre pour explorer une grande rivière qui se jetait dans la baie ; cette rivière, dit-on, était connue parmi les sauvages sous le nom de *Shatemuck*, quoique John Josselyn Gent nous assure, dans une excellente petite histoire publiée en 1674, qu'elle était appelée *Mohegan*<sup>23</sup>, et que Maitre Richard Bloome, qui écrivit quelque temps après, affirme la même chose, de sorte que j'incline beaucoup en faveur de l'opinion de ces deux honnêtes personnes. Quoi qu'il en soit, l'aventureux Hendrick se mit à remonter cette rivière, presque certain qu'il allait y trouver le passage ardemment cherché qui devait mener à la Chine !

Le journal continue à mentionner diverses entrevues qui eurent lieu entre l'équipage et les natifs pendant qu'on remontait la rivière ; mais comme ces détails seraient étrangers à mon histoire,

je les passerai sous silence, excepté cependant le mauvais tour suivant que jouèrent aux sauvages le commodore et son camarade d'école Robert Juet, et qui fait tant d'honneur à leur philosophie expérimentale que je ne puis m'empêcher de l'insérer ici : « Notre chef et son lieutenant résolurent d'éprouver quelques-uns des chefs du pays pour savoir s'ils n'étaient pas enclins à la trahison ; si bien qu'ils les firent venir dans la chambre des officiers, et ils leur donnèrent tant de vin et d'eau-de-vie qu'ils en furent tous en gaité ; et l'un d'eux avait avec lui sa femme, qui était assise aussi modestement que pourrait l'être une femme de notre pays parmi des étrangers. À la fin l'un d'eux fut tout à fait soul, lequel avait demeuré à bord de notre vaisseau tout le temps que nous étions restés là ; et c'était une chose si étrange pour eux qu'ils ne savaient qu'en dire<sup>24</sup>. »

Bien assuré par cette ingénieuse épreuve que les natifs étaient une race honnête et sociale de bons lurons, qui ne se refusaient point à boire un coup, et avaient même le vin très gai, le vieux commodore se félicita de cette découverte en riant à gorge déployée ; puis, mettant une double chique dans sa bouche, il recommanda à Maitre Juet de prendre soigneusement note de ce fait pour la plus grande satisfaction des philosophes de l'université de Leyde, après quoi il continua son voyage on ne peut plus content de lui-même. Néanmoins, après avoir vogué pendant plus de cent milles en remontant la rivière, il s'aperçut que les vastes eaux qui l'entouraient commençaient à devenir plus profondes, plus resserrées, d'un courant plus rapide, et parfaitement douces ; phénomène qu'il n'est pas rare de rencontrer quand on remonte les fleuves, mais qui intrigua prodigieusement l'honnête Hollandais. On s'assembla donc pour consulter ; et, après avoir délibéré pendant six grandes heures, on ne put s'arrêter à quelque chose qu'au moment où le vaisseau toucha terre, d'où ils conclurent unanimement qu'il y avait peu de chance de gagner la Chine dans cette direction. On dépêcha cependant un bateau pour explorer la rivière à une plus grande distance, mais son retour ne fit que confirmer l'opinion déjà conçue. La frégate alors fut dégrappinée et remise à flot avec grande difficulté, étant, comme tant d'autres êtres féminins,

excessivement difficile à gouverner; et l'aventureux Hudson, s'il faut en croire mon bisaïeul, redescendit la rivière ayant martel en tête.

S'étant convaincu qu'il y avait peu de probabilité de gagner la Chine, à moins de retourner, comme l'aveugle, au point de départ pour y prendre une direction nouvelle, il reprit bravement le chemin de la Hollande, où il fut parfaitement reçu par la compagnie des Indes orientales, enchantée de revoir sains et saufs lui et son vaisseau; et il fut unanimement décidé, dans une grande et respectable réunion des principaux marchands et des bourgmestres d'Amsterdam, que, pour digne récompense des éminents services qu'il avait rendus, et de l'importante découverte qu'il avait faite, il donnerait son nom au grand fleuve Mohegau, qui, en effet, s'est toujours appelée depuis *Hudson*.

## CHAPITRE II

Détails sur la grande arche qui,  
sous la protection de saint Nicolas,  
flotta de la Hollande à Gibbet Island.  
Animaux étranges qui en descendirent.  
Une grande victoire.  
Description de l'ancien village de Communipaw.

LES SÉDUISANTS RÉCITS FAITS PAR LE GRAND HUDSON et master Juet sur le pays qu'ils avaient découvert n'excitèrent pas peu de propos et de spéculations parmi le bon peuple hollandais. Des lettres patentes furent accordées par le gouvernement à une association de négociants, appelée la *Compagnie des Indes occidentales*, pour le commerce exclusif de la rivière d'Hudson, sur laquelle elle établit un comptoir appelé Fort *Aurania* ou *Orange*, qui fut à l'origine de la grande ville d'Albany. Mais, sans m'appesantir sur les différentes entreprises commerciales et coloniales qui se formèrent, et au nombre desquelles on peut

compter celle de Meinheer Adrien Block, qui découvrit l'île (fameuse depuis par ses fromages) à laquelle il donna son nom, je me bornerai simplement à dire comment prit naissance cette ville renommée.

Ce fut environ trois ou quatre ans après le retour de l'immortel Hendrick, qu'une troupe d'honnêtes émigrants des Pays-Bas mit la voile d'Amsterdam pour les rivages de l'Amérique. Une grande perte pour l'histoire, et qui prouve combien était négligé, dans ce siècle ténébreux, l'art de faire des livres, noble talent si bien cultivé depuis par de savants marins et d'érudits subrécargues... une perte irréparable, dis-je, c'est qu'une expédition si intéressante et si importante par ses résultats ait été passée entièrement sous silence! C'est encore à mon bisaïeul que je suis redevable du peu de faits que je suis en mesure de citer à cet égard, car il s'était embarqué pour ce pays avec la pleine détermination, a-t-il dit, d'y finir ses jours, et d'y donner naissance à une race de Knickerbocker qui devinssent les grands hommes de la contrée.

Le vaisseau sur lequel ces illustres aventuriers s'embarquèrent se nommait la *Goede Vrouw*, ou *La Bonne Femme*, en l'honneur de la femme du président de la compagnie des Indes occidentales, que tout le monde (excepté son mari) s'accordait à trouver d'un très doux caractère... quand elle n'avait pas bu. C'était réellement une fort jolie frégate, du gabarit hollandais le plus parfait, et construite par les plus habiles charpentiers d'Amsterdam, qui, comme on le sait, prennent toujours les belles formes des femmes de leur pays pour modèle de leurs vaisseaux. Il avait, en conséquence, cent pieds de bau, cent pieds de quille et cent pieds du fond de l'étambot au couronnement. À l'imitation de son magnifique modèle (reconnu pour la belle des belles d'Amsterdam), il offrait un avant extrêmement rebondi, une énorme paire de bossoirs, et surtout une poupe prodigieuse.

L'architecte, homme un peu enclin à la dévotion, loin de décorer le navire avec des idoles païennes, telles que Jupiter, Neptune ou Hercule (abominations qui, je n'en doute pas, ont fait périr nombre de beaux vaisseaux); l'architecte, dis-je, au contraire, érigea pieusement, à la proue, un beau saint Nicolas affublé d'un chapeau à forme basse et à larges bords,

d'une immense paire de chausses flamandes, et d'une pipe aussi longue que le beupré. Ainsi galamment équipé, le superbe vaisseau sortit en flottant de côté, comme une oie majestueuse, du port de la grande ville d'Amsterdam, et toutes les cloches, qui n'avaient pas d'autre emploi, sonnèrent un triple carillon pour ce joyeux évènement.

Mon bisaïeul remarque que le voyage fut extraordinairement heureux, car la *Goede Vrouw*, étant sous la protection spéciale de l'éternellement révérend saint Nicolas, semblait être douée de qualités inconnues aux vaisseaux ordinaires : ainsi elle marchait aussi bien amures à tribord qu'à bâbord, faisait presque autant de chemin avec vent debout qu'avec vent arrière, et se distinguait particulièrement dans le calme, par suite desquels avantages extraordinaires elle put accomplir son voyage en très peu de mois, et jeta l'ancre à l'embouchure de l'Hudson, un peu à l'est de Gibbet Island.

C'est de là que l'équipage, levant les yeux sur ce qu'on appelle aujourd'hui la côte de Jersey, y découvrit un petit village indien agréablement ombragé par un bouquet d'ormes aux larges branches, et les naturels du pays, qui, rassemblés sur la pointe du promontoire, regardaient la *Goede Vrouw* avec une stupide admiration. Un bateau fut immédiatement dépêché pour entrer en traite avec eux, et, en approchant du rivage, on les héla avec un portevoix de la manière la plus amicale ; mais ces pauvres sauvages furent si horriblement effrayés des sons étranges et épouvantables du bas hollandais, qu'ils prirent tous leurs jambes à leur cou, s'enfuirent dans les montagnes de Bergen, et ne s'arrêtèrent que quand ils se furent enterrés jusqu'aux oreilles dans les marais de l'autre côté de ces montagnes, où ils périrent tous misérablement jusqu'au dernier : leurs os, rassemblés et décemment recouverts par la société actuelle de Tammany, formèrent cette singulière butte nommée Rattle-Snake Hill<sup>25</sup>, qui s'élève au centre des marais salants, un peu à l'est du Newark-Causeway.

Animés par cette victoire inattendue, nos vaillants héros s'élançèrent triomphants sur le rivage, prirent, comme conquérants, possession du sol au nom de leurs Hautes

Puissances les États Généraux, et, marchant courageusement en avant, prirent d'assaut le village de Communipaw, quoiqu'il fût vigoureusement défendu par une douzaine de vieilles femmes. Regardant alors autour d'eux, ils furent si transportés des beautés de l'endroit qu'ils ne doutèrent pas que le bienheureux saint Nicolas ne les y eût guidés comme au terrain même sur lequel ils devaient former leur colonie. Le peu de dureté du sol offrait d'étonnantes facilités pour y enfoncer des pilotis; les marais et les salines du voisinage fournissaient d'amples moyens pour la construction des canaux et des écluses, le peu d'escarpement des rives était particulièrement favorable à la formation de bassins, en un mot, ce lieu présentait en abondance toutes les qualités requises pour la fondation d'une grande ville hollandaise. Il fut donc unanimement décidé, sur le fidèle rapport fait à l'équipage, que la *Goede Vrouw* avait atteint sa vraie destination, le véritable but du voyage, en conséquence, hommes, femmes et enfants, tels qu'autrefois les animaux sortant de l'arche, débarquèrent du vaisseau par groupes joyeux, et formèrent l'heureux établissement appelé par eux du nom indien *Communipaw*.

Comme tout le monde, sans doute, connaît Communipaw, il peut paraître un peu superflu d'en parler dans cet ouvrage; mais mes lecteurs voudront bien se rappeler que, quoique mon principal désir soit de satisfaire le siècle présent, j'écris néanmoins aussi pour la postérité, et que je dois consulter l'intelligence et la curiosité de quelques douzaines de siècles qui sont encore à venir, temps auquel, peut-être, n'était cette inestimable histoire, il se pourrait que la grande Communipaw fût comme Carthage, Ninive et autres grandes cités, complètement éteinte, ensevelie et oubliée sous sa propre poussière; que ses habitants fussent changés en huitres<sup>26</sup>, et que la place même qu'elle occupait devînt le sujet inépuisable de savantes controverses et d'habiles recherches pour d'infatigables historiens. Qu'il me soit donc permis de sauver pieusement de l'oubli les humbles restes du berceau d'où s'est élancée la puissante cité de New York.

Communipaw n'est aujourd'hui qu'un petit village agréablement situé au milieu de scènes champêtres, dans cette belle partie du littoral de Jersey, que les anciennes légendes

appelaient Pavonia<sup>27</sup>, et qui domine une grande étendue de la superbe baie de New York. Elle en est à peu près à une demi-heure de navigation, pourvu toutefois que le vent soit favorable, et on peut la voir distinctement de la ville. Un fait bien connu même, et que je puis attester d'après ma propre expérience, c'est que, par une belle soirée d'été, on peut entendre, de la batterie de New York, l'étourdissant tapage que fait le gros rire des nègres de Communipaw, qui, comme la plupart des autres nègres, sont renommés pour leurs bruyantes facultés en ce genre. Cela arrive particulièrement le dimanche au soir, c'est alors qu'ils rient le plus fort et le plus haut, selon la remarque d'un observateur ingénieux et philosophe, qui a fait de grandes découvertes dans les environs de cette ville, et qui explique cette surabondance de gaité par l'influence de l'habit du dimanche.

Il est de fait que ces nègres sont là, comme les moines dans le moyen âge, les vrais accapareurs de toute science, plus aventureux et plus instruits que leurs maîtres, ils mènent souvent à la ville des canots chargés d'huitres, de lait, de beurre et de choux, et font ainsi le monopole du commerce étranger; grands astrologues, ils prédisent les divers changements de temps presque aussi exactement qu'un almanach, ils sont en outre très habiles sur le violon à trois cordes, et le pouvoir de leur sifflet déferait presque celui de la fameuse lyre d'Orphée, car il n'est pas un cheval ou un bœuf dans le pays, qui, attelé à la charrue ou au fourgon, consente à bouger le pied avant d'avoir entendu le son bien connu du sifflet de son noir conducteur et compagnon. Enfin leur étonnante habileté à compter sur leurs doigts ne leur attire pas moins de vénération que n'en obtinrent jadis les disciples de Pythagore quand il les eut initiés au merveilleux carré des nombres.

Quant aux honnêtes bourgeois de Communipaw, vrais sages, profonds philosophes, ils ne voient jamais plus loin que le bout de leurs pipes, et ne se troublent la cervelle d'aucune affaire hors de leur voisinage immédiat. De sorte qu'ils vivent dans une profonde et désirable ignorance de tous les troubles, soucis et révolutions de cette malheureuse planète. Il en est même beaucoup, m'a-t-on dit, qui croient fermement que cette

## HISTOIRE DE NEW YORK

Hollande, dont ils ont tant ouï parler, se trouve dans quelque coin de Long Island, que Spiking-Devil et les Narrows sont les deux bouts du monde, que le pays est encore sous la domination de leurs Hautes Puissances, et que la ville de New York n'a jamais cessé de porter le nom de Nieuw Amsterdam. Ils se rassemblent tous les samedis soir après dîner à la seule taverne de l'endroit, laquelle a pour enseigne la tête carrée du prince d'Orange. Là ils fument silencieusement leur pipe, comme manière d'entretenir les relations sociales, et boivent invariablement un pot de cidre aux succès de l'amiral *Vantromp* qui, à ce qu'ils imaginent, nettoie encore le canal britannique avec un balai au haut de son mât.

Communipaw, enfin, est un des nombreux petits villages qui entourent cette magnifique cité, villages qui sont autant de forteresses où les mœurs primitives de nos aïeux hollandais se sont retranchées et maintenues avec la plus pieuse et la plus scrupuleuse exactitude. Le costume des premiers colons s'y est invariablement perpétué de père en fils, l'identique chapeau à larges bords, l'habit à grandes basques et la culotte à immenses boutons s'y transmettent de génération en génération, et on y porte encore quelques-unes de ces gigantesques boucles de jarretière, en argent massif, qui figuraient si galamment dans le temps des patriarches de Communipaw. La langue s'y est également conservée dans toute sa pureté, sans se laisser altérer par des innovations barbares, et le dialecte du maître d'école de village est si exactement correct, qu'en lisant un psaume il produit sur les nerfs absolument le même effet que le cri d'une scie.

## CHAPITRE III

Où l'en enseigne l'art véritable de faire un marché.  
 Une grande métropole sauvée par un brouillard.  
 Biographie de certains héros de Communipaw.

APRÈS AVOIR PAYÉ, dans la légère digression qui termine mon dernier chapitre, le tribut filial que devait New York à Communipaw, source première de la colonie, après avoir fait une fidèle peinture de son état présent, je reviens, avec le doux sentiment d'une conscience satisfaite, aux premiers jours de son histoire. L'équipage de la *Goede Vrouw* ayant bientôt reçu de Hollande de nouveaux renforts, l'établissement commença à s'étendre et à prospérer. Les Indiens avoisinants s'accoutumèrent en peu de temps au son étrange de la langue hollandaise, et les communications s'établirent graduellement entre eux et les nouveaux venus. Les Indiens aimant à parler autant que les Hollandais à se taire, il en résulta, sous ce rapport, une parfaite intelligence. Les chefs faisaient de longues histoires sur le gros taureau, le wabash et le grand esprit, les autres écoutaient très attentivement, fumaient leur pipe, et grommelaient un *yah Meinbeer*, qui comblait d'aise les pauvres sauvages. Ils apprirent aux nouveaux colons la meilleure manière de préparer et de fumer le tabac, tandis qu'en retour ces derniers les grisèrent avec le véritable esprit de Hollande, et puis leur enseignèrent l'art de faire des marchés.

Un commerce actif de fourrures s'établit bientôt ; les marchands hollandais, scrupuleusement honnêtes dans leurs transactions, achetaient tout au poids, et avaient posé, pour règle invariable, que la main d'un hollandais pesait une livre et son pied deux, il est vrai que les innocents Indiens étaient souvent intrigués de la disproportion qui existait entre le poids et le volume ; car s'ils mettaient un paquet de fourrures, quelque gros qu'il fût, dans un des bassins de la balance, et qu'un Hollandais mît sa main ou son pied dans l'autre, le bassin aux fourrures était toujours sûr de se trouver plus léger, et jamais un ballot de celles-ci ne fut reconnu

peser plus de deux livres au marché de Communipaw.

Ce fait est étrange, mais je le tiens en ligne directe de mon bisaïeul, qui s'était élevé à une grande importance dans la colonie, y ayant été promu à la place de peseur en chef, vu la lourdeur extraordinaire de son pied.

Les possessions hollandaises dans cette partie du monde commencèrent alors à prendre un aspect très prospère, et furent comprises sous la dénomination générale de Nouveaux Pays-Bas, ce que le sage Van der Douck attribue à leur grande ressemblance avec les Pays-Bas hollandais, ressemblance qui était réellement tout à fait remarquable, à cela près que les premiers étaient inégaux et montagneux, et les derniers marécageux et plats. Il était écrit que la tranquillité des colons hollandais aurait à souffrir, vers cette époque, une interruption temporaire. En 1614, sur un ordre du gouverneur Dale, le capitaine Sir Samuel Argal fit voile, de la Virginie, vers les établissements hollandais de la rivière d'Hudson, les parcourut, et requit leur soumission à la couronne d'Angleterre sous l'autorité de la Virginie, arrogante demande à laquelle ils eurent l'extrême sagesse de se rendre provisoirement, vu qu'ils n'étaient nullement en position d'y résister.

Rien ne porte à croire que le vaillant Argal ait molesté la colonie de Communipaw: on m'a assuré, au contraire, que les dignes bourgeois, dans la terreur qui les saisit au premier aspect du vaisseau, se prirent à fumer leurs pipes d'une telle force, que le nuage subit qui s'en éleva, aidé des bois et des marais environnants, déroba complètement à la vue leur village bienaimé, et couvrit d'un voile protecteur les belles régions de la Pavonie, de sorte que le terrible capitaine Argal passa outre, sans soupçonner le moins du monde qu'il y avait là une brave petite colonie hollandaise sournoisement pelotonnée dans sa bourbe, sous l'abri de ces infectes vapeurs. En mémoire de cette heureuse préservation, les dignes habitants ont continué jusqu'à ce jour, à fumer sans relâche, et c'est à cette cause qu'on attribue l'épais brouillard qui, dans les plus belles soirées, enveloppe souvent Communipaw.

Après le départ de l'ennemi, il ne fallut pas moins de six mois,

à nos magnanimes ancêtres, pour se ravoïr et reprendre haleine, tant la consternation et le désordre de cette crise les avaient mis en désarroi. Ils convoquèrent alors un conseil de salut public pour consulter leurs pipes sur l'état de la province : après six mois de mure délibération, pendant lesquels ils proférèrent à peu près cinq cents paroles, et fumèrent presque autant de tabac qu'en eût pu consommer certain général moderne pendant une de ses bachiques campagnes d'hiver, il fut décidé qu'on équiperait une flottille de canots, qui serait envoyée à la découverte pour voir si, par hasard, on ne pourrait pas trouver une position plus sûre et plus formidable, où la colonie fût moins exposée à d'importunes visites.

Cette périlleuse entreprise fut confiée à la surveillance de Meinheers Oloffte Van Kortlandt, Abraham Hardenbroeck, Jacobus Van Landt et Winant Ten Broeck, personnages indubitablement illustres, mais sur l'histoire desquels mes scrupuleuses recherches n'ont pu m'apprendre que peu de particularités antérieures à leur départ de Hollande, et cela ne doit pas causer une grande surprise, car il en est des chercheurs d'aventures comme des prophètes, quelque bruit qu'ils fassent au loin, il est rare qu'ils aient une grande célébrité dans leur pays. Mais il est reconnu que, par toute terre, ce que détachent et entraînent les débordements est toujours composé de la plus riche partie du sol, et je ne puis m'empêcher de remarquer, à ce sujet, combien il serait commode à beaucoup de nos hommes illustres et de nos grandes familles d'une noblesse douteuse, de pouvoir user du privilège des héros de l'Antiquité, qui, toutes les fois que leur origine était enveloppée d'obscurité, se donnaient modestement pour les descendants d'un dieu, et qui ne voyageaient jamais en pays étranger sans faire des contes de ma mère l'Oie, sur les couronnes ou principautés qu'ils avaient dans le leur. Quoique notre bonne et crédule patrie ait aussi vu quelques pseudo-marquis, baronnets et autres illustres étrangers donner, par-ci par-là, de ces gros soufflets à la vérité, il faut convenir qu'ils sont tout à fait sans succès dans ce siècle à la fois sceptique et positif. Je ne sais pas bien, même, si la tendre Vierge, qu'un accident *inexplicable* aurait rendue mère, viendrait

à bout, dans nos causeries familières, d'expliquer honorablement ce phénomène, en l'attribuant à un cygne, à une pluie d'or, ou au dieu de quelque fleuve.

Ainsi privé des ressources de la mythologie et des nobles fictions, j'aurais été hors d'état d'écrire la biographie des premières années de mes héros, si leurs noms mêmes n'eussent jeté sur leur origine un rayon de lumière.

C'est par ce moyen simple que je suis parvenu à rassembler quelques particularités concernant les voyageurs en question. Van Kortlandt, par exemple, était un de ces philosophes péripatéticiens qui chargent la Providence de leur entretien, et, comme Diogène, jouissent de la libre et paisible faculté de se chauffer au soleil. Ses vêtements ordinaires répondaient parfaitement à l'état de sa fortune; les taillades et les franges en étaient précieusement travaillées par la main du temps, il se coiffait d'un vieux fragment de chapeau qui avait acquis la forme d'un pain de sucre, et tel était son mépris pour toutes les recherches accessoires de la toilette, que le reste de chemise dont son dos était couvert, et qui, sortant par un trou de son haut-de-chausses, y pendait comme un mouchoir de poche, n'était jamais lavé, dit-on, que par les eaux bienfaisantes du ciel. On le voyait communément dans ce costume se chauffer aux rayons du midi sur le bord du grand canal d'Amsterdam, entouré d'un troupeau de philosophes de la même secte. Semblable à votre noblesse d'Europe, il tirait son nom de Kortlandt (ou *lack land*, sans terre) de ses domaines situés aux environs de *terra incognita*.

Si j'eusse été favorisé des secours de la mythologie dont j'ai si justement déploré la privation, j'aurais honorablement cité le second de nos dignitaires comme se vantant d'une extraction aussi illustre que celle du plus fier héros de l'Antiquité. Son nom était Van Zandt, nom qui, librement traduit, signifie *from the dirt* (de la boue), ce qui veut dire indubitablement que, comme Triptolème, Thémis, les Titans et les Cyclopes, il naquit de Cybèle ou la Terre. Sa taille venait fortement à l'appui de cette supposition, car il est bien connu que toute la progéniture immédiate de cette mère commune était d'une stature gigantesque. Van Zandt, nous dit-on, était un vigoureux

homme de plus de six pieds anglais de haut et dont la tête était extraordinairement dure. Au surplus, cette origine du noble Van Zandt n'a rien de plus improbable ou de plus difficile à croire que ce qui est rapporté, et universellement admis, sur certains de nos plus grands, ou plutôt de nos plus riches concitoyens, qu'on nous assure sérieusement être sortis du fumier.

Il n'est arrivé jusqu'à nous qu'une très imparfaite description du troisième de nos héros; nous y voyons seulement que c'était un robuste, obstiné, corpulent et bruyant petit homme, et que la vieille culotte de peau qu'il portait d'ordinaire le fit décorer du titre familier de Harden Broeck, ou Tough Breeches (*dure culotte*).

Ten Broeck complétait ce conseil d'aventuriers. Mais un fait plaisant, et que je serais presque tenté de passer sous silence comme incompatible avec la gravité de l'histoire, si je n'étais pas aussi scrupuleux à mentionner tout ce qui est vrai; un fait plaisant, dis-je, c'est que ce respectable personnage aurait aussi été redevable de son surnom à la partie la plus bizarre de son costume. Le haut-de-forme semble réellement avoir été un objet très important aux yeux de nos dignes ancêtres, ce qu'on doit attribuer, selon toute probabilité, à ce qu'il était chez eux l'article le plus volumineux du vêtement. *Ten broeck* ou *tin broeck* se traduit également par dix culottes ou culotte mince. Les commentateurs hollandais penchent pour la première version, et le font ainsi nommer parce qu'il fut le premier qui introduisit dans la colonie la mode hollandaise de porter à la fois dix culottes. Mais ceux qui ont écrit avec le plus d'esprit et d'élégance sur ce sujet se sont déclarés en faveur de culotte mince; d'où ils infèrent que le personnage en question était un pauvre mais joyeux compagnon, dont le haut-de-chausses n'était pas des plus entiers, et qui fut l'identique auteur de ce couplet véritablement philosophique:

De richesses pourquoi s'inquiéter autant?  
 À quoi bon du crédit, ou de l'argent comptant?  
 D'un luron, mes amis, ce n'est pas la manière,  
 Il peut aller partout, courir la terre entière,

## HISTOIRE DE NEW YORK

Pourvu qu'il ait le cœur content  
Et de quoi se couvrir, à peu près, le derrière.

Tel était le vaillant conseil choisi pour diriger cette exploration de royaumes inconnus, et dont la surintendance générale fut confiée à Oloffé Van Kortlandt, qui, par la profondeur et la variété de ses connaissances, inspirait une grande vénération aux habitants de Communipaw. Ayant passé, comme je l'ai déjà dit, une grande partie de sa vie en plein air parmi les philosophes péripatéticiens d'Amsterdam, il s'y était merveilleusement familiarisé avec l'aspect du ciel, et pouvait annoncer un grain ou un orage avec autant de précision qu'un mari discipliné peut lire aux yeux de sa femme l'instant où va fondre sur lui la tempête. Il avait, en outre, de grandes accointances avec le diable et les revenants, et croyait fermement aux présages; mais ce qui lui attirait particulièrement la confiance publique était son merveilleux talent pour les rêves, talent tel, qu'il n'arrivait jamais un événement important à Communipaw qu'il ne déclarât l'avoir rêvé. Semblable en cela à ces prophètes infaillibles qui prédisent toujours les choses après qu'elles sont passées.

Ce don surnaturel était tenu en aussi haute estime par les bourgeois de la Pavonie que chez les nations éclairées de l'Antiquité. Le sage Ulysse dut ses subtils exploits bien plus à son sommeil qu'à ses veilles, et il entreprit rarement une grande affaire sans avoir pris conseil de la nuit. On peut, avec vérité, en dire autant du bon Van Kortlandt; ce qui lui valut à bon droit le surnom d'Oloffé-le-Rêveur.

Ce prudent commandant, ayant choisi l'équipage qui devait l'accompagner dans l'expédition proposée, exhorta les hommes à aller chez eux passer une bonne nuit, à régler toutes leurs affaires de famille, et à faire leur testament avant de partir pour voyager aux pays inconnus. Nos aïeux, il est vrai, ne manquaient jamais alors de prendre cette dernière précaution, et l'ont même prise longtemps encore depuis que, devenus plus aventureux, ils osèrent tenter des voyages à Haverstraw, à Kaatskill, à Groodt, à Esopus ou autres lointains pays situés au-delà des grandes eaux de Tappaan-Zee.

## CHAPITRE IV

Voyage des héros de Communipaw à Hellgate.  
Comment ils y furent reçus.

DÉJÀ L'ORIENT S'ÉCLAIRAIT DE LA TEINTE ROSÉE DU MATIN, bientôt le soleil, perçant des nuages d'or et de pourpre, fit jouer ses rayons sur les girouettes de fer-blanc de Communipaw. On était alors dans cette délicieuse saison de l'année où la nature, échappant aux chaînes glacées du vieil hiver, comme une jeune fille à celles d'un vieux tuteur avare, s'élançait, nouvellement parée de mille charmes, dans les bras du jeune et beau printemps, bois touffus, bosquets fleuris, tout retentissait des chants d'hymen et d'amour! Les insectes eux-mêmes, en savourant les perles de rosée dont brillait l'herbe tendre des prairies, se joignaient à ce voluptueux concert. Le bouton virginal entrouvrait timidement ses brillantes coroles, on entendait au loin l'amoureuse tourterelle, et le cœur de l'homme se dilatait de tendresse. Ô doux Théocrite! Que n'ai-je le chalumeau dont tu charmas jadis les délicieuses plaines de la Sicile! Que n'ai-je, ô aimable Bion, ta flûte champêtre dont les sons enivraient les heureux bergers de l'île de Lesbos! Je pourrais alors essayer de chanter en douces bucoliques, ou en idylles négligées, les beautés rurales de cette scène. Mais puisque je n'ai, pour prendre mon essor, qu'une mauvaise plume d'oie, il me faut renoncer aux poétiques écarts de l'imagination, et continuer mon récit en humble prose, me consolant avec l'espoir que, si elle caresse moins doucement l'imagination de mon lecteur, elle pourra du moins obtenir l'estime sans autre grâce que sa candeur, sans autre parure que la vérité.

Le joyeux Phébus n'eut pas plus tôt dardé ses premiers rayons à travers les fenêtres de Communipaw, que la petite colonie fut en mouvement. Le sage Van Kortlandt s'élança de son palais, et, saisissant une conque marine, sonna un bruyant appel qui réunit bientôt tous ses vigoureux compagnons: ils descendirent alors résolument vers le rivage, escortés d'une multitude de parents et d'amis qui allaient tous, comme on dit communément, faire

la conduite. Et ceci prouve de quelle ancienneté sont, dans cette ville, ces longues et fréquentes processions de famille, dont les membres, de tout âge, de toute grandeur et de tout sexe, vont, chargés de paquets et de cartons, escorter une troupe de cousins campagnards jusqu'au bateau de louage, qui s'embarquent pour retourner au pays.

Le bon Oloffte répartit ses forces dans trois canots qui composaient sa flotte, et hissa son pavillon à bord d'un petit bateau hollandais dont la forme circulaire ressemblait assez à celle d'un baquet, et qui avait servi autrefois de seconde chaloupe à la *Goede Vrouw*. L'embarquement terminé, les partants envoyèrent un dernier adieu à la multitude qui, restée sur le rivage à exhaler des souhaits et des conseils qu'on ne pouvait déjà plus entendre, le fit retentir longtemps encore des cris de « bon voyage; portez-vous bien; prenez bien soin de vous; ne vous noyez pas! » et tant d'autres précieux avis de même nature, généralement répétés par les hommes qui restent à terre à ceux qui vont se risquer sur l'abîme des eaux. Cependant les voyageurs sillonnaient gaiment le sein transparent de la baie, et laissèrent bientôt derrière eux les rives verdoyantes de l'ancienne Pavonie.

Ils touchèrent d'abord à deux petites îles situées à peu près à l'opposé de Communipaw, et qu'on prétend avoir pris naissance au temps de la grande irruption de l'Hudson, quand il se fraya, au travers des montagnes, un chemin vers l'Océan; car on nous dit que, dans cet épouvantable débordement, plusieurs immenses fragments de terre et de rochers furent arrachés des montagnes et balayés, par cette rivière vagabonde, à six ou sept milles de distance, où quelques-uns d'entre eux s'échouèrent sur un banc de sable, précisément à l'opposé de Communipaw, et formèrent les îles en question, tandis que d'autres furent poussés vers la mer, et s'y ensevelirent à tout jamais. Une preuve suffisante de ce fait, c'est que le rocher qui forme la base de ces îles est exactement de la même nature que celui des montagnes. J'ajouterai qu'un de nos savants, qui a soigneusement comparé les rapports de leurs surfaces respectives, a été jusqu'à m'assurer en confiance que Gibbet Island n'était originairement rien autre chose qu'une verrue d'*Antony's nose*<sup>29</sup>.

En quittant ces petites îles merveilleuses, la première qu'ils côtoyèrent fut celle qui porte le nom d'île du Gouverneur, et qui depuis est devenue si terrible par sa menaçante forteresse et ses redoutables batteries, mais ils se gardèrent bien d'y prendre terre, la soupçonnant véhémentement d'être le réceptacle des esprits et des démons qui pullulaient alors dans cette païenne et sauvage contrée.

Ils rencontrèrent au même instant un banc de joyeux marsouins, qui vinrent sauter et bondir autour d'eux, tournant au soleil leurs nageoires lisses et brillantes, et soufflant l'onde amère en jets étincelants. Le sage Oloffé ne les eut pas plus tôt remarqués qu'il s'écria, tout rayonnant de joie : « Voilà qui est de bon augure, ou je suis bien trompé ! Le marsouin, poisson gras et bien étoffé, peut être considéré parmi les poissons comme une sorte de bourgmestre. Sa vue est signe d'aisance, d'abondance et de prospérité. Je suis grand admirateur de ce poisson gras et dodu, et je ne doute pas que ceci soit d'un heureux présage pour la réussite de notre entreprise. » À ces mots, il fit gouverner sur ces aldermen de mer.

Tournant donc tout à fait à gauche, ils entrèrent dans le détroit vulgairement appelé rivière de l'Est. Ici, le rapide courant qui traverse ce détroit, saisissant l'élégant baquet sur lequel naviguait le commodore le poussa en avant avec une vélocité dont nulle chaloupe hollandaise, montée par des Hollandais, n'avait encore donné l'exemple. De sorte que le bon commodore, qui n'avait été accoutumé toute sa vie qu'à la paisible navigation des canaux, fut plus convaincu que jamais qu'ils étaient dans les mains de quelque puissance surnaturelle, et que les joyeux marsouins les remorquaient vers quelque beau port, qui devait combler tous leurs vœux et toutes leurs espérances.

Ainsi, portés en avant par l'irrésistible courant, ils doublèrent cette orgueilleuse pointe de terre, appelée depuis *Corlear's Hook*, et, laissant à droite la riche et tournoyante crique de *Wall-About*, ils furent poussés vers une magnifique étendue d'eau, entourée de rives verdoyantes, dont la fraîcheur charmait la vue. Tandis que les voyageurs considéraient autour d'eux ce qu'ils prenaient pour un lac pur et brillant, ils virent à certaine distance une

troupe de sauvages, dont la peau était peinte de diverses couleurs, activement occupés à pêcher, et qui semblaient être les génies de cette région romantique. Leur étroit canot se balançait aussi légèrement qu'une plume sur la surface onduleuse de la baie.

Le cœur des héros de Communipaw ne fut pas peu ému à cette vue, mais leur bonne fortune voulut qu'il y eût alors en vigie, à l'avant du commodore, un vaillant personnage appelé Hendrick Kip (nom qu'on pourrait traduire par *Poulet*, et qui lui fut donné comme marque de son courage). Il n'eut pas plus tôt aperçu ces damnés païens, que, tremblant de tous ses membres, et quoiqu'éloigné d'eux d'un bon demi-mille, il saisit un mousqueton qui se trouvait à sa portée, détourna la tête, et, avec la plus grande intrépidité, lâcha son coup en l'air, comme s'il eût ajusté le soleil... À la vérité, l'arme, qui repoussait, fit la sottise de donner au brave Kip un ignominieux soufflet, qui le jeta les jambes en l'air au fond du bateau, mais tel fut l'effet de cette détonation terrible que ces sauvages des bois, frappés de consternation, saisirent précipitamment leurs rames, et se sauvèrent dans une des anses les plus reculées des rives de Long Island.

Cette victoire signalée donna un nouveau courage aux hardis voyageurs, et, en l'honneur de cet exploit, ils donnèrent le nom du vaillant Kip à la baie, qui depuis a continué de le porter. Le cœur du bon Van Kortlandt (qui, n'ayant pas de terres à lui, était grand admirateur de celles des autres) se dilatait à l'aspect du pays riche et inhabité qui l'entourait, et, tombant dans une délicieuse rêverie, il commençait à se régaler de la possession anticipée de vastes prairies, de marais salants et d'immenses plantations de choux, quand il fut tout à coup arraché à cette délectable vision par le changement soudain de la marée, qui l'aurait bientôt entraîné hors de cette terre promise, si le prudent navigateur n'eût donné le signal de courir sur la terre, où ils débarquèrent en effet tout auprès des hauteurs rocailleuses de Bellevue. Heureuse retraite où nos joyeux magistrats se repaissent et s'engraissent, pour le plus grand bien de la ville, des tortues que l'on sacrifie dans les solennités publiques.

Là, reposant sur la verte pelouse, au bord d'un petit ruisseau

dont le cours étincelait à travers le gazon, ils se rafraichirent des travaux de la mer en se régaland abondamment des livres dont ils s'étaient munis pour ce périlleux voyage. Ayant ainsi fortifié convenablement leurs facultés délibératives, ils tinrent chaudement conseil sur ce qui leur restait à faire. Ce fut le premier congrès de table qui eût jamais été tenu à Bellevue par des chrétiens, et d'ici datent, selon la tradition, ces grandes querelles de famille, entre les Harden Broeck et les Ten Broeck, qui, par la suite, eurent une singulière influence sur la fondation de la ville. Le vigoureux Harden Broeck, dont les yeux avaient été prodigieusement charmés par la vue des marais salins, qui exhalent leurs vapeurs le long de la côte, au fond de Kip's Bay, était absolument d'avis que l'on y retournât, et que l'on y bâtit la ville projetée. Le déterminé Ten Broeck s'opposait obstinément à cette proposition, ce qui fut le sujet d'un grand nombre d'arguments et de contestations entre eux. Les détails de cette controverse ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et l'on ne saurait trop s'en affliger, mais on est certain que le sage Oloffé mit fin à la dispute, en décidant que l'on explorerait encore plus loin la route que les mystérieux marsouins avaient si clairement indiquée. Là-dessus, le vigoureux Tough Breeches abandonna l'expédition, prit possession d'une colline avoisinante, et, dans sa rage, se mit à peupler toute cette partie du pays, qui a toujours été habitée depuis par les Harden Broeck.

Tel un enfant folâtre, qui roule, en se jouant, sur le penchant d'une verte colline, le gai Phébus, en ce moment, se laissait aussi rouler au penchant de la voute azurée; et, la marée leur étant devenue favorable, les déterminés Pavoniens se confièrent de nouveau à sa direction, côtoyèrent les rives occidentales, et furent poussés vers les détroits de l'île de Blackwell.

Ici, le caprice des courants ne causa pas peu d'étonnement et de perplexité à ces illustres marins. Tantôt saisis et entraînés par un tourbillon, ils pirouettaient comme des totons, en contournant quelque pointe saillante, et se trouvaient lancés au fond d'une de ces petites anses romantiques qui découpent la belle île de Mannahata; tantôt ils étaient jetés et prêts à se briser sur la base même de ces immenses rochers que tapisse la vigne verdoyante,

et que couronnent des bosquets dont l'ombre se projette au loin sur les eaux; tantôt enfin, violemment ramenés au milieu du canal, ils le descendaient avec une telle vitesse, que le sage Van Kortlandt en était déconcerté, et commençait, en voyant fuir si rapidement les deux rives, à croire tout de bon que la terre ferme allait décidément lui échapper.

De quelque côté que les voyageurs tournassent les yeux, il leur semblait voir fleurir une création nouvelle; aucune trace de travaux humains ne paraissait réprimer le délicieux désordre de cette nature sauvage, qui se plaisait à étaler le luxe si varié de ses richesses. Ces montagnes qui, semblables au farouche porc-épic, sont maintenant hérissées de peupliers (orgueilleux favoris de la fortune et de la mode), s'embellissaient des vigoureux enfants de leur sol; le chêne altier, le généreux châtaignier, le gracieux ormeau, y croissaient comme protégés par le tulipier, ce géant des forêts, qui élevait çà et là sa tête majestueuse; à la place où se voient aujourd'hui les somptueuses retraites de l'opulence, ces villas à demi-perdus dans de mystérieux bocages, où soupire souvent la flute amoureuse de quelque berger citadin, là même, l'oiseau pêcheur construisait alors son nid solitaire sur l'arbre desséché qui dominait ses humides États. Le daim timide paissait tranquillement le long de ces rives consacrées maintenant aux promenades nocturnes des amants, et souvent empreintes du pied léger de la beauté, et une sauvage solitude s'étendait sur ces heureuses régions, où s'élèvent à présent les tours majestueuses des Jones, des Schermerhome et des Rhinelanders.

Glissant ainsi, dans un silencieux étonnement, au travers de ces scènes nouvelles et inconnues, la courageuse flotte pavonienne cinglait le long d'un promontoire, dont le front saillait audacieusement sur la mer, et semblait menacer les vagues qui se brisaient contre sa base. C'est ce hardi promontoire, bien connu des marins modernes sous le nom de Gracie's Point, nom qu'il tire du beau château qui figure sur son sommet, comme une tour sur le dos d'un éléphant. Là s'offrit soudainement à leur vue un paysage sauvage et varié, où la terre et l'eau étaient aussi élégamment entremêlées que s'ils s'étaient entendus pour faire ressortir leurs charmes réciproques; à droite était la pointe

de Blackwell Island ornée de sa fraîche parure de verts roseaux. Au-delà s'étendaient l'agréable rive de Sundswick et le petit port bien connu sous le nom de Hallett's Cove, lieu déshonoré de nos jours, parce qu'il sert de retraite aux pirates qui infestent ces mers, dévastent les vergers, volent les melons d'eau, et insultent les honnêtes promeneurs qui osent s'aventurer dans leurs élégants bateaux. À gauche, une baie profonde, ou, pour mieux dire, une crique, s'enfonçait gracieusement entre des rives ornées de forêts, et formait une espèce d'optique, au travers de laquelle on voyait les régions champêtres de Harlem, de Morrissania et de East-Chester. L'œil s'y reposait avec délice sur un pays richement boisé, diversement coupé de collines touffues, de vallées obscures, et de montagnes à croupe renflée et tortueuse. Rien de plus doux et de plus voluptueux que l'ensemble de cette scène, à travers le voile pourpré d'un brouillard de printemps.

Devant eux, le large cours du fleuve, allait, par un détour soudain, serpenter au milieu de caps couronnés de bosquets et de plages verdoyantes, qui semblaient se fondre dans chaque vague. Partout régnaient la grâce et la fertilité. Le soleil venait de descendre au couchant, et la vapeur légère du crépuscule, semblable au voile transparent qui couvre le sein d'une jeune vierge, embellissait encore les charmes qu'elle cachait à moitié.

Oh scènes fatales d'ensorcellement et de déception! Oh malheureux voyageurs qui admirez, avec un innocent étonnement, ces rives circéennes! Je crois voir, hélas! De pauvres âmes s'abandonnant aux séductions d'un monde perfide! Trompeur est son sourire, fatales sont ses caresses! Céder à leurs charmes imposteurs, c'est s'embarquer sur un abîme, c'est livrer sa frêle nacelle aux tourbillons qui vont l'entraîner et l'engloutir. Il en fut ainsi des dignes Pavoniens, qui, soupçonnant peu le danger dont les menaçait cette scène trompeuse, voguèrent tranquillement vers elle, jusqu'au moment où ils furent arrachés à leur sécurité par les secousses de l'agitation extraordinaire de leurs vaisseaux, car alors au doux balancement de la vague onduleuse succéda l'horrible mugissement des flots en furie. Réveillé comme d'un rêve, Oloffé étonné, cria de toutes ses forces de virer de bord; mais son ordre se perdit dans

l'affreux retentissement des vagues, et il s'ensuivit une scène de consternation et d'horreur. Tantôt, poussés avec une effrayante vélocité sur d'épouvantables brisants, tantôt, irrésistiblement entraînés par des courants contraires, tantôt, prêts à se briser sur Hen and Chickens (détestables écueils, plus perfides que Charybde et Sylla), tantôt enfin, comme suspendus sur l'abîme qui s'entrouvrait pour les engloutir... ils voyaient les éléments conjurés se confondre autour d'eux dans le plus hideux désordre, les eaux et les vents rugissaient de rage, et, dans la dérive rapide qui l'entraînait, plus d'un marin, surpris de voir fuir aussi précipitamment les arbres, les rochers et le rivage, crut qu'il volait dans les airs.

Enfin, le puissant baquet du commodore Van Kortlandt fut poussé dans le tourbillon de ce gouffre, nommé le Pot, où il tournoya avec une étourdissante vélocité, jusqu'à ce que le bon commandant et tout son monde perdissent leurs sens dans les horreurs de cette scène et la violence extraordinaire du mouvement.

On n'a jamais su au juste comment la brave flotte de Pavonie fut arrachée du gouffre de ce moderne Charybde; car tant de gens survécurent pour raconter l'histoire, et, ce qui est plus surprenant encore, ils l'ont racontée de tant de manières diverses, qu'il y a toujours eu, à ce sujet, une grande variété d'opinions *dominantes*.

Quant au commodore et à son équipage, ils se trouvèrent, quand ils eurent repris leurs sens, échoués sur les côtes de Long Island. Le digne commodore avait, il est vrai, pour habitude de raconter maintes histoires merveilleuses sur ce qui lui était advenu dans ce moment de péril: comment il vit des spectres volant dans les airs, et entendit l'horrible cri des lutins; comment il mit sa main dans le Pot, quand ils tournoyaient à l'entour, et trouva que l'eau en était bouillante, et comment il vit d'étranges figures, qui, accroupies sur des rochers, l'écumaient avec d'immenses cuillers à pot; mais il assurait particulièrement, et d'un air de triomphe, qu'il y avait reconnu les maudits marsouins qui l'avaient traitreusement attiré dans ce péril, et avait eu le plaisir de voir rôtir les uns sur le gril, pendant que les autres étaient à

frire dans la poêle.

Beaucoup de gens, néanmoins, regardaient ces histoires comme de pures visions du commodore (généralement connu pour être fort sujet aux rêves), et la vérité n'en a jamais été bien clairement démontrée; ce qu'il y a de sûr, cependant, c'est qu'on peut faire remonter aux récits d'Oloffé et de ses compagnons les diverses traditions venues jusqu'à nous au sujet de ce merveilleux détroit. Comment, par exemple, on y a vu le diable à califourchon sur le Hog's Back, et y jouant du violon; comment il y fait frire son poisson quand le temps est à l'orage, et mille autres histoires auxquelles nous devons prendre garde de trop ajouter foi. Par suite de ces effrayantes circonstances, le commandant pavonien donna à ce passage le nom de Hellegat, ou, selon l'interprétation reçue, Hell-Gate<sup>30</sup>, nom qu'il porte encore aujourd'hui.

## CHAPITRE V

**Comment les héros de Communipaw retournèrent chez eux  
un peu plus sages qu'ils n'en étaient partis.**

**Comment le profond Oloffé fit un rêve, et quel fut ce rêve.**

LA SOMBRE NUIT ÉTAIT VENUE CLORE CE JOUR DÉSASTREUX, et ce fut encore une triste nuit pour les pauvres Pavoniens naufragés, dont les oreilles étaient incessamment assaillies du tumulte des éléments et des hurlements des spectres qui infestaient ce perfide détroit; mais, quand le soleil se leva, les horreurs de la nuit précédente avaient disparu, il ne restait plus trace de gouffres, de brisants ni d'abîmes, le fleuve avait repris son cours onduleux et paisible, et, grâce au changement de marée, roulait doucement ses eaux vers le séjour tant regretté des malencontreux héros de Communipaw.

Ils se regardaient les uns les autres de l'air le plus lamentable, leur flotte avait été totalement dispersée par le dernier désastre; quelques-uns d'entre eux se trouvèrent jetés sur les côtes

occidentales, où, dirigés par un certain Ruleff Hopper, ils prirent possession de tout le pays situé vers le *Six Mile Stone*, pays qui appartient encore aux Hopper au moment où j'écris ceci.

Les Waldron furent poussés par la violence de la tempête vers une côte éloignée, où ils eurent l'avantage de se concilier les sauvages au moyen d'une cruche de véritable eau-de-vie de Hollande qu'ils avaient avec eux. Ils établirent là une espèce de taverne qui fut, dit-on, le berceau de la belle ville de Harlem, où leurs descendants ont toujours continué, depuis, à être d'honorables cabaretiers. Quant aux Suydam, ils furent jetés sur les côtes de Long Island, où l'on peut encore les trouver. Mais le hasard le plus singulier favorisa le grand Ten Broeck, qui, étant tombé à la mer, fut miraculeusement soutenu sur les eaux par la multiplicité de ses vêtements inférieurs, qui, lui tenant lieu de vessies, le firent flotter sur les vagues comme un homme marin jusqu'à un rocher où il arriva sain et sauf, et où il fut trouvé le lendemain matin très occupé de faire sécher au soleil ses vastes et nombreux hauts-de-chausses.

Je me dispenserai de dire la longue délibération de nos aventuriers; comment il ne conviendrait pas de fonder une ville dans ce voisinage diabolique, et comment enfin, tout en tremblant d'effroi, ils se hasardèrent encore une fois sur l'onde amère, et dirigèrent leur course vers Communipaw; je dirai seulement, en peu de mots, qu'après avoir péniblement cheminé en sens contraire du trajet parcouru la veille, ils rasèrent enfin la pointe méridionale de Mannahata, et aperçurent au loin leur Communipaw bienaimée.

Mais alors un maudit reflux résista obstinément aux efforts des matelots. Épuisés, accablés, découragés, il ne leur fut plus possible de faire tête au courant ou plutôt, comme quelques personnes l'affirment, au vieux Neptune lui-même, qui, voulant les guider vers le terrain où devait s'asseoir sa puissance dans ce monde occidental, fit rouler, sur le baquet du commodore Van Kortlandt, une dizaine de vagues si bien conditionnées, qu'elles le lancèrent à sec sur le rivage de Mannahata.

Ainsi conduits, comme par une puissance surnaturelle, dans cette île délicieuse, leur premier soin fut d'allumer du feu au pied

d'un grand arbre planté à la pointe que l'on nomme aujourd'hui la Batterie, rassemblant ensuite une ample provision d'huitres, qui abondaient sur ce rivage, et vidant leurs havresacs, ils se mirent à préparer et à manger un somptueux repas délibératif. Le digne Van Kortlandt se fit d'autant plus remarquer dans cette occasion par son pieux et zélé dévouement à la fourchette, que, spécialement chargé de l'expédition, il regarda comme un devoir de manger de son mieux pour le bien public. À mesure qu'il se farcissait jusqu'au gosier des viandes succulentes étalées devant lui, le cœur dilaté de cet excellent homme semblait se gonfler et presque suffoquer de bonne chère et de bon naturel! Certes c'est bien alors, c'est quand un homme sent son cœur arriver sur ses lèvres, qu'on peut dire avec vérité qu'il parle *cordialement*! C'est alors que débordent de tous ses discours la franche et touchante bienveillance du bon vivant! C'est ainsi que le digne Oloffte, après avoir avalé la dernière bouchée qu'il lui fut possible de contenir, et l'avoir balayée avec une riche libation, sentit s'amollir son cœur et tout son être s'épanouir, en quelque sorte, d'une bienveillance universelle. Tout ce qui l'entourait lui semblait merveilleux, ravissant! Et posant ses mains sur chacun des côtés de son énorme circonférence, roulant ses yeux mi-clos sur l'aspect délicieusement varié qu'offraient autour de lui la terre et l'eau, il tenta, d'une voix étouffée et comme pléthorique, de proférer cette exclamation: « Quelle vue charmante! » Mais les mots expirèrent sur ses lèvres. Un moment il sembla méditer sur cette scène enchanteresse... Ses paupières appesanties s'abaissèrent, sa tête se pencha sur sa poitrine, il se laissa doucement tomber sur le gazon, et fut bientôt plongé dans un profond sommeil.

Alors le sage Oloffte fit un rêve, et quel rêve. Il vit d'abord le bon saint Nicolas, qui, monté sur ce même charriot dont il se sert pour apporter aux enfants leurs cadeaux annuels, arrivait roulant sur la cime des arbres; puis, étant arrivé, le saint descendit tout près de l'endroit où les héros de Communipaw venaient de faire leur repas; et puis, le madré Van Kortlandt le reconnut à son large chapeau, à sa longue pipe et à sa ressemblance avec la figure sculptée sur l'avant du vaisseau la *Goede Vrouw*; et puis, saint Nicolas alluma sa pipe au feu et s'assit pour fumer, et, pendant

qu'il fumait, la fumée de sa pipe montait dans les airs et s'y étendait comme un nuage, et puis Oloffte, après avoir réfléchi, grimpa bien vite au haut d'un des plus grands arbres, d'où il vit la fumée couvrir une grande étendue de pays, puis, la considérant plus attentivement, il lui sembla que cet immense volume de fumée prenait diverses formes merveilleuses où se dessinaient en noir des palais, des dômes et des clochers qui ne duraient qu'un moment et s'évanouissaient ensuite, jusqu'à ce qu'enfin le tout se dissipât en légers tourbillons, et qu'il ne restât plus que la verdure des arbres. Alors saint Nicolas, après avoir fumé sa pipe et l'avoir passée dans la ganse de son chapeau, se toucha le nez du bout du doigt, en regardant l'étonné Van Kortlandt d'un air très significatif; et puis enfin, remontant dans son char, il reprit sa course sur la cime des arbres et disparut.

Van Kortlandt sortit de ce sommeil merveilleusement instruit. Il réveilla ses compagnons, leur raconta son rêve et le leur interpréta: la volonté bien clairement annoncée de saint Nicolas était qu'ils s'établissent à l'endroit même où ils se trouvaient et qu'ils y bâtissent une ville. Quant à la fumée de la pipe, c'était l'emblème de celle qui, s'élevant un jour de cette vaste cité, s'étendrait aussi sur une immense étendue de pays. Ils applaudirent tous à cette interprétation, excepté Meinheer Ten Breeches, qui augura de ce songe, qu'on aurait dans leur ville pour petit feu grande fumée; que ce serait, en d'autres termes, une très orgueilleuse petite cité, double augure qui s'est merveilleusement réalisé.

Ayant ainsi heureusement atteint l'important but de leur périlleuse expédition, les voyageurs retournèrent joyeusement à Communipaw, où ils furent reçus avec de grandes réjouissances: là, convoquant une assemblée générale des sages et des dignitaires de la Pavonie, ils racontèrent l'histoire de leur voyage ainsi que le rêve d'Oloffte Van Kortlandt, récits auxquels le peuple répondit par un concert de louanges en l'honneur du bon saint Nicolas. À dater de ce moment, le sage Van Kortlandt vit respecter plus que jamais son grand talent pour les rêves, et l'on déclara que nul citoyen n'était plus juste, plus brave et plus utile que lui... quand il dormait.

## CHAPITRE VI

**Contenant un essai d'étymologie.  
Fondation de la grande ville de Nieuw Amsterdam.**

LE NOM ORIGINEL DE L'ILE dans laquelle fut si heureusement jetée la flotte de Communipaw est un sujet de contestations, et a déjà subi des altérations considérables; preuve déplorable de l'instabilité des choses de ce monde et de la vanité de tous les rêves où nous nous berçons d'une immortelle renommée, car qui peut espérer que son nom vivra dans la postérité, quand ceux des îles les plus puissantes se perdent si tôt au milieu des contradictions et des incertitudes?

Le nom le plus généralement adopté aujourd'hui, et qu'appuie d'ailleurs l'autorité du grand historien Van der Donck, est Manhattan, nom qui tire, dit-on, son origine de l'usage où étaient les indigènes, aux premiers temps de la colonie, de porter des chapeaux européens, usage encore observé dans beaucoup de cantons. De là, si l'on en croit un vieux gouverneur un peu badin, qui florissait il y a près d'un siècle, et qui, une fois dans sa vie, s'était trouvé avec les beaux esprits de Philadelphie, de là vient l'appellation de *Man-hat-on*<sup>31</sup>, donnée d'abord aux Indiens et ensuite au pays, pauvre jeu de mots, sans doute, mais passable encore pour un gouverneur.

On peut compter, parmi les plus respectables sources d'instruction sur ce sujet, l'estimable *Histoire des possessions américaines*, écrite par Maitre Richard Blome, en 1687, histoire dans laquelle cette île est nommée Manhadaes et Manahanent. Je ne dois pas oublier non plus l'excellent petit livre, plein de matériaux précieux, de l'authentique historien John Josselyn Gent, qui l'appelle positivement Manadoes.

Une autre étymologie encore plus ancienne, et sanctionnée par la faveur que lui accordaient nos éternellement regrettables ancêtres hollandais, est celle qui fut trouvée dans quelques lettres, encore conservées<sup>32</sup>, et qui furent échangées entre les premiers gouverneurs et les puissances voisines; lettres dans lesquelles l'île est appelée indifféremment Monhattoes, Munhatos, et

Manahatoes, variations évidentes mais fort insignifiantes, du même nom ; car nos sages aïeux s'appliquaient peu à ces raffinements d'orthographe et de prononciation, seule étude et unique ambition de beaucoup de savants mâles et femelles en ce siècle hypercritique. Le dernier nom est dérivé, dit-on, du grand génie indien Manetho, qui était supposé faire de cette île son séjour favori, en raison de ses agréments extraordinaires ; car, selon les traditions indiennes, la baie était jadis un lac transparent rempli de poissons d'or et d'argent, au milieu duquel s'élevait cette île magnifique, dont la surface était couverte d'une variété innombrable de fleurs et de fruits ; mais la soudaine irruption de l'Hudson ayant dévasté ces sites délicieux, Manetho s'était enfui au-delà des grandes eaux de l'Ontario.

Il serait imprudent néanmoins d'ajouter une foi trop illimitée à ces fabuleuses légendes ; et, quoique j'admets volontiers la dernière orthographe du nom comme très convenable à la prose, il en est pourtant une autre, qui se fonde sur une autorité plus ancienne et plus incontestable, et qui me séduit d'autant plus, qu'elle est à la fois poétique, mélodieuse et expressive ; elle se trouve dans le voyage ci-dessus mentionné du grand Hudson, rédigé par Maître Juet, qui écrit clairement et correctement Manna-Hata, c'est-à-dire île de Manna, ou, en d'autres mots, « terre de lait et de miel. »

La résolution de transférer le siège de l'empire des bords verdoyants de la Pavonie à cette île délicieuse ayant été solennellement prise, un grand nombre s'embarqua pour traverser l'embouchure de l'Hudson, sous la direction d'Oloffle-Rêveur, qui fut nommé protecteur ou patron de la nouvelle colonie.

Qu'il me soit permis de rendre ici témoignage de l'incomparable honnêteté et de la magnanimité de nos dignes ancêtres, qui achetèrent le sol des indigènes avant d'y élever un seul toit ; circonstance singulière et presque incroyable dans les annales des découvertes et des colonies.

Le premier établissement fut fondé sur la pointe sud-ouest de l'île, à l'endroit même où le bon saint Nicolas était apparu en rêve. Là ils bâtirent un comptoir, ou plutôt une puissante

et inexpugnable place de guerre nommée Fort Amsterdam, qui était située sur cette éminence qu'occupe aujourd'hui la douane, et avait en face l'espace ouvert que l'on nomme à présent le bowlingrin.

On vit s'élever bientôt, autour de cette imposante forteresse, une pépinière de petites maisons hollandaises, couvertes en tuiles, et qui semblaient s'abriter sous ses murailles protectrices comme une poussinée de petits poulets sous les ailes de leur mère. Le tout était entouré de fortes palissades, pour préserver de toute irruption subite des sauvages qui erraient en hordes dans les bois et les marais dont se couvrait alors la vaste étendue de pays qu'on appelle aujourd'hui Broadway, Wall Street, Willam Street et Pearl Street.

La colonie ne fut pas plus tôt implantée, qu'elle prit racine et prospéra d'une manière surprenante; car il semblait que cette île trois fois bénie eût les prérogatives génératrices du fumier, où toute semence étrangère trouve une bienfaisante nourriture qui la fait augmenter en force et en grandeur.

Notre bambine de colonie, donc, ayant pris de l'âge et du développement, on pensa qu'il était temps de la baptiser d'une manière convenable; en conséquence on l'appela Nieuw Amsterdam. Quelques-uns, il est vrai, plaidèrent pour le nom indien primitif, et bon nombre des meilleurs écrivains du pays continuèrent longtemps à l'appeler Manhattoes; mais ce nom fut rejeté, par les autorités, comme sauvage et païen. On trouva, d'ailleurs, qu'il était avantageux et prudent de lui donner le nom d'une grande cité de l'ancien monde, ce qui devait l'induire à imiter et à surpasser son homonyme en grandeur et en renommée. C'est ainsi que les petits morveux d'enfants pour qui l'on va chercher, dans l'Antiquité, des patrons guerriers, législateurs, saints ou autres grands dignitaires, ne manquent jamais de les prendre soigneusement pour modèles, et de devenir grands hommes à leur tour.

L'état prospère de l'établissement et l'augmentation rapide des maisons éveillèrent graduellement le bon Oloff de la profonde léthargie dans laquelle il était tombé après l'érection du fort; il pensa alors qu'il était temps de méditer le plan sur lequel la ville

naissante devait être bâtie; ses coadjuteurs et conseillers, qu'il avait convoqués pour traiter de ce grave sujet, entrèrent, pipe en bouche, dans une très profonde délibération.

Dès les premiers mots de la question, une querelle inattendue s'éleva pour divergence d'opinions, et je mentionne avec d'autant plus de chagrin, que ce fut la première altercation dont parlent les annales des conseils de Nieuw Amsterdam. Elle fit éclater la mésintelligence et la haine que couvaient, l'un contre l'autre, les deux gros bourgeois Meinheers Ten Breeches et Tough Breeches, depuis leur malheureuse altercation sur la côte de Bellevue. Le grand Tough Breeches avait acquis beaucoup de richesse et d'importance par l'étendue de ses domaines, qui embrassait toute la chaîne des monts Apuléens, le long du golf de Kip's Bay, possessions dont une partie fut arrachée depuis à ses descendants par les formidables clans des Jones et des Shermerhorne.

Meinheer Ten Breeches proposa un plan ingénieux, d'après lequel la ville devait être coupée par des canaux se croisant en tous sens, à la manière des villes les plus admirées en Hollande. Les idées de Meinheer Tough Breeches étaient diamétralement opposées à ce plan; il proposait, au contraire, que l'on creusât des bassins, et que l'on construisît des quais, au moyen de pilotis enfoncés dans la rivière, pour bâtir ensuite sur ces mêmes quais. « Par ce moyen, disait-il d'un air triomphant, nous regagnerons un vaste espace de terrain sur ces immenses rivières, et nous élèverons une cité rivale d'Amsterdam, de Venise ou de toute autre ville amphibie de l'Europe. » Ten Breeches répondit à cette proposition d'un air aussi méprisant que possible. Il censura, d'une manière virulente, le plan de son antagoniste, comme étant absurde et contraire à l'ordre des choses, ainsi que tout vrai Hollandais pouvait en juger. « Qu'est-ce, en effet, disait-il, qu'une ville sans canaux? C'est un corps sans veine et sans artère, et elle doit périr faute de circulation et de fluide vital. » Tough Breeches, à son tour, combattait, par le sarcasme, l'argument de son adversaire. « Quant à la nécessité de la circulation du sang pour l'existence, disait-il, Meinheer Ten Breeches lui-même est une preuve vivante de la fausseté de son assertion; car tout le monde sait que, depuis dix bonnes années, pas une goutte de

sang n'a circulé dans sa carcasse étique et desséchée, et pourtant il n'existe pas un homme plus remuant et plus affairé dans toute la colonie. » Les arguments *ad personam* n'emportent guère l'adhésion, et je n'ai jamais vu que l'on convainquît un homme d'erreur en le convainquant de difformité; du moins n'en fut-il pas ainsi dans cette circonstance. Ten Breeches avait la réplique aigre et vive; Tough Breeches, opiniâtre petit homme qui voulait toujours avoir le dernier mot, ripostait avec une vigueur toujours croissante; Ten Breeches avait l'avantage de la volubilité; mais la logique de Tough Breeches se couvrait de l'incalculable armure nommée obstination; si Ten Breeches portait des coups plus vifs et plus nombreux, ceux que frappait Tough Breeches tombaient plus ferme et plus d'aplomb; si bien qu'enfin, quoique Ten Breeches lui étourdît les oreilles d'un cliquetis de paroles, quoiqu'il l'assailît de mots piquants et d'arguments serrés, Tough Breeches n'en demeura pas moins jusqu'au bout inébranlable comme un roc... Ils se séparèrent donc sans rien conclure, comme il arrive toujours entre disputeurs dont aucun ne veut avoir tort; mais ils se détestèrent plus cordialement que jamais, et une haine non moins implacable que celle des Capulet et des Montaigu divisa désormais les familles Ten Breeches et Tough Breeches.

Je ne fatiguerais pas mon lecteur de ces ennuyeuses considérations si mon devoir d'historien fidèle ne m'obligeait pas à être exact, et comme me voici réellement arrivé à l'époque précise où, telle qu'une jeune branche, notre ville naissante reçut les formes sinueuses d'où résulte l'irrégularité pittoresque qu'on y admire aujourd'hui, je ne saurais en détailler trop minutieusement les causes premières.

Je ne vois pas qu'après la malheureuse altercation que je viens de citer, il ait été rien dit de plus, à ce sujet, qui mérite qu'on le rapporte. Le conseil, composé des plus grosses et des plus vieilles têtes du pays, se rassemblait régulièrement une fois la semaine, pour méditer sur cette importante matière. Mais, soit qu'ils eussent été effrayés par la guerre de mots dont ils avaient été témoins, soit qu'ils fussent naturellement ennemis de l'exercice de la parole et de celui de la cervelle, dont il est la conséquence,

toujours est-il que messieurs les conseillers y gardaient un silence profond. Le sujet de la question une fois posé sur la table, selon l'usage, ils fumaient tranquillement leur pipe, ne faisant que peu de lois, n'en mettant aucune en vigueur, et les affaires de la colonie marchaient pourtant... comme il plaisait à Dieu.

La plupart des membres du conseil n'étant pas très forts sur le plumitif, ils résolurent très judicieusement de n'ennuyer ni la postérité ni eux-mêmes par de volumineux rapports. Le secrétaire, néanmoins, minutait assez exactement les délibérations du conseil, dans un gros in-folio dont le fermoir massif était en cuivre. Le procès-verbal de chaque séance se bornait à deux lignes, constatant, en bon hollandais, que le conseil avait siégé tel jour, et fumé douze pipes sur les affaires de la colonie; ce qui ferait supposer que les premiers colons ne réglèrent pas leur temps par heures, mais par pipes, à la manière dont les distances se mesurent encore en Hollande; manière de toiser admirablement exacte, car une pipe, dans la bouche d'un vrai Hollandais, n'est jamais sujette à ces accidents et ces irrégularités qui mettent continuellement nos horloges en défaut.

Pendant que le profond conseil de Nieuw Amsterdam fumait, sommeillait et méditait ainsi, de semaine en semaine, de mois en mois et d'année en année, sur le plan qu'il adopterait pour construire la colonie naissante, la ville prenait soin d'elle-même; et, comme le vigoureux bambin qu'on laisse courir à son gré, libre de liens, maillots, ou autres abominations avec lesquelles nos soigneuses nourrices et nos sages vieilles femmes estropient et défigurent les enfants des hommes, notre jeune cité crût si rapidement en force et en étendue, qu'avant que les honnêtes bourgmestres eussent arrêté un plan, il était déjà trop tard pour l'exécuter; sur quoi ils décidèrent sagement de fermer la délibération.

## CHAPITRE VII

### Comment la ville d'Amsterdam crût en puissance sous la protection d'Oloffle-le-Rêveur.

C'EST UN ASPECT EXCESSIVEMENT TROMPEUR que celui que nous offrent les temps merveilleux de l'Antiquité, quand nous les regardons au travers de cette longue perspective d'années au-delà desquelles ils sont relégués. Comme un beau paysage, dont l'horizon semble se fondre et se mêler avec les nuages, ils reçoivent mille charmes de l'obscurité même qui les enveloppe, et l'imagination se plaît à les orner de perfections et de grâces de sa propre création.

Ainsi brillent à mes yeux ces heureux jours où Nieuw Amsterdam n'était encore qu'une ville purement pastorale, ombragée de bosquets de saules et de sycomores, et entourée de forêts où l'homme n'avait pas tracé sa route, et de fleuves immenses qui semblaient en interdire l'accès aux soucis et aux vanités d'un monde perfide.

Cette ville naissante offrait alors le noble et rare spectacle d'une communauté gouvernée sans lois, et qui, telle une plante spontanée, croissait, sous l'œil tutélaire de la Providence, aussi rapidement que si on l'eût encombrée des sages et innombrables lois dont on écrase ordinairement les jeunes cités... pour aider à leur développement, et, sous ce rapport, je ne saurais trop admirer la sagesse, la profonde connaissance des hommes que montrèrent Oloffle-le-Rêveur et les législateurs ses collègues. Je n'ai point, pour ma part, une aussi mauvaise opinion de l'humanité que beaucoup de mes confrères les philosophes. Je ne pense pas que la pauvre espèce humaine soit une aussi détestable engeance qu'ils voudraient le faire croire; je suis pleinement convaincu que l'homme, s'il était abandonné à lui-même, se conduirait, l'un dans l'autre, à peu près aussi bien que mal. Mais à force de lui crier aux oreilles qu'il faut marcher droit, on l'étourdit, et il va de travers. La noble indépendance de sa nature se révolte contre l'intolérable tyrannie des lois, contre l'officieuse et perpétuelle intervention d'une morale qui, toujours plantée sur son chemin

comme un poteau sur certaines routes, lui dit impérieusement : « Prenez à droite ! On ne passe pas à gauche ! » Alors, tel un espiègle enfant, il prend le sentier défendu, galope à travers champs dans la boue, et franchit barrières et fossés... le tout pour prouver qu'il n'en fait qu'à sa tête, et qu'il ne marche plus à la lisière. Et certes, mon opinion à cet égard s'appuie victorieusement sur ce qu'on a vu de nos dignes ancêtres ! Ils n'eurent, pour se diriger, ni règlements, ni statuts, ni cet amas d'édits, de lois, d'ordonnances et contre-ordonnances dont jouissent leurs descendants plus éclairés, et pourtant ils se conduisirent honnêtement et vécurent en paix, par pure ignorance ou, autrement dit, parce qu'ils n'en savaient pas davantage.

Je ne dois pas omettre non plus de mentionner une des premières mesures prises par la colonie naissante, d'autant plus qu'elle montre la piété de nos aïeux, et leur empressement, comme bons chrétiens, à servir Dieu... après s'être d'abord servis eux-mêmes. Ainsi, lorsque, tranquillement établis, ils eurent pourvu à leur bien-être particulier, ils songèrent à témoigner leur reconnaissance au grand et bon saint Nicolas pour le soin bienveillant avec lequel il les avait guidés vers ce séjour délectable. À cette fin, ils construisirent, dans le fort, une magnifique chapelle qu'ils lui consacrèrent, en vertu de quoi il prit incontinent la ville de Nieuw Amsterdam sous sa protection spéciale, et il a toujours été depuis (ce que j'espère pieusement qu'il sera toujours) le saint patron de cette excellente ville.

On m'a dit aussi qu'il existait quelque part un petit livre de légendes, écrit en hollandais, où l'on voit que l'image de ce célèbre saint, qui ornait jadis le beaupré de la *Goede Vrouw*, fut érigée en face de cette chapelle, au centre même de ce qu'on nomme aujourd'hui le boulingrin. La légende cite, de plus, divers miracles opérés par la pipe toute-puissante que le saint tient à sa bouche, et dont une bouffée était un souverain remède contre les indigestions, relique inestimable dans cette colonie de bons vivants. Néanmoins, comme, en dépit des plus scrupuleuses recherches, je n'ai pu mettre la main sur ce petit livre, je dois admettre qu'il me reste des doutes à cet égard.

Ainsi bénignement protégés par le bon saint Nicolas, les

bourgeois de Nieuw Amsterdam virent leur colonie croître en étendue comme en population, et devenir bientôt la métropole de divers établissements et d'un immense territoire. Déjà le désastreux orgueil des États naissants, ce désir d'agrandissement, poison destructeur des plus florissants empires, s'était emparé des esprits, et le Fort Aurania sur l'Hudson, le Fort Nassau sur la Delaware, et le fort de Goede Hoop (Bonne-Espérance) sur la rivière de Connecticut, semblaient autant de précieux rejetons du vénérable conseil. C'est ainsi que, dans une prospérité dont rien ne semblait annoncer le terme, la province des Nouveaux Pays-Bas voyait croître sa puissance, et l'histoire des premiers jours de sa métropole offre une page d'autant plus belle qu'elle n'est souillée, ni par le crime, ni par les calamités qui en sont la suite.

Des hordes de sauvages rôdaient encore dans les forêts touffues et dans les riches vallons des parties inhabités de l'île. Le chasseur dressait sa grossière tente de peau et d'écorce au bord des ruisseaux qui serpentaient au travers des vallées fraîches et ombragées, tandis que, çà et là, on pouvait voir, sur le sommet brulant d'une colline, un groupe de huttes indiennes dont la fumée s'élevait au-dessus des arbres du voisinage, et flottait au milieu d'une atmosphère transparente. Petit à petit une bienveillance mutuelle s'était établie entre ces êtres errants et les bourgeois de Nieuw Amsterdam. Nos charitables ancêtres s'efforçaient, autant que possible, d'améliorer leur situation en leur donnant de l'esprit de genièvre, du rhum et des colliers de verroterie, en échange de leurs pelleteries, car il paraît que les excellents Hollandais avaient conçu, pour leurs sauvages voisins, une affection d'autant plus tendre qu'ils les trouvaient fort coulants en affaires, et peu habiles dans l'art de faire des marchés.

De temps en temps, quelques-uns de ces enfants des forêts, bizarrement peints et décorés de perles de verre et de plumes éclatantes, se promenaient dans les rues de Nieuw Amsterdam, avec l'air de la plus complète indifférence. Quelquefois on les voyait, dans la place du marché, apprendre aux petits garçons hollandais à se servir de l'arc et de la flèche. D'autres fois, échauffés de liqueur, chancelants et hurlant par la ville, comme

autant de bêtes fauves, ils étaient un objet de terreur pour toutes les bonnes femmes qui poussaient leurs enfants dans leurs maisons, barricadaient portes et fenêtres, et jetaient de l'eau sur l'ennemi par la lucarne de leur grenier. Il est bon de remarquer ici que nos ancêtres ne manquaient pas de citer ces sauvages à leurs femmes comme d'excellents modèles à imiter en ménage, et cela pour les raisons que l'on peut trouver dans l'histoire de maître Ogilby. « Pour la moindre offense, nous dit-il, un nouveau marié bat sa femme à tour de bras, la met à la porte et en épouse une autre, de sorte que quelques-uns en ont chaque année une nouvelle. » Que ce respectable exemple ait eu de l'influence ou non, c'est ce que l'histoire ne nous dit pas, mais toujours est-il certain que nos grands-mères furent des miracles de soumission et de fidélité.

Il faut avouer que la bonne intelligence qui existait entre nos ancêtres et leurs sauvages voisins était sujette à des interruptions accidentelles, et j'ai entendu ma grand-mère, qui était une vieille très sage et très versée dans l'histoire de ces comtés, nous raconter, pendant les soirées d'hiver, la longue histoire d'une bataille entre les habitants de Nieuw Amsterdam et les Indiens; bataille célèbre sous le nom de Peach War, et qui eut lieu près d'un verger planté en pêchers, dans une vallée obscure qui a longtemps porté le nom de vallée des Meurtriers.

L'histoire de cette guerre rurale fut longtemps répétée par les nourrices, les vieilles femmes et autres anciens chroniqueurs de l'endroit, mais le temps et les améliorations de toute espèce ont presque fait oublier et la tradition et le lieu de la scène; car ce qui fut jadis une vallée souillée de sang, est aujourd'hui le centre d'une ville populeuse, et est appelé Dey Street.

Les richesses et l'importance croissante de Nieuw Amsterdam et de ses dépendances éveillèrent enfin le tendre intérêt de la mère patrie, qui, voyant que c'était une colonie opulente, et qui promettait de donner beaucoup de profit sans peine, s'avisait tout à coup de montrer la plus vive sollicitude pour sa sûreté et de l'obséder de témoignages d'intérêt; semblable en cela aux gens habiles que nous voyons toujours accabler leurs riches parents des marques de leur affection et de leur tendresse.

## LIVRE II, CHAPITRE VII

Nieuw Amsterdam reçut incontinent le gage accoutumé de la protection accordée aux riches colonies par leurs métropoles, dont le premier soin est toujours d'y envoyer des gouverneurs, avec l'ordre de les pressurer et d'en tirer le plus de revenu possible. En conséquence, dans l'année de Notre Seigneur 1629, Meinheer Wouter Van Twiller fut nommé gouverneur de la province des Nouveaux Pays-Bas, sous la surveillance et l'autorité de leurs Hautes Puissances les États Généraux des Provinces-Unies des Pays-Bas, et de la compagnie privilégiée des Indes occidentales.

Ce vieux et renommé personnage arriva à Nieuw Amsterdam dans le joyeux mois de juin, le plus délicieux des mois de l'année, où le brillant Apollon semble se jouer au milieu d'un ciel transparent, où la grive, le rouge-gorge et mille autres folâtres oiseaux font résonner les bois de leurs amoureuses chansons, et où la friande sauterelle se régale du trèfle fleuri des prairies; heureuse coïncidence qui persuada les vieilles femmes de Nieuw Amsterdam fort habiles dans l'art de prédire les évènements, que l'administration de ce gouverneur serait prospère et fortunée.

Mais ce serait injustement négliger à l'importance du premier gouverneur hollandais de la grande province des Nouveaux Pays-Bas que de l'introduire ainsi familièrement à la fin d'un chapitre; je terminerai donc ici ce second livre de mon histoire, pour pouvoir le présenter, avec la dignité qui lui appartient, au commencement du livre suivant.



## LIVRE III

HISTOIRE DU BEAU RÈGNE DE WOUTER VAN TWILLER

### CHAPITRE PREMIER

Du célèbre Wouter Van Twiller.

Ses incomparables qualités et son inexprimable sagesse  
dans le procès de Wandle Schoonhoven et de Barent Blecker.  
Grande admiration du public à ce sujet.

QU'ELLE EST PÉNIBLE ET DIGNE DE PITIÉ la tâche de l'homme sensible qui écrit l'histoire de son pays natal ! A-t-il à retracer des malheurs et des crimes, triste narrateur, il baigne de ses larmes la page douloureuse. A-t-il à redire des temps heureux et prospères ; l'époque la plus fortunée le fait soupirer encore en songeant qu'elle a disparu pour toujours. Je ne sais pas si la chose est due à mon amour immodéré pour la simplicité des temps anciens ou à cette sorte de tendresse de cœur qui distingue tout historien sentimental, mais je confesse franchement que je ne puis jeter un regard rétrospectif sur les plus heureux jours de notre pays, époque que je suis maintenant occupé à écrire, sans tomber dans un profond accablement. C'est d'une main tremblante que je soulève le voile de l'oubli qui cache à tous les yeux les modestes vertus de nos ancêtres, et, à mesure que leurs formes majestueuses apparaissent à mon imagination, je me prosterne

humblement devant leurs ombres respectables.

Tels sont mes sentiments quand je me retrouve dans l'ancienne demeure des Knickerbocker, et quand je passe une heure solitaire dans la chambre où sont suspendus les portraits de mes aïeux, enveloppés de poussière comme les formes qu'il représente. C'est avec un pieux respect que je contemple les figures de ces célèbres citoyens qui m'ont précédé, d'un pas ferme, dans le chemin de la vie, et dont le sang calme et tranquille circule maintenant dans mes veines appauvries, y ralentissant graduellement son cours, jusqu'au moment peu éloigné où il s'arrêtera pour toujours!

Ces portraits, me dis-je, ne sont que de frêles monuments destinés à nous transmettre la mémoire de grands hommes qui furent jadis florissants, mais dont la poussière repose hélas! depuis longtemps dans cette tombe vers laquelle mes pas m'entraînent malgré moi. À mesure que je parcours cette chambre obscure, abimé dans des réflexions mélancoliques, les sombres images qui m'entourent semblent presque revenir furtivement à l'existence, leurs traits s'animent, leurs yeux suivent tous mes mouvements! Entraîné par les prestiges de mon imagination, je me crois presque entouré des ombres de ces augustes morts et conversant avec les héros des vieux âges! Ah! malheureux Diedrick, né dans un siècle dégénéré, abandonné aux rigueurs de la fortune, étranger dans la terre natale, où tu achèves un pénible pèlerinage, sans enfants, sans épouse, dont les larmes puissent au moins se mêler aux tiennes, tu es condamné à errer inaperçu dans ces rues où la foule s'agite, et à te voir repoussé, par de nouveaux venus, de ces belles régions où tes ancêtres exercèrent jadis le suprême pouvoir!

Mais ne souffrons pas que l'homme prenne ainsi la place de l'historien, et craignons, entraînés par les souvenirs radoteurs de vieil âge, de nous arrêter, avec une complaisance trop prolix, sur les jours vertueux des patriarches, jours heureux de repos et de simplicité qui ne se lèveront plus sur la délicieuse île de Mannahata!

Wouter (ou Watter) Van Twiller descendait d'une longue suite de bourgmestres hollandais qui avaient successivement coulé leurs jours dans un doux assoupissement, qui s'étaient engraisés

sur les bancs de la magistrature à Rotterdam, et qui s'étaient comportés avec tant de sagesse et de convenance, qu'on n'avait jamais entendu parler d'eux; avantage qui, après celui d'être universellement applaudi, devrait être le plus ambitionné par tout membre sage de la magistrature ou du gouvernement.

Son surnom de Twiller passe pour être une corruption du nom originel Twifler, qui, traduit en anglais, signifie *Doubter* (l'indécis), nom qui peint admirablement ses habitudes dubitatives. Car, quoique ce fût un homme renfermé en lui-même comme une huitre, et d'une disposition si profondément méditative qu'il proférait à peine autre chose que des monosyllabes, il n'en savait pas plus prendre un parti sur un point douteux, ce que ses partisans expliquaient avec une clarté parfaite, en disant qu'il concevait toujours chaque sujet sur une si grande échelle, qu'il n'avait pas de place dans la tête pour le retourner et l'examiner dans tous les aspects; de sorte qu'il restait toujours dans le doute, par une conséquence toute simple de l'étonnante immensité de ses idées.

Certaines gens attirent l'attention par deux moyens tout contraires, l'un est de parler beaucoup en pensant peu, l'autre de se taire en ne pensant pas du tout. C'est par le premier, que tant d'hommes vains, prétentieux et superficiels se font une réputation d'esprit; c'est par le second, que tant de lourdes bêtes parviennent, comme le hibou, le plus stupide des oiseaux, à se faire décerner par un monde connaisseur tous les attributs de la sagesse: ceci, soit dit en passant, est une remarque faite en passant, et je ne voudrais pour rien au monde que l'on suppose que je vise au travers elle le gouverneur Van Twiller. C'était au contraire un véritable sage... de Hollande, qui n'aurait jamais dit une drôlerie, et d'une si imperturbable gravité, que, dans tout le cours d'une longue et heureuse vie, on ne le vit ni rire, ni même sourire une seule fois! Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais on n'agita devant lui la plus simple des questions, de celles même que trancherait au premier aperçu l'esprit le plus vulgaire et le plus borné, sans que le fameux Wouter promenât d'abord autour de lui un regard mystérieux et vague, secouât sa grosse tête, et, après avoir fumé cinq minutes avec un redoublement

d'application, observât sagement qu'il lui restait des doutes sur la chose. Ce qui lui valut avec le temps, une réputation d'homme peu crédule, et qui s'en laissait difficilement imposer.

Toute la personne de ce vieux et illustre magistrat offrait des proportions aussi nobles et aussi régulières que si elle eût été moulée par les mains d'un habile statuaire hollandais, comme modèle de grandeur et de majesté. Il avait cinq pieds de haut et six de circonférence. Sa tête était une sphère parfaite et d'une si prodigieuse dimension, que Dame Nature, malgré toute l'adresse qui distingue son sexe, eût été fort embarrassée de construire un cou capable de la soutenir; elle s'était donc sagement abstenue de le tenter et l'avait solidement établie sur le sommet de l'échine, tout juste entre les deux épaules. Son corps, de forme oblongue, était particulièrement volumineux vers le bas, ce que la Providence avait sagement calculé pour un homme d'habitudes sédentaires, et qui avait une invincible aversion pour le frivole exercice de la marche. Ses jambes, quoiqu'excessivement courtes, avaient une solidité proportionnée au poids qu'elles devaient soutenir, de sorte, que lorsqu'il était debout, il ne ressemblait pas peu à un énorme baril de bière; sa face, cet infallible miroir de l'esprit, présentait une vaste étendue de chair bien lisse, que ne gâtait aucun de ces angles, aucune de ces lignes qui défigurent les visages humains, par ce que l'on appelle *expression*. Deux petits yeux gris brillaient faiblement au milieu de cette figure, comme deux petites étoiles dans un ciel nébuleux, et ses joues rebondies, qui semblaient avoir relevé un péage sur tout ce qui lui entrait dans la bouche, étaient merveilleusement diaprées et fouettées de rouge ponceau comme des pommes de spitzenberg.

Ses habitudes étaient aussi régulières que ses proportions; il faisait journellement quatre repas, dont chacun lui prenait exactement une heure; il en consacrait huit à fumer et à douter, et dormait pendant les douze autres. Tel était le fameux Wouter Van Twiller, homme vraiment philosophe; car son esprit était ou élevé au-dessus ou tranquillement fixé au-dessous des soucis et des embarras de ce monde. Il y avait vécu pendant des années sans éprouver la moindre curiosité de savoir si c'était le soleil qui tournait autour de lui ou lui autour du soleil, et il avait regardé

pendant plus d'un demi-siècle la fumée de sa pipe s'élever en tourbillon vers le ciel, sans se troubler une fois la tête de ces nombreuses théories dont un philosophe se serait torturé le cerveau en cherchant pourquoi cette fumée montait au-dessus de l'air environnant.

Il présidait son conseil avec beaucoup de pompe et de majesté; il était assis dans un vaste et solide fauteuil de chêne, tiré originairement des célèbres forêts de La Haye, fabriqué par un habile ouvrier d'Amsterdam, et dont les bras et les pieds artistement sculptés figuraient des serres d'aigle gigantesques. Il avait pour sceptre une longue pipe turque travaillée, en bois de jasmin et ambre, et qui avait été offerte à un stathouder hollandais lors de la conclusion d'un traité avec une des petites puissances barbaresques. C'est ainsi qu'établi dans ce fauteuil somptueux, fumant cette pipe magnifique, et agitant son genou droit par un mouvement constant et régulier, il restait, pendant des heures entières, les yeux fixés sur une petite vue d'Amsterdam, qui, entourée d'un cadre noir, était suspendue en face de lui à la muraille de la chambre du conseil. On a dit aussi, que quand il y avait sur le tapis quelque délibération plus longue et plus embrouillée que de coutume, le fameux Wouter avait soin, pour ne pas se laisser distraire par les objets extérieurs, de fermer complètement les yeux pendant deux bonnes heures, et, dans ce cas, l'agitation intérieure de son esprit se manifestait par certains sons gutturaux fort réguliers, dans lesquels ses admirateurs voyaient la preuve du violent combat que se livraient ses doutes et ses opinions.

Ce n'est qu'avec des difficultés infinies que j'ai pu rassembler ces anecdotes biographiques sur le grand homme en question; les documents qui le concernent étaient si vagues, si dispersés, et quelquefois si peu authentiques que je me suis vu forcé d'abandonner la recherche de quelques-uns, et d'en rejeter plusieurs autres qui eussent peut-être rendu plus vif le coloris de son portrait.

J'avais d'autant plus à cœur de peindre fidèlement la personne et les habitudes du célèbre Van Twiller, qu'il fut non seulement le premier, mais encore le meilleur gouverneur qui ait jamais tenu

les rênes du pouvoir dans cette ancienne et respectable province. Son règne fut même si doux et si tranquille que je ne vois pas que toute sa durée offre un seul exemple de sévérité envers un coupable. Signe indubitable que c'était un chef miséricordieux, et dont le règne ne peut être comparé qu'à celui de l'illustre roi Log, dont on insinue que le célèbre Van Twiller descendait en ligne directe.

Le premier pas de cet excellent magistrat dans la carrière fut signalé par un exemple de sagacité judiciaire qui offrit le présage flatteur d'une administration sage et équitable. Le matin qui suivit son installation solennelle, et tandis qu'il expédiait, pour déjeuner, un immense plat de terre rempli de lait et de pudding à l'indienne, il fut subitement interrompu par l'entrée d'un certain Wandle Schoonhoven, vieux et très important bourgeois de Nieuw Amsterdam, qui se plaignait amèrement d'un nommé Barant Blecker, lequel aurait frauduleusement refusé d'en venir à un règlement de comptes, parce qu'ils présentaient une forte balance en faveur dudit Wandle. J'ai déjà fait observer que le gouverneur Van Twiller n'aimait point les longs propos; il aimait tout aussi peu les longues écritures, et encore moins les interruptions quand il déjeunait. Après avoir attentivement écouté la plainte de Wandke Schoonhoven, tout en grommelant et s'empiffrant, double opération dont l'une signifiait: « J'aime le pudding », et l'autre: « J'entends votre affaire », il appela son constable, et tirant de son gousset un gros couteau en forme d'eustache, il le fit porter à l'accusé comme mandat d'amener, y ajoutant, pour légalisation, l'envoi de sa tabatière.

Cette expéditive procédure n'eut pas moins d'effet dans ces jours d'innocence que l'anneau du grand Haroun Alraschid parmi les vrais croyants. Les deux parties confrontées devant le gouverneur, chacune d'elles produisit un livre de comptes écrit dans un langage et avec des caractères qui eussent fait donner au diable tout autre qu'un commentateur hollandais ou un savant déchiffreur d'obélisques égyptiens. Le sage Wouter les prit l'un après l'autre, et après les avoir pesés dans ses mains et en avoir soigneusement compté les feuilles, il éprouva de tels doutes qu'il fuma pendant une demi-heure sans dire un

mot; enfin, s'appuyant le doigt sur le nez, et fermant les yeux un moment de l'air d'un homme qui vient de saisir une idée subtile, il ôta lentement sa pipe de sa bouche, exhala une longue colonne de fumée, et prononça, avec une gravité et une solennité merveilleuses, qu'ayant soigneusement pesé les livres, compté leurs feuillets, et y reconnaissant tout juste même poids et même épaisseur, l'opinion finale de la cour était que les comptes se trouvaient parfaitement balancés, en vertu de quoi Wandle et Barent se donneraient réciproquement un reçu et le constable paierait les frais.

Cette décision, étant immédiatement connue, répandit une joie générale dans Nieuw Amsterdam, car le peuple vit aussitôt qu'il avait affaire à un magistrat aussi sage qu'équitable; mais le plus heureux des effets qu'elle produisit, c'est que nul autre procès ne s'éleva dans le cours de son administration; et la charge de constable tomba tellement en décadence, que, pendant de longues années, on ne vit plus un seul de ces messieurs dans la province. Si je me montre aussi minutieux dans les détails de cette affaire, ce n'est pas seulement parce qu'elle me semble digne de figurer parmi les jugements les plus sages et les plus justes qui nous aient été transmis, et d'être offerte comme telle à la méditation des magistrats modernes; c'est aussi parce qu'elle fit époque dans l'histoire du célèbre Wouter, cette circonstance étant la seule dans toute sa vie où on l'ait jamais vu se décider à quelque chose.

## CHAPITRE II

**Contenant quelques détails  
sur le grand conseil de Nieuw Amsterdam,  
ainsi que de diverses raisons hautement philosophiques  
qui prouvent qu'un alderman devrait toujours être gras.  
Autres particularités sur l'état de la province.**

EN TRAITANT DES PREMIERS GOUVERNEURS de cette province, je prie mes lecteurs de ne pas les confondre, sous les rapports de pouvoir et de dignité, avec les dignes personnages qu'on appelle dérisoirement gouverneurs dans cette république éclairée. Malheureuses victimes de la popularité qui sont, de fait, les êtres les plus dépendants et les plus asservis de tout le pays. Condamnés à supporter en secret les coups d'éperon et les corrections de leur partie, il leur faut subir en même temps les moqueries et les outrages du reste des hommes, et, semblables à l'oie qui sert de but aux tireurs pendant les fêtes de Noël, ils ne semblent mis en évidence que pour recevoir les traits de tous les étourneaux et de tous les vagabonds de la contrée. Les gouverneurs hollandais jouissaient, au contraire, de cette autorité sans bornes dont sont revêtus tous les chefs de colonies ou autres possessions lointaines. Ils étaient en quelque sorte despotes absolus dans leurs petits domaines. Passant, si tel était leur bon plaisir, par-dessus les lois et l'Évangile sans en devoir compte à personne, sinon à la métropole, qui, on le sait bien, est étonnamment sourde à toute plainte contre ses gouverneurs, pourvu qu'ils accomplissent le principal devoir de leur charge, celui de pressurer le pays. Grâce à cette importante observation, mon lecteur sera moins surpris et moins incrédule, si, dans le cours de cette authentique histoire, il vient à rencontrer par hasard quelque gouverneur agissant d'autorité et se montrant indépendant des opinions de la multitude.

Pour seconder l'indécis Wouter dans la difficile affaire de la législation, on nomma un conseil de magistrats qui devait particulièrement s'occuper de la police. Cet illustre corps se

composait d'un *schout*, ou bailli, dont les pouvoirs participaient de ceux qu'ont actuellement les maires et shérifs; de cinq bourgmestres, charge équivalente à celle d'alderman; et de cinq *shepens*, qui faisaient auprès des bourgmestres l'office de valets, d'âmes damnées et de porte-bouteilles, comme le font aujourd'hui, près de leur chef, les aldermen adjoints, leurs attributions étant de remplir la pipe des nobles bourgmestres, de courir les marchés en quête de morceaux délicats pour les diners de corporation, et de rendre enfin tels autres petits services qui pouvaient être accidentellement requis. Il était en outre tacitement convenu, quoique ce ne fût pas spécialement enjoint, qu'ils se regarderaient comme le but des pointes d'esprit, tant soit peu émoussées, des bourgmestres, et riraient à gorge déployée à chacune de leurs plaisanteries. Mais l'occasion de remplir ce dernier devoir était alors aussi rare qu'aujourd'hui, et l'on en fit bientôt remise entière, vu la fin tragique d'un gros petit *schepen*, qui mourut de suffocation en faisant d'inutiles efforts pour rire d'une des meilleures plaisanteries du bourgmestre Van Zandt.

En échange de ces humbles services, on leur permettait de dire *oui* et *non* à la table du conseil, et de suivre en quelque sorte le cours de la cuisine publique, désirable privilège qui leur valait la gracieuse autorisation de boire, manger et fumer à tous les galas officiels, ou même de contrebande, pour lesquels les anciens magistrats n'étaient pas moins fameux que leurs modernes successeurs. La place de *schepen* était donc, comme celle d'alderman adjoint, vivement convoitée par tous les bourgeois d'une certaine classe qui, avec un gout prononcé pour la bonne chère, et l'humble ambition d'être de grands hommes en miniature, avaient la soif d'une petite et courte autorité qui en fit la terreur des cabarets et des prisons, qui leur donnât les moyens de régenter l'obséquieuse pauvreté, le vice vagabond, la prostitution éhontée, tous les torts nés de la misère et de la faim, et qui mît à leurs ordres une meute de *happe-chair* et de mouchards dix fois plus fripons que ceux auxquels ils donnaient la chasse. Mes lecteurs excuseront cette colère soudaine, qui, je le confesse, est inconvenante chez un grave historien, mais j'ai une mortelle antipathie pour les mouchards, les *happe-chairs*, et les

petits grands hommes.

Les anciens magistrats de cette cité n'avaient pas moins de rapport avec ceux de notre temps par les formes, l'ampleur et l'intelligence, que par les prérogatives et les privilèges. Les bourgmestres, comme nos aldermen, étaient généralement choisis au poids, et non seulement au poids du corps, mais aussi à celui de la tête. C'est une maxime mise en pratique dans toutes les villes bien pensantes et bien réglées, qu'un alderman doit être gras, et la sagesse de cette maxime peut être prouvée jusqu'à l'évidence. Que le corps soit en quelque sorte l'image de l'esprit, ou plutôt que l'esprit soit moulé par le corps, comme le plomb fondu par l'argile où il est jeté, c'est une assertion reproduite par bon nombre de philosophes qui ont fait de la nature humaine leur principale étude, car, comme l'observe un érudit de cette ville même, « il existe une relation constante entre le caractère moral de tous les êtres intelligents et leur constitution physique, entre leurs habitudes et la structure de leurs corps. » Ainsi, nous voyons qu'un corps fluet et exigü est généralement accompagné d'un esprit pétulant, vif et tracassier ; soit que l'esprit use le corps par sa continuelle agitation, soit que le corps, n'offrant pas à l'esprit une place suffisante, le tienne incessamment dans un état de gêne qui le fait s'agiter, se tourmenter et se fatiguer par suite du malaise de sa situation ; au lieu qu'une ronde, grasse et lourde circonférence renferme toujours un esprit calme, tranquille et assoupi comme elle. Nous pouvons observer que nos bourgeois corpulents et bien nourris sont, en général, très attachés à leur bien-être et à leur commodité, ennemis du bruit, des querelles et du désordre : et surement personne n'est supposé devoir plus s'occuper de la tranquillité publique que celui qui est si soigneux de la sienne. Qui a jamais entendu dire qu'un homme replet se soit mis à la tête d'une émeute, ou ait figuré dans des rassemblements tumultueux ? Non, non, ce sont vos hommes maigres et affamés qui sont continuellement à houspiller la société et à mettre tous ses membres en rumeur.

Le divin Platon, dont les doctrines ne sont pas suffisamment méditées par les philosophes du siècle actuel, alloue trois âmes à chaque homme : la première, immortelle et raisonnable, a son

siège dans la tête, pour qu'elle puisse dominer et régler le corps, la seconde se compose de passions irascibles et impérieuses, qui restent campées autour du cœur comme des puissances belligérantes; la troisième enfin, mortelle et sensuelle, privée de raison, grossière et brutale dans ses penchants, est enchaînée dans la partie abdominale, afin que l'âme divine ne puisse pas être troublée par ses voraces rugissements. Or, d'après cette excellente théorie, n'est-il pas clair comme le jour qu'un gros et gras alderman doit, selon toute vraisemblance, avoir l'esprit le plus régulier et le mieux conditionné? Sa tête, comme un immense appartement sphérique, contient une masse prodigieuse d'épaisse cervelle, au milieu de laquelle l'âme raisonnable repose, mollement couchée comme sur un lit de plumes, pendant que les yeux, qu'on peut considérer comme les fenêtres de cette chambre, sont habituellement demi-clos, pour que son sommeil ne soit point troublé par les objets extérieurs. Une âme aussi commodément logée, et ainsi protégée contre toute agitation, est évidemment mieux disposée à remplir ses fonctions avec aisance et régularité; de son côté, l'âme mortelle et malfaisante qui, reléguée dans le ventre, pourrait allumer, par sa furie et ses rugissements, la colère de l'âme irascible, dont le siège est auprès du cœur, et rendre ainsi l'homme ombrageux et querelleur quand il est affamé; cette âme mortelle, dis-je, est, à force de bonne chère, complètement ramenée au calme, au repos et au silence. C'est alors que toutes les bonnes qualités et les tendres affections, assoupies jusqu'à cet instant, se réveillent enfin, et, trouvant le cerbère endormi, se font adroitement jour, reprennent courage, se parent de leurs charmes les plus séduisants, et s'emparent de toutes les facultés de l'homme, qu'elles disposent à la gaité, à la bonne humeur, et à la bienveillance envers ses semblables.

Comme un conseil de magistrats formés sur ce modèle ne pense que très peu, il y a d'autant moins de chances pour qu'on s'y querelle au sujet d'opinions favorites; et, comme ils ne traitent généralement qu'après un copieux diner, ils sont naturellement disposés à se montrer doux et indulgents dans l'exercice de leurs devoirs. Charlemagne le savait bien quand il défendit (triste mesure qu'attestent ses Chartes, et que je ne lui pardonnerai

jamais!), quand il défendit, dis-je, à tous magistrats de tenir cour de justice sans être à jeun... Une telle défense eut, j'en suis certain, le plus cruel résultat pour les pauvres prévenus de son royaume. Plus humaine et plus éclairée, la génération actuelle a pris une marche opposée, et s'est arrangée de manière que les aldermen sont les hommes les mieux nourris de la nation, se régaland copieusement des mets les plus succulents du pays, et se gorgeant tellement d'huitres et de tortues, qu'ils finissent, avec le temps, par acquérir l'activité des unes, et la forme, la démarche, et la graisse verdâtre des autres. Par une conséquence de tout ceci, je le répète, ces repas surabondants procurent à leur âme, tant raisonnable qu'irraisonnable, une si douce paix, une égalité si constante, que l'invariable monotonie de leurs opérations respectives est devenue proverbiale, et les profondes lois qu'ils décrètent dans l'assoupissement de la digestion dorment aussi, comme lettres closes, sans que les législateurs songent jamais à les faire exécuter quand ils s'éveillent. En un mot, nos bons gros ventrus de bourgmestres représentent ces dogues vigoureux et bien nourris qui, dormant tranquilles à l'entrée du logis, sont toujours là pour le garder ou le défendre. Mais mettre en place, comme on l'a fait de temps à autre, un sec, maigre, et turbulent candidat, autant vaudrait confier à un lévrier la garde de votre maison, et atteler en cheval de course au gros fourgon que traient vos bœufs.

Les bourgmestres donc étaient, comme je l'ai déjà dit, sagement choisis au poids, et les *schepens* ou sous-aldermen, étaient nommés pour les escorter et manger leurs restes; mais par la suite, quand ces derniers, à force de bonne chère et d'embonpoint, avaient acquis une pesanteur suffisante, tant de corps que de cervelle, ils devenaient eux-mêmes très éligibles comme bourgmestres, emploi vers lequel ils se frayaient la route à coup de dents, comme une souris fait son chemin et s'établit enfin dans un gros, gras et odorant fromage de Hollande.

On ne peut rien comparer aux profondes délibérations qui eurent lieu entre le célèbre Wouter et ses dignes associés, si ce n'est peut-être celles de quelques-unes de nos corporations modernes. Ils restaient assis pendant des heures entières, moitié

fumant, moitié sommeillant sur les affaires publiques, sans qu'un mot interrompît jamais cette parfaite tranquillité, si nécessaire aux graves réflexions. Sous leur sage gouvernement, la jeune colonie prit un développement rapide et vigoureux, s'élevant graduellement du milieu des bois et des marais, et offrant cet aspect mélangé de ville et de campagne ordinaire à toutes les cités naissantes; témoin la ville de Washington, cette immense métropole qui figure aujourd'hui si glorieusement sur le papier.

Quel agréable tableau c'était alors que celui de l'honnête bourgeois assis comme un ancien patriarche, sur un banc, devant sa maison blanche, à l'ombre d'un gigantesque sycomore ou d'un saule pleureur! Là, pendant la chaleur d'une journée d'été, il fumait sa pipe, rafraîchi par les douces brises du sud, et écoutant, dans un voluptueux silence, le gloussement de ses poules et de ses oies, et le grognement sonore de ses pourceaux, mélodieux concert de nos métairies, dont le son peut d'autant mieux s'appeler *argentin*, qu'il apporte à l'oreille l'assurance certaine d'un bénéfice solide au marché voisin.

Le spectateur moderne qui parcourt les rues de cette ville populeuse peut à peine se faire une idée de l'aspect différent qu'elle représentait dans les jours primitifs de l'Indécis. Le bourdonnement affairé de la multitude, les éclats de la joie populaire, le roulement continu des élégants équipages, le bruit criard des maudites charrettes, et tous les sons divers et assourdissants d'un commerce actif, étaient inconnus dans la colonie de Nieuw Amsterdam; l'herbe croissait librement sur les grands chemins; le mouton bêlant et le veau folâtre et léger se jouaient dans les verdoyants guérets transformés aujourd'hui en promenades, où les oisifs vont prendre leur exercice du matin; le renard fripon et le loup vorace erraient furtivement dans les bois à l'endroit même où l'on voit à présent le repaire de Gomez et de ses honnêtes confrères les agents de change; enfin, des troupeaux d'oies criardes gloussaient dans des champs dont les échos ne répètent aujourd'hui que les vociférations de la canaille qui s'enivre à la taverne patriotique de Martling et au wigwam de Tammany.

Dans ce bon temps régnait une heureuse égalité de rang et de

fortune, également éloignée de l'arrogance qui suit la richesse, et de l'envieuse servilité qui naît de la misère; et ce qui, selon moi, contribue le plus à la tranquillité et à l'harmonie entre les hommes, c'est que cette désirable égalité étendait son niveau jusque sur les intelligences. On eût dit que celles des bons bourgeois de Nieuw Amsterdam avaient toutes été jetées dans le même moule; c'étaient de bons gros esprits tout ronds, qui semblaient fabriqués à la grosse comme ces marchandises de pacotille toujours bonnes pour l'usage commun.

Ainsi voyons-nous encore ces esprits honnêtes et obtus en possession générale de nos emplois et honneurs municipaux, tandis que nos subtils intellects semblent, comme certains rasoirs, trop affilés pour le service ordinaire. Je sais qu'il est d'usage de déclamer contre l'inégale distribution des richesses, et d'y voir une inépuisable source de jalousies, de querelles et de tourments. Mais moi je suis persuadé, au contraire, que c'est la maudite inégalité de nos facultés mentales qui, plus que toute autre cause, porte le désordre et la désunion dans les sociétés, toujours troublées (je l'ai remarqué) par ces gens capables et entendus qui se croient plus habiles que tous les autres. Heureusement pour Nieuw Amsterdam on n'y connaissait rien de pareil; les mots de science, d'éducation, de gout et de talent y étaient ignorés; un brillant génie était un animal inconnu, et une femme savante y aurait été regardée avec autant d'étonnement qu'une grenouille avec des cornes ou un dragon enflammé. Nul ne paraissait en savoir plus que son voisin, et nul, au fait, n'en savait plus que n'en doit savoir un brave homme qui n'a d'autre affaire que les siennes. Le curé et le greffier du conseil étaient les seuls du pays qui sussent lire, et le sage Van Twiller ne signait jamais autrement qu'avec une croix.

Oh, trois fois heureux petit bourg! Dans la pleine sécurité de ton innocente insignifiance, tu n'excitais ni l'attention ni l'envie du monde, tu ne connaissais ni l'ambition, ni l'orgueil, ni les richesses, ni les soins inquiétants qu'elles entraînent! Et, de même qu'aux beaux jours de l'homme on vit les dieux visiter et bénir sa demeure champêtre, de même, à l'époque pastorale de Nieuw Amsterdam, le bon saint Nicolas, nous dit-on, visitait

souvent sa ville chérie dans l'après-midi d'un jour de fête, faisant rouler joyeusement son char sur le sommet des arbres et sur le toit des maisons, et tirant même parfois de son gousset de riches présents qu'il jetait à ses favoris par le tuyau de leurs cheminées. Au lieu que, dans ce siècle dégénéré, dans ce siècle de fer, il ne nous montre jamais l'éclat de son visage, il ne nous visite jamais, si ce n'est une seule nuit de l'année où les descendants des patriarches le reconnaissent au bruit aigu qu'il fait en passant par la cheminée, comme s'il la ramenait, mais il restreint ses dons, et n'en favorise que les enfants, en signe de l'abâtardissement des pères.

Tels sont les heureux et probables effets d'un gouvernement puissant; la province des Nouveaux Pays-Bas, destituée de richesses, possédait une douce tranquillité que ne rachètera jamais toute son opulence. Elle ne connaissait ni commotions publiques, ni querelles particulières, ni partis, ni sectes, ni schisme, ni persécutions, ni procès, ni punitions; on n'y voyait ni conseillers, ni avocats, ni huissiers, ni bourreaux. Chaque homme s'occupait tranquillement du peu d'affaires que lui envoyait la Providence ou les négligeait selon son bon plaisir, sans demander l'avis de son voisin. Personne alors ne se mêlait de choses au-dessus de son intelligence; nul ne fourrait son nez dans les affaires d'autrui, nul, dans l'excès de son zèle à décrier le caractère des autres, ne négligeait de corriger le sien et de réformer sa conduite, en un mot, chaque respectable citoyen vivait avec une telle régularité, qu'il mangeait sans faim, buvait sans soif, et, qu'il eût sommeil ou non, allait toujours se coucher en même temps que le soleil et les poules: toutes choses qui étaient du meilleur effet sur la population, et ce, à tel point que, dans tout le pays, chaque femme dévouée se faisait un devoir, m'a-t-on dit, d'enrichir son mari d'un marmot par an... tout au moins, et souvent de deux. Or, cette surabondance de bonnes choses étant évidemment le véritable luxe de la vie, suivant la maxime favorite des Hollandais, « *plus qu'assez fait le régal* », toute chose allait au mieux, et pour me servir des mots habituellement employés par les historiens pour exprimer le bonheur du pays, « la province entière jouissait du plus parfait repos et de la plus profonde tranquillité. »

### CHAPITRE III

**Comment la ville de Nieuw Amsterdam  
sortit de la vase et devint merveilleusement policée.  
Peinture des mœurs de nos aïeux.**

BIEN DIFFÉRENTS SONT LES GOUTS et la disposition d'esprit des littérateurs éclairés qui parcourent les pages de l'histoire! Il en est dont le cœur déborde, pour ainsi dire, de courage, et dont la valeur, vierge encore, travaille, fermente et bouillonne, comme un baril de vin de Champagne, ou, si on l'aime mieux, comme le sein d'un capitaine de milice nouvellement sorti des mains du tailleur. Cette vaillante classe de lecteurs ne se plaît qu'au milieu d'horribles et sanglantes batailles, il leur faut incessamment assiéger des forts, saccager des villes, faire sauter des mines, affronter la bouche du canon, charger la baïonnette, et, d'un bout du volume à l'autre, se gorger de carnage et de poudre à canon; d'autres, dont l'imagination, sans être aussi martiale, n'en est pas moins ardente, et qui sont en outre un peu enclins au merveilleux, s'arrêtent avec un singulier plaisir sur les descriptions de prodiges, d'évènements extraordinaires, de dangers auxquels on n'échappe que de l'épaisseur d'un cheveu, d'aventures téméraires, et autres étonnantes merveilles qui frisent de près la dernière borne du possible. Il est une troisième classe qui, pour n'en pas parler considérément, a seulement un tour d'esprit plus frivole, et n'effleure les annales du temps passé ou les pages d'un roman, que pour se délasser ou y chercher un innocent plaisir; cette classe se délecte singulièrement au milieu des trahisons, des exécutions, des enlèvements, des meurtres, des incendies, et autres crimes hideux qui, comme le piment employé en cuisine, donnent du piquant et de la saveur aux fades détails de l'histoire; enfin, douée de dispositions plus philosophiques, une quatrième classe pâlit sur les chroniques poudreuses de l'Antiquité, pour y chercher et y suivre les opérations de l'esprit humain, ce changement graduel que le progrès des lumières, les vicissitudes des évènements et l'influence des situations diverses ont apporté dans les hommes et dans les mœurs.

Si les trois premières classes de lecteurs que je viens de citer ne trouvent que peu de sujets d'amusement dans le règne tranquille de Wouter Van Twiller, je les supplie de prendre patience pendant, quelque temps, et de supporter le fastidieux tableau de bonheur, de paix et de prospérité que m'oblige à tracer mon devoir de fidèle historien, et je leur promets qu'aussitôt qu'il me sera possible de tomber sur quelque événement horrible, extraordinaire ou inadmissible, il y aura du malheur si je ne parviens à en tirer pour eux quelque amusement. Ceci posé, je m'adresse avec complaisance à la quatrième classe de mes lecteurs, classe composée d'hommes, ou peut-être de femmes, suivant mon cœur, gens graves, philosophes, studieux, aimant à analyser les caractères, à remonter aux causes premières, et à relancer ainsi une nation à travers un labyrinthe d'innovations et de perfectionnements. De tels lecteurs seront naturellement empressés de contempler les premiers développements de la colonie nouvellement éclosée, ainsi que les mœurs et les usages qui prédominaient parmi ses habitants pendant le règne paisible de Van Twiller ou l'Indécis.

Je n'abuserai cependant point de leur patience en décrivant minutieusement la croissance et les progrès de Nieuw Amsterdam. Leur imagination suffira sans doute pour leur en représenter les bons bourgeois comme autant de laborieux et persévérants castors poursuivant leurs travaux avec lenteur et sûreté. Ils verront la hutte de bois grossier, heureusement transformée en magnifique maison hollandaise, avec sa façade de briques, ses fenêtres vitrées et son toit en tuiles; les champs couverts d'épaisses broussailles, métamorphosés en beaux jardins plantés de choux; et le timide aventurier changé en important bourgmestre. Ils se figureront en un mot cette marche ferme, silencieuse et constante vers la prospérité qui appartient aux cités sans orgueil ni ambition, que protège un bon gouvernement, et dont les citoyens ne font rien avec précipitation.

Le sage conseil, comme je l'ai dit dans un chapitre précédent, ne pouvant arrêter aucun plan pour la construction de la ville, les vaches, dans un louable accès de patriotisme, prirent ce soin à leur charge particulière, et, en allant au pâturage, tracèrent, à

## HISTOIRE DE NEW YORK

travers les buissons, des sentiers de chaque côté desquels le bon peuple bâtit ses maisons ; ce à quoi on doit attribuer la direction tortueuse et pittoresque qui distingue encore aujourd'hui certaines rues de New York.

Les maisons de la première classe étaient généralement construites en bois, excepté le pignon qui était en petites briques hollandaises noires et jaunes, et qui faisait toujours face à la rue ; car nos ancêtres, comme leurs descendants, donnaient beaucoup à l'apparence, et étaient cités pour mettre toujours le meilleur pied en avant. Chaque étage de la maison était toujours abondamment pourvu de larges portes et de petites fenêtres. La date de leur construction était également indiquée par des chiffres en fer incrustés sur la façade, et l'on voyait perché sur le sommet du toit un fier petit coq faisant girouette, pour dévoiler à sa famille l'important secret du côté d'où soufflait le vent. Ces girouettes, il est vrai, comme celles qui figurent sur le haut de nos clochers, indiquaient à la fois tant de vents divers, que chaque personne pouvait en avoir un à sa guise ; mais les plus francs et les plus loyaux citoyens se réglaient toujours sur la girouette du gouverneur, qui était certainement la plus exacte, vu qu'un domestique de confiance était chargé d'y grimper tous les matins pour la tourner du côté convenable.

Dans ces bons temps de simplicité et d'innocence, une propreté minutieuse était le grand principe de l'économie domestique, et le signe incontestable auquel se reconnaissait partout une habile ménagère, titre qui, pour nos très peu savantes grands-mères, était *le nec plus ultra* de l'ambition. La grande porte d'entrée ne s'ouvrait jamais que pour les mariages, les funérailles, le premier jour de l'an, la fête de saint Nicolas, ou autres solennités semblables. Elle était ornée d'un magnifique marteau de fer artistement travaillé en forme de tête de dogue, et quelquefois de tête de lion. Ce marteau était journellement frotté avec un zèle si religieux, qu'il était souvent usé par les soins même employés à sa conservation. La maison entière était dans un état d'inondation perpétuelle, sous la discipline des torchons, des balais et des brosses, et les bonnes ménagères de ce temps étaient des espèces d'animaux amphibies, qui aimaient, par-dessus tout,

à barboter dans l'eau, si bien qu'un historien du temps nous dit gravement que beaucoup de ses belles compatriotes finirent par avoir des doigts membraneux comme les pattes d'un canard, et qu'il doutait peu que, si la chose pouvait être examinée, l'on ne trouvât quelques-unes d'elle ornée d'une queue de sirène. Mais je regarde ceci comme un simple jeu d'imagination, ou, ce qui est pire, comme une atroce calomnie.

Le grand parloir était le *sanctum sanctorum*, où l'on s'abandonnait sans contrainte à la passion du nettoyage. Personne n'avait la permission d'entrer dans cet appartement sacré, si j'en excepte la maîtresse du logis et sa femme de confiance, qui le visitait une fois la semaine pour le nettoyer à fond et mettre chaque chose à sa place; mais elles prenaient toujours la précaution de laisser leurs souliers à la porte, et y entraient pieusement avec leur bas pour toute chaussure. Après avoir frotté le parquet, y avoir répandu une légère couche de sable blanc et fin sur lequel on traçait des courbes, des angles et des losanges avec le manche du balai, après avoir lavé les fenêtres, frotté et brossé les meubles, avoir mis dans la cheminée une nouvelle bourrée de branches vertes, on refermait les fenêtres pour préserver l'appartement des mouches, et la porte en était soigneusement close jusqu'à ce que la révolution du temps eût ramené le jour hebdomadaire du nettoyage.

Quant aux autres membres de la famille, ils ne dépassaient jamais la porte de cette pièce, et se tenaient le plus généralement dans la cuisine. Celui qui aurait vu cette nombreuse maisonnée réunie autour du foyer aurait pu se croire revenu aux heureux jours de simplicité primitive qui flottent devant notre imagination comme des visions dorées. Ces foyers d'une grandeur vraiment patriarcale offraient à chaque membre de la famille une place à laquelle tous avaient un droit égal. Vieux et jeunes, maîtres et domestiques, noirs et blancs, chiens et chats mêmes, y jouissaient d'un privilège commun. Là, le vieux bourgeois restait assis pendant des heures entières dans un silence parfait, fumant sa pipe, regardant le feu avec ses yeux à demi-clos, et ne pensant à rien du tout. Du côté opposé, la ménagère s'occupait activement à filer de la laine ou à tricoter des bas; les

jeunes enfants attroupés autour de l'âtre écoutaient dans une attention muette, le vieux nègre oracle de la famille, qui, niché comme un corbeau dans un coin du foyer, croassait pendant les longues soirées d'hiver les incroyables histoires de sorcières de la Nouvelle-Angleterre, de spectres hideux, de chevaux sans tête, de préservations miraculeuses, et de combats sanglants parmi les Indiens.

Dans ces jours heureux, une famille bien ordonnée se levait toujours avec l'aurore, dinait à onze heures et se couchait avec le soleil. Le diner était invariablement un repas privé, et le gras et vieux bourgeois donnait des signes évidents de mécontentement et de malaise quand il était surpris, dans de telles occasions, par la visite d'un voisin. Mais quoique nos dignes ancêtres éprouvassent cette singulière aversion pour donner à diner, ils n'en entretenaient pas moins les liens d'une intimité sociale par des réunions occasionnelles que l'on nommait « parties de thé ».

Ces élégantes réunions n'avaient généralement lieu que dans la première classe ou la noblesse, c'est-à-dire chez ceux qui ne conduisaient que leurs propres charrettes, et qui ne gardaient de vaches que les leurs. La compagnie s'assemblait communément à trois heures, et se séparait vers six, excepté dans l'hiver, où il était de bon ton de se réunir et de se quitter un peu plus tôt, pour que les dames pussent rentrer chez elles avant la nuit. La table à thé était surmontée d'un immense plat de terre entièrement couvert de tranches de porc frais, frites dans la poêle, coupées en morceaux, et nageant dans le beurre fondu. La société assise à ce joyeux banquet, et ses membres pourvus de fourchettes, chacun luttait d'adresse à darder les morceaux les plus gras de cet énorme plat; on eût cru voir des matelots harponnant une baleine, ou des Indiens transperçant des saumons dans un lac. Quelquefois la table était ornée d'une immense tourte de pommes ou de compotiers pleins de poires et de pêches confites, mais on était toujours sûr d'y trouver un copieux plat de beignets frites dans la graisse de porc, délicieuse friandise à peine connue aujourd'hui dans cette ville, excepté dans les familles hollandaises garanties d'origine.

Le thé était fait dans une superbe théière de Delft, ornée de peintures représentant des groupes joufflus de petits bergers et bergères de Hollande, gardant des cochons; des bateaux voguant dans les airs; des maisons bâties au milieu des nuages ou toute autre ingénieuse fantaisie hollandaise. Les fashionables se distinguaient par leur adresse à renouveler le liquide de la théière au moyen d'une immense bouilloire en cuivre dont la vue seule faisait suer nos jeunes gens à la mode dans ces jours dégénérés. On mettait, pour adoucir ce breuvage, un morceau de sucre auprès de chaque tasse, et la société le grignotait et le suçait alternativement avec le plus grand décorum; par la suite cependant, une habile et économe vieille dame s'avisa, comme perfectionnement, d'en suspendre, au moyen d'une ficelle, un gros morceau au plafond, de sorte qu'on pût se le renvoyer de bouche en bouche; ingénieux expédient dont usent encore quelques maisons d'Albany, mais qui jouit d'une faveur générale à Communipaw, Bergen, Fiat-Bush, et dans tous nos villages purement hollandais.

La plus grande convenance et la plus parfaite dignité de manières régnaient dans ces primitives réunions. Les vieilles femmes n'y étaient ni coquettes, ni minaudières, ni tricheuses; les jeunes y étaient décentes et point babillardes; on n'y avait à souffrir ni l'orgueilleuse suffisance de gens qui ont tout leur esprit dans leur bourse, ni les pasquinades de jeunes sots qui n'en ont pas du tout. Les jeunes dames, au contraire, assises modestement sur leurs chaises de jonc, tricotaient leurs bas de laine et n'ouvraient jamais la bouche que pour dire « *yah Meinbeer* » (oui, monsieur), ou « *yah Vrouw* » (oui, madame) à chaque question qu'on leur adressait, se comportant en tout comme des personnes décentes et bien élevées. Quant aux hommes, ils fumaient tous tranquillement leur pipe et semblaient perdus dans la contemplation des carreaux de faïence bleue et blanche qui décoraient le manteau de la cheminée, et sur lesquels étaient pieusement représentés divers passages de l'Écriture sainte: Tobie et son chien, par exemple, y figuraient avec avantage; Aman s'y faisait remarquer d'une manière distinguée au haut de son gibet; et l'on y voyait Jonas s'élançant courageusement de sa baleine,

comme arlequin à travers un tonneau enflammé.

La société se séparait sans bruit et sans confusion, chacun retournait chez soi au moyen de son propre équipage, c'est-à-dire au moyen du véhicule dont la nature l'avait pourvu, excepté toutefois ceux qui étaient assez riches pour avoir un fourgon : les hommes accompagnaient galamment leurs belles jusqu'à la porte de leur logis, où ils prenaient congé d'elles avec un bon et bruyant baiser, ce qui, n'étant qu'une sorte d'étiquette établie, et dont on s'acquittait avec une grande simplicité et une parfaite honnêteté de cœur, n'occasionnait pas plus de scandale alors qu'il n'en devrait résulter aujourd'hui ; car, si nos aïeux approuvaient cet usage, il serait très irrespectueux à leurs descendants de le blâmer.

## CHAPITRE IV

**Contenant d'autres particularités de l'âge d'or.  
Ce qui constituait une femme élégante et fashionable  
dans les jours de Walter-l'Indécis.**

DANS CETTE DOUCE PÉRIODE DE MON HISTOIRE, où les scènes qu'offrait la belle île de Mannahata étaient l'exacte contrepreuve du brillant tableau qu'on nous fait de l'âge d'or sous le règne de Saturne, il régnait, comme je l'ai déjà dit, chez tous ses habitants une heureuse ignorance et une honnête simplicité que le siècle dégénéré pour lequel je suis condamné à écrire serait incapable de comprendre, alors même que je serais capable de les peindre ; le sexe féminin lui-même – dont le caractère novateur est si dangereux pour l'honnêteté, le repos, et les vieux et respectables usages de la société – sembla pendant un temps se comporter avec une modération et une décence incroyables.

La chevelure de ces dames, chevelure que ne torturait point alors un art détestable, toujours scrupuleusement pommadée avec une chandelle, était relevée à racines droites, de manière

à découvrir le front, et couronnée d'un petit bonnet piqué en calicot qui prenait exactement la forme de la tête. Leurs jupons de tiretaine étaient bigarrés de riches couleurs; mais je dois avouer que ces élégants vêtements étaient un peu courts, car ils descendaient à peine au-dessous du genou; mais ils rachetaient en nombre ce qui leur manquait en longueur, ce nombre égalait généralement celui des hauts-de-chausses des hommes; et ce qui est le plus digne de louange, c'est que l'étoffe en était fabriquée par elles; ce dont, comme on peut le supposer, elles ne tiraient pas peu de vanité.

C'est dans cet heureux temps que les femmes restaient au logis, lisaient la Bible, et portaient des poches, oui, des poches, et d'une belle dimension encore! Ornées d'innombrables dessins en pièces de rapport qui leur donnaient l'air de mosaïques: elles se portaient avec ostentation par-dessus la jupe, et pouvaient passer pour autant de dépôts commodes où toute bonne ménagère emmagasinait soigneusement tout ce qu'elle voulait avoir sous la main, ce qui finissait par leur donner un incroyable volume! Je me souviens d'une histoire qui, lorsque j'étais enfant, circulait à ce sujet sur la femme de Wouter Van Twiller, et donnait pour certain que, forcée un jour de vider sa poche droite pour chercher une cuiller à pot, l'ustensile égaré fut découvert, au milieu des chiffons que recelait un des compartiments de ce vaste magasin, mais nous ne devons pas ajouter trop de foi à toutes ces histoires, les anecdotes de ces temps reculés étant très sujettes à l'exagération.

Outre ces remarquables poches, les femmes portaient encore des ciseaux et des pelotes, et ces insignes sacrés de l'ordre des bonnes ménagères et des ouvrières laborieuses se suspendaient à leur ceinture par de beaux rubans rouges ou, dans la classe opulente et fastueuse, par des chaînes de cuivre, et même d'argent. Je n'ai pas beaucoup de choses à dire en justification des jupons courts, l'usage en fut sans doute introduit pour que les bas eussent la chance d'être vus, avantage d'autant plus désirable qu'ils étaient généralement en laine bleue, ornés de magnifiques coins rouges: peut-être aussi était-ce pour faire ressortir une cheville bien tournée et un pied bien fait, quoique solide, relevé d'un soulier

de cuir à haut talon qu'attachait une large et brillante boucle d'argent. Cela nous prouve que, dans tous les siècles, le beau sexe a montré les mêmes dispositions à enfreindre les lois du décorum pour le plaisir de révéler une beauté cachée ou de contenter un innocent amour pour la parure.

On verra, par l'esquisse que je viens de tracer, que l'idée qu'avaient nos aïeules de l'élégance et des bonnes manières différait considérablement de celle qu'en ont aujourd'hui leurs très mesquines petites-filles. Une merveilleuse alors se trémoussait, même dans un beau jour d'été, sous le poids de plus de jupons qu'il n'en faudrait pour vêtir toutes les danseuses d'un de nos bals modernes, et les hommes ne les en admiraient pas moins pour cela; au contraire, la passion d'un amant semblait augmenter en proportion de l'ampleur de l'objet qui l'inspirait, et la volumineuse beauté, dont une douzaine de jupons relevait les charmes, était chantée par les rimailleurs du pays, comme ayant à la fois l'éclat du tournesol et la riche rotondité du chou-pomme. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, dans ce temps, le cœur d'un amant ne pouvait contenir à la fois plus d'une belle, au lieu qu'il y a souvent place pour six dans celui de nos galants modernes: d'où je conclus que, de deux choses l'une, ou le cœur des amants est devenu plus vaste, ou leurs maitresses sont devenues plus minces; question néanmoins dont j'abandonne la solution aux physiologistes.

Mais ces jupons possédaient un charme secret qui en doublait indubitablement le mérite aux yeux des prudents amoureux. La garde-robe d'une femme était alors sa seule fortune, et celle qui avait une ample provision de bas et de jupons était ce qu'on appelle proprement une héritière, comme l'est, au Kamchatka, la demoiselle qui a beaucoup de peaux d'ours ou, en Laponie, celle qui a de nombreux troupeaux de rennes. Les femmes donc étaient très empressées de faire ressortir le plus avantageusement possible ces puissants moyens de séduction, et, au lieu d'être ornées de ces ridicules imitations de dame nature défigurée, à l'aquarelle ou à l'aiguille, les plus belles chambres de la maison étaient généralement tapissées de vêtements filés et fabriqués au logis, et dont la propriété appartenait aux femmes: louable

ostentation encore en honneur chez les héritières de nos villages hollandais.

Au fait, les hommes qui figuraient alors dans les cercles à la mode correspondaient, sous beaucoup de rapports, avec les beautés dont ils ambitionnaient d'attirer les regards. Les mérites qu'ils avaient en partage ne feraient, il faut l'avouer, que peu d'impression sur nos modernes élégantes. Ils ne conduisaient, en se jouant, ni carricks, ni tandems, car on n'avait jusqu'alors imaginé rien de semblable à ces délicieux équipages; ils ne se distinguaient pas davantage par leurs brillants exploits de table, et par les démêlés qui s'ensuivent avec la patrouille; car nos aïeux étaient d'un caractère trop pacifique pour avoir besoin de cette garde nocturne, chacun des habitants du pays étant profondément endormi avant neuf heures du soir. Ce n'était pas non plus aux dépens de leur tailleur qu'ils établissaient leurs titres d'hommes comme il faut, car ces artistes ruineux pour la société, et particulièrement pour les jeunes prétendants à la mode, n'étaient point encore connus à Nieuw Amsterdam; chaque bonne ménagère faisait les habits de son mari et ceux du reste de la famille, et la femme de Van Twiller elle-même ne croyait point s'avilir en taillant les hauts-de-chausses de tiretaine de son mari.

Ce n'est pas qu'on ne pût compter deux ou trois jeunes étourdis chez qui perçât une lueur de ce qu'on appelle *du feu et de l'esprit*, dédaignant toute espèce de travail, badaudant autour des chantiers et des marchés, se reposant au milieu du jour, dépensant à la galoche et à la fossette le peu d'argent qu'ils pouvaient se procurer, jurant, boxant, faisant battre les coqs, organisant des courses où ils figuraient sur les chevaux de leurs voisins, et promettant enfin de devenir un objet d'entretien, d'étonnement et d'exécration pour la ville, s'ils ne se fussent vus malheureusement arrêtés tout court dans leur carrière par une affaire d'honneur avec le pilori.

Bien différent néanmoins était alors un jeune homme vraiment à la mode: vêtu pour le matin comme pour le soir, pour courir dans les rues comme pour figurer dans les salons, il portait un habit de tiretaine, tissé peut-être par les belles mains

de la dame de ses pensées, et galamment orné d'une immense quantité de larges boutons de cuivre, une dizaine de hauts-dechausses rehaussaient les proportions naturelles de sa personne, ses souliers étaient décorés d'une énorme paire de boucles en cuivre, un chapeau à forme plate et à larges bords ombrageait sa face joufflue, et ses cheveux, rejetés en arrière, étaient réunis en une interminable queue de peau d'anguille.

Ainsi équipé, il marchait bravement à l'assaut de quelque insensible cœur, ayant en bouche, non pas le chalumeau qu'Acis faisait mélodieusement résonner en l'honneur de Galatée, mais une belle et bonne pipe de fabrique hollandaise, copieusement chargée d'un tabac odoriférant. C'est avec cette arme qu'il s'établissait résolument au pied de la forteresse, et qu'à force de persévérance et de fumée, il manquait rarement d'amener la belle ennemie à une honorable capitulation.

Tel était l'heureux règne de Wouter Van Twiller, règne célébré dans beaucoup de chansons dès longtemps oubliées, comme l'âge d'or véritable, l'âge d'or par excellence, et dont tous les autres ne sont qu'une pâle contreprouve ! C'est à cette époque de bonheur que toute la province vivait dans un doux et saint repos ; que le bourgmestre fumait en paix sa pipe, que la corpulente compagne de ses soins domestiques, assise modestement à sa porte pour s'y reposer de ses occupations du jour, demeurait là, les bras croisés sur un tablier blanc comme neige, sans craindre les insultes de mauvais sujets ou d'enfants vagabonds ; détestables polissons qui infestent nos rues, cachant sous les roses de la jeunesse les dangereuses épines de l'iniquité. C'est alors enfin que l'amant, avec ses dix culottes, et l'amante, avec ses dix jupons, s'abandonnaient sans crainte et sans reproche aux innocentes douceurs d'un respectueux amour. Car, que pouvait craindre, en effet, la vertu protégée par un bouclier d'excellente tiretaine, dont l'épaisseur égalait au moins celle du bouclier aux sept cuirs de l'invincible Ajax ?

Ah ! bienheureux siècle ! siècle digne d'une éternelle mémoire, où chaque chose était mieux qu'elle ne fut depuis, et qu'elle ne sera jamais ; où le canal de Butter-Milk était entièrement à sec à la marée basse ; où les aloses de l'Hudson étaient autant de

saumons, et où la lune brillait d'une pure et éclatante blancheur, au lieu d'avoir cette lueur jaune et mélancolique, suite naturelle de ce qu'elle souffre à la vue des abominations dont elle est témoins toutes les nuits dans cette ville dégénérée!

Combien il eût été heureux pour Nieuw Amsterdam d'avoir toujours pu exister dans cet état de pure ignorance et d'humble simplicité! Mais, hélas! Les jours de l'enfance sont trop doux pour être durables! Les villes grandissent avec le temps, comme les hommes, et comme eux aussi sont condamnés à croître au milieu du tumulte, des soucis et des misères de ce monde. L'homme ne doit donc pas se féliciter quand il voit l'enfant de son cœur et la ville de sa naissance augmenter en importance et en grandeur. L'histoire de sa propre vie lui apprendra les dangers qui menacent l'un, et cette excellente petite histoire de Mannahata le convaincra des calamités de l'autre.

## CHAPITRE V

**Comment le lecteur se laisse entraîner  
à faire une agréable promenade,  
qui finit bien autrement qu'elle n'avait commencé.**

EN L'AN DE GRÂCE MILLE HUIT CENT QUATRE, je faisais, par une belle et brillante après-midi du mois de septembre, ma promenade habituelle à la Batterie, boulevard et orgueil tout à la fois de cette ancienne et imprenable cité de New York. Le terrain sur lequel je marchais était sanctifié par les souvenirs du passé, et j'errais lentement dans les longues allées de peupliers, qui, comme autant de balais se tenant droits sur leurs manches, répandaient une ombre mélancolique et lugubre. À l'aspect de tout ce qui m'entourait alors, j'opposais, en imagination, le contraste des mêmes lieux aux jours classiques de nos ancêtres. Là où s'élevaient orgueilleusement les murailles de briques et les piliers de bois de ce qui est, de nom, l'hôtel du gouvernement, et,

de fait, celui de la douane, se voyait jadis la maison basse, mais solide et couverte en tuiles rouges, du célèbre Wouter Van Twiller, autour d'elle les puissants boulevards de Nieuw Amsterdam semblaient menacer l'ennemi absent, mais, comme beaucoup de guerriers à moustaches et de braves capitaines de milice bornant à la menace leurs martiales prouesses, les parapets de terre étaient depuis longtemps au niveau du sol, et sur leur emplacement s'élevaient ces charmilles touffues, ces verdoyants boulevards où le joyeux apprenti allait promener gaiment son habit de fête, et où le laborieux artisan, secouant la poussière du travail, confiait ses peines amoureuses à l'oreille à moitié détournée d'une sentimentale femme de chambre. La large baie présentait bien encore la même masse d'eau hérissée d'îles, parsemée de bateaux de pêche, et bornée par des rives d'une beauté pittoresque; mais les noires forêts qui couvraient ses bords avaient été violées par la main cruelle de la culture, et leurs tortueux labyrinthes, leurs impénétrables bosquets avaient dégénéré en vergers féconds ou se couronnaient de moissons ondoyantes; l'île du gouverneur elle-même, autrefois riant jardin des souverains de la province, était couverte alors de fortifications qui entouraient une terrible citadelle; de sorte que cette île, jadis paisible, ressemblait à un farouche petit guerrier coiffé d'un large chapeau militaire, ne respirant que poudre à canon, et narguant le monde entier.

Je m'abandonnais depuis quelques instants à cette suite de pensées méditatives, comparant mélancoliquement les jours actuels avec les vénérables années qui sont derrière nous, déplorant les tristes progrès du perfectionnement, et louant le zèle avec lequel nos dignes bourgeois travaillent à sauver du déluge des innovations modernes quelques débris d'erreurs, de préjugés et de respectables coutumes, quand, peu à peu, mes idées prirent un tour différent, et je me sentis insensiblement rappelé, comme d'un songe, à la pleine jouissance des beautés qui m'entouraient.

C'était une de ces magnifiques journées d'automne dont le ciel favorise particulièrement la charmante île de Mannahata et ses environs. L'azur du firmament n'était obscurci par aucun nuage. Le soleil, poursuivant à travers la voute éthérée sa course

brillante et glorieuse, semblait, dans son adieu du soir, sourire avec une expression plus bienveillante que de coutume à la ville qu'il se plaît à caresser de ses plus favorables rayons, les vents eux-mêmes, muets et attentifs, semblaient retenir leur haleine, de peur qu'un souffle indiscret ne troublât le calme de cette heure silencieuse, et la surface immobile de la baie présentait un miroir poli dans lequel la nature souriait à son image. Le drapeau de la ville, tel le beau mouchoir mis en réserve pour les jours de fête, pendait immobile au haut du mât qui semblait être le pilon d'une gigantesque baratte. Le peuplier, le tremble lui-même ne sentait plus l'air agiter ses feuilles mobiles; tout semblait concourir au profond repos de la nature. Les formidables pièces de dix-huit dormaient dans les embrasures des batteries de bois, rassemblant sans doute leurs forces pour foudroyer les troupes de leur propre pays le 4 juillet suivant. Le tambour solitaire de l'île du gouverneur oubliait d'appeler la garnison, non aux armes, mais à ses foyers. Les canots à l'ancre entre Gibbet Island et Communipaw, comme endormis sur leurs quilles, permettaient aux innocentes huitres de sommeiller en paix quelques instants dans la bourbe molle de leurs rives natales. Mes propres sentiments, sous l'influence contagieuse de cette tranquillité universelle, sympathisaient avec elle; et je me serais infailliblement assoupi sur un débris des bancs que nos bienveillants magistrats ont destinés au soulagement des promeneurs convalescents, si l'extraordinaire incommodité de la couche ne m'eût ôté toute chance de repos.

Au milieu de cet engourdissement de l'âme, mon attention fut attirée par une tache noire perçant au-dessus de l'horizon à l'ouest, précisément au-delà du clocher de Bergen; je la vois s'augmenter graduellement et menacer les soi-disant cités de Jersey, de Harsimus, et de Hoboken, qui, dans leur rivalité naissante, ont l'air de trois jockeys s'élançant pour une course, et se culbutant pour prendre chacun la tête. Déjà le nuage borde la longue rive de l'ancienne Pavonie, étendant son ombre immense depuis Weehawk jusqu'au lazaret érigé par la sagacité de notre police, pour l'embarras du commerce. Bientôt il obscurcit toute la voute céleste; des nuages, s'amoncelant sur des nuages,

enveloppent toute l'étendue d'épaisses ténèbres, et portent dans leur sein le tonnerre, la grêle et la tempête. La terre semble agitée du tumulte des cieux; au miroir naguère immobile des eaux succèdent les vagues furieuses qui vont, en mugissant, se briser au loin sur la rive. Les bateaux d'huitres qui se jouaient il y a un instant dans le paisible voisinage de Gibbet Island se précipitent avec effroi vers la terre, les peupliers sifflent et s'entrelacent sous l'effort des vents; des torrents de pluie, des nuées de grêle retentissantes inondent les allées de la Batterie, les apprentis et les femmes de chambre s'entassent sous les portes, et de petits Français, avec le mouchoir de poche sur le chapeau, prennent leurs jambes à leur cou pour échapper à l'orage. Le paysage, si beau il y a peu de moments, n'offre plus que désordre et horreur; on croirait voir recommencer le chaos, et la nature confondre de nouveau tous ses éléments déchainés.

Que je me sois soustrait par la fuite aux fureurs de la tempête ou que je sois resté courageusement à mon poste comme nos braves capitaines de milice, qui font, sans sourciller, marcher leurs soldats sous la pluie, ce sont des points que j'abandonne aux conjectures de mon lecteur; mais il est possible qu'il soit un peu en peine de savoir la raison qui m'a fait élever cette effrayante tempête pour troubler la sérénité de mon ouvrage et, quant à ce dernier point, j'instruirai gratuitement son ignorance. Je n'avais d'autre but, en leur offrant le panorama de la Batterie, que de les régaler d'une exacte description de ce lieu célèbre et du pays qui l'environne; l'orage est venu y faire suite, moitié pour donner un peu de mouvement et de vie à cette tranquille partie de mon ouvrage, et empêcher mon lecteur assoupi de s'endormir tout à fait, et moitié pour servir comme d'introduction aux temps orageux qui sont sur le point d'assaillir la pacifique province des Nouveaux Pays-Bas, et menacent l'administration dormeuse de Wouter Van Twiller. C'est ainsi que l'habile compositeur met en réquisition tous les violons, cors, cymbales et trompettes de son orchestre, pour servir d'*ouverture* à l'une de ces bruyantes horreurs appelées mélodrames; c'est ainsi que le machiniste roule son tonnerre, lance ses éclairs, et met en jeu la résine et le salpêtre, à l'apparition du spectre, ou au meurtre du héros.

Poursuivons maintenant notre histoire.

Quoi qu'en aient pu dire les philosophes, je crois fermement que, quant aux nations, la vieille maxime que *la probité est la meilleure politique* est une pure et ruineuse erreur : elle pouvait cadrer assez bien avec les temps d'innocence où elle fut établie ; mais, dans ces jours dégénérés, il en serait d'une nation qui prétendrait ne s'appuyer que sur la justice comme d'un honnête homme parmi des voleurs, lequel, à moins qu'il n'ait quelque chose de plus que sa probité pour soutien, court une pauvre chance de profit dans leur compagnie. Du moins, tel fut le cas avec le candide gouvernement des Nouveaux Pays-Bas, qui, sans plus de défiance qu'un digne et vieux bourgeois, s'établit tranquillement dans la ville de Nieuw Amsterdam comme dans un bon fauteuil à bras, et s'y endormit d'un doux somme, pendant que ses voisins s'introduisirent subrepticement et lui firent les poches. Nous pouvons donc attribuer le commencement des malheurs de cette grande province et de sa magnifique métropole à la profonde sécurité ou, pour parler plus exactement, à la malheureuse probité de son gouvernement. Mais comme j'ai en horreur de commencer un sujet important à la fin d'un chapitre, et comme mes lecteurs doivent indubitablement être aussi fatigués que moi de la longue promenade que nous avons faite, et de l'orage que nous avons essuyé, je crois à propos de fermer le livre, de fumer une pipe, et, après avoir ainsi rafraîchi nos esprits, de prendre un nouvel élan au chapitre qui va suivre.

## CHAPITRE VI

Où l'on donne une fidèle description  
des habitants du Connecticut et de ses environs,  
où l'on enseigne, en outre, ce qu'on entend  
par liberté de conscience.  
Curieux moyen qu'employaient ces obstinés barbares  
pour entretenir l'harmonie dans leurs relations,  
et pour augmenter la population.

POUR QUE MES LECTEURS puissent comprendre parfaitement l'étendue des malheurs qui sont sur le point de fondre sur la province honnête et confiante des Nouveaux Pays-Bas et sur son indécis gouverneur, il est nécessaire que je donne quelques détails sur une horde de barbares qui avoisinaient ses frontières orientales.

Il faut savoir d'abord que, bon nombre d'années avant le temps dont nous parlons, le cabinet anglais, dans sa sagesse, avait adopté certaine croyance nationale, imposé au public certaine allure religieuse, ou plutôt une pieuse redevance en vertu de laquelle on ouvrait à tout loyal sujet la route de la sainte Sion; bien entendu toutefois qu'il payât aux barrières; mais il y avait pourtant certaine engeance d'hommes pervers, toujours enclins à se faire eux-mêmes une opinion sur toutes choses (inclination que regardent comme excessivement offensive tous vos gouvernements libres de l'Europe); et ces hommes, assez présomptueux pour oser penser par eux-mêmes, exerçaient audacieusement ce qu'ils considéraient comme un droit naturel et imprescriptible... la liberté de conscience. Or, comme ils avaient cette vive disposition d'esprit qui fait qu'on pense tout haut, et que, ne tenant pas plus en bride sa langue que sa pensée, on en étourdit toutes les oreilles, la liberté de conscience entraînait tout naturellement pour eux la liberté de la parole, et leur ferveur pour cette dernière eut bientôt mis le pays dans un état de confusion et de désordre qui excita la sainte indignation des pères vigilants de l'Église. On prit, pour ramener les récalcitrants, tous les moyens connus alors et réputés

si efficaces pour faire rentrer au bercail les brebis égarées ; c'est-à-dire qu'ils furent amadoués, admonestés, menacés, battus. Citations, préceptes, étrivières, ici peu, là beaucoup, tout fut impitoyablement et inutilement épuisé, jusqu'à ce qu'enfin, las d'une opiniâtreté sans exemple, les dignes pasteurs de l'Église se virent contraints, dans leur tendre miséricorde, de mettre en pratique le texte de l'Écriture, et d'amasser littéralement des charbons ardents sur la tête des coupables.

Mais rien ne pouvait dompter l'inexpugnable esprit d'indépendance qui a toujours distingué cette singulière race de gens, et, plutôt que de se soumettre à une si horrible tyrannie, ils s'en allèrent en masse chercher, dans les déserts de l'Amérique, l'inestimable bonheur de parler sans contrainte et sans réserve. À peine eurent-ils touché cette terre loquace, que, comme saisis de la maladie du pays, ils élevèrent la voix tous ensemble, et firent, pendant une année entière, retentir de tels cris de joie, qu'ils épouvantèrent, dit-on, et mirent en fuite tous les oiseaux ou autres bêtes du voisinage, et étourdirent si complètement certains poissons forts communs sur cette côte, que l'espèce en a toujours porté depuis le nom de *dumb-fish* (poisson étourdi).

C'est à cette simple circonstance, aussi insignifiante qu'elle puisse paraître, que remonte ce fameux privilège si éloquentement exercé dans les gazettes, dans les pamphlets, dans les corps de garde, dans les cabarets, dans les comités, et dans les délibérations du Congrès ; ce privilège qui établit le droit de parler sur tout à tort et à travers, de présenter les affaires publiques sous un faux jour, de décrier les mesures du gouvernement, d'entacher les grandes réputations et de détruire les petites ; enfin ce grand palladium de notre pays : la liberté de parler !

Les candides aborigènes contemplèrent, pendant un temps, ces étranges personnages avec une grande surprise ; mais voyant que l'arme qu'ils maniaient si lestement était plus bruyante qu'offensive, et que c'était, au fond, une gaie, vive et spirituelle espèce d'hommes, ils se familiarisèrent avec eux, et leur donnèrent le nom de *Yanokie*, ce qui, dans la langue du mais-tchusaëg ou massachusett, signifie hommes *silencieux* ; désignation maligne d'où est venu depuis le diminutif *Yankee* qu'on leur applique

encore aujourd'hui.

Il est vrai, et ma fidélité d'historien ne me permet pas de le passer sous silence, que le zèle de ces bonnes gens à maintenir intacts leurs droits et leurs privilèges, les fit tomber, pendant un temps, dans des erreurs qu'il est plus aisé de pardonner que de défendre. Ayant fait un apprentissage complet à l'école de la persécution, ils voulurent prouver le talent qu'ils y avaient acquis; en conséquence, ils employèrent leurs heures de loisir à bannir, fustiger, ou pendre divers papistes, hérétiques, quakers et anabaptistes, pour avoir osé abuser de la liberté de conscience, laquelle, comme ils le démontraient alors clairement, se réduisait, pour chacun, à la liberté de *penser* comme il lui plairait en matière de religion... pourvu qu'il pensât *bien*; car autrement ce serait ouvrir la porte aux plus damnables hérésies. Or, comme ils (ceux de la majorité) étaient parfaitement convaincus qu'eux seuls pensaient *bien*, il s'ensuivait naturellement que quiconque pensait différemment pensait mal, et quiconque pensait mal et persistait obstinément à ne pas se laisser convaincre et convertir, était un insigne violateur de l'incalculable liberté de conscience, un membre corrompu et gangréné du corps social, qui, comme tel, méritait d'en être retranché et jeté au feu.

J'affirmerais maintenant que la plupart de mes lecteurs sont prêts à lever leurs mains et leurs yeux au ciel avec cette vertueuse indignation que nous inspirent toujours les erreurs et les fautes de nos voisins, et à se récrier contre ces gens bien intentionnés, mais abusés, qui infligent aux autres la peine qu'eux-mêmes ont soufferte, qui caressent l'absurde idée de convaincre l'esprit en tourmentant le corps, et d'établir la doctrine de la charité et de la clémence par une intolérante persécution. Mais, à parler vrai, quelle autre chose faisons-nous aujourd'hui même? Nous, nation si éclairée, quel autre principe suivons-nous dans nos controverses politiques? N'avons-nous pas secoué, depuis un petit nombre d'années seulement, le joug d'un gouvernement qui nous refusait avec cruauté le droit de nous administrer à notre fantaisie, et d'user en toute liberté de cette inestimable partie de nous-même appelée la langue? Et ne faisons-nous pas aujourd'hui de notre mieux pour tyranniser ces opinions,

enchaîner la langue et ruiner la fortune les uns des autres? Que sont nos grandes sociétés politiques, sinon de politiques inquisitions? Que sont nos comités de taverne, sinon de petits tribunaux de dénonciation? Nos gazettes, sinon des espèces de carcans et de piloris où sont exposés des malheureux pour recevoir des affronts et des souillures? Qu'est enfin notre conseil de justice, sinon un grand autodafé où les accusés sont annuellement sacrifiés pour leurs hérésies politiques?

Où donc, en principe, est la différence entre les moyens que nous employons et ceux que vous êtes si disposés à condamner chez le peuple dont je vous parle? Il n'y en a aucune, ou du moins elle n'est que dans les détails; ainsi, nous dénonçons au lieu de bannir, nous diffamons au lieu de châtier, nous destituons au lieu de prendre; au lieu de brûler le coupable *in propria persona*, comme ils le faisaient quelques fois, nous brûlons son effigie, ou la roulons dans le goudron ou dans la plume. Cette persécution politique étant, de façon ou d'autre, le grand palladium de nos libertés, et la preuve indisputable que ce pays est un pays libre!

Mais nonobstant le zèle fervent avec lequel cette sainte guerre fut poursuivie contre la race entière des mécréants, nous ne voyons pas qu'elle ait entravé le moins du monde la population de cette colonie naissante, et la multiplication s'y accrut, au contraire, à un point incroyable pour quiconque ne connaîtrait pas la merveilleuse fécondité de ce pays.

Il est vrai qu'une partie de ces prodigieux accroissements peut s'attribuer à certaine coutume assez singulière et communément connue sous le nom de Bundling<sup>33</sup>; cette pratique superstitieuse, par laquelle les jeunes gens des deux sexes terminaient ordinairement leurs solennités, et que maintenaient surtout, avec une religieuse exactitude, les colons les plus vulgaires et les plus fanatiques, était aussi considérée par eux, dans ces temps primitifs, comme un indispensable préliminaire du mariage, leur roman commençant par où le nôtre finit d'ordinaire; et ils acquéraient ainsi, avant l'hymen, une connaissance intime de leurs bonnes qualités réciproques, connaissance que les philosophes ont déclarée être la base certaine d'une heureuse union. On voit que ce peuple adroit et ingénieux prouva de

bonne heure cette habileté à faire des marchés qui l'a toujours distingué depuis, et se montra en tous points rigide observateur de cette vieille et vulgaire maxime : *qu'il ne faut point acheter chat en poche.*

C'est donc à cette judicieuse coutume que j'attribue surtout l'accroissement extraordinaire de la race des Yankees; car un fait certain et authentiquement prouvé, tant par les registres municipaux que par ceux de la paroisse, c'est que, partout où l'usage du Bundling était observé, on voyait naître annuellement un nombre prodigieux de vigoureux marmots sans permission de la loi comme sans profit pour le clergé; et qu'on ne croie pas que l'irrégularité de leur naissance tournât le moins du monde au désavantage de leur personne; ils croissaient, au contraire, comme des champignons, devenaient de gros, grands et robustes bucherons, pêcheurs, porte-balles, ou de beaux brins de filles bien tournées dont les communs efforts coopéraient merveilleusement à peupler cette remarquable étendue de pays, nommée Nantucket, Piscataway et Cape Cod.

## CHAPITRE VII

Comment ces singuliers étrangers, nommés Yankees,  
devinrent des squatteurs.

Comment ils bâtirent des châteaux éoliens,  
et essayèrent d'initier les habitants des Nouveaux Pays-Bas  
aux mystères du Bundling.

J'AI RENDU, DANS MON DERNIER CHAPITRE, un compte fidèle et impartial de l'origine des singuliers habitants qui peuplaient les frontières orientales de la province des Nouveaux Pays-Bas, mais il me reste à mentionner certaines habitudes particulières qui les rendaient extrêmement désagréables à nos vénérables ancêtres hollandais.

La plus remarquable de ces habitudes était une sorte de

disposition vagabonde, dont le ciel semble les avoir aussi largement pourvus que les fils d'Ismaël, et qui les pousse à transporter continuellement, de place en place, leur capricieuse résidence. De sorte qu'un fermier yankee est dans un état constant de migration, s'arrêtant accidentellement ça et là; défrichant des terres, pour en laisser la jouissance aux autres; bâtissant des maisons, pour que d'autres s'y logent; enfin ne représentant pas mal en Amérique le nomade errant de l'Arabie.

À peine arrivé à l'âge viril, il pense d'abord à ce qu'il appelle *s'établir* dans le monde, ce qui ne signifie ni plus ni moins que commencer ses courses; à cette fin, il prend pour femme quelque joviale héritière de campagne, réputée riche parce qu'elle possède des rubans rouges, des colliers de verroterie et des peignes de fausses écailles de tortue, avec une robe blanche et des souliers de maroquin pour le dimanche, et qui de plus est complètement initiée au secret des tartes aux pommes, de la longue sauce et du pudding.

Ainsi lesté du fardeau qui doit, comme le pesant havresac du colporteur, lui caresser les épaules pendant le voyage de la vie, il part pour aller littéralement courir le monde. Toute sa famille, tout son mobilier tous ses ustensiles de ferme sont juchés sur un charriot couvert; sa garde-robe et celle de sa femme sont serrées dans le baril qui tient lieu de malle; alors, la pioche sur l'épaule, le bâton à la main, et sifflant son refrain chéri, il chemine à travers bois, s'abandonnant à la Providence, et aussi plein de joyeuse confiance en ses propres ressources que le furent jadis les patriarches voyageant sur la terre des gentils. Après s'être enfoncé dans le désert, il bâtit une hutte de bois, défriche un champ pour du blé, un carré pour des pommes de terre, et la Providence souriant à ses travaux, il se voit bientôt au milieu d'une bonne petite ferme, et entouré d'une douzaine de marmots à tête dorée, qu'à l'égalité de leur taille on croirait sortis de terre simultanément, comme autant de champignons.

Mais, il n'est point de jouissance sublunaire qui puisse satisfaire et fixer cet éternel faiseur de projets: infatigable de sa nature, améliorer est sa manie, et dès que sa terre est améliorée, il faut bien vite qu'il améliore sa demeure et la rende digne d'un

propriétaire foncier. Bientôt s'élève, au milieu du désert, un vaste palais en planches de sapin, assez grand pour servir d'église paroissiale, et orné de fenêtres de toutes dimensions, mais si mal joint et si peu solide qu'il éprouve, au moindre coup de vent, le tremblement de la fièvre.

Pendant que s'achève l'extérieur de ce magnifique palais éolien, les fonds ou le zèle de notre aventurier s'épuisent, de sorte qu'il s'arrange pour finir à moitié une des chambres de l'intérieur, où toute la famille s'entasse, tandis que le reste de la maison, vaste magasin où s'empilent les fruits, les carottes et les pommes de terre, est bizarrement décoré de guirlandes en pommes et en pêches sèches. L'extérieur, resté sans peinture, prend, avec le temps, une vénérable teinte noire, la garde-robe de la famille est mise à contribution pour fournir, envieux chapeaux, vieux jupons et vieilles culottes, de quoi suppléer aux carreaux brisés des fenêtres ; pendant que les quatre vents du ciel, toujours sifflant, ou mugissant dans cette espèce de palais aérien, y prennent leurs ébats d'une manière aussi déréglée qu'ils le faisaient jadis dans l'ancre du vieux Éole.

L'humble hutte de bois brut, dont l'étroite mais solide enceinte abritait chaudement jadis cette famille d'améliorateurs, offre, à quelques pas du palais, un ignominieux contraste, dégradée maintenant jusqu'à servir d'étable aux vaches ou aux cochons ; et l'on ne peut voir l'ensemble d'une pareille scène, sans se rappeler involontairement cette fable que je suis surpris de n'avoir vue dans aucun livre, et qui nous présente un ambitieux colimaçon abandonnant l'humble habitation qu'il avait longtemps remplie d'une manière fort honorable, pour se glisser dans la coquille vide d'un gros homard, où il aurait indubitablement vécu avec beaucoup de noblesse et de splendeur, objet de l'envie et de la haine de tous les pauvres colimaçons de son voisinage, s'il n'eût malheureusement péri dans un des coins de sa vaste et magnifique demeure.

Une fois établi complètement, ou pour dire comme lui, *tout à fait comme il faut*, on imaginerait que notre aventurier dût commencer à jouir du bien-être de sa situation, lire les papiers publics, parler politique et, comme tout citoyen utile et patriote,

négliger ses propres affaires pour s'occuper de celles de la nation ; mais c'est alors que ses capricieuses dispositions recommencent à opérer. Il s'ennuie bientôt d'un terrain où il n'a plus rien à améliorer, il vend sa ferme, son palais éolien, dont les vitres sont en vieux jupons, etc. ; il recharge sa charrette, remet sa pioche sur son épaule, et, marchant à la tête de sa famille, recommence à errer à la recherche de terres nouvelles, où il ne manquera pas d'abattre encore des arbres, de défricher champs, et de bâtir des palais de planches, avant de les vendre et de reprendre la route, et ainsi de suite.

Tels étaient ces habitants du Connecticut qui vivaient sur l'extrême frontière des Nouveaux Pays-Bas : et mes lecteurs peuvent aisément se figurer quels voisins ces gens légers et inconstants devaient être pour nos tranquilles ancêtres. Si cependant ils ne le peuvent pas, je leur demanderai s'ils ont jamais connu une de nos grandes familles hollandaises, qui, dans sa régularité compassée, se serait vue affligée, par le ciel, du voisinage d'une pension française ? L'honnête vieux bourgeois ne peut plus fumer sa pipe du soir sur le banc de sa porte, sans y être persécuté par le raclement des violons, le caquetage des femmes et les cris des enfants. La nuit il est privé de sommeil par l'horrible musique de quelque amateur qui veut donner une sérénade à la lune, et faire étalage de ses terribles progrès sur la clarinette, le hautbois, ou autre suave instrument ; il ne peut même laisser sa porte ouverte sans que sa maison ne soit souillée par la désagréable visite d'une troupe de petits chiens qui portent quelquefois leurs sales dommages jusque dans le *sanctum sanctorum*, le parloir !

Si mes lecteurs ont jamais été témoins des souffrances d'une telle famille dans la situation que je viens de décrire, ils peuvent se former une idée des tourments que firent endurer à nos ancêtres, leurs très actifs et très remuants voisins du Connecticut.

Des bandes de ces maraudeurs pénétrèrent, dit-on, dans les établissements des Nouveaux Pays-Bas, et jetèrent des villages entiers dans la consternation, par leur volubilité sans égale et leur intolérable curiosité ; défauts ignorés jusqu'alors dans ce pays où qui n'y étaient connus que pour être abhorrés ; car nos ancêtres

étaient connus pour gens d'une taciturnité véritablement spartiate, et aussi étrangers qu'indifférents à toute autre affaire que les leurs. Il se commit des horreurs sur les grands chemins, où maint inoffensif bourgeois se vit cerné, assailli, assassiné... de questions et de conjectures; outrages poignants d'où naquirent alors autant de vexations et d'animosités qu'en produit aujourd'hui le droit de visite en pleine mer.

Ils excitèrent aussi une extrême jalousie par leur activité officieuse et leurs succès auprès du beau sexe; car, avec leur tournure leste, leurs airs fringants et leur langue dorée, de tels garnements eurent bientôt ravi aux lourds galants hollandais les affections de leurs innocentes maitresses. Entre autres horribles coutumes, ils essayèrent d'introduire celle du Bundling, usage que les jeunes Néerlandaises, avec cet amour naturel à leur sexe pour la nouveauté et les modes étrangères, semblaient très disposées à suivre, si leurs mères, plus expérimentées et mieux au fait des hommes et des choses, ne se fussent courageusement opposées à toute innovation venant de l'étranger.

Mais ce qui brouilla principalement nos ancêtres avec ces gens singuliers, ce fut l'inexcusable liberté qu'ils prirent, à propos de botte, d'entrer par hordes sur le territoire des Nouveaux Pays-Bas, et de s'établir là, sans façon ni permission aucune, pour y *améliorer* la terre suivant le système que j'ai indiqué. Cette manière peu cérémonieuse de prendre possession d'une terre vierge était appelée du nom technique de *squatting*; de là celui de *squatteurs*, nom odieux à l'oreille de tout grand propriétaire foncier, et qu'on donne à ces entreprenants personnages qui commencent par se saisir d'un terrain, sauf à justifier plus tard leurs titres de possession.

De tous ces torts et de beaucoup d'autres qui s'accumulaient sans cesse, se formait le nuage sombre et menaçant qui, comme je l'ai fait observer dans un précédent chapitre, s'épaississait lentement sur la tranquille province des Nouveaux Pays-Bas. Cependant le cabinet pacifique de Van Twiller les endurait tous (ainsi qu'on le verra par la suite) avec une longanimité qui ne peut qu'ajouter à son immortelle renommée, et, ferme sous la masse toujours croissante de ces torts, s'y habituaît à force de

patience, comme cet homme vigoureux des temps passés qui, à force de porter un veau, parvint à porter aisément ce veau devenu bœuf.

## CHAPITRE VIII

**Siège épouvantable du Fort Goede Hoop,  
comment le célèbre Wouter tomba dans des doutes profonds,  
et comment il finit par s'en aller en fumée.**

C'EST À PRÉSENT QUE MES LECTEURS doivent voir pleinement toute la difficulté de la tâche que j'ai entreprise, rassemblant et comparant, avec une scrupuleuse exactitude, les chroniques du temps passé, dont les événements mettent presque au défi tous moyens de recherche; explorant, fouillant l'histoire, pour en exhumer en quelque sorte une autre petite Herculanium, qui, enfouie sous les débris des siècles, y gisait presque entièrement oubliée; ramassant les fragments, les parcelles de faits épars, pour tâcher, en les rapprochant avec soin, de retrouver leur forme et leur connexité originelle; tantôt déterrânt avec effort un héros presque oublié, comme on déterre une statue mutilée; tantôt déchiffrant une inscription à demi effacée; et tantôt m'acharnant sur quelque manuscrit moisi, qui se trouve, après une pénible étude, ne pas valoir la peine qu'on a prise à le lire.

Voilà ma tâche! Et combien n'importe-t-il pas aux lecteurs de pouvoir compter sur l'honneur et la probité de celui qui la remplit! De ne pas craindre qu'antiquaire rusé, il se fasse un jeu de leur donner quelque monument bâtard pour un précieux reste de l'Antiquité, ou de revêtir quelque fragment informe de tant de faux ornements, qu'il soit presque impossible de distinguer la vérité de la fiction qui l'enveloppe! C'est un malheur dont j'ai eu plus d'une fois à gémir dans le cours de mes fatigantes recherches chez les historiens mes confrères, lesquels ont étrangement déguisé et défiguré les faits relatifs à ce pays, et particulièrement

ceux qui regardent la province des Nouveaux Pays-Bas, comme l'apercevront aisément tous ceux qui voudront prendre la peine de lire leurs romanesques productions, chamarrées de tout le clinquant de la fable, et de les comparer avec cette authentique histoire.

J'ai rencontré plus de désagréments de cette espèce dans la partie qui traite des frontières orientales que dans aucune autre, grâce aux nombreux historiens qui ont infesté ces pays, et qui, dans leurs ouvrages, se sont montrés sans pitié pour le bon peuple des Nouveaux Pays-Bas. M. Benjamin Trumbull, entre autres, déclare arrogamment que « les Hollandais ne furent jamais que des usurpateurs. » Je ne répondrai à cela qu'en poursuivant le fidèle récit et l'on y verra la preuve, non seulement que les Hollandais avaient des titres clairs à leurs possessions dans les belles vallées du Connecticut, et qu'ils en furent injustement dépouillés, mais aussi qu'ils ont toujours été scandaleusement maltraités depuis lors par les faux rapports qu'en ont faits les historiens de la Nouvelle-Angleterre, et je n'aurai pour guide en ceci que mon amour pour la vérité, pour l'impartialité, pour une pure et immortelle renommée; car jamais mensonge, faux exposé ou prévention ne déshonorerait, de mon aveu, un seul feuillet de mon ouvrage, dût en résulter pour mes ancêtres l'entière possession de la Nouvelle-Angleterre.

C'est dans l'enfance de cette province, et avant l'arrivée du célèbre Wouter, que le cabinet des Nouveaux Pays-Bas acheta les terres qui avoisinent le Connecticut, et qu'il établit, pour les surveiller et les protéger, un poste fortifié nommé le Fort Goede Hoop, qui était situé sur le bord de la rivière, près de la belle ville actuelle de Hartford. Le commandement de ce poste important, ainsi que le rang, le titre et les appointements de commissaire, furent donnés au brave Jacobus Van Curler, ou, selon quelques historiens, Van Curlis, l'un de ces vaillants soldats dont la fière espèce semble se multiplier aux jours de parade, et connus pour manger tout ce qu'ils tuent. Son extérieur était véritablement martial, et il aurait été d'une fort grande taille, si ses jambes eussent été proportionnées à son corps; mais celui-ci était long, et les autres extraordinairement courtes; ce qui lui donnait l'air

étrange d'un grand homme dont le corps aurait été monté sur les jambes d'un petit. Il compensait cette ridicule conformation en faisant de si grandes enjambées, quand il marchait, qu'on aurait juré qu'il avait les bottes de sept lieues du fameux tueur de géants, *Petit Poucet*, et il les levait si excessivement haut dans les grandes occasions militaires, que ses soldats alarmés tremblaient de le voir se marcher lui-même sur le corps.

En dépit de l'établissement de ce fort et de la nomination de ce vilain petit homme de guerre à son commandement, les intrépides Yankees continuèrent ces hardis empiètements dont j'ai dit quelques mots dans mon dernier chapitre; et prenant avantage du caractère tranquille et profondément flegmatique dont le cabinet de Wouter Van Twiller s'était promptement acquis la réputation, ils envahirent audacieusement les terres des Nouveaux Pays-Bas, et s'installèrent à la manière des squatteurs dans le ressort même du fort de Goede Hoop.

À la vue de cet outrage, Van Curlet « Courtes Jambes » se conduisit en brave et actif officier; il fit à l'instant, contre cette inexcusable usurpation, une protestation en langue hollandaise, comme moyen d'inspirer une plus grande terreur, et en envoya copie au gouverneur de Nieuw Amsterdam, avec un long et virulent détail des agressions de l'ennemi. Cela fait, il ordonna à tous ses hommes de prendre courage, ferma la porte du fort, fuma trois pipes, alla se coucher, et attendit le résultat avec une tranquillité ferme et intrépide qui ne put manquer d'inspirer autant de résolution à ses soldats que de terreur à ses ennemis.

Or, il arriva que, vers cette époque, le célèbre Wouter Van Twiller, plein d'années, d'honneurs et de diners municipaux, avait atteint cette période de la vie physique et morale où l'homme peut prétendre, suivant le grand Gulliver, à se voir admis dans l'ordre antique et vénérable des ganaches. Il employait son temps à fumer, avec sa pipe turque, au milieu d'une assemblée de sages aussi éclairés et presque aussi respectables que lui-même, et qui, pour leur silence, leur gravité, leur sagesse, et leur prudente aversion pour une conclusion quelconque en affaires, ne pouvaient être égalés que par certaines corporations profondes, que, dans mon temps, j'ai eu le bonheur de connaître. Son

excellence donc, en lisant la protestation du brave Jacobus Van Curlet, tomba tout d'abord dans l'un des plus profonds accès de doutes qu'on lui eût jamais vu éprouver ; sa volumineuse tête s'inclina graduellement sur sa poitrine, il ferma les yeux, et pencha l'oreille comme s'il eût voulu écouter attentivement la discussion qui s'agitait dans son abdomen, partie de lui-même que tous ceux qui le connaissaient regardaient comme la grande chambre ou cour suprême de ses pensées, et qui était à sa tête ce que la Chambre des représentants est au Sénat ; un son inarticulé ressemblant beaucoup à un ronflement lui échappait de temps à autre ; mais la nature et l'objet de cette profonde méditation sont restés et resteront à jamais ignorés, vu que ni homme, ni femme, ni enfant ne put se vanter de lui en avoir ouï dire un mot. Cependant la protestation de Van Curlet gisait tranquillement sur la table, sauf ce qu'en arrachaient, pour allumer leurs pipes, les respectables membres du conseil, et bientôt, dans l'épaisse fumée qui s'en éleva, disparurent et s'oublèrent le brave Jacobus, sa protestation et sa forteresse, aussi complètement que se perd une question imprévue sous la masse des discours et résolutions d'une séance du Congrès.

Il y a des cas d'urgence où l'intérêt national est bien plus entravé que servi par les profondes et sages délibérations de nos législateurs et de nos conseils, où un seul grain de détermination, même étourdiment prise, vaut mieux qu'une livre d'hésitation timide et de discussion prudente, du moins alors en fut-il ainsi ; car, tandis que le grand Wouter Van Twiller bataillait journellement avec ses doutes, et que le peu qu'il avait de résolution s'affaiblissait encore par le combat, l'ennemi gagnait toujours du terrain et prenait, dans le voisinage du fort de Goede Hoop, une attitude de plus en plus formidable. Ils y fondèrent la ville importante de Pyquag, ou, comme on l'a nommée depuis, Weathersfield (lieu qui, si nous pouvons en croire les assertions du digne historien John Josselyn, fut noté d'infamie en raison de ses sorciers), et telle devint l'insolence de ces habitants de Pyquag, qu'ils étendirent les plantations d'ognon, pour lesquelles leur ville est célèbre, jusque sous le nez de la garnison du Fort Goede Hoop ; de sorte que les honnêtes Hollandais ne pouvaient

plus regarder de ce côté sans avoir la larme à l'œil.

Cette injustice criante fut ressentie par le brave Van Curlet avec l'indignation convenable; on peut même dire qu'il trembla de tous ses membres, tant fut grande sa colère! Tant furent terribles les paroxysmes d'une valeur dont les effets semblaient avoir d'autant plus de violence que le corps qui en était agité avait plus de longueur! On le vit au même instant fortifier ses redoutes, exhausser ses parapets, creuser ses fossés et corroborer sa position d'un double rang d'abatis, précautions après lesquelles il expédia, par un nouveau courrier, l'horrible tableau de sa périlleuse situation.

On choisit, pour porter ces alarmantes dépêches, un petit homme gras et huileux comme moins exposé à user ou écorcher son cuir dans le voyage; et, pour assurer la rapidité de sa course, on lui fit monter le cheval de fourgon le plus vif de toute la garnison; ce cheval, non moins remarquable par la longueur de ses membres et la grosseur de ses os que par la dureté de son trot, était si grand que le petit messenger fut obligé, pour s'y jucher, de s'accrocher à sa queue et à sa croupière; mais une fois dessus, il fit une telle diligence qu'il arriva au Fort Nieuw Amsterdam en moins d'un mois, quoique la distance fût de deux cents pipes bien pleines, c'est-à-dire environ cent vingt milles.

L'étrange apparition de ce malencontreux personnage eût mis en émoi toute la ville de Nieuw Amsterdam, si ses bons habitants se fussent jamais inquiétés de quelque autre chose que de leurs affaires domestiques. L'air pressé, la mine affairée, fumant une petite pipe de voyage, il traversa au grand trot les rues étroites et fangeuses de la métropole, renversant des fournées entières de petits pâtés de crotte que les enfants faisaient au milieu du chemin, sorte de pâtisserie pour laquelle les polissons de cette ville ont toujours été célèbres. Arrivé à la maison du gouverneur, il se laissa glisser, en tremblant, à bas de son coursier, réveilla le vieux Skaats, portier à tête grise, qui, comme son digne descendant et successeur, le vénérable juré de notre cour, sommeillait à son poste, et il frappa si bruyamment à la porte du conseil, qu'il en fit tressaillir les membres, qui s'étaient assoupis sur le plan d'un marché public.

C'est à ce moment précis qu'un faible grognement, ou plutôt un ronflement étouffé, fut entendu sortant du fauteuil du gouverneur, en même temps qu'une bouffée de fumée s'échappait de ses lèvres, et qu'un léger nuage s'élevait de sa pipe. Le conseil supposa naturellement que le sommeil auquel il se livrait avait pour objet le bien public, et, suivant la coutume établie dans tous les cas semblables, chacun se mit à crier à tue-tête pour recommander le silence aux autres et maintenir la tranquillité. Cependant la porte s'ouvrit soudain, et le petit courrier, enfoncé jusqu'à la ceinture dans une paire de bottes en toile de jute qu'il s'était procuré pour l'honneur de l'expédition, s'avança, les jambes écartées, au milieu de l'appartement. Sa main droite, étendue en avant, portait les funestes dépêches, et la gauche retenait fortement la ceinture de son haut-de-chausse qui s'était malheureusement abaissé par l'effort fait en descendant de cheval. Il marcha résolument vers le gouverneur, et s'acquitta de son message avec plus de précipitation que de clarté; mais heureusement ses mauvaises nouvelles venaient trop tard pour troubler le repos du plus tranquille désormais de tous les grands de la terre; sa vénérable excellence venait de rendre son dernier soupir avec sa dernière bouffée: son souffle et son tabac s'étaient épuisés ensemble, et son âme paisible s'était exhalée de son sein avec le dernier nuage exhalé de sa pipe: en un mot, le fameux Walter-l'Indécis, qui avait si souvent sommeillé avec ses contemporains, dormait maintenant avec ses pères, et Wilhelmus Kieft allait gouverner à sa place.

## LIVRE IV

CONTENANT LES CHRONIQUES DU RÈGNE DE WILLIAM-LE-BOURRU

### CHAPITRE PREMIER

De la nature de l'histoire en général ;  
des talents universels de William-le-Bourru,  
et comment un homme peut en apprendre assez  
pour parvenir à n'être bon à rien

QUAND LE SUBLIME THUCYDIDE se prépare à décrire la peste qui désola Athènes, un de ses modernes commentateurs assure le lecteur que l'histoire va devenir éminemment importante, pathétique, solennelle, et, de cet air gracieusement coquet dont une bonne dame présente à son favori un morceau de choix, il vous fait entendre que cette peste répandra sur l'ouvrage la plus agréable variété.

C'est ainsi que je sentis palpiter mon cœur quand j'en fus arrivé à la douloureuse situation où se trouvait le Fort Goede Hoop, et qui me présagea tout à coup une suite de grands évènements et d'intéressants désastres. Les voilà, les sujets vraiment dignes de la plume de l'historien ! Car, au fait, qu'est-ce que l'histoire, sinon une espèce d'almanach de New Gate, un registre d'horreurs et de crimes commis par l'homme contre l'homme son semblable ? C'est un immense libelle sur la nature humaine, auquel nous

ajoutons page sur page, volume sur volume, comme si c'était un monument élevé à notre honneur au lieu de l'être à notre infamie! Si nous parcourons les pages de ces chroniques que l'homme a écrites sur l'homme, quels caractères y voyons-nous honorés du nom de grands et offerts à l'admiration de la postérité? Des tyrans, des scélérats, des conquérants célèbres seulement par la grandeur de leurs crimes et par les monstrueuses calamités qu'ils ont répandues sur l'espèce humaine; des guerriers à gages, qui ont fait le commerce du sang, non par un noble amour de la patrie, non pour protéger l'opprimé sans défense, mais uniquement pour la vaine gloire d'être réputés heureux et habiles dans l'art de massacrer leurs semblables! Que faut-il pour consacrer une ère glorieuse? La chute des empires, la désolation des plus heureuses contrées, les ruines fumantes de vastes cités, les plus orgueilleux ouvrages de l'art renversés dans la poussière, les cris et les gémissements de nations entières s'élevant vers le ciel!

C'est ainsi qu'on peut dire de l'historien qu'il se nourrit des misères humaines, comme l'oiseau de proie qui plane sur un champ de bataille, s'y repait des plus grasses victimes. Un grand faiseur de projets sur la navigation intérieure observe que les rivières, les lacs et les mers n'ont été formés uniquement que pour alimenter les canaux. Je suis bien tenté de croire aussi que les complots, les conspirations, les guerres, les victoires et les massacres ne sont ordonnés par la Providence que pour alimenter l'historien.

C'est une inépuisable source de délices pour le philosophe, que d'étudier la merveilleuse économie de la nature, d'y suivre le rapport des choses, de voir comment elles s'enchainent, comment elles sont créées réciproquement l'une pour l'autre, et comment l'animal le plus malfaisant et le plus inutile en apparence contribue pour sa part à l'harmonie générale! Ainsi ces milliers de mouches que nous maudissons si souvent comme une vermine inutile sont créés pour nourrir les araignées, et les araignées, de leur côté, sont évidemment faites pour dévorer les mouches. De même ces héros, fléaux terribles du monde, y furent mis par la charitable Providence pour servir de texte aux

poètes et aux historiens, comme ceux-ci furent destinés par elle à célébrer les exploits des héros!

Ces réflexions et beaucoup d'autres semblables s'éveillèrent dans mon esprit au moment où je pris la plume pour commencer le règne de William Kieft, car le cours, jusqu'à présent si tranquille, de notre histoire va quitter à jamais son lit paisible, pour aller battre, en mugissant, des bords âpres et rocaillieux. Voyez, lorsqu'il s'est bien repu dans la riche luzernière où il s'engraisse, voyez ce gros bœuf, au poil lisse et brillant, s'enfoncer dans la molle épaisseur de l'herbe, y ruminer et dormir; essayez alors de l'arracher à ce doux et profond repos, les menaces, les coups mêmes pourront à peine, en se répétant, lui faire soulever enfin sa lourde tête, et remettre en mouvement ses membres engourdis. C'est ainsi que, longtemps endormie et engraisée sous le règne prospère de l'Indécis, la province des Nouveaux Pays-Bas se sentit douloureusement éveillée par l'aiguillon provoquant de son très actif et très remuant successeur. Mon lecteur va voir de quel air un peuple calme et tranquille est poussé, de l'état de paix, vers l'état de guerre, son allure en ce cas ressemble fort à celle du cheval qu'on veut faire approcher d'un tambour, il souffle, il se cabre, il piaffe, il caracole, mais au total il n'avance guère, et trop souvent il recule.

Wilhelmus Kieft, qui eut, en 1634, l'honneur de s'asseoir au fauteuil du commandement, était, par sa construction, ses traits et son caractère, l'antipode de son célèbre prédécesseur. Il était d'une origine très respectable, son père étant inspecteur des moulins à vent de l'ancienne ville de Saardam, et l'on nous dit que, quand notre héros était enfant, il fit de très curieuses recherches sur la nature et les opérations de ces machines: ce qui explique à merveille comment il devint par la suite un si habile gouverneur. Son nom, suivant les étymologistes les plus subtils, était une corruption de Kyver, c'est-à-dire Grondeur ou Querelleur, et exprimait la disposition héréditaire de sa famille, famille par laquelle la venteuse cité de Saardam avait été maintenue, près de deux cents ans dans une sorte d'ébullition permanente, qui avait dans le sang plus de salpêtre, à elle seule, que les dix plus irritables familles de la ville réunies, et dont

l'héritage, à cet égard, avait été si complètement recueilli par William Kieft, que, sa première année de commandement à peine révolue, il fut universellement appelé William-le-Bourru.

C'était un petit vieillard vif et colère, desséché et comme amoindri, moitié par les années, moitié par l'âme de feu qui, brulant en son sein comme une flamme pétillante, le racornissait, le consumait, et faisait constamment de lui le héros des plus terribles querelles, altercations et mésaventures. J'ai entendu dire par un philosophe profond que, femme qui devient grasse en vieillissant ne doit compter que sur une vie précaire, mais que si elle a le bonheur de maigrir elle vit éternellement. Tel fut le cas avec William-le-Bourru, car il s'endurcit à proportion qu'il se dessécha, il ne ressemblait pas mal à certains petits vieux Hollandais que nous voyons encore, de temps à autre, se démener dans les rues de notre ville avec l'habit aux larges basques et aux immenses boutons, le chapeau, retapé à l'ancienne mode, mis sur le derrière de la tête, et la canne assez haute pour arriver au menton. Son visage était large et ses traits anguleux; son nez relevé faisait brusquement le crochet, ses joues d'un rouge noirâtre étaient comme calcinées par le voisinage de deux ardents petits yeux gris, au travers desquels son âme brulante dardait ses rayons de feu, les coins de sa bouche, offraient, dans leurs plis curieux, une sorte de ciselure assez semblable au museau ridé d'un carlin en colère. C'était enfin un des plus positifs, des plus turbulents et des plus laids petits hommes qu'on ait jamais vus s'emporter à propos de bottes.

Tels étaient les avantages personnels de William-le-Bourru. Mais c'est aux immenses richesses de son esprit qu'il dut ses dignités et son pouvoir. Dans sa jeunesse, il avait pour ainsi dire *traversé* honorablement une célèbre académie de La Haye, sorte de manufacture de savants citée pour la manière expéditive dont ils s'y fabriquaient, et qui ne peut se comparer qu'à celle de quelques-uns de nos collègues américains. Là, plus d'une science le vit escarmoucher lestement sur ses frontières, et il fit, sur le terrain des langues mortes, une assez brillante incursion pour en ramener captive une armée de mots grecs et latins, ainsi que divers adages et apophtegmes dont il faisait toujours parade, en

parlant et en écrivant, avec autant d'ostentation qu'en mettait jadis un triomphateur à étaler les dépouilles des pays qu'il avait ravagés. Il s'était en outre singulièrement appliqué à la logique, où il avait fait assez de progrès pour arriver à bien connaître (au moins de nom) toute la famille des syllogismes et des dilemmes. Mais ce dont il se targuait principalement, c'était de son savoir en métaphysique, science dans laquelle il lui était arrivé de s'enfoncer à une telle profondeur qu'il avait failli rester étouffé sous un fatras d'inintelligibles connaissances; il ne fut même jamais parfaitement rétabli de ce dangereux accident, dont les suites, j'en conviens, peuvent être regardées comme un malheur; car chaque fois qu'il argumentait (et c'était sa manie), on pouvait être certain qu'à force de logique et de métaphysique, à force de mêler le jargon de l'une aux conséquences de l'autre, il parvenait bientôt à se perdre, avec son sujet, dans un tel brouillard de contradictions et de difficultés, qu'il n'en sortait que par un accès de colère contre l'antagoniste qui n'avait pas voulu se laisser convaincre gratuitement.

Il en est de la science comme de la natation, celui qui se joue et s'agite prétentieusement à la surface fait plus de bruit, d'éclaboussures et d'effet que l'habile pêcheur de perles qui plonge jusqu'au fond pour y chercher des trésors. Les connaissances universelles de William Kieft étaient, pour ses compatriotes, un grand sujet d'étonnement et d'admiration; sa vaniteuse importance était, à La Haye, ce qu'est, à Pékin, celle d'un bonze profond, qui possède une moitié de l'alphabet chinois, et, pour tout dire en un mot, il était unanimement reconnu pour un génie universel. J'en ai connu beaucoup dans mon temps de ces génies universels! Quoique pas un seul, à vrai dire, n'eût, pour les choses ordinaires de la vie, la valeur ni le poids d'un fétu, mais, quand il s'agit de gouverner, un grain de bonne judiciaire et de simple sens commun vaut tout l'esprit brillant avec lequel on fait des vers et des systèmes.

Quelque étrange donc que cela puisse paraître, les connaissances universelles de Wilhelmus Kieft lui furent très nuisibles; et, moins grand homme comme érudit, peut-être l'eût-il été beaucoup plus comme gouverneur. Il aimait excessivement à

faire des expériences philosophiques et politiques, il avait la tête encombrée d'un fatras de rapsodies sur les anciens gouvernements républicains, oligarchiques, aristocratiques ou monarchiques, sur les lois de Solon, de Lycurgue et de Charondas, sur la république imaginaire de Platon, sur les Pandectes de Justinien, et autres bribes de la vénérable Antiquité. Or, voulant toujours en mettre quelque chose en pratique, et une mesure contrariant toujours l'autre, il empêtra la petite province qu'il gouvernait dans plus de nœuds que n'en auraient pu dénouer une demi-douzaine de ses successeurs.

Ce petit homme si remuant n'eut pas plus tôt été poussé, par le vent de la fortune, sur le siège de l'autorité, qu'il assembla son conseil et prononça un discours plein de feu sur les affaires de la province. Comme chacun sait quelle glorieuse et commode occasion de foudroyer l'ennemi s'offre à tout gouverneur, président, ou même empereur, dans ces discours, messages, ou bulletins, où ils ont exclusivement la parole, on comprendra aisément que le fougueux William Kieft ne laissa pas échapper une occasion aussi favorable de déployer cette bravoure de langue commune à tous les habiles législateurs; l'histoire assure qu'avant de commencer son discours il tira son mouchoir de poche, et fit, suivant l'usage accoutumé des grands orateurs, résonner son nez d'un bruit retentissant dont le but ordinaire est, je crois, de remplacer la trompette pour appeler l'attention des auditeurs, mais qui pouvait, chez William-le-Bourru, s'honorer d'une cause plus classique, car il avait lu le singulier moyen qu'employait le célèbre démagogue Caius Gracchus, qui, au moment de haranguer le peuple romain, se faisait donner le ton par une flute.

Cette symphonie préparatoire terminée, il commença par exprimer l'humble conviction de l'infériorité de ses talents. Il dit combien il se sentait indigne de l'honneur qui lui avait été conféré, l'humiliante impuissance où il était de remplir les devoirs importants de sa dignité nouvelle; enfin, il professa une opinion si défavorable de lui-même, que plusieurs membres présents, simples villageois qui ignoraient que ce n'étaient que des mots d'usage toujours employés dans de telles occasions,

furent désolés et même irrités qu'il acceptât un emploi dont il se sentait si incapable.

Après ce préambule, il se mit à faire, d'une manière éminemment classique, et profondément érudite, quoique hors de propos, un pompeux précis des gouvernements de l'ancienne Grèce, des guerres de Rome et de Carthage, ainsi que de la naissance et de la chute d'empires étrangers, dont les membres de l'assemblée n'avaient pas plus entendu parler que leurs arrière-petits-enfants encore à naître. Ayant ainsi convaincu l'auditoire, à la manière de nos savants orateurs, qu'il possédait l'art de la parole et une grande érudition, il arriva enfin à la partie la moins importante de son discours, l'état de la province. Ici il s'échauffa jusqu'à la rage contre les Yankees, qu'il compara aux Gaulois qui avaient désolé Rome, et aux Goths et aux Vandales, dévastateurs des plus beaux pays de l'Europe. Il n'oublia pas non plus de mentionner, dans les termes d'une juste indignation, leur insolente invasion sur les terres des Nouveaux Pays-Bas, et l'audace sans exemple avec laquelle ils avaient commencé à bâtir la ville de New Plymouth, et planté les champs d'ognon de Weathersfield sous les murs même du Fort Goede Hoop.

Ainsi arrivé, par d'habiles gradations, au point culminant de son terrible discours, il promena sur l'assemblée un regard de triomphe, et déclara, d'un air confiant et content de lui-même, qu'il avait pris des mesures pour mettre fin à ces usurpations. Il avait été pour cela, dit-il, obligé de recourir à une arme terrible, d'invention nouvelle, et d'un désastreux effet, mais autorisée par la cruelle nécessité; en un mot, il avait résolu d'anéantir les Yankees par proclamation!

Déjà il avait fabriqué à cet effet une de ces armes redoutables par laquelle il ordonnait, commandait, et enjoignait aux susdits intrus d'évacuer, quitter et abandonner sans délai les susdits districts, régions et territoires, sous peine de subir toutes les peines, amendes et confiscations voulues et prévues par la loi. Cette proclamation, assura-t-il, contraindra les Yankees à quitter le pays aussitôt, et il garantissait, sur son autorité de gouverneur, que moins de deux mois après sa publication, il ne resterait pas pierre sur pierre dans une seule des villes qu'ils avaient bâties.

Lorsqu'il eut fini, le conseil resta quelque temps en silence; est-ce la beauté de ce merveilleux projet qui le rendait muet d'admiration? Est-ce la longueur de la harangue qui l'avait endormi? C'est ce que ne dit point le procès-verbal de la séance. Il suffira de savoir que l'assemblée entière manifesta son adhésion par une sorte de grognement unanime, et que la proclamation fut immédiatement envoyée, avec les cérémonies voulues, sans oublier le grand sceau de la province, qui y était attaché par un large ruban rouge, et dont la dimension égalait à peu près celle d'une galette de sarrasin. Le gouverneur Kieft ayant ainsi exhalé son indignation et se trouvant fort soulagé, ajourna le conseil, mit son chapeau à trois cornes, revêtit son haut-de-chausses de cuir d'Espagne, et, enfourchant un grand et maigre coursier, prit, au grand trot, le chemin de sa maison de campagne, située dans un joli marais solitaire qui porte maintenant le nom de Dutch Street, mais qui est plus communément connu sous celui de Dog's Misery.

Là, comme le bon Numa, il se reposa des fatigues de la législation, prenant des leçons de gouvernement, non de la nymphe Égérie, mais de sa très honorée compagne, laquelle appartenait à l'espèce particulière de ces femmes qui furent envoyées sur terre, peu de temps après le déluge, comme pour punir les péchés des hommes, et que l'on connaît communément sous le nom de *femmes entendues*. Mon devoir d'historien m'oblige à révéler ici une circonstance qui, très secrète alors, ne scandalisa par conséquent guère plus de la moitié des tables à thé de Nieuw Amsterdam, mais qui, comme beaucoup d'autres grands secrets, s'est fait jour avec le temps. C'est que William-le-Bourru, quoiqu'un des plus absolus petits hommes qui aient jamais existé, était néanmoins soumis, chez lui, à une espèce de gouvernement dont on ne trouve le modèle ni dans Aristote ni dans Platon, qui participait de la pure et franche tyrannie, et que l'on nomme familièrement gouvernement du jupon. Pouvoir absolu qui, quoiqu'excessivement commun dans ces temps modernes, était très rare chez les Anciens, si nous pouvons en juger par la rumeur qu'a causée le ménage de l'honnête Socrate, seul cas semblable dont il soit fait mention dans l'Antiquité.

Cependant, pour éluder les plaisanteries et les sarcasmes de ces amis particuliers toujours prêts, comme on sait, à rire d'un homme dans ces circonstances épineuses, le grand Kieft alléguait que c'était un gouvernement de son choix et auquel il se soumettait par gout, ajoutant, en même temps, cette maxime profonde qu'il avait trouvée dans un auteur ancien : « Celui qui aspire à gouverner doit d'abord apprendre à obéir. »

## CHAPITRE II

**Sages projets d'un chef doué du génie universel.  
L'art de combattre par proclamations.  
Comment il advint que le vaillant Jacobus Van Curlet  
fut scandaleusement déshonoré au Fort Goede Hoop.**

ON N'IMAGINA JAMAIS UN PLAN PLUS SAGE, plus expéditif, et, ce qui vaut encore mieux, plus économique que celui de vaincre les Yankees par proclamation ; il y avait sans doute dix chances contre une pour le succès d'un expédient à la fois si humain, si doux et si pacifique. Mais encore y en avait-il une contre dix pour qu'il échouât, et Dame Fortune eut la malice de vouloir que cette chance unique remportât ! La proclamation était parfaite en tous points, bien rédigée, bien écrite, bien scellée et bien publiée. Il ne manquait, pour assurer son effet, que la respectueuse frayeur qu'elle aurait dû inspirer aux Yankees, mais, hélas ! (il est pénible de l'avouer) ils la traitèrent avec le plus complet mépris, et en firent le plus incivil usage. Oui, tel fut le honteux destin de la première proclamation guerrière ; destin qui, j'ai tout lieu de le croire, fut celui d'un trop grand nombre de celles qui la suivirent.

Il s'écoula longtemps avant que les efforts réunis de tous ses conseillers pussent persuader à William Kieft que sa mesure guerrière avait complètement échoué ; il était si loin de le croire, qu'il entraînait dans une violente colère toutes les fois que quelqu'un

osait douter de son efficacité, et affirmait que, quoique lente à opérer, on verrait pourtant, lorsqu'une fois elle commencerait à agir, avec quelle promptitude elle purgerait le pays de ces rapaces intrus. Cependant la pierre de touche par quoi tout se prouve en philosophie comme en politique, le temps, le convainquit enfin que sa proclamation avait avorté, et qu'après avoir attendu près de quatre années dans un état constant d'irritation, il était plus loin que jamais de l'objet de ses vœux. Ses implacables adversaires de l'Est devinrent de plus en plus incommodes par leurs usurpations, et fondèrent la florissante colonie d'Hartford, au pied des murs même du Fort Goede Hoop. Ils commencèrent, en outre, le bel établissement de New Haven (autrement appelé les Red Hills), au sein même des domaines de leurs Hautes Puissances. Pendant que les carrés d'ognons de piquage faisaient continuellement rougir et pleurer les yeux de la garnison commandée par Van Curlet. En voyant donc l'inefficacité de son remède, le sage Kieft, comme plus d'un digne médecin, s'en prit, non à la médecine, mais à la quantité administrée, et résolut de doubler la dose.

En conséquence, en l'année 1658, qui était la quatrième de son règne, il fulmina contre les Yankees une seconde proclamation, d'un calibre plus terrible encore que la première; il y tonnait en longues phrases dont pas un mot n'avait moins de cinq syllabes. C'était vraiment une sorte de loi de proscription contre tout commerce, relation, ou rapport entre les susdits larrons de Yankees pris ensemble ou séparément, et ladite forteresse de Goede Hoop; ordonnant, commandant et enjoignant à tous ses fidèles, loyaux et bienaimés sujets, de ne leur vendre ni eau-de-vie de genièvre, ni pain d'épices, ni choucroute; de n'acheter ni leurs chevaux d'amble, ni leurs cochons ladres, ni leur eau-de-vie de cidre, ni leur méchant rhum, ni leur cidre à l'eau, ni leurs tartes aux pommes, ni leurs oignons de Weathersfield, ni leurs jattes de bois; mais, au contraire, de les affamer et de les anéantir sur cette terre.

Douze mois s'écoulèrent encore, pendant lesquels la dernière proclamation fut honorée de la même attention, et éprouva le même sort que la première. Au bout de ce terme,

le brave Van Curlet dépêcha son message annuel, avec sa besace accoutumée pleine de plaintes et de suppliques. On n'a jamais bien pu savoir si cet intervalle exact d'une année, qui s'écoulait entre chaque arrivée des courriers de Van Curlet, était occasionné par la régularité systématique de ses opérations, ou par l'immense distance où il était du siège du gouvernement; quelques personnes l'ont attribué à la lenteur de ses messagers, qu'il choisissait toujours, comme je l'ai déjà dit, parmi les hommes les plus courts et les plus gras de la garnison, comme moins susceptibles apparemment de s'user en route, et qui, vu leur grosseur et leur courte haleine, faisaient généralement quinze milles par jour, puis passaient une semaine entière à se reposer. Tout ceci n'est cependant que conjectures, et je crois plutôt que ces lenteurs peuvent être attribuées à la maxime qui, de temps immémorial, a dirigé toutes les affaires publiques de ce digne pays: « *Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement.* »

Le brave Van Curlet représentait respectueusement, dans ses dépêches, que plusieurs années s'étaient déjà écoulées depuis sa première supplique à feu son excellence Wouter Van Twiller, intervalle durant lequel sa garnison avait été réduite environ d'un huitième par la mort de deux de ses plus braves et de ses plus corpulents soldats, qui avaient accidentellement attrapé une indigestion de saumon gras, pris dans la rivière de Varsche. Il ajoutait de plus, que l'ennemi persistait dans ses invasions, ne s'embarrassant pas plus du fort que de ses habitants, s'installant et formant des établissements tout à l'entour, de sorte qu'avant peu il se trouverait lui, Van Curlet, cerné et bloqué par l'ennemi, et totalement à sa merci.

Mais au nombre des atrocités les plus horribles dont il se plaignait, je trouve la suivante mentionnée dans les archives, et elle peut servir à prouver les sanglants outrages de ces féroces usurpateurs: « Cependant ceux d'Hartford ont non seulement usurpé et pris des terres du Connecticut, quoiqu'injustement et contre les lois des nations, mais ils ont empêché les nationaux d'ensemencer leurs terres propres, dument achetées et labourées par eux; et ont, qui plus est, semé en blé pendant la nuit celles que les nationaux avaient labourées dans l'intention de

les ensementer, et ont battu les gens de la haute, puissante et honorée compagnie, qui labouraient les terres de leurs maitres, et les en ont chassés avec des débris de charrue, des gaules et des bâtons, d'une manière hostile, estropiant principalement Ever Duckings<sup>34</sup>, à qui ils ont fait un trou dans la tête avec un bâton, de sorte que le sang lui coulait par flots tout le long du corps. »

Mais ce qui est encore plus atroce: « Ceux d'Hartford ont vendu un cochon appartenant à l'honorée compagnie, sous prétexte qu'il avait mangé l'herbe de leurs terres, quand il est certain qu'ils n'en eurent jamais un pouce en héritage, et ils ont offert de rendre le cochon pour cinq schellings, si les commissaires voulaient payer ces cinq schellings pour dommages, ce que les commissaires ont refusé, parce que le cochon des gens (comme les gens disent) ne peut être pris en faute quand il est sur les terres de son propre maitre<sup>35</sup>. »

La lecture de cette fatale dépêche irrita tout le pays; elle contenait des choses qui parlaient à l'intelligence la plus lourde, et qui touchaient les sens les plus obtus du gros vulgaire lui-même. J'ai vu mes sages compatriotes supporter sans murmure mille infractions insupportables à leurs droits, par la seule raison qu'elles ne frappaient pas immédiatement leurs sens; mais au moment où l'infortuné Pearce fut tué sur nos côtes, tout le corps politique fut en fermentation. De même, quoique les habitants des Nouveaux Pays-Bas, bien avertis, eussent accordé peu d'attention aux empiètements de leurs voisins de l'Est, et laissé leur vaillant gouverneur soutenir tout le choc de la guerre avec sa seule plume, chacun d'eux néanmoins crut sentir alors sa tête brisée du coup qui avait fêlé celle de Duckings, et le malheureux sort de leur concitoyen le cochon, saisi, emmené et vendu captif, arracha de tous leurs cœurs un grognement sympathique.

Le gouverneur et le conseil, aiguillonnés par les clameurs de la multitude, se mirent sérieusement à délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Les proclamations étaient, à la fin, tombées en discrédit jusqu'à nouvel ordre; quelques-uns étaient pour envoyer un tribut aux Yankees, comme nous le faisons pour avoir la paix avec les petites puissances barbaresques, ou comme les Indiens sacrifient au diable; d'autres proposaient de les évincer en payant; mais

on rejeta ce moyen, qui eût semblé reconnaître leurs droits à la terre qu'ils avaient volée. Selon l'usage en pareil cas, différentes mesures furent proposées, discutées et abandonnées, et le conseil en vint enfin à adopter celle qui, comme la plus naturelle et la plus simple, avait été sciemment négligée. Car telle est la double propriété des télescopes dont se servent constamment nos merveilleux politiques, que tout en découvrant fort bien les objets lointains et hors de portée, ils ne sauraient apercevoir les choses qui se passent près d'eux et que voient clairement les gens simples qui, regardant sans lunettes, se contentent des yeux que le ciel leur a donnés.

Le très sage conseil donc, comme je l'ai déjà dit, à force de courir après l'impossible, tomba par hasard sur le moyen qu'il lui fallait, c'était de lever un corps de troupes et de les envoyer au secours de la garnison. Cette mesure fut mise si promptement à exécution qu'en moins de douze mois toute l'expédition, consistant en un sergent et douze hommes, fut prête à marcher et passée en revue, à cet effet, sur la place publique connue aujourd'hui sous le nom de Boulingrin. C'est tout juste au moment de cette revue que la ville entière fut jetée tout à coup dans la consternation, en y voyant arriver, ou plutôt se trainer, avec sa troupe déguenillée, le brave Van Curlet apportant la triste nouvelle de sa propre défaite, et de la prise du redoutable Fort Goede Hoop, par les féroces Yankees.

Le sort de cette importante forteresse offre un sérieux avertissement à tous les commandants militaires. Elle ne fut prise ni par assaut ni par famine, le canon ni la mine n'y firent aucune brèche praticable; les magasins ne sautèrent pas, les baraques ne furent point démolies, la garnison ne fut point anéantie par l'éclat des bombes; de fait, elle fut prise par un stratagème non moins singulier qu'efficace, et qui ne peut jamais manquer de réussir toutes les fois qu'il se présentera une occasion de le mettre en pratique. Je suis heureux d'ajouter, pour l'honneur de nos illustres ancêtres, que ce stratagème, tout en accusant la vigilance de l'intrépide Van Curlet, mit néanmoins sa bravoure et celle de sa garnison à l'abri de tout reproche.

Il paraît que les rusés Yankees, ayant entendu parler des

habitudes régulières de la garnison, épièrent une occasion favorable, et s'introduisirent silencieusement dans le fort, vers le milieu d'un jour brulant, au moment où ses vigilants défenseurs, après s'être gorgés d'un diner copieux et avoir fumé leurs pipes, ronflaient tous bruyamment à leurs postes, rêvant peu d'un évènement aussi désastreux. L'ennemi saisit inhumainement Jacobus Van Curlet et ses robustes satellites par la nuque, les conduisit glamment à la porte du fort, et les congédia l'un après l'autre avec un coup de pied dans le derrière (comme Charles XII congédia les Russes après la bataille de Narva), prenant soin seulement d'administrer double ration à Van Curlet, comme marque signalée de distinction.

Une forte garnison fut immédiatement établie dans le fort ; elle consistait en vingt Yankees, à longue échine et à poignet de fer, portant des oignons de Weatherfieds à leurs chapeaux, en guise de cocarde et de plumets, de longues canardières rouillées, en place de mousquets, et des puddings, du poisson salé, du porc et de la mélasse pour provisions, puis on hissa une énorme citrouille au haut d'une perche pour servir d'étendard ; les bonnets de la liberté n'étant point encore de mode.

### CHAPITRE III

**Où l'on verra l'épouvantable colère de William-le-Bourru,  
et la grande douleur des habitants de Nieuw Amsterdam  
au sujet de l'affaire du Fort Bonne-Espérance.  
Comment William-le-Bourru fit solidement fortifier la ville.  
Exploits de Stoffel Brinkerhoff.**

AUCUN LANGAGE NE SAURAIT EXPRIMER l'horrible fureur dans laquelle cette odieuse nouvelle jeta William Kieft ; pendant trois grandes heures la rage du petit homme fut trop grande pour qu'il pût y trouver des expressions assorties, ou plutôt ces expressions

elles-mêmes étaient trop fortes pour qu'il pût les prononcer, et il fut presque étranglé par quelques douzaines de gros juréments hollandais, d'une construction raboteuse et barbare, qui se pressaient à la fois dans son gosier. Une fois qu'il eut lâché sa première bordée, il continua à faire un feu roulant pendant trois jours entiers, damnant les Yankees, hommes, femmes, enfants, corps et âmes, comme autant de diables incarnés, par des noms qu'il serait aussi difficile d'écrire qu'impossible de prononcer, et que, pour cette raison sans doute, l'histoire malheureusement ne nous a point transmis ; finalement, il jura qu'il n'aurait de sa vie rien à démêler avec une telle engeance de parieurs, de questionneurs, de mangeurs de pudding, de chiqueurs, de buveurs de cidre, de maquignons et de colporteurs d'idées nouvelles ; qu'ils pouvaient rester au Fort Goede Hoop et y pourrir avant qu'il daignât salir ses mains en essayant de les en chasser ; en preuve de quoi il ordonna que les troupes nouvellement levées allassent prendre incontinent leurs quartiers d'hiver, quoiqu'on ne fût pas encore à la moitié de l'été. Le gouverneur Kieft garda fidèlement sa parole ; ses adversaires ne gardèrent pas moins fidèlement leur poste, et ce fut ainsi que la majestueuse rivière Connecticut, et toutes les riantes vallées qu'elle arrose, sans oublier le saumon, l'alose et les autres poissons que ses eaux nourrissent, tombèrent dans la possession des victorieux Yankees, à qui ils appartiennent encore aujourd'hui.

Ces tristes évènements jetèrent les habitants de Nieuw Amsterdam dans le désespoir. Le nom de Yankee devint aussi terrible parmi nos bons ancêtres que celui de Gaulois l'était chez les Romains ; et les sages vieilles femmes du pays s'en servirent comme d'épouvantail pour faire rentrer leurs méchants petits enfants dans le devoir.

Tous les yeux se tournèrent alors sur le gouverneur, pour savoir ce qu'il ferait pour protéger la république. Les gens réfléchis, et particulièrement les vieilles femmes, craignaient horriblement qu'en ces jours de péril et de malheur les terribles guerriers du Connecticut, non contents de la conquête du Fort Goede Hoop, ne marchassent incontinent sur Nieuw Amsterdam, et ne le prissent d'assaut. Et comme, au moyen de la femme du

gouverneur, laquelle, ainsi qu'on l'a déjà insinué, portait le haut-de-chausses, ces bonnes vieilles avaient obtenu une grande influence dans les affaires publiques et soumis la province à une espèce de gouvernement de la quenouille, il fut résolu que l'on prendrait des mesures pour fortifier efficacement la ville.

Or, il arriva qu'à cette époque se trouvait accidentellement à Nieuw Amsterdam un certain trompette hollandais, nommé Van Corlear<sup>36</sup>, gaillard de bonne mine, d'humeur joviale, fameux pour la force de ses poumons comme pour l'épaisseur de ses favoris, et qui, si l'on en croit l'histoire, faisait sonner son instrument d'une telle force, que quiconque était à portée de l'entendre en avait le tympan ébranlé comme s'il eût eu dix mille cornemuses à ses oreilles. Ce fut lui que l'illustre Kieft choisit comme l'homme le plus propre à être le champion de Nieuw Amsterdam et à défendre son fort; doutant peu que son instrument ne fût aussi puissant et aussi terrible dans la guerre que celui du paladin Astolphe, ou la trompette plus classique d'Alecto. On aurait pris plaisir à voir le gouverneur faisant claquer ses doigts, et se trémoussant avec délices, pendant que son vigoureux trompette se pavaneait sur les remparts, sonnait bravement sa trompette à la face du monde entier, comme un valeureux journaliste insulte et nargue audacieusement toutes les puissances de l'autre côté de l'Atlantique.

Non content d'avoir mis une aussi imposante garnison dans le fort, il ajouta considérablement à ses moyens de défense, par une formidable batterie de canons démantelés, par un immense drapeau, qui, planté au centre, dominait la ville entière, et en bâtissant en outre un grand moulin à vent sur l'un de ses bastions<sup>37</sup>. Ce dernier moyen fut sans doute une sorte de nouveauté dans l'art des fortifications; mais William Kieft était célèbre pour les innovations et les expériences, et la tradition affirme qu'il s'adonnait surtout aux inventions mécaniques, comme nouveaux tournebroches marchant par la fumée, voitures qui vont devant les chevaux, et surtout moulins à vent, machines pour lesquelles il avait contracté une singulière prédilection dans sa ville natale de Saardam.

Les partisans du petit gouverneur s'extasiaient sur toutes

ces fantaisies scientifiques, et y voyaient autant de preuves de l'universalité de son génie. Mais il ne manquait pas de détracteurs qui le blâmaient hautement d'employer ses moyens en recherches frivoles, et de consacrer aux tournebroches et aux moulins à vent un temps que réclamaient les intérêts plus importants de la province. Ils allèrent même jusqu'à insinuer une fois ou deux que ses expériences lui avaient tourné la tête, et qu'il croyait réellement faire marcher son gouvernement comme ses moulins, avec du vent; tant les chefs éclairés et habiles sont toujours exposés à l'ingratitude et à la médisance!

Nonobstant donc toutes les mesures qu'avait prises William-le-Bourru pour mettre la ville en état de défense, ses habitants continuaient à être alarmés et abattus. Mais la fortune, qui semble toujours soigneuse de donner à point nommé quelque aliment à l'espérance pour empêcher qu'elle ne s'éteigne totalement, comme on jette un os à ronger au chien prêt à mourir de faim, couronna, vers cette époque, les armes de la province dans une autre partie du pays, et ranima ainsi les cœurs abattus des infortunés habitants des Nouveaux Pays-Bas. On ne sait pas, sans cela, à quelles extrémités l'excès de leur chagrin eût pu les porter. « Car (dit le profond historien des sept champions du christianisme) le chagrin mène au désespoir, et le désespoir à une mort infâme. »

Parmi les nombreuses invasions par lesquelles les brigands du Connecticut avaient causé, depuis peu, tant de malheurs, j'aurais dû mentionner particulièrement l'établissement qu'ils avaient formé sur la partie orientale de Long Island, dans un endroit qui, d'après la bonté remarquable de ses coquillages, avait pris le nom de Oyster Bay<sup>38</sup>. C'était attaquer la province dans son endroit le plus sensible, et cela avait causé une grande agitation dans Nieuw Amsterdam.

Un fait incontestable et bien connu des philosophes, c'est que la route directe de nos affections passe par le gosier, et l'explication pourrait s'en trouver dans les mêmes principes qu'ont déjà établis mes observations sur les aldermen gros et gras. Ce fait est d'ailleurs assez généralement connu dans le monde; aussi observons-nous que le plus sûr moyen de gagner partout le cœur

des gens est de les bien nourrir, et qu'un homme n'est jamais si disposé à flatter, à servir et à satisfaire un autre homme que quand il vit à ses dépens; cela explique comment nos richards tenant table ouverte ont tant d'amis sincères et fidèles, c'est aussi d'après ce principe que nos habiles chefs de parti s'assurent l'affection de leurs nobles adhérents avec des mets délicats et choisis, et les suffrages de la vile populace avec de la bière et des bœufs rôtis. J'ai vu plus d'un homme dans cette même ville, acquérir une importance considérable dans la société, et usurper une ample part de la bienveillance de ses concitoyens les plus éclairés, quand le seul éloge qu'on pût faire de lui était: *qu'il donnait de bons diners, et avait d'excellent vin.*

Puis donc que le cœur et l'estomac sont si proches alliés, il s'ensuit conséquemment que ce qui affecte l'un, doit, par sympathie, affecter l'autre. Or, c'est un fait également incontestable que de tous les holocaustes sacrifiés à l'estomac, il n'en est pas qui lui soit plus agréable que le testacé connu généralement sous le nom vulgaire d'huitre; et ces animaux marins ont toujours été tellement révéérés par mes gourmands compatriotes, que de temps immémorial on leur a dédié des temples dans toutes les rues, ruelles et allées de cette gastronomique cité. On ne devait donc pas s'attendre que les habitants de Nieuw Amsterdam tolérassent la capture de Oyster Bay, source abondante de leur mets favori. Ils auraient pu pardonner qu'on attaquât leur honneur, et passer même sous silence le massacre de quelques citoyens, mais un outrage aux garde-mangers de la grande ville de Nieuw Amsterdam, et qui menaçait les estomacs de ses gros bourgmestres, ne pouvait rester sans vengeance! L'opinion unanime du conseil fut que l'on chassât incontinent les intrus d'Oyster Bay et de ses environs par la force des armes, et en conséquence on dépêcha un détachement à cet effet sous le commandement d'un certain Stoffel Brinkerhoff ou Brinkerhoofd (c'est-à-dire Stoffel le Casseur de Têtes), nom que lui avaient valu ses hauts faits, car c'était un homme célèbre, dans toute l'étendue de la Nouvelle-Hollande, pour son adresse à jouer du bâton à deux bouts, et qui aurait pu se mesurer avec Colbrand, le champion danois tué par Guy de Warwick.

Stoffel Brinkerhoff était un homme qui parlait aussi peu qu'il agissait vite ; un de ces officiers qui marchent droit au but et accomplissent leur mission sans en faire parade. Il ne mit point une diligence extraordinaire dans ses mouvements, mais il traversa posément et avec résolution les villes de Ninive, de Babylone, de Jéricho, et autres célèbres cités anciennes qui, par un inexplicable sortilège des Yankees, se sont trouvées, on ne sait comment, transplantées dans Long Island. Il ne s'arrêta pas davantage à Puspanich, ni à Patchog, ni dans la grande ville de Guag, mais il marcha constamment en avant jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans le voisinage d'Oyster Bay.

Il se trouva là en face d'une troupe turbulente de vaillants guerriers ayant à leur tête Poisson Conserve, Habakkuk le Dingue, La Réplique, Zerubbabel la Gambade, Jonathan Doolittle et Coq le Décidé ! Noms terribles qu'il lui suffit d'entendre pour croire que tout l'enfer avait été déchainé pour le déconfire. Voyant cependant que ce formidable corps était composé de la fine fleur des nouveaux colons, sans autre arme que la langue, sans autre intention, en marchant à sa rencontre, que de le combattre sur le champ de l'argument, il réussit sans trop de difficulté à les mettre en déroute et détruisit leur établissement de fond en comble, sans s'arrêter à écrire sur le terrain un récit de sa victoire, et risquer ainsi (comme n'eût pas manqué de le faire un général plus expérimenté) de laisser échapper l'ennemi, pendant qu'il eût tressé lui-même les lauriers de sa couronne. Le brave Stoffel ne songea qu'à terminer son entreprise, et à chasser entièrement les Yankees de l'île. Il s'y prit, pour accomplir ce haut fait, comme il s'y était toujours pris pour chasser ses bœufs, car, pendant que les Yankees fuyaient devant lui, il marchait tranquillement derrière eux, tout en relevant ses hauts-de-chausses ; et il les eût infailliblement poussés jusque dans la mer, s'ils n'eussent demandé quartier et consenti à payer tribut.

La nouvelle de cet exploit guerrier arriva tout à point pour ranimer les esprits des citoyens de Nieuw Amsterdam. Pour ajouter à leur satisfaction, le gouverneur résolut de les étonner par un de ces magnifiques spectacles connus dans les jours classiques

## HISTOIRE DE NEW YORK

de l'Antiquité, et dont les verges avaient gravé la description dans sa mémoire pendant qu'il était écolier à La Haye. Il fut donc décrété que Stoffel Brinkerhoff ferait son entrée dans la ville en triomphateur : il y parut en conséquence monté sur un cheval d'amble de Naraganset ; on portait devant lui cinq citrouilles qui, comme les aigles romains, avaient servi d'étendards à l'ennemi : cinquante charrettes d'huitres, cinq cents boisseaux d'ognon de Weathersfield, cent quintaux de morue, deux barriques de mélasse, et divers autres trésors, étaient pompeusement trainés à sa suite comme dépouilles et tributs des Yankees ; et, conduits en captifs, trois contrefacteurs notoires des billets de la banque de Mannahata<sup>39</sup>, achevaient d'embellir le triomphe du héros ; une musique militaire animait ce cortège, c'était la trompette du champion Anthony Van Corlear, qu'accompagnaient sur les plus bruyants instruments du pays une foule de nègres et de marmots. Les citoyens dévorèrent, d'un cœur joyeux, les dépouilles opimes, chacun fit honneur au conquérant, en s'enivrant pieusement de rhum de la Nouvelle-Angleterre, et le savant William Kieft se rappelant, dans un élan subit d'enthousiasme et de générosité, qu'il était d'usage chez les Anciens d'honorer les généraux victorieux en leur érigeant des statues, fit, un gracieux décret par lequel il était permis à tout cabaretier de prendre pour enseigne le portrait de l'intrépide Stoffel.

## CHAPITRE IV

**Réflexions philosophiques sur la folie de se croire heureux  
en temps de prospérité.**

**Divers troubles sur les frontières méridionales.  
Comment William-le-Bourru faillit perdre le pays  
par un mot cabalistique.**

**Expédition secrète de Jan Jansen Alpendam,  
et son étonnante récompense.**

SI NOUS POUVIONS JETER LES YEUX sur le grand-livre où, comme une respectable hôtesse, Dame Fortune inscrit le doit et l'avoir de l'espèce humaine, nous y verrions qu'au total, le bien et le mal sont à peu près balancés dans ce monde, et que, fussions-nous choyés longtemps au giron même de la prospérité, l'instant doit venir enfin où il faudra payer tristement notre écot. La Fortune, à tout prendre, est une méchante femelle, et par-dessus le marché une inexorable créancière; elle peut bien accorder de longs termes à ses protégés, elle peut bien les combler de ses faveurs; mais, tôt ou tard, elle leur fait payer les arrérages avec la rigueur d'un vieil usurier; puis elle efface le compte avec leurs larmes. « Puisque, dit le bon vieux Boetius, nul ne peut la fixer à volonté, et puisqu'on déplore si douloureusement sa fuite, que sont ses faveurs, sinon les pronostics certains de calamités prochaines? » La stupidité et l'irréflexion de mes semblables ne m'inspirent jamais plus de mépris que quand je les vois se réjouir et se livrer à la sécurité et à la confiance dans les moments de prospérité; ces moments, pour l'homme sage et doué des lumières de la raison, sont, au contraire, la véritable époque de l'angoisse et de l'appréhension, car il sait bien que, suivant la marche des choses, le bonheur n'est, tout au plus, que temporaire, et que plus haut il s'élèvera sur l'aile capricieuse de la Fortune, plus il sera meurtri par sa chute; tandis que celui qui a, pour ainsi dire, épuisé le malheur, a, moins que tout autre, la chance d'en éprouver de nouveaux; comme l'homme qui est au pied de l'échelle peut en tomber sans courir grand risque de se casser le cou.

La fine fleur de la véritable sagesse consiste donc à deviner

quand nous devons être malheureux, secret inestimable qui fut découvert à peu près en même temps que cette maxime : « Tout dans ce monde est vanité et vexation d'esprit. » C'est grâce à cette maxime que nos vrais sages, regardant comme une infaillible preuve de génie la faculté de se trouver malheureux sans sujet, ont toujours été les êtres les plus infortunés de la race humaine ; car être malheureux dans le malheur est chose à portée de tout le monde, mais il n'y a que le philosophe qui sache découvrir dans le bonheur même une cause de peine et d'affliction.

Conformément au principe que je viens d'avancer, nous allons voir la colonie de la Nouvelle-Hollande qui, sous le règne du célèbre Van Twiller, avait fleuri dans une sécurité si alarmante et si funeste, payer maintenant ces premiers temps de bonheur et acquitter l'énorme dette de la prospérité. Les ennemis la pressent de toutes parts ! La ville de Nieuw Amsterdam, encore au berceau, est tenue constamment en alarmes, et son brave commandant, William-le-Bourru lui-même, nous rappelle une phrase vulgaire mais expressive ; il a des embarras par-dessus la tête !

Tandis qu'il s'occupe chaudement à repousser d'un côté ses cruels ennemis les Yankees, nous le voyons tout à coup molesté sur un autre point par des assaillants d'une nation différente. Une colonie errante de Suédois qui reconnaissent pour chef Peter Minnewits, et pour souveraine cette redoutable virago, Christine reine de Suède, s'était établie et avait érigé un fort sur la rivière du Sud (la Delaware), en dedans des limites réclamées par le gouvernement des Nouveaux Pays-Bas. L'histoire se tait sur les particularités de leur premier débarquement, ainsi que sur leurs droits réels au sol ; et l'on doit d'autant plus s'affliger de ce silence, qu'on verra cette même colonie suédoise se mêler essentiellement par la suite, non seulement aux intérêts des habitants des Nouveaux Pays-Bas, mais à ceux du monde entier.

De quelque manière donc que cette colonie vagabonde de Suédois ait d'abord pris possession du pays, il est certain qu'en 1658 ils y établirent un fort, et que Minnewits, suivant l'usage primitif de ses contemporains, se déclara gouverneur de tous les pays adjacents, auxquels il donna le nom de provinces de la Nouvelle-Suède. Le bruit de cet exploit n'eut pas plus tôt

atteint les oreilles du colérique William, qu'en noble et vaillant chef il fit éclater une violente colère, et, rassemblant son conseil, s'y répandit en invectives contre les Suédois dans le plus long discours qu'eussent jamais entendu les colons depuis la dispute mémorable de Ten Breeches et de Tough Breeches. Ayant ainsi fait jour aux premiers bouillons de sa rage, il recourut à sa mesure favorite, les proclamations, et en dépêcha une sanglante, datée de la première année de son règne, et par laquelle il informait Peter Minnewits que tout le territoire limitrophe de la rivière du sud avait, de temps immémorial, appartenu aux colons hollandais, lesquels, pour en constater la propriété, l'avaient entouré de forts et *baigné de leur sang*.

Cette dernière et terrible phrase entrainerait une idée de carnage et de guerre à mort si nous n'avions la consolation d'apprendre qu'elle s'appliquait simplement à une querelle dans laquelle les Indiens avaient tué une demi-douzaine de Hollandais qui faisaient de bienveillants efforts pour établir une colonie et étendre la civilisation. Ce sera pour nous une preuve que William Kieft, tout petit qu'il fût, n'en aimait pas moins les expressions gigantesques, et s'appliquait particulièrement à cette belle figure de rhétorique si connue et si chérie de nos petits grands hommes sous le nom d'hyperbole, figure si utile à tant de gens de la même classe que lui, et sur laquelle s'est fondée la grandeur de tant d'illustres gouvernants aussi vides de mérite que bouffis d'importance. Je ne puis m'empêcher ici de faire observer tout ce que doit mon bienaimé pays à cette chère figure de l'hyperbole, pour l'assistance qu'elle a prêtée à bon nombre de nos plus grands personnages, hommes d'État, orateurs, gens de robe ou d'Église, qui, à force de grands mots, de périodes sonores, et de pompeuses doctrines, se sont soutenus à la surface de la société, comme d'ignorants nageurs se maintiennent à fleur d'eau sur des vessies gonflées.

La proclamation contre Minnewits finissait par ordonner au soi-disant gouverneur et à sa troupe d'aventuriers suédois de quitter immédiatement le pays, sous peine du grand déplaisir et de l'inévitable vengeance du très puissant gouvernement des Nouveaux Pays-Bas! Mais il paraît qu'on n'obtint pas de cette

*mesure vigoureuse* le moindre effet de plus que des proclamations déjà fulminées contre les Yankees. Les Suédois restèrent inébranlablement sur le territoire dont ils avaient pris possession, et les choses demeurèrent, pour le présent, *in statu quo*.

Il semblerait incompatible avec le valeureux caractère de William Kieft qu'il eût laissé impunie cette insolente obstination des Suédois, si nous ne savions que, vers le même temps, notre petit homme avait de la besogne taillé plus qu'il n'en pouvait faire, et que molesté d'un côté, insulté de l'autre, provoqué partout, sa colère ne savait où donner de la tête.

Il est une espèce de législateurs si remuants, si agissants, si pleins de précautions et d'habileté, qu'ils ont toujours à la fois sur l'enclume une centaine d'objets dont chacun exige qu'on batte le fer tant qu'il est chaud; de là mille expédients temporaires, mille petits moyens du moment, à l'aide desquels ils vont savétant, rapetassant le bonheur public et les affaires nationales de manière à y faire dix trous pour un qu'ils y bouchent, sauf à fourrer ensuite dans ces trous tout ce qui leur tombe sous la main, comme j'ai dit que les Yankees tamponnaient leurs carreaux brisés avec leurs vieilles culottes. C'est justement à cette *espèce* qu'appartenait William-le-Bourru; et s'il eût seulement été doué d'autant de moyens que de zèle, ou que son zèle eût été gouverné par un peu de prudence, il y a peu de doute qu'il n'eût été le plus grand gouverneur (de sa taille), dont l'histoire ait fait mention, excepté, toutefois, le célèbre gouverneur de l'île de Barataria.

Le grand défaut de la politique de William-le-Bourru, c'est que, tout en étant aussi disposé qu'aucun autre à faire face à l'ennemi dans l'occupation, il n'en était pas moins homme à se laisser battre par tendresse pour la bourse nationale ou, en d'autres mots, quelques mesures qu'il prit pour le salut public, il s'attachait tellement à les rendre peu coûteuses, qu'il les rendait toujours inutiles. Ceci était une conséquence éloignée de son éducation à La Haye. Les connaissances superficielles qu'il y avait acquises lui avaient donné plus de gout pour les tables de matières que pour les livres eux-mêmes; il les feuilletait tous sans en étudier aucun, et l'écume seule des auteurs en tout genre fermentait dans sa pauvre cervelle. Le malheur voulut

que, en parcourant quelque intitulé de chapitre, il tombât sur un grand mot politico-cabalistique, et le voilà qui, avec sa facilité accoutumée, le fait bien vite rentrer dans son grand système de gouvernement, à l'irréparable préjudice et déception de l'honnête province des Nouveaux Pays-Bas, et comme pour fourvoyer à tout jamais les gouvernants faiseurs d'expériences!

En vain ai-je compulsé la théurgie chaldéenne, la cabale des Juifs, la nécromancie des Arabes, la magie des Perses, les jongleries anglaises, la sorcellerie des Yankees et celle des Indiens, pour découvrir où ce terrible mot avait pour la première fois frappé les yeux de notre petit homme; ni le *Sefer Yetzirah*, ce fameux livre cabalistique attribué à Abraham, ni les pages du *Zohar*, qui contiennent les mystères de la cabale, révélés par le savant rabbin Siméon Yochaïdes, n'ont prêté à mes recherches la moindre lumière; je n'ai pas tiré plus de profit de celles que j'ai faites dans le *Shem haMephorash* de Benjamin, le Juif errant, quoique ce dernier ait fourni à David Elm le moyen de faire une route de dix jours en vingt-quatre heures. Je n'y saurais découvrir non plus le moindre rapport avec le tétragrammaton ou nom sacré, composé de quatre lettres (mot le plus profond de la cabale hébraïque, mystère sublime, ineffable, et incommunicable), ni avec les lettres que les païens volèrent à Yod-He-Vav-He, pour en former leur grand nom, Jae ou Jove (Jupiter). Enfin dans toutes mes recherches cabalistiques, théurgiques, nécromantiques, magiques et astrologiques, depuis le trétractys de Pythagore, jusqu'aux contes profonds de la Mère l'Oie, je n'ai pu trouver ni vestige de l'origine de ce mot, ni aucun autre mot dont le pouvoir puisse lui être opposé.

Pour ne pas laisser mes lecteurs en suspens, le mot qui avait si puissamment captivé l'attention de William-le-Bourru, et qui, en caractères allemands, avait un aspect particulièrement sombre et malencontreux, ce mot fidèlement traduit dans notre langue n'est autre que ÉCONOMIE, terme magique qui, par le constant usage et la mention fréquente qu'on en fait, a cessé d'être formidable à nos yeux, mais dont le pouvoir terrible le dispute aux plus terribles mots de la nécromancie.

Prononcé dans une assemblée nationale, son effet immédiat

est d'endurcir le cœur, d'obscurcir l'intelligence, de fermer la bourse et de boutonner la poche de tout législateur philosophe. Ses effets sur l'œil ne sont pas moins surprenants ; il contracte la rétine, ternit le cristallin, rend visqueuse l'humeur vitrée, épaissit l'humeur aqueuse, produit l'endurcissement de la sclérotique et la convexité de la cornée, si bien que l'organe de la vue perdant sa force et sa perspicacité, l'infortuné patient devient myope, ou même presque aveugle, puisqu'il ne peut plus apercevoir le total de ce qu'il faut immédiatement dépenser sans être capable de regarder plus loin pour y découvrir le rapport de cette dépense avec son résultat ; si bien enfin (pour me servir des expressions éloquentes de Burke), qu'un églantier au bout de son nez lui semble plus grand qu'un chêne à cinq cents toises ; voilà ce que produit instantanément ce mot diabolique dont les résultats sont plus prodigieux encore, puisque sous sa magique influence les vaisseaux de soixante-quatorze se réduisent en frégates, les frégates en sloops, et les sloops en chaloupes canonnières !

Ce mot puissant, qui servait à William-le-Bourru de pierre de touche politique, explique seul tout son système de proclamations, de protestations, de vaines menaces, de moulin à vent, de trompettes et de guerre de papier, système dont nous allons suivre l'application dans son expédition navale de 1642. Cet armement, que lui fit faire un terrible accès de rage, se composait de deux sloops et de trente hommes sous les ordres de Meinheer Jan Jausen Alpendam comme amiral de la flotte et commandant en chef des troupes, et cette formidable expédition (qui ne peut être comparée qu'aux hardies croisières de notre marine quand, encore au berceau, elle parcourait la baie et remontait le détroit), avait pour but de chasser les Marylandais du Shuykill dont ils avaient récemment pris possession, et que le gouvernement des Nouveaux Pays-Bas réclamait comme faisant partie de la province ; car il paraît qu'à cette époque, notre jeune colonie jouissait de ce désirable état si fort envié par les nations ambitieuses, c'est-à-dire que le gouvernement possédait une vaste étendue de territoire, savoir : un tiers dont il jouissait, et deux autres tiers pour lesquels il était continuellement en querelle avec les voisins.

L'amiral Jan Jausen Alpendam était un brave plein d'ardeur et de courage, et qui ne s'effrayait nullement de la réputation faite à l'ennemi, d'hommes gigantesques et violents, vivant de galettes de sarrasin et de porc, buvant des liqueurs poivrées et d'autres faites avec des pommes, experts dans l'art de boxer, de froter, d'étriller les gens et de les barbouiller de goudron pour les rouler ensuite dans la plume, sans compter beaucoup d'autres perfections athlétiques qu'ils avaient empruntées de leurs cousins germains et prototypes les Virginiens, avec lesquels ils ont toujours eu une extraordinaire ressemblance. En dépit cependant de ces terribles rapports, l'amiral entra courageusement avec sa flotte dans le Shuylkill, et arriva sans opposition ni accident au lieu de sa destination.

Là, il attaqua d'abord l'ennemi par un vigoureux discours en bas hollandais, dont l'avait préalablement armé le prévoyant Kieft. Il commençait poliment par les appeler « bande de fainéants, de butors, d'ivrognes, de chasseurs d'esclaves, de mulâtres parvenus, qui ne savaient que faire courir des chevaux, faire battre des coqs, hanter les tavernes et violer le sabbat » ; et il terminait en leur ordonnant d'évacuer immédiatement le pays. À quoi ils répondirent tout simplement qu'ils n'en feraient rien et qu'il pouvait aller au diable !

Or, c'était une réponse sur laquelle n'avaient nullement compté ni William Kieft ni Jan Jausen Alpendam, et ce dernier, pris au dépourvu, crut que, dans l'impuissance de trouver d'abord à cette rebuffade une réplique convenablement hostile, le meilleur parti à prendre était de s'en retourner rendre compte à qui de droit de son voyage. En conséquence, il mit à la voile pour Nieuw Amsterdam, où il fut reçu avec de grands honneurs et considéré comme le modèle de tous les commandants, vu qu'il avait achevé, sans couter presque rien à l'État et sans perdre un seul homme, une entreprise des plus périlleuses ! Il fut unanimement appelé le sauveur de son pays (nom dont on gratifie libéralement tous les grands hommes). Ses deux chaloupes ayant rempli leur devoir et leur destinée furent mises à part et à sec, dans une crique que l'on nomme aujourd'hui le bassin d'Albany, où elles pourrissent tranquillement dans la vase ; et, pour immortaliser le

nom de l'amiral, on éleva, par souscription, sur le sommet de Flatten Barrack Hill, un magnifique monument en planches de sapin qui dura trois années entières, au bout desquelles il tomba en pièces et fut brulé... comme bois de chauffage!

## CHAPITRE V

**Comment William-le-Bourru enrichit la province  
d'une multitude de lois  
et devint le patron des avocats et des mouchards.  
Et comment le peuple devint excessivement éclairé  
et malheureux sous sa direction.**

Parmi les nombreux et célèbres débris de l'antique sagesse qui ont surnagé sur le fleuve du temps, et qu'ont soigneusement recueillis ces humbles mais industrieux travailleurs qui rament péniblement aux derniers rangs de la littérature, nous trouvons le décret suivant rendu par Charondas, le législateur des Locriens. Désireux de préserver les anciennes lois de l'État des additions et perfectionnements dont pourraient s'aviser d'ambitieux ignorants ou d'officieux prétendants à la popularité, il ordonna que quiconque proposerait une loi nouvelle eût une corde au cou pendant qu'il ferait sa proposition, afin que, si elle était rejetée, on pût le pendre tout de suite, et qu'il n'en fût plus question.

Ce règlement salutaire eut un tel effet, que pendant plus de deux cents ans le code criminel n'éprouva qu'une très légère altération, et que tous les hommes de chicane moururent de faim faute d'emploi. Il suivit de là que les Locriens, que ne protégeaient ni une masse énorme d'excellentes lois, ni toute une armée d'*avocassiers*, d'huissiers et de sergents, vécurent fort amicalement ensemble, et furent un peuple si heureux, qu'à peine l'aperçoit-on dans l'histoire grecque, car il est bien connu qu'il n'y a que les nations malheureuses, querelleuses et turbulentes qui fassent du bruit dans le monde.

Il eut été à souhaiter pour William-le-Bourru que, dans le cours de ses universelles études, il fût tombé sur cette précaution du bon Charondas. Il imaginait, au contraire, que la vraie politique d'un législateur était de multiplier les lois; et il se mit à l'œuvre pour assurer la propriété, la vie et la moralité de ses sujets, en les entourant, pour ainsi dire, de trappes et de pièges, et en embarrassant d'épines les sentiers les plus unis de la vie privée. De sorte qu'un homme pouvait à peine faire un pas sans risquer de tomber sur un de ces funestes protecteurs. Il allait ainsi forgeant à toute heure de petites lois pour chaque petite offense qui survenait, jusqu'à ce que, devenues, avec le temps, trop nombreuses pour qu'on se les rappelât, elles demeurassent, comme celles de certains législateurs modernes, de simples lettres occasionnellement remises en lumière pour quelque acte d'oppression individuelle, ou pour surprendre un malheureux devenu coupable sans le savoir.

On vit naître conséquemment de petites cours, où les lois furent administrées avec à peu près autant de sagesse et d'impartialité que dans les augustes tribunaux présidés par nos modernes aldermen. Le plaignant y était généralement favorisé à titre de chaland qui fait prospérer la boutique; on fermait discrètement les yeux sur les torts du riche, de peur de blesser la sensibilité de ses amis. Mais jamais on n'eut à reprocher aux vigilants bourgmestres de souffrir que le vice se cachât impuni sous les haillons dégoûtants de la pauvreté.

Nous pouvons dater à peu près de cette époque l'introduction de la peine capitale, témoin le superbe gibet qui fut alors élevé sur le bord de l'eau, vers l'endroit où sont à présent les degrés de Whitehall, et un peu à l'est de la batterie. Près de là fut aussi construite une autre potence de forme étrange, bizarre et sans modèle, mais dont s'enorgueillissait d'autant plus l'ingénieur William Kieft, que le supplice auquel elle servait était entièrement de son invention.

Ce gibet ne le cédait pas d'une ligne en élévation à celui d'Aman, si célèbre dans l'histoire de la Bible; mais le sublime de la découverte, c'est que le coupable, au lieu d'être, suivant la coutume invariable, suspendu par le cou, était hissé par la

ceinture, et qu'on le laissait là, flotter et se débattre une heure entière entre la terre et le ciel, au grand amusement sans doute et à la grande édification de cette foule de respectables citoyens qui assistent habituellement aux spectacles de ce genre.

On ne saurait croire combien le petit gouverneur se divertissait à voir les vagabonds et les mendiants pendiller ainsi par la croupière, et faire en l'air de grotesques gambades; il trouvait toujours à faire à cette occasion mille plaisanteries plus drôles et plus spirituelles les unes que les autres; il les appelait ses voltigeurs, ses oies sauvages, ses nageurs aériens, ses épouvantails, ses hommes volants, enfin son gibier de potence, nom ingénieux qui, quoiqu'originellement réservé aux dignes personnages qui avaient pris l'air de cette étrange manière, a fini depuis par être un sobriquet donné à tous les candidats à ce genre d'élévation légale. Au reste, s'il faut en croire certains graves étymologistes, c'est à cette punition qu'est due la première idée de cette espèce de ceinturon ou de courroie avec laquelle nos aïeux attachaient leurs nombreux hauts-de-chausses, et dont la mode, renouvelée il y a peu d'années, existe encore aujourd'hui.

Tels furent les admirables perfectionnements que fit William Kieft dans le code criminel; son code civil n'était pas moins digne d'admiration; et je suis désolé que les bornes de mon ouvrage ne me permettent pas de m'étendre sur l'un et sur l'autre avec la prolixité qu'ils méritent. Mais il me suffira de dire qu'en peu de temps les bienfaits produits par ses innombrables lois acquièrent une évidence palpable. Bientôt on sentit la nécessité d'une classe d'hommes qui les expliquât: en les expliquant ils les embrouillèrent, et le pays fut dès lors envahi par un tel débordement de suppôts de la chicane, que, grâce à leurs soins protecteurs, tout le monde en vint bientôt à se prendre aux cheveux.

À Dieu ne plaise qu'on m'accuse ici de la moindre insinuation fâcheuse contre les honorables gens de lois ou contre leur profession. Je suis bien convaincu que nous avons dans cette ancienne cité un nombre infini de dignes personnages qui, Dieu les bénisse, ne sont entrés dans cet ordre respectable ni par le sordide amour d'un lucre infâme ni par un vaniteux besoin de

renommée, mais dont le seul motif était un zèle fervent pour la parfaite administration de la justice, et un dévouement généreux et désintéressé pour le bien de leurs compatriotes! Je jetterais plutôt ma plume au feu et mon encrier par la fenêtre que d'enfreindre d'une ligne le respect dû à cette classe bienveillante de citoyens. Je fais allusion, au contraire, à ces vils magistrats, devenus si nombreux dans ces jours de malheur, qui infestent les avenues de l'ordre judiciaire comme les mécréants chevaliers de *Cornouailles* infestaient l'ordre honorable de la chevalerie; qui, sous ce noble abri, exercent contre la société leurs déprédations; qui s'enrichissent à force de détours, de subtilités et de chicanes, et qui, semblables à la vermine, pullulent le plus aux lieux où se trouve plus de corruption.

Rien n'excite les inclinations malveillantes comme la facilité de les satisfaire. Les cours judiciaires ne seraient pas aussi constamment encombrées de petits procès honteux et vexatoires sans la tourbe rapace de gens de loi qui y fourmille; ils flattent les passions d'une classe ignorante et grossière, qui, comme si la misère n'était pas déjà un assez grand malheur, est toujours prête à y ajouter les horreurs de la chicane. Ils sont pour les lois ce que sont les charlatans en médecine; ils excitent le mal pour tirer profit de la cure, et retardent la cure pour augmenter le profit. Où l'un détruit la constitution, l'autre épuise la bourse, et l'on peut remarquer aussi que de même que le pauvre malade, une fois aux mains du charlatan, se noie dans les drogues et s'empoisonne chaque jour de remèdes infailibles, de même, l'ignorant plaideur dont s'est une fois saisi l'empirique homme de loi ne cesse plus d'être en guerre avec ses voisins, et de se ruiner lui-même en procès *imperdables*. Mes lecteurs excuseront cette digression où je me suis laissé étourdiment entraîner; mais je n'ai pu m'empêcher de tracer avec calme et impartialité le tableau d'une abomination trop commune dans cette excellente ville, et dont j'ai malheureusement appris, à mes dépens, à connaître les effets, puisque, à peu près ruiné par la perte injuste d'un procès, j'ai achevé de l'être par le gain d'un autre.

L'observateur qui a rédigé le manuscrit de Stuyvesant remarque que, sous l'administration de William Kieft, le caractère des

habitants de Nieuw Amsterdam éprouva un changement essentiel, par l'effet duquel ils devinrent extrêmement intrigués et factieux. Grâce à la constante irritation nerveuse qu'entretenait dans le petit gouverneur le maraudage sur ses frontières, grâce encore à sa malheureuse manie d'expériences et d'innovations, il tenait son conseil dans une agitation continuelle : or, le conseil étant à la masse du peuple ce que le levain est à la pâte, il s'ensuivait une fermentation générale. Et la masse du peuple étant à la cité ce que l'âme est au corps, tant de malheureuses commotions éprouvées agirent désastreusement sur Nieuw Amsterdam, qui dut à quelques-uns de ces paroxysmes de consternation et d'angoisses plusieurs des rues, ruelles, ou passages les plus bistournés, les plus tortueux, les plus abominables qui puissent défigurer une métropole !

Mais le pire de l'affaire, c'est que précisément vers cette époque la populace, nommée depuis le *peuple souverain*, devint, comme l'âne de Balaam, plus savante que son cavalier, et montra un étrange désir de se gouverner elle-même. Ceci fut un autre résultat des talents universels de William-le-Bourru. Dans quelques-unes de ses diaboliques recherches parmi les débris de l'Antiquité, il fut frappé d'admiration pour l'institution de ces tables publiques où les Lacédémoniens discutaient des sujets d'une nature générale et intéressante, et pour ces écoles où les philosophes disputaient sur la morale et la politique, où les barbes grises apprenaient les rudiments de la sagesse, et les marmots l'art de devenir de petits hommes avant d'être des enfants. « Il n'y a rien, dit l'ingénieux Kieft en fermant son livre ; il n'y a rien de plus essentiel pour la bonne organisation d'un pays, que l'éducation parmi le peuple ; c'est sur l'esprit public que doit reposer la base de tout bon gouvernement. » Il y avait du vrai là-dedans ; mais tel était toujours le guignon de William-le-Bourru que quand il pensait juste, on pouvait être certain qu'il agirait de travers. Dans le cas présent, il put à peine manger ou dormir, jusqu'à ce qu'il eût mis sur pied, parmi les simples citoyens de Nieuw Amsterdam, des sociétés brillantes et disputantes ; il ne manquait plus que cela pour compléter le désordre ! Quoique les honnêtes bourgeois hollandais fussent

réellement peu adonnés à l'argumentation et aux disputes de mots, néanmoins, à force de se réunir souvent, de s'enivrer de boissons fortes, d'obscurcir leur cervelle avec la fumée de tabac, et de prêter l'oreille aux harangues de quelques demi-douzaines d'oracles politiques, ils devinrent bientôt excessivement éclairés, et (comme il arrive toujours à la foule politiquement éclairée) excessivement mécontents! Ils découvrirent, avec une étonnante promptitude de discernement, la dangereuse erreur où ils s'étaient abandonnés en se croyant le peuple le plus fortuné de la terre, et furent convaincus, en dépit de toutes les preuves du contraire, qu'ils étaient décidément un peuple très malheureux, très abusé, et conséquemment perdu!

Bientôt les novellistes de Nieuw Amsterdam se constituèrent en respectables juntes d'aboyeurs politiques, qui se rassemblaient chaque jour pour hurler lamentablement sur les affaires publiques, et se créer volontairement des malheurs, se portant en foule à ces tristes assemblées avec cet empressement qu'ont mis les zéloteurs de tous les siècles à quitter les sentiers les plus doux et les plus paisibles de la religion pour se précipiter vers les réunions délirantes du fanatisme. Nous sommes naturellement enclins au mécontentement, et soigneux d'entretenir des causes imaginaires de lamentation. Nous flagellons nos épaules comme des moines fainéants, et semblons nous complaire aux sons mélodieux de nos propres gémissements. Et qu'on ne croie pas que j'avance ceci par amour du paradoxe; non, des expériences journalières montrent la vérité de ces observations. Il est presque impossible de relever les esprits d'un homme en proie à des calamités imaginaires; mais rien de plus aisé que de les abattre lors même qu'il est au comble de la félicité, comme c'est un travail digne d'Hercule de hisser un homme au sommet d'un clocher, quoique la force d'un simple enfant suffise pour l'en précipiter.

Le lecteur apercevra aisément, dans les rassemblements dont j'ai parlé, la faible germe de ces sages réunions qu'on nomme assemblées populaires, et qu'on a vues si fort en vogue de nos jours. Là se rendaient tous ces fainéants, tous ces docteurs de bas étage qui semblent faire, sur le corps social, l'effet de haillons

sur le dos du pauvre, toujours flottant et s'agitant selon le vent qui souffle. Là couraient les savetiers, abandonnant l'échoppe pour donner des leçons d'économie politique. Là se pressaient les forgerons, laissant s'éteindre le feu de la forge, pendant qu'ils soufflaient et attisaient celui des factions; et les tailleurs eux-mêmes, laissant aller en guenilles les neuf dixièmes du genre humain, négligeaient leurs propres mesures pour s'occuper de celles du gouvernement. Pour compléter cette masse de lumières publiques, et achever de mettre tout le pays en désarroi, il ne manquait qu'une demi-douzaine de gazettes et d'écrivains patriotiques.

Je ne dois pas oublier de dire que ces assemblées populaires se tenaient dans une taverne célèbre; cette sorte de maisons a toujours été considérée comme pépinière de politique vu l'abondance avec laquelle y coule ce liquide génératif, force et soutien des factions! Les anciens Germains, nous dit-on, avaient une excellente manière de traiter toute question importante, c'était de s'enivrer pour la première délibération et d'y revenir à jeun. Plus avisée, la populace américaine, pour échapper à l'inconvénient d'avoir deux avis sur une même question, délibère et agit dans l'ivresse, au moyen de quoi elle s'épargne une foule de calculs aussi froids qu'ennuyeux; et comme il est universellement admis qu'un homme voit double quand il est ivre, on doit en conclure qu'il voit deux fois aussi bien que son voisin à jeun.

## CHAPITRE VI

**Grande conspiration des pipes.  
Douloureuses perplexités où William-le-Bourru fut jeté  
pour avoir éclairé la multitude.**

WILLIAM KIEFT, comme on l'a déjà clairement démontré, était un grand législateur sur une petite échelle. Il était actif, ou plutôt *affairé* par caractère, c'est-à-dire qu'il avait un de ces esprits petits mais vifs, qui compensent par de la turbulence et de l'agitation ce qui leur manque en grandes vues et en force. Dans sa tendre enfance, il avait été frappé de ce conseil de Salomon : « Regarde la fourmi, toi fainéant ; examine ses mœurs, et deviens sage. » En conséquence, il avait toujours été d'une disposition affairée, assez semblable à celle de son modèle, s'agitant, se démenant pour des riens, avec l'air et l'importance d'un homme qui fait de grandes choses, cherchant, ramassant des miettes de sagesse, et pleinement convaincu, quand il suait et s'essouffait à remuer un grain de moutarde, qu'il allait soulever une montagne.

C'est ainsi, nous dit-on, que dans une de ces crises d'effervescence mentale, qu'il appelait délibération, il fabriqua une malheureuse loi pour proscrire absolument l'usage de la pipe, usage universel dont il démontrait mathématiquement les dangers, non seulement comme impôt ruineux pour la bourse et perte de temps continuelle, mais aussi comme encourageant grandement la paresse et détruisant, par conséquent, le bonheur et la moralité des peuples ! Infortuné Kieft ! Eût-il vécu dans ce siècle de lumières et de pamphlets, et tenté d'abolir la liberté de la presse, il n'eût pas blessé tous les cœurs d'un coup plus douloureux et plus sensible !

Le vacarme que fit la populace fut aussi violent que pouvait le permettre la gravité naturelle de ses habitudes. Une troupe de citoyens factieux eut même la hardiesse de s'assembler devant la maison du gouverneur, et s'établissant là aussi résolument qu'une armée de siège devant une forteresse, ils se mirent tous à fumer avec autant de persévérance que s'ils eussent voulu forcer la place à se rendre... par étouffement ! Le bourru William sortit de sa

demeure comme une araignée en colère, demandant la cause de ce rassemblement séditieux et de cette illégale fumigation. Mais les mutins ne répondant que par une sorte de dandinement flegmatique, redoublèrent leurs bordées de fumée avec une telle vigueur que, perdu dans le nuage épais qui s'en élevait, le petit homme fut trop heureux de trouver un refuge dans l'intérieur de son castel!

Le gouverneur comprit aussitôt la cause de ce tumulte extraordinaire, et l'impossibilité de supprimer un usage dont la force de l'habitude avait fait une seconde nature. Ici, ne fût-ce que pour expliquer le motif qui m'a fait si souvent mentionner cet usage dans mon histoire, je dois observer qu'il était inséparablement lié à toutes les affaires tant publiques que privées de nos révérends ancêtres. La pipe, en effet, ne quittait jamais la bouche du colon de pure origine hollandaise. C'était sa compagne dans la solitude, son délassement aux heures de plaisir, son conseiller, son consolateur, sa joie, son orgueil, il semblait en un mot ne penser et ne respirer que par sa pipe.

Quand William-le-Bourru eut fait ses réflexions sur tout cela (car il est certain qu'il en fit, quoique un peu tard) il en vint à un compromis avec la troupe assiégeante. Le résultat fut que, malgré la permission accordée de continuer à fumer, il abolissait cependant ces belles longues pipes qui, si fort en vogue aux jours de Wouter Van Twiller, dénotaient l'aisance, la tranquillité et la sobriété de mœurs, et qu'à leur place il substituait de petits simulacres de pipes qui, à peine longues de deux pouces, pourraient, disait-il, se rencogner dans un angle de la bouche, ou se passer dans le ruban du chapeau, et n'entraveraient nullement la marche des affaires. Cette concession calma un peu la multitude, qui se dispersa, et chacun retourna chez soi. Ainsi se termina cette alarmante insurrection, longtemps connue sous le nom de conspiration des pipes, et qui, comme on l'a très ingénieusement observé, finit, ainsi que tant d'autres conspirations, séditions, ou complots, par s'en aller en fumée!

Mais, oh mon cher lecteur, remarquez quelles déplorables conséquences entraîna cette concession de William Kieft! La fumée de ces infâmes petites pipes s'élevant en nuage perpétuel

sous le nez, pénétra dans le cerveau, l'obscurcit, en pompa la salubre humidité, rendit ceux qui s'en servaient aussi vaporeux et aussi bourrus que leur célèbre petit gouverneur, et, ce qui est pire encore, cette race si rubiconde et si joufflue devint hâve, desséchée, transparente et tannée comme nos dignes fermiers hollandais, impitoyables fumeurs de brule-gueules.

Mais ce ne fut point encore tout, car nous pouvons dater de là l'origine des partis dans cette province; certains des plus riches et des plus importants bourgeois, s'en tenant à l'ancienne mode, formèrent une sorte d'aristocratie à laquelle on donna le nom de *Longues-Pipes*, tandis que les gens de classe inférieure, se soumettant à l'innovation qu'ils préféraient, comme plus commode dans l'exercice de leurs métiers et leur laissant plus de liberté pour agir, furent flétris du nom plébéien de *Courtes-Pipes*. On vit également s'élever un troisième parti qui différait des deux autres, et avait pour chefs les descendants du fameux Robert Chewit, compagnon du grand Hudson. Ceux-ci abandonnèrent l'usage des pipes, et se mirent à mâcher le tabac, ce qui leur fit donner le nom de *Quids* ou *Chiqueurs*. Il est digne de remarque que cette dernière dénomination a continué depuis à être invariablement appliquée à ces factions mixtes ou métisses qui naissent de deux grands partis opposants, comme le mulet naît du cheval et de l'âne.

Je voudrais faire remarquer ici le grand avantage de ces distinctions de partis qui épargnent au peuple, en général, le grand embarras de penser. Hésiode divise l'espèce humaine en trois classes. Ceux qui pensent par eux-mêmes, ceux qui laissent les autres penser pour eux, et ceux qui ne veulent ni penser, ni laisser penser les autres. La seconde classe néanmoins comprend la majeure *partie* de la société, et de là vient le mot parti, qui signifie une masse de gens dont le plus petit nombre pense, pendant que les autres parlent. Les premiers, que l'on nomme chefs, dirigent les derniers, et leur apprennent ce qu'il faut couvrir d'éloges ou de huées, ce qu'il faut dire, quels hommes il faut soutenir, mais surtout quels autres il faut détester, car nul homme ne peut être un vrai partisan s'il n'est déterminé à haïr à commandement.

Mais quand le peuple souverain est ainsi convenablement fait au harnais, quand il est bien maté, bien bôté, bien bridé, c'est un charme de voir avec quelle docilité et quel ensemble il va trottant dans la fange, au gré de ses guides, trainant après lui le char boueux des factions. Combien ai-je vu de membres patriotes du Congrès qui n'auraient jamais su comment se décider sur une question, et n'auraient eu la chance de bien voter que par accident, si d'autres ne s'étaient chargés de penser pour eux, et si le chef de file n'eût tracé leur route en votant le premier.

Ainsi donc les habitants éclairés des Manhattoes, une fois divisés en partis, eurent le moyen d'organiser la dissension et de cultiver soigneusement leurs haines réciproques ; alors la grande affaire des *politiqueurs* marcha comme sur des roulettes, puisque les divers partis, s'assemblant dans des cabarets différents, y fumaient hostilement l'un contre l'autre avec une implacable animosité, le tout pour le plus grand bien de l'État et surtout des cabaretiers. Quelques-uns plus zélés encore allèrent même plus loin, et commencèrent à injurier leurs antagonistes par ces noms grossiers, ces petits mots scandaleux qu'offre abondamment la langue hollandaise ; chaque partisan croyant religieusement qu'il servait son pays en diffamant ou en ruinant un politique opposé. Mais de quelque manière qu'ils différassent entre eux, tous les partis s'accordaient sur un point, savoir, pour contrôler et condamner les mesures du gouvernement justes ou fausses. Car comme le gouverneur était, par sa position, indépendant de leur pouvoir, qu'il n'avait pas été élu par leur choix et qu'il n'avait pris parti, ni pour une faction, ni pour une autre, aucune n'était intéressée à son succès, ni à la prospérité du pays tant qu'il le gouvernerait.

« Malheureux Kieft ! s'écrie le sage écrivain du manuscrit de Stuyvesant, condamné à lutter avec des ennemis trop avisés pour se laisser surprendre, et à régner sur un peuple trop éclairé pour se laisser gouverner ! » Toutes ses expéditions contre l'ennemi furent déjouées et réduites à zéro, et toutes ses mesures de salut public contrecarrées par le peuple. Proposait-il de lever un corps de troupes suffisant pour la sûreté intérieure, la populace, c'est-à-dire ces vagabonds qui font partie de la communauté, et qui

n'ont rien à perdre, prenaient aussitôt l'alarme, et soutenaient, avec force vociférations, que leurs intérêts étaient en danger, qu'une armée sur pied était une légion de sauterelles dévastant la société, une verge de fer dans les mains du gouvernement, et qu'un gouvernement qui disposerait d'une force armée tournerait inévitablement au despotisme. Lui arrivait-il (et cela n'était que trop fréquent) de différer ses préparatifs jusqu'à ce qu'il y eût urgence, et de rassembler alors précipitamment une poignée de vagabonds indisciplinés, on conspuait la mesure comme faible et insuffisante, c'était se jouer de la dignité et de la sûreté publique, c'était dissiper la fortune publique en entreprises impuissantes! Recourait-il à la voie économique des proclamations, les Yankees se moquaient de lui; appuyait-il ce moyen par une suspension de relations commerciales, ses propres sujets trouvaient celui de s'y soustraire et de le contrecarrer. De quelque côté qu'il se tournât il était assailli, poursuivi par les pétitions de « nombreuses et respectables réunions » qui se composaient d'une demi-douzaine de braillards, grands politiques de cabaret, et non seulement il lisait, mais, ce qui est bien pire, il prenait en considération toutes ces pétitions contradictoires; de sorte que, changeant continuellement ses plans, il ne se donnait le temps d'en éprouver aucun, et que, prêtant l'oreille aux clameurs de la populace, il trouvait, en s'efforçant de tout faire, le secret de ne rien faire du tout.

Je ne voudrais pas que l'on supposât qu'il accueillait complaisamment toutes ces observations et ces remontrances, car ce serait faire injure à la vigueur de son caractère, jamais, au contraire, jamais, dans tout le cours de sa vie, il ne reçut un conseil sans entrer d'abord en colère contre celui qui osait le lui donner. Mais j'ai toujours remarqué que ces petits hommes si passionnés sont, comme les petits bateaux à grandes voiles, les plus disposés à chavirer, et cette vérité est démontrée par l'exemple du gouverneur Kieft, qui, quoique doué d'une humeur aussi âpre qu'un vieux radis, et d'une âme où se déchainaient perpétuellement l'orage et les tempêtes, ne manquait cependant jamais de se laisser entraîner par le dernier petit bout d'avis qu'on lui soufflait dans l'oreille. Heureux fut-il pour lui que son

pouvoir fût indépendant du peuple souverain, et que celui-ci ne possédât point encore à cette époque le privilège important de nommer ses principaux magistrats! Mais il fit du moins de son mieux pour conduire à fin les affaires publiques, en tourmentant sans cesse le petit gouverneur qu'il excitait par des harangues et des pétitions, pour le tracasser ensuite par des reproches et des remontrances, à la manière dont les écuyers du dimanche tracassent un pauvre diable de locatis, de sorte qu'on peut dire de William Kieft que, pendant toute sa carrière administrative, il fut tenu forcément au petit pas ou poussé, malgré lui, au galop de course.

## CHAPITRE VII

Contenant plusieurs relations effrayantes  
des guerres des frontières,  
ainsi que les flagrants délits des maraudeurs du Connecticut.  
Naissance du grand conseil amphictyonique de l'Est.  
Déclin de William-le-Bourru.

LES SAGES DE L'ANTIQUITÉ, qui avaient la connaissance intime de la chose, affirment qu'il y avait à la porte du palais de Jupiter deux tonneaux immenses, l'un rempli de biens, l'autre de maux, et il semblait véritablement que ce dernier eût été renversé sur la malheureuse province des Nouveaux Pays-Bas pour l'inonder de misères! Parmi les nombreux griefs dont s'irritait William-le-Bourru, soit au dedans, soit au dehors, les irruptions continuelles des Yankees sur ses frontières venaient sans cesse rallumer ses dispositions colériques et inflammables: on trouve encore, dans les annales du temps, mainte relation de ces outrages; car les commandants des frontières étaient particulièrement soigneux de prouver leur vigilance et leur zèle, en luttant à qui enverrait à la métropole les plaintes les plus fréquentes et les plus volumineuses, comme ces bons valets qu'on voit toujours aller

se plaindre au salon des petites querelles et des petits torts de la cuisine.

Loin de moi cependant l'intention d'insinuer que nos dignes ancêtres se laissassent aller à des alarmes sans motif! Ils enduraient, au contraire, la répétition quotidienne des plus cruels outrages, d'outrages tels que, suivant les maximes d'honneur national, il eût suffi d'un seul pour jeter sur l'univers entier la guerre et la confusion. Dans la foule de griefs affreux qu'on se rappelle, je citerai un petit nombre des plus atroces, et laisserai juger à mes lecteurs si nos ancêtres n'étaient pas excusables d'entrer à ce sujet dans une courageuse fureur.

« 24 juin 1641. Ceux de Hartford ont enlevé un cochon de la commune, et par pure haine, ou autre mauvais sentiment, l'ont enfermé et fait mourir de faim dans une étable. »

« 26 juillet. Les susdits Anglais ont encore emmené à Hartford les cochons de la compagnie qui paissaient sur la commune de Sicojoke. Ils ne disputent jamais sans en venir aux injures et aux coups, et battent les gens avec toutes les mauvaises façons qu'ils peuvent imaginer. »

« 20 mai 1642. Les Anglais de Hartford ont violemment délicoté une jument de l'honorable compagnie, qui était attachée sur la commune. »

« 9 mai 1643. Les chevaux de la compagnie, qui paissaient sur le terrain de la compagnie, ont été emmenés par les gens du Connecticut ou de Hartford, et ceux qui les gardaient, vigoureusement battus à coups de hachettes et de bâtons. »

« 16. Ils ont encore vendu un jeune porc, appartenant à la compagnie, avec des cochons de lait qui paissaient sur les terres de la compagnie. »

(Extraits de Haz. col. stat. pap.)

Grands dieux! De quelle indignation ne dut pas s'enflammer le philosophe William à chacun de ces outrages! Lettres sur lettres, proclamations sur proclamations, mauvais latin, détestable anglais, abominable hollandais, furent épuisés en vain sur les inexorables Yankees, et les vingt-quatre lettres de l'alphabet qui,

si j'excepte son champion, le vigoureux trompette Van Corlear, composaient la seule armée disponible qu'il eût sous ses ordres, ne cessèrent jamais d'être en activité pendant tout le cours de son administration; et qu'on ne croie pas que la fière ardeur d'Anthony le trompette le cédât en rien à celle de son patron! Loin de là, comme un fidèle champion de la sureté publique, il ne manquait pas, à l'arrivée de chaque nouvelle, de courir aux remparts pour sonner sa trompette, et d'en tirer des sons si lamentables, qu'ils jetaient le peuple dans les plus vives alarmes et troublaient jour et nuit son repos. Aussi était-il en grande vénération! Et payé, choyé par le public, comme le sont par nous, et pour services semblables, nos braillards de journalistes.

Je ne m'étourdis pas sur les périls qui m'entourent dans cette partie de mon histoire; tandis que je fouille d'une main curieuse, mais d'un cœur pieux, dans les débris de l'Antiquité, brulant d'en tirer le miel de la sagesse, je puis rencontrer à peu près la même chance que ce digne et vaillant Samson, qui, en fouillant dans la carcasse d'un lion mort y attira un essaim d'abeilles autour de ses oreilles. Ainsi, tandis que je narre les nombreux méfaits de la tribu Yanokee ou Yankee, il y a dix à parier contre un que j'offenserai la susceptibilité chatouilleuse de quelques-uns de ses déraisonnables descendants, qui s'élançant et bourdonnant tout à coup autour de ma malheureuse tête, la menaceront de telles piqures qu'il me faudrait pour y échapper l'impénétrable cuir d'un Achille ou d'un Roland Furieux.

Si tel était le cas, je déplorerais du fond du cœur, non le malheur d'avoir offensé, mais la perversité de jugement qui pousserait une génération de gens mal intentionnés à s'offenser de ce que je dis. Il n'est que trop vrai que leurs ancêtres en usèrent mal avec les miens; j'en suis très fâché, et voudrais de tout mon cœur qu'il en fût autrement; mais, comme je consigne ici les évènements vrais et sacrés de l'histoire, je n'en rabattrais pas l'épaisseur de mon ongle, eussé-je la certitude que l'édition entière de mon ouvrage sera brûlée par la main du bourreau du Connecticut. Après tout, puisque ces fâcheux personnages m'ont amené sur le terrain, j'aurai le courage d'aller plus loin et de faire remarquer que l'un des grands desseins pour l'accomplissement

## LIVRE IV, CHAPITRE VII

desquels nous autres historiens impartiaux sommes envoyés dans ce monde, c'est d'y redresser les torts, d'y livrer à la justice la tête des coupables. Ainsi, bien qu'une nation puissante puisse, pour un temps, léser impunément les peuples voisins, tôt ou tard s'élèvera un historien vengeur pour infliger à cette nation perfide tous les châtimens qu'elle aura mérités!

Ainsi, j'ose le dire, pendant que ces maraudeurs de l'Est tourmentaient l'inoffensive province des Nouveaux Pays-Bas, et poussaient à bout son infortuné gouverneur, ils pensaient peu que jamais dût s'élever un historien qui leur ferait payer tant de torts avec usure! Puisque je ne fais qu'accomplir le devoir qui m'est imposé comme historiographe, en vengeant les torts faits à nos révérends ancêtres, je me dispenserai de toute autre apologie; et, en vérité, quand on considèrera que tous ces anciens voisins de nos frontières de l'Est sont en mon pouvoir et à la merci de ma plume, on conviendra, j'en suis certain, que ma conduite est encore aussi humaine que modérée!

Pour reprendre donc le fil de mon histoire, les apparences du côté de l'Est commencèrent à prendre un aspect plus formidable que jamais; car il est bon de vous faire observer que jusqu'ici le pays a été principalement molesté par ses voisins immédiats, les habitants du Connecticut et particulièrement par ceux d'Hartford, ville qui, si nous pouvons en juger d'après les chroniques anciennes, était la place forte d'où ces vigoureux maraudeurs s'élançaient pour leurs hardies incursions, portant la terreur et la dévastation dans les granges, les poulaillers et les étables de nos révérends ancêtres.

Quoi qu'il en soit, vers l'année 1645, les gens du pays de l'Est qui habitaient les colonies de Massachusetts, du Connecticut, de New Plymouth et de New Haven, se rassemblèrent en un puissant congrès, et, après s'être agités, débattus plusieurs jours, en bourdonnant comme une ruche d'abeilles au moment où les essaims se forment, ils se constituèrent en une formidable confédération, sous le nom des Provinces-Unies de la Nouvelle-Angleterre. Par cette union, ils s'engageaient tous à se soutenir réciproquement dans tous les périls et dans toutes les attaques, à prendre une part commune dans toutes les mesures offensives

et défensives contre les sauvages avoisinants, au nombre desquels on comprenait indubitablement nos honorés ancêtres les Manhattoes. Et, pour donner plus de force et de régularité à cette confédération, il fut résolu qu'il y aurait annuellement une assemblée générale, ou grand conseil composé des représentants de chacune des provinces.

En recevant l'avis de cette ligue, William Kieft fut frappé de consternation, et, pour la première fois de sa vie, il oublia de faire le fanfaron à l'annonce d'une mauvaise nouvelle, ce qui, selon un vénérable historien du temps, fut spécialement remarqué par les politiques de Nieuw Amsterdam. Le fait est, qu'en tournant et retournant dans son esprit tout ce qu'il avait lu à La Haye sur les ligues et les alliances, il trouva que celle-ci était une imitation exacte du conseil des amphictyons, qui fit parvenir les États de la Grèce à un si haut degré de puissance et de supériorité, et cette seule idée le fit trembler pour la sûreté de son empire des Manhattoes.

Il soutenait mordicus que le grand objet de la confédération était de chasser les habitants des Nouveaux Pays-Bas de leurs beaux domaines, et il entra en rage si quelqu'un osait mettre en doute la probabilité de sa conjecture. Au fait, ce soupçon n'était pas sans quelque fondement, car lors de la première réunion du grand conseil, tenu à Boston (que le gouverneur Kieft nommait le Delphes de cette ligue véritablement classique), on y fit de fortes représentations contre les habitants des Nouveaux Pays-Bas, attendu que dans leur commerce avec les Indiens, ils faisaient un trafic « de poudre, de balles et de fusils, trafic damnable et préjudiciable aux colons. » Ce n'est pas que certains commerçants du Connecticut ne fissent aussi parfois ce *damnable négoce*, mais dans ce cas ils vendaient aux Indiens de si détestables fusils qu'ils crevaient à la première décharge, et ne blessaient par conséquent nul autre que ces païens de sauvages.

La naissance de cette puissante confédération fut un coup fatal pour la gloire de William-le-Bourru; car à dater de ce jour, beaucoup de gens remarquèrent qu'il ne releva plus la tête et parut entièrement découragé. La suite de son règne offre par conséquent peu d'aliment à la plume de l'histoire; nous y

voions le grand conseil augmentant continuellement en pouvoir et menaçant d'écraser la province des Nouveaux Pays-Bas, tandis que William Kieft fulmine sans relâche et des proclamations et des protestations, tel on voit un habile capitaine de marine faire feu de ses caronades et de ses pierriers contre une trombe d'eau qu'il voudrait rompre et dissiper. Mais hélas ! L'artillerie du pauvre Kieft ne produisit pas plus d'effet que n'en feraient des cartouches à blanc.

Le dernier document qui reste de ce savant, de ce philosophe mais infortuné petit potentat, est une longue lettre au conseil des amphictyons, où, dans l'amertume de son cœur il déclame contre les habitants de New Haven (ou Red Hills), à l'occasion de leur insolent mépris pour sa protestation contre l'établissement qu'ils avaient fait dans la province de leurs Hautes Puissances. Les limites de cet ouvrage ne me permettent d'extraire que le beau passage suivant de cette lettre, qui est un modèle de style épistolaire, et qui abonde en apophtegmes vigoureux et en figures vraiment classiques<sup>40</sup>.

« Certes quand nous entendons les habitants de New Hartford se plaindre de nous, nous croyons entendre le loup d'Ésope se plaindre de l'agneau ou le conseil qu'un jeune homme donnait à sa mère, qui se disputait avec sa voisine : « Ma mère, dis-lui des sottises avant qu'elle t'en dise. » Mais instruits par les exemples précédents, la réponse que firent à notre protestation les habitants de New Haven fut telle que nous l'attendions : L'aigle méprise toujours le grillon. Mais, quoi qu'il en soit, nous n'en restons pas moins inébranlables dans notre dessein de poursuivre nos droits, par la justice des armes et les moyens honnêtes, et nous ne nous faisons pas scrupule d'espérer que nous exécuterons les commandements exprès de nos supérieurs. » Pour montrer que cette dernière phrase n'était pas une vaine menace, il terminait intrépidement sa lettre en protestant contre le conseil entier, qu'il nommait une horde de squatteurs et de contrebandiers puisqu'ils tenaient leurs assemblées à New Haven (ou Red Hill), ville qu'il réclamait comme située dans les limites de la province des Nouveaux Pays-Bas.

Ainsi finissent les chroniques authentiques du règne de

William-le-Bourru, car à dater de là, les troubles, les inquiétudes et le désordre des temps semblent l'avoir fait totalement oublier, et la plume scrupuleuse de l'histoire dédaigne même de tracer son nom : soit en effet par une cause, soit par une autre que je ne saurais deviner, il semble que les historiens aient conspiré pour ensevelir ce nom dans l'oubli, car tous omettent même de parler des exploits de celui qui le portait. Ceci prouve combien il est important pour les grands hommes, s'ils sont ambitieux de gloire et de renommée, de cultiver les bonnes grâces des savants. « N'insulte pas le derviche, dit un sage calife à son fils, car tu pourrais offenser ton historien. » Et plus d'un homme puissant aurait échappé aux traits satiriques d'une plume malveillante s'il eût observé une maxime si facile à comprendre.

Je n'ai pu voir sans un profond chagrin les derniers jours de l'illustre Kieft enveloppés de tant d'obscurité, car ce fut un grand et puissant petit homme, et il était d'autant plus digne de renommée, que, le premier parmi les potentats, introduisit dans ce pays l'art de combattre par proclamations, et de défendre une province au moyen de trompettes et de moulins à vent, système militaire aussi humain qu'économique, qu'on a fait revivre depuis, au grand contentement de tous, et qui promet, s'il parvient à une réussite complète, de sauver d'innombrables embarras, et d'épargner infiniment plus d'or et de sang que la découverte de la poudre à canon.

Il est vrai que quelques-uns des poètes les plus anciens de la province, et ils étaient en grand nombre dans les Nouveaux Pays-Bas, tirant avantage de la disparition mystérieuse de William-le-Bourru, prétendirent que, comme Romulus, il avait été transporté aux cieux, où on le voit, disent-ils, sous la forme d'une très petite et très brillante étoile qui figure sur la patte gauche du cancer. Tandis que d'autres, également bizarres dans leurs imaginations, assurent qu'il éprouva un sort semblable à celui du bon roi Arthur qui, selon les anciens bardes, fut enlevé et conduit au délicieux séjour des fées, où il vit encore dans toute la beauté et la vigueur de son printemps, jusqu'à ce qu'il revienne, ce qui arrivera un jour ou l'autre, nous rapporter la galanterie, l'honneur et l'immaculée probité qui régnaient aux

jours glorieux de la table ronde<sup>41</sup>.

Tous ces contes, néanmoins, ne sont que d'agréables fictions, que des visions légères de ces rêveurs que l'on nomme poètes, visions auxquelles je ne voudrais pas voir mon judicieux lecteur ajouter la moindre foi. Je ne suis pas disposé à accorder plus de confiance à l'assertion d'un historien ancien et un peu apocryphe qui soutient que l'ingénieur William fut emporté et anéanti par l'aile d'un de ses moulins; et je ne crois pas davantage un écrivain moderne qui affirme que cet homme célèbre mourut victime d'une expérience philosophique que, pendant plusieurs années, il avait vainement tenté d'accomplir, et qu'il se rompit le cou en tombant de la fenêtre du grenier de son palais, où il essayait, pour attraper des moineaux, de leur mettre un grain de sel sur la queue.

La relation la plus vraisemblable, et celle à laquelle je suis porté à croire aveuglément, se trouve dans une tradition très obscure d'après laquelle les troubles continuels sur ses frontières, les plans et les projets qu'il roulait sans cesse dans sa cervelle, les mémoires, les pétitions, les remontrances et les sages avis de diverses respectables assemblées du peuple souverain, en y ajoutant les dispositions réfractaires de son conseil, dont l'opinion, invariablement fautive, ne manquait jamais de différer de la sienne en tous points; toutes ces causes, dis-je, coïncidèrent pour tenir éternellement son esprit dans une sorte de fournaise ardente, jusqu'à ce que son corps finît par être aussi complètement brûlé qu'une pipe hollandaise qui a traversé trois générations de déterminés fumeurs. Ce fut ainsi que le colérique, mais magnanime William-le-Bourru fut la proie d'une espèce de combustion animale, se consumant petit à petit comme une chandelle d'un liard, de sorte que, quand enfin la mort l'éteignit, il restait à peine assez de son corps pour qu'on pût l'enterrer!



## LIVRE V

CONTENANT LA PREMIÈRE PARTIE DU RÈGNE DE PETER STUYVESANT  
ET SES DIFFÉRENDS AVEC LE CONSEIL DES AMPHICTYONS

### CHAPITRE PREMIER

Dans lequel on voit comme quoi un grand homme  
peut mourir sans que le monde en soit inconsolable,  
et comment Peter Stuyvesant acquit un grand nom  
par la force extraordinaire de sa tête.

POUR UN PROFOND PHILOSOPHE COMME MOI, qui sais voir clair jusque dans les moindres détails d'un sujet dont la pénétration des gens ordinaires ne découvre que la moitié, il n'est point de vérité plus simple et plus manifeste que le peu d'importance de la mort d'un grand homme. Quelque grande idée que nous ayons de nous-mêmes, et quelques applaudissements que nous recevions de la multitude, il est certain que le plus grand parmi nous n'occupe en effet qu'un excessivement petit espace dans le monde; et il est également certain que ce petit espace-là même est promptement rempli quand notre mort le laisse vacant. « De quelle importance est-il, dit Pline, que des individus paraissent ou disparaissent? Le monde est un théâtre dont les scènes et les acteurs changent continuellement. » Jamais philosophe ne dit rien de plus exact, et je m'étonne seulement qu'une remarque aussi sage soit connue depuis tant de siècles, et que le genre

humain n'en ait pas tiré plus de profit. Le sage marche sur les traces du sage qui l'a précédé; le héros descend de son char de triomphe pour faire place au héros qui vient après lui, et on dit simplement du plus orgueilleux des monarques: « Il s'endormit avec ses pères, et son successeur régna à sa place. »

Le monde, pour dire la vérité, ne s'embarrasse que peu de leur perte; si on le laissait faire, il oublierait bientôt de la déplorer, et quoique souvent toute une nation ait été figurativement baignée dans les larmes pour la mort d'un grand homme, il y a dix à parier contre un qu'il n'en fut pas répandu une seule à cette occasion, sauf celles qui découlaient de la plume besogneuse d'un pauvre auteur affamé. C'est l'historien, le biographe et le poète qui ont tout le fardeau de la douleur à supporter; ce sont eux (les bonnes âmes) qui, comme les entrepreneurs des convois en Angleterre, jouent le rôle de pleureurs, qui gonflent une nation de soupirs qu'elle ne poussa jamais, et qui l'inondent de larmes qu'elle ne songea jamais à répandre. Ainsi, tandis que le poète lauréat pleure et gémit en prose et en vers, recueillant les larmes du chagrin public dans son livre, comme dans une urne lacrymatoire, il est plus que probable que ses concitoyens mangent, boivent, chantent, dansent, et sont aussi complètement étrangers aux lamentations amères prodiguées en leur nom, que le sont les hommes de paille John Doe et Richard Roe aux plaignants dont ils se plaisent si généreusement à se porter caution.

Le plus illustre et le plus célèbre héros qui ait jamais désolé les nations eût pu pourrir dans l'oubli au milieu des débris de sa tombe, si quelque historien ne l'eût pris en faveur et n'eût charitablement transmis son nom à la postérité; et quelque tracas, quelque fatigue et agitation que le vaillant William Kieft se soit donnés, pendant qu'il tenait dans ses mains la destinée de toute une colonie, je doute sérieusement s'il ne sera pas redevable de sa célébrité future à cette authentique histoire.

Sa mort n'occasionna aucune convulsion dans la cité de Nieuw Amsterdam, ni dans ses environs: la terre ne trembla pas, il ne tomba aucune étoile du firmament, les cieux ne furent point enveloppés de ténèbres, comme les poètes aimeraient à nous persuader qu'ils le furent pour la déplorable mort de leur héros,

ni les rochers (cœurs endurcis!) ne se fondirent en eau, ni les arbres ne penchèrent leurs têtes dans un silencieux chagrin; quant au soleil, il resta couché tout aussi longtemps la nuit suivante, et déploya en se levant une face tout aussi radieuse qu'il l'ait jamais fait à pareil jour de pareil mois, soit avant, soit depuis l'évènement. Le bon peuple de Nieuw Amsterdam déclara, tout d'une voix, que Kieft avait été un petit gouverneur très affairé, très actif et très remuant, qu'il était « le père de son peuple », qu'il était « le plus noble ouvrage de Dieu » ; que c'était un homme enfin dont le pareil ne s'offrirait jamais à leurs yeux, sans compter mille autres discours polis et affectueux, qui sont inévitablement répétés à la mort de tous les grands hommes; après quoi ils fumèrent leurs pipes, ne pensèrent plus au défunt, et Peter Stuyvesant succéda à son emploi.

Peter Stuyvesant fut le dernier, et, comme le fameux Wouter Van Twiller, il fut aussi le meilleur de nos anciens gouverneurs hollandais; Wouter ayant surpassé tous ceux qui l'avaient précédé, et Pieter ou Piet (comme les vieux bourgeois hollandais, toujours disposés à défigurer les noms pour les rendre familiers, l'appelaient communément) n'ayant jamais été égalé par aucun successeur. C'était en effet l'homme exprès formé par la nature pour réparer la fortune désespérée de son pays de prédilection, si les destinées, qui de toutes les vieilles filles sont les plus puissantes et les plus inexorables, n'eussent pas condamné ce malheureux pays à un désordre inextricable.

Dire simplement qu'il était un héros serait commettre envers lui une grande injustice, car il formait véritablement à lui seul une combinaison de héros. Sa structure robuste et vigoureuse, quoique décharnée, ressemblait à celle d'Ajax Télamon, et Hercule aurait donné sa peau (sa peau de lion, bien entendu) pour avoir ses larges épaules quand il entreprit de soulager le vieil Atlas de son pesant fardeau. Il rappelait en outre ce que Plutarque nous dit de Coriolan, terrible comme lui par la force de son bras, non moins que par celle de sa voix, qui résonnait comme si elle eût passé au travers d'un tonneau; comme lui aussi, il avait un souverain mépris pour le peuple souverain, et son redoutable aspect aurait suffi pour faire trembler ses adversaires jusque dans

la moelle des os. Ces formidables qualités extérieures étaient singulièrement rehaussées par un avantage accidentel dont je suis surpris que ni Homère ni Virgile n'aient doué aucun de leurs héros. Cet avantage n'était rien moins qu'une jambe de bois, seul prix qu'il eût remporté en combattant vaillamment pour son pays, mais dont il était si fier, qu'on l'a souvent entendu déclarer qu'il en faisait plus de cas que de tous ses autres membres réunis. Il en était réellement si orgueilleux, qu'il l'avait fait entourer et enjoliver d'argent, ce qui fit dire à divers historiens qu'il avait une jambe d'argent<sup>42</sup>.

Comme le fougueux Achille, il était un peu sujet à de soudains accès de colère qui ne laissaient pas d'être assez désagréables à ses favoris et à ses serviteurs, dont il aidait l'intelligence à la manière de son illustre imitateur Pierre le Grand, en graissant leurs épaules avec sa canne.

Quoique je n'aie pu parvenir à m'assurer s'il avait lu Platon, Aristote, Hobbes, Bacon, Algerson Sydney ou Tom Paine, cependant il déployait souvent dans ses actions une finesse et une sagacité qu'on eut difficilement attendue d'un homme qui ne connaissait pas le grec et qui n'avait jamais étudié les Anciens. Il est vrai, et je le confesse avec chagrin, qu'il avait une aversion déraisonnable pour tout ce qui tient aux innovations, et qu'il aimait à gouverner son pays d'après la plus simple routine. Cependant il arrangeait les choses de manière à le maintenir dans un meilleur ordre que ne l'avait fait l'érudit Kieft, bien que ce dernier eût à sa disposition tous les philosophes anciens et modernes pour l'aider et l'embarrasser alternativement. Je dois avouer aussi, qu'il ne fit que très peu de lois, mais il veilla à ce qu'elles fussent appuyées et maintenues de la manière la plus rigide et en même temps la plus impartiale; et je ne sais, après tout, si la justice ne fut pas aussi bien administrée que s'il eût eu des volumes de sages décrets et de statuts annuellement faits et journellement oubliés ou négligés.

Il était réellement le véritable antipode de ses prédécesseurs, n'ayant ni l'apathie et l'insouciance de Walter-l'Indécis ni l'agitation et la turbulence de William-le-Bourru; mais c'était un homme, ou pour mieux dire un gouverneur, d'une si

extraordinaire promptitude et d'une si grande détermination d'esprit, que jamais il ne demandait ni n'écoutait les avis des autres, comptant avec confiance sur sa tête seule, comme un héros de l'Antiquité l'aurait fait sur son bras, pour s'ouvrir une route à travers toutes les difficultés et tous les dangers. Au vrai, il ne lui manquait pour être un parfait homme d'État, que de voir toujours bien les choses, car personne ne peut nier qu'il n'agit toujours conformément à la manière dont il les voyait, et, s'il était dénué de perspicacité, il possédait en revanche un grand fond de persévérance. Excellente qualité; car il est sûrement plus honorable dans un chef de se montrer constant et inébranlable dans l'erreur, qu'indécis et chancelant dans ses efforts pour faire ce qui est juste. Rien n'est plus vrai que cette maxime, et elle est digne de l'attention de tous les législateurs, petits et grands, qui s'ébranlent à tout vent sans savoir de quel côté ils doivent tourner. Un chef qui agit suivant sa propre volonté et du moins certain de se plaire à lui-même, tandis que celui qui s'efforce de contenter les vœux et les caprices des autres court grand risque de ne plaire à personne. L'horloge dont l'aiguille pointe constamment dans la même direction est sûre d'indiquer deux fois l'heure juste dans le cours d'une journée, tandis que les autres peuvent marcher sans cesse et sans cesse aller de travers.

Cette vertu magnanime n'échappa pas au discernement du bon peuple de Nieuw Amsterdam; il avait au contraire une si grande opinion de l'esprit indépendant et de la vigueur mentale de son nouveau gouverneur, qu'il l'appelait généralement *Hard Koppig Piet*, ou Peter-Forte-Tête. Grand hommage rendu à son intelligence.

Si de tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, cher lecteur, tu n'as pas conclu que Peter Stuyvesant était un vieux gouverneur, rude, inflexible, vaillant, coriace, fougueux, obstiné, ayant une peau de cuir, un cœur de lion et un courage indomptable, ou j'ai bien mal rendu ma pensée, ou ton esprit est totalement dépourvu de pénétration.

Ce très excellent gouverneur, dont je n'ai que bien faiblement esquissé le portrait, commença son administration le 29 mai 1647: jour d'orangeuse mémoire à jamais célèbre, dans tous les

almanachs du temps qui sont venus jusqu'à nous, sous le nom de Vendredi des Tempêtes. Comme il était très jaloux de sa dignité personnelle et officielle, son inauguration se fit avec la plus grande pompe, l'immense fauteuil de Wouter Van Twiller étant soigneusement réservé pour de telles occasions, comme le siège et la pierre sacrée étaient respectueusement conservés à Scone en Écosse pour le couronnement des monarques calédoniens.

Je ne dois pas dissimuler que cette fatale coïncidence du désordre des éléments avec le funeste jour de la semaine appelé Jour de Malheur, fit profondément réfléchir, et frappa de trop justes craintes bon nombre des habitants les plus anciens et les plus éclairés... Plusieurs même du sexe le plus sage, connues d'ailleurs pour leur habileté dans les mystères de l'astrologie et de la divination, déclarèrent positivement que cette double circonstance était le présage d'une administration désastreuse. Prédiction qui ne fut que trop douloureusement vérifiée, et qui prouve incontestablement combien il est sage de croire à ces avis surnaturels que nous donnent les rêves, les visions, le vol des oiseaux, la chute des pierres ou le cri des oies, toutes choses qui inspiraient une si grande confiance aux sages de l'Antiquité: comme aussi les éclipses de lune, les étoiles qui filent, les hurlements des chiens et le pétilllement des chandelles, augures soigneusement notés et interprétés par les sibylles de nos jours, qui, selon mon humble opinion, sont les héritières et les conservatrices de l'ancienne science de la divination. Ce qu'il y a de très certain c'est que le gouverneur Stuyvesant prit les rênes de l'État à une époque de troubles, au moment où les ennemis s'assemblaient et menaçaient au dehors, où l'opposition et l'anarchie régnaient sourdement au dedans, où l'autorité de leurs Hautes Puissances les membres des États Généraux, quoique basée sur l'immense fonds d'inoffensive imbécilité hollandaise, quoique soutenue par l'économie et défendue par des discours, des protestations et des proclamations, chancelait cependant jusque dans sa base, au moment enfin où la grande cité de Nieuw Amsterdam, quoique protégée par ses pavillons, ses trompettes et ses moulins à vent, semblait, comme quelques beautés d'une vertu facile, n'attendre qu'une attaque pour se rendre au premier envahisseur.

## CHAPITRE II

**Montrant comment Peter-Forte-Tête  
eut à se démener, en entrant en fonction,  
parmi les rats et les toiles d'araignées,  
et la dangereuse bévue dont il se rendit coupable  
dans ses procédés avec le conseil des amphictyons.**

LES PREMIÈRES ACTIONS DU VALEUREUX PETER, en prenant les rênes du gouvernement, montrèrent la magnanimité de son caractère, et ne laissèrent pas cependant de causer beaucoup d'étonnement et de trouble parmi le peuple des Manhattoes. Se voyant constamment arrêté par l'opposition et contrecarré par son conseil privé, dont les membres avaient contracté, pendant le règne précédent, la déraisonnable habitude de penser et de parler par eux-mêmes, il résolut enfin de mettre un terme à de si horribles abominations. À peine donc fut-il entré en fonction, qu'il destitua les intrigants qui constituaient le conseil factieux de William-le-Bourru, et prit sur lui de choisir, pour les remplacer, de conseillers parmi ces corpulentes, soporifiques et respectables familles qui avait brillé et sommeillé sous le règne paisible de Walter-l'Indécis. Il leur fournit une quantité prodigieuse de belles et longues pipes, et les régala de fréquents diners de corporation, les exhortant à fumer, manger et dormir pour le bien de la nation, tandis qu'il supporterait lui seul le fardeau du gouvernement, arrangements auquel ils donnèrent tous une joyeuse adhésion.

Il ne s'arrêta pas là, il bouleversa d'une manière épouvantable les inventions, voies et moyens de son savant prédécesseur; renversant ses pavillons, démolissant ses moulins à vent, qui, comme d'immenses géants, gardaient les remparts de Nieuw Amsterdam, jetant au diable sa burlesque artillerie, arrachant ses potences où l'on suspendait de misérables vagabonds par la ceinture, en un mot, mettant sens dessus dessous l'entier système d'économie, de politique et de moulins à vent de l'immortel sage de Saardam.

L'honnête peuple de Nieuw Amsterdam commença alors à

trembler sur le sort de son incomparable champion Anthony la trompette, que ses favoris et son instrument avaient mis prodigieusement en faveur auprès des femmes. Peter-Forte-Tête se le fit amener, et, le regardant quelques instants de la tête aux pieds d'un air qui aurait fait trembler tout autre que ce fier trompette,

« Ton nom, je te prie ? Ton état ?

– Monsieur, répondit l'autre sans la moindre épouvante, quant à mon nom, je m'appelle Anthony Van Corlear; quant à ma famille, je suis le fils de ma mère; quant à ma profession, je suis à la fois le champion et la garnison de cette grande cité de Nieuw Amsterdam.

– Je soupçonne fort, dit Peter Stuyvesant, que tu n'es qu'un misérable marchand de pommes; comment es-tu parvenu à la haute dignité et aux honneurs dont tu jouis?

– Mon dieu! Monsieur, répliqua Anthony, comme beaucoup de grands hommes avant moi, en me servant à moi-même de trompette.

– Oui-da! Tu le prends sur ce ton-là, dit le gouverneur; allons donne-nous un échantillon de ton talent. » Là-dessus Anthony mit son instrument à sa bouche, et sonna une charge avec un si épouvantable bruit, tant de doubles croches et d'interminables cadences, qu'elle aurait suffi pour faire rendre l'âme à ceux qui l'auraient entendue d'un mille de distance. Ainsi qu'un valeureux cheval de bataille dresse les oreilles, hennit, frappe du pied et s'enflamme si, tandis qu'il joue en liberté dans une plaine solitaire, le hasard lui fait entendre les sons d'une musique guerrière; ainsi l'âme héroïque du vaillant Peter s'enflamma en entendant le son perçant de la trompette, car on pouvait dire de lui, avec vérité, ce qui est raconté du fameux saint Georges d'Angleterre, « il n'y avait rien dans le monde qui réjouît autant son cœur que l'agréable bruit de la guerre et que la vue de soldats brandissant leurs armes d'acier. » Jetant donc un regard plus bienveillant sur le vigoureux Van Corlear, et voyant que c'était un gaillard de bonne mine, d'un esprit fin, quoique d'une grande discrétion, et d'une prodigieuse force de poumons, il conçut tout d'abord une grande inclination pour lui, et le débarrassant du

devoir fatigant de défendre et d'alarmer la ville avec sa trompette en même temps qu'il lui servait de garnison, il le garda désormais auprès de sa personne comme son principal favori, son envoyé privé et son écuyer de confiance; au lieu de troubler le repos de la cité par ses effroyables sons, on lui apprit à jouer de manière à charmer les oreilles de monsieur le gouverneur pendant ses repas, comme faisaient jadis les ménestrels dans les jours glorieux de la chevalerie, à régaler celles du peuple, dans les occasions de réjouissances publiques, par sa mélodie guerrière, et à le maintenir ainsi dans des dispositions nobles et martiales.

Le gouverneur fit encore maints autres changements et réformes, soit en bien soit en mal, dont il me serait difficile maintenant de donner les détails; il suffit de dire qu'il s'arrangea bientôt de manière à faire sentir au pays qu'il y était maître, et traita le peuple souverain avec une rigueur si tyrannique, que n'osant plus ni parler ni sortir chacun fut réduit à s'occuper, chez soi, de ses affaires; plus de querelles de parti, plus de distinctions, tout cela fut presque oublié, et l'on vit bon nombre de tavernes et de cabarets passer, faute de chalands, de l'état le plus prospère à la ruine la plus complète.

À la vérité l'état critique des affaires publiques, à cette époque, demandait la plus grande vigilance et la plus extrême promptitude: le formidable conseil des amphictyons, qui avait causé tant de tribulations à l'infortuné Kieft, continuait encore à augmenter ses forces et menaçait d'attacher toutes les grandes principautés et puissances de l'Est à son parti. Dans l'année même qui suivit l'installation du gouverneur Stuyvesant, une grande députation partit de la ville de Providence (célèbre par la saleté de ses rues et la beauté de ses femmes), demandant à être admise dans la ligue, en considération de la puissante plantation de Rhode Island.

Dans certaines archives de cette assemblée de preux, qui sont venues jusqu'à nous, on trouve la mention suivante de cette supplique<sup>43</sup>.

« M. Will Cottington et le capitaine Partridg de Rhode Island présentèrent la requête ci-jointe aux commissaires délégués...

La présante requaîte et démarche en faveure de Rhooide-Island

a pour butte que nous, habitens de Rhoo-de-Island, puissions être agrégés à toutes les provinces unies de la Nouvel-Angleterre dans une ligue forte et perpétuelle, offensive et défensive, d'amitié et de bons offices, d'avis mutuelles et de secoure, dans toutes les occasions justes pour notre sûreté et prospérité mutuel, ect.

WILL COTTINGTON,  
ALICXSANDER PARTRIDG »

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait, dans l'aspect même de ce document, quelque chose qui dispose involontairement à la crainte. Le nom d'Alexandre, quelque mal orthographié qu'il soit, n'en a pas moins été un nom belliqueux dans tous les siècles, et, quoique les idées de guerre et de violence qu'il rappelle soient en quelque sorte adoucies par son association avec l'aimable nom de famille Partridge<sup>44</sup>, cependant, comme la couleur écarlate, il a une très grande affinité avec le son de la trompette; quoi qu'il en soit, d'après le style de la pièce et la soldatesque ignorance de l'orthographe qu'a montrée le noble capitaine Alicxsander Partridg, en écrivant son propre nom, nous pouvons nous figurer ce formidable homme de Rhodes, invincible sous les armes, valeureux dans les camps et aussi savant que s'il avait fait ses études au milieu des habitants civilisés et instruits de la Thrace qui, comme Aristote nous l'assure, ne savaient pas compter au-delà de quatre.

Quel que pût être l'aspect menaçant de cette confédération, Peter Stuyvesant n'était pas homme à rester dans un état d'incertitude et de vague appréhension. Il n'aimait rien tant que de faire face au danger; aussi, déterminé comme il l'était à mettre fin à tout ce misérable maraudage sur les frontières, il dépêcha au grand conseil deux ou trois lettres catégoriques, qui, pour n'être écrites ni en mauvais latin, ni avec de belles figures de rhétorique sur les loups, les agneaux, les abeilles, etc., n'en eurent pas moins un effet bien supérieur à celui qu'auraient pu faire en masse toutes les épîtres, protestations, et proclamations élaborées de son savant prédécesseur. En conséquence de ses pressantes propositions, la grande confédération de l'Est consentit à cesser définitivement les abus et à fixer les limites de sorte qu'une paix

heureuse et perpétuelle s'ensuivît entre les deux puissances. En conséquence, le gouverneur Stuyvesant députa deux ambassadeurs pour négocier avec les commissaires nommés par le grand conseil de la ligue, et un traité fut solennellement conclu à Hartford. Toute la nation fut au comble de l'enchantement en recevant la nouvelle de cet heureux évènement, la trompette du vigoureux Van Corlear fit entendre toute la journée son joyeux vacarme du haut des remparts du Fort Amsterdam, et le soir, la ville fut magnifiquement illuminée avec deux cents cinquante chandelles, auxquelles on ajouta un baril de goudron, qui fut brûlé devant la maison du gouverneur en réjouissance de l'heureux aspect des affaires publiques.

Maintenant mon digne lecteur se félicite sûrement comme le grand et bon Peter, en pensant que sa sensibilité ne sera plus blessée des affligeants détails de chevaux volés, de têtes cassées, de cochons confisqués, et du catalogue entier de cruautés à fendre le cœur qui déshonorèrent cette guerre de frontières. Mais s'il nourrit un tel espoir, c'est une preuve qu'il n'est que peu versé dans les détours diplomatiques des cabinets : pour le convaincre de cette vérité, je sollicite son attention sérieuse au chapitre suivant, dans lequel je lui prouverai que Peter Stuyvesant a déjà commis une grande erreur en politique, et qu'il a, en faisant la paix, hasardé matériellement la tranquillité du pays.

## CHAPITRE III

**Divers calculs sur la guerre et les négociations,  
montrant qu'un traité de paix est une calamité publique.**

C'ÉTAIT L'OPINION DU POÈTE PHILOSOPHE LUCRÈCE, que la guerre était l'état originel de l'homme, il décrivait celui-ci comme étant primitivement une bête sauvage engagée dans un état constant d'hostilité avec sa propre espèce, et dont la société seule avait adouci et amélioré l'esprit féroce. La même opinion a été soutenue par Hobbes<sup>45</sup>, et il n'a pas manqué d'autres philosophes pour l'admettre et la défendre.

Quant à moi, quoiqu'excessivement passionné pour ces estimables théories si poliment flatteuses pour l'espèce humaine, cependant, dans cette circonstance, je suis disposé à séparer la proposition par la moitié, croyant avec Horace<sup>46</sup>, que quoique la guerre puisse avoir été originairement l'amusement favori et le constant emploi de nos prédécesseurs, néanmoins, comme beaucoup d'autres excellentes habitudes, cette disposition, loin de s'affaiblir, a été cultivée et confirmée par le raffinement et la civilisation, et qu'elle augmente dans une exacte proportion, avec les pas que nous faisons vers l'état de perfection *nec plus ultra* de la philosophie moderne.

Le premier conflit entre l'homme et son semblable fut la simple manifestation de la force physique, dénuée du secours d'armes auxiliaires. Son bras fut son bouclier, son poing sa massue, et une tête cassée la catastrophe de ses combats. La lutte d'hommes abandonnés à leurs forces fut suivie de celle, plus dangereuse, d'hommes armés de pierres et de bâtons, et la guerre prit alors un aspect sanguinaire. À mesure que l'homme avança dans la civilisation, que ses facultés intellectuelles s'étendirent, et que sa sensibilité fut plus exquise, il devint rapidement plus industriel, et plus habile dans l'art de tuer ses semblables, il inventa mille moyens de défense et d'attaque ; le casque, la cuirasse, le bouclier, l'épée, le dard et la javeline lui fournirent les moyens d'éviter la blessure, aussi bien que de la faire ; bientôt se pressant encore en avant dans la carrière des inventions philanthropiques, il étend

et augmente ses moyens d'attaque et de défense. Le bélier, le scorpion, la baliste, la catapulte, ajoutent à l'horreur de la guerre, aussi bien qu'à son importance, et augmentent sa gloire en augmentant son danger. Cependant, insatiable, quoiqu'armé de machines qui semblaient avoir atteint les limites d'une invention destructive, en fournissant des moyens de destruction capables d'assouvir la vengeance elle-même, l'homme fait encore de plus profondes recherches dans ces diaboliques arcanes ; il fouille avec un zèle furieux les entrailles de la terre, il en combine les sels et les minéraux homicides ; la sublime découverte de la poudre à canon éclate enfin dans le monde, et, pour couronner l'œuvre, l'art épouvantable de combattre par proclamations sembla douer le démon de la guerre des attributs divins de la toute-puissance et de l'ubiquité!

Voilà ce qui est réellement grand ! Voilà ce qui prouve l'excellence de l'esprit humain ! Voilà ce qui révèle enfin ce divin attribut de la raison, qui nous distingue si éminemment des animaux nos inférieurs ; privée de nos lumières, la brute se contente de la force naturelle que lui a départie la Providence ; le taureau en furie frappe de la tête et des cornes, comme faisaient avant lui ses ancêtres, le lion, le léopard et le tigre satisfont leur rage sanguinaire avec leurs dents et leurs griffes, l'artificieux serpent, lui-même, lance tout simplement le même venin, emploie les mêmes ruses que son aïeul, avant le déluge. L'homme seul, doué d'un esprit inventif, avance de découverte en découverte, étend et multiplie ses moyens de destruction, s'arroe jusqu'aux armes redoutables de la Divinité, et s'associe toute la création pour détruire le ver son semblable !

À mesure que l'art de faire la guerre s'est étendu, celui d'entretenir la paix s'est perfectionné, et comme nous avons découvert, dans ce siècle d'inventions et de merveilles, que les proclamations sont le plus puissant moteur de la guerre, nous avons découvert également le moyen non moins ingénieux d'entretenir la paix par de perpétuelles négociations.

Un traité, donc, ou, pour parler plus correctement, une négociation, suivant l'acception que des diplomates profonds et versés dans cette matière donnent à ce mot, un traité n'est plus

une tentative faite dans la volonté d'accommoder les différends, de fixer les droits respectifs, et d'établir un juste échange de bons offices, mais un assaut d'habileté entre deux puissances pour savoir à qui l'emportera sur l'autre, c'est un adroit effort pour obtenir, par de pacifiques manœuvres et par l'astuce des cabinets, ces mêmes avantages qu'une nation aurait autrement remportés par la force de ses armes, à peu près comme un consciencieux voleur de grand chemin s'amende et devient citoyen paisible et recommandable s'il se contente d'escroquer à son voisin le bien dont auparavant il se serait emparé à force ouverte.

En effet, le seul moment où deux nations puissent être considérées comme dans un état de parfaite union est celui où une négociation est entamée et où l'on met un traité sur le tapis, alors, quand aucune stipulation n'est faite, quand la volonté ne connaît aucune borne, aucune limite précise qui puisse éveiller la captieuse défiance qui fait partie de notre nature; quand chaque parti a quelque avantage à attendre et à espérer du parti contraire, alors les deux nations sont merveilleusement gracieuses et, bienveillantes l'une pour l'autre, leurs ministres se montrent mutuellement la plus haute estime, faisant un échange réciproque de billets doux, de discours fleuris, se complaisant dans ces petites agaceries, ces petites coquetteries diplomatiques qui chatouillent si merveilleusement l'amour-propre des nations respectives. Ainsi on peut dire d'une manière paradoxale, qu'il n'y a jamais plus d'accord entre deux nations que lorsqu'il existe un peu de mésintelligence entre elles, et que, tant qu'elles ne s'entendent pas encore, elles s'entendent réellement le mieux du monde.

Je ne prétends nullement réclamer le mérite de cette découverte, longtemps certains cabinets fort éclairés l'ont mystérieusement, mais très positivement mise en œuvre, et elle a été secrètement extraite, comme diverses autres recommandables théories, du recueil de lieux communs d'un illustre législateur, membre du Congrès, et qui a possédé la confiance illimitée des principaux administrateurs de départements. On peut attribuer à ce principe l'étonnante habileté avec laquelle, depuis peu d'années, les négociations ont été prolongées et interrompues.

De là l'adroite mesure de nommer pour ambassadeur quelque diplomate chicaneur, habile dans l'art des délais, des sophismes et des équivoques, et expert dans la science de rétorquer un argument, ou quelque politique sans cervelle, dont les erreurs et les méprises servent d'apologie au refus que l'on fait de ratifier ses engagements. De là aussi ce moyen plus sûr encore et si fort en faveur dans notre gouvernement, d'envoyer une couple d'ambassadeurs, qui, ayant chacun une volonté individuelle à consulter, un caractère à établir et des intérêts à considérer, sont à peu près aussi faciles à concilier que deux amants qui se disputent une maîtresse, deux chiens un os, et deux gueux déguenillés une paire de culottes neuves. Cette mésintelligence engendre continuellement des délais et des difficultés, par suite desquels la négociation marche tellement comme sur des roulettes qu'il y a peu d'apparence de la voir jamais s'arrêter à une conclusion. Rien n'est perdu par ces délais et ces obstacles, si ce n'est le temps, et en négociations, d'après la théorie que j'ai exposée, autant de temps perdu, autant de temps gagné : combien l'économie politique abonde en admirables paradoxes !

Tout ce que j'ai avancé est si notoirement vrai que je rougis presque de gaspiller le temps de mon lecteur en traitant un sujet qui n'a pu manquer de lui sauter souvent aux yeux. Mais la proposition sur laquelle je voudrais plus sérieusement appeler son attention est celle-ci : que quoiqu'une négociation soit la plus séduisante de toutes les transactions politiques, néanmoins un traité de paix est une véritable calamité publique, et l'une des plus abondantes sources de guerre.

J'ai rarement vu d'exemple de contrats particuliers entre individus qui n'eussent produit des jalousies, des disputes, et souvent même de complètes ruptures. Je ne sache pas davantage qu'il ait jamais existé un traité entre deux nations, sans que ce traité même ne fût une occasion perpétuelle de mésintelligence. Combien n'ai-je pas connu de dignes voisins de campagne qui, après avoir vécu en paix et en bonne intelligence pendant des années, ont été jetés dans un état de méfiance, de chicane et d'animosité par quelque convention mal établie concernant des chutes d'eau, des bestiaux mis en fourrière, et les limites

respectives de leur propriété. Combien de nations bien intentionnées, et qui seraient restées dans un état constant de bienveillance l'une envers l'autre, en sont venues à guerroyer pour l'infraction ou la mauvaise interprétation d'un traité qu'elles avaient eu la malheureuse idée de conclure pour consolider leur amitié respective.

Tout ce qu'on peut dire de mieux d'un traité, c'est qu'il est respecté aussi longtemps que l'intérêt requiert son accomplissement; par conséquent il n'est véritablement obligatoire que pour le parti le plus faible, ce qui signifie qu'il n'est point obligatoire du tout. Aucune nation ne se jettera étourdiment dans une guerre contre une autre nation si elle n'y trouve pas son avantage; conséquemment, elle n'a point besoin qu'un traité vienne mettre un frein à sa violence; et, si son intérêt la pousse à faire la guerre, je doute fort, d'après ce que j'ai vu de l'équitable conduite des cabinets, qu'on pût former entre elles un lien assez étroit pour que l'épée ne puisse passer au travers. Je parierais même, dix contre un, que le traité lui-même serait la véritable source à laquelle on aurait recours pour trouver un prétexte d'hostilités.

Ainsi donc j'en conclus que, quoique la meilleure de toutes les politiques pour une nation soit de s'entretenir dans un état constant de négociations avec ses voisins, néanmoins c'est pour elle le comble de la folie de se laisser entraîner à faire un traité, car alors elle peut s'attendre aux infractions, aux remontrances, aux altercations, aux représailles, aux récriminations, et finalement à une guerre ouverte. En un mot, une négociation peut être comparée à la cour que l'on fait à une femme, c'est un temps de douceurs, de galanterie, d'yeux doux et de séduisantes caresses; mais le traité, comme le mariage, est le signal des hostilités.

## CHAPITRE IV

**Comment Peter Stuyvesant fut outrageusement calomnié  
par ses adversaires les maraudeurs.  
Sa conduite à cette occasion.**

SI MON INTELLIGENT LECTEUR ne s'est pas un peu embrouillé dans le cours des ratiocinations de mon dernier chapitre, il verra sûrement, d'un coup d'œil, que le valeureux Peter, en concluant un traité avec ses voisins de l'Est, se rendit coupable d'une déplorable erreur et d'une grande hétérodoxie en politique. On peut avec justice attribuer à cette malheureuse convention le grand nombre d'infractions, d'altercations, de négociations et de disputes qui survinrent ensuite entre cet irréprochable potentat et l'ombrageux conseil des Amphictyons. Ces altercations ne troublèrent pas peu la sérénité originelle des bons bourgeois de Mannahata; mais elles furent réellement si pitoyables dans leur nature et leurs effets, qu'elles ne sauraient se flatter d'être mentionnées par un grave historien auquel tout ce qui n'est pas chute d'empire ou révolution d'État semble indigne de son temps et de ses pages sacrées.

Ainsi, quoique je dédaigne de gaspiller en vains détails un temps dont mon front sillonné de rides et ma main tremblante m'apprennent la valeur, il est bien convenu entre mon lecteur et moi que, pendant tout le temps où l'immortel Peter fut occupé par les épouvantables et sanglantes contestations que je raconterai brièvement, les maraudeurs du Connecticut se livrèrent à une suite continuelle de petites et misérables escarmouches, de pitoyables querelles et d'insolents maraudages sur la frontière de l'Est. Mais, comme ce miroir de la chevalerie, le sage et valeureux Don Quichotte, j'abandonne ces puérides contestations à quelque futur Sancho Pança d'historien, tandis que je réserve mon courage et ma plume pour des exploits d'une plus grande importance.

Le traité conclu, l'illustre Peter crut que ses travaux étaient enfin terminés du côté de l'Est, et qu'il ne lui restait rien de plus

à faire qu'à s'occuper de la prospérité intérieure de sa bienaimée Mannahata. Il se plaisait, malgré sa grande modestie, à se vanter d'avoir à la fin fermé le temple de Janus, et il ajoutait même que si tous les souverains ressemblaient à quelqu'un *qu'il ne nommait pas*, jamais on ne le verrait se rouvrir. Mais l'exaltation du digne gouverneur fut mise à une prompte épreuve, car à peine le traité était-il conclu, à peine l'encre en était-elle séchée sur le papier, que le fourbe et insolent conseil de la ligue chercha un nouveau prétexte pour rallumer le flambeau de la discorde.

Il semble qu'il soit dans la nature des confédérations, des républiques et autres puissances du genre féminin, de caresser certains soupçons, de se complaire dans certaines terreurs paniques absolument féminines. Elles ne ressemblent pas mal à ces bonnes dames dont la vertu peu robuste tremble sans cesse de voir entacher ou séduire sa virginale pureté, et qui sont prêtes à crier au rapt ou au meurtre dès qu'un homme les touche du bout du doigt, ou se permet de les regarder en face, de même, dans leur susceptibilité vétilleuse, ces pauvres constitutions sont pour leur honneur dans des transes perpétuelles ; chaque mesure vigoureuse leur semble un viol, chaque État monarchique du genre masculin qui les avoisine leur semble un séducteur qui les enveloppe de pièges, et il n'est pas de jour où elles ne découvrent quelque trame infernale qui ne tendait à rien de moins qu'à les trahir, les déshonorer et les perdre de réputation.

S'il était besoin de quelques preuves à l'appui de cette vérité, je citerais la conduite d'une certaine république moderne : écoutez la bonne dame ! Que de complots n'a-t-elle pas déjoués ? Que de fois n'a-t-elle pas vu pousser sa vertu sur les bords de l'abîme ? Quelle jalouse rancune ne garde-t-elle pas à ce bon vieux royaume d'Angleterre, qui, à l'en croire, n'a jamais cessé de machiner contre son honneur, quoique, en mon âme et conscience, je regarde ce brave et honnête vieillard comme incapable de nourrir contre elle l'ombre d'une mauvaise pensée. Eh bien ! J'ai pourtant vu plus d'une fois cette rude timorée faire d'amoureuses agaceries à ce mauvais sujet de Bonaparte, à ce grand enjôleur de vertus nationales qui, au vu et au su de tout le monde, a détruit autour de lui tous les empires et mis

à mal toutes les républiques; mais c'est chose convenue, et ces garnements seront toujours en faveur auprès des dames.

Je demande pardon à mes lecteurs de toutes mes digressions, et je vais m'efforcer de justifier, autant que possible, par l'application, les précédentes remarques. En l'année 1651, Peter l'immaculé, le cœur de fer, l'honneur incarné, fut accusé, dit-on, par la grande confédération de l'Est d'avoir secrètement essayé, par divers dons et promesses, de pousser les Indiens du Narraganset, du Mohaque et du Pequot, à surprendre dans leurs établissements et à massacrer les Yankees; « car, comme le conseil le fit scandaleusement observer, les Indiens à quelque cent milles de circonférence semblaient avoir copieusement bu à la coupe des Manhattoes, et y avoir puisé avec l'ivresse leur haine contre les Anglais, qui n'ont pourtant jamais cherché que le bien de leurs âmes et de leurs corps. »

L'histoire ne nous dit pas comment cet important complot vint à la connaissance des amphictyons, s'il leur fut franchement et honnêtement vendu, ou s'ils en durent la découverte à un heureux hasard, il est certain toutefois qu'ils interrogèrent plusieurs Indiens qui tous attestèrent le fait et le jurèrent aussi résolument que l'eût pu faire aucun soldat chrétien, et que, pour être plus sûr de leur véracité, le sage conseil se rappelant un vieux proverbe, trop usé pour que j'aie besoin de le citer, avait d'abord pris soin de les griser complètement.

Malgré tous les torts que peut reprocher aux Yankees de cette époque la famille dont je suis descendu (car mon bisaïeul, après s'être vu voler par eux deux bœufs et son meilleur bidet, eut encore les yeux pochés et le nez cassé dans une de ces guerres de frontières, et mon grand-père, alors enfant, fut enlevé aux cochons qu'il gardait pour être outrageusement fouetté par un grand flandrin de maître d'école du Connecticut), malgré tous ces torts, dis-je, j'aurais consenti à pardonner, j'aurais pu ensevelir tant de maux dans un généreux oubli, j'aurais pu souffrir même que les Yankees eussent impunément cassé la tête d'Ever Ducking, chassé à coups de pied le courageux Jacob Van Curlet et son régiment déguenillé, mis tous les cochons en fourrière et dépeuplé tous les poulaillers de la terre; mais

cette indécente accusation contre un des plus braves et des plus irréprochables héros du temps moderne est trop criante pour que je puisse la digérer, elle a épuisé tout à la fois la longanimité de l'historien et la patience du Hollandais.

Oui, lecteur, ils mentaient! Ils mentaient indignement, je le jure! Et si tu as quelque considération pour ma parole, si l'immuable caractère de véracité, dont j'ai tâché de ne point me départir dans le cours de cet ouvrage, est de quelque poids à tes yeux, tu n'ajouteras pas foi à cette abominable imposture, je te le jure sur mon honneur, sur mon immortelle renommée, non seulement le valeureux Peter Stuyvesant fut innocent de cette basse conspiration, mais, plutôt que de chercher à détruire ses ennemis par tout autre moyen qu'une guerre franche et généreuse, il eût souffert que son bras droit ou que sa jambe de bois elle-même se consumât lentement dans d'inextinguibles flammes. Maudits soient les méprisables espions, les vils délateurs qui complotèrent de souiller son honorable nom par une imposture semblable.

Peter Stuyvesant, quoiqu'il n'eût peut-être jamais entendu parler de chevaliers errants, avait néanmoins un cœur aussi véritablement chevaleresque qu'aucun de ceux qui aient jamais palpité à la table ronde du roi Arthur. À travers ses manières un peu rudes perçait une nature si noble, une loyauté si franche, qu'il était impossible d'y méconnaître l'âme d'un héros; car c'était réellement un héros de chevalerie créé d'un seul jet par la nature; et quoiqu'elle n'eût pris aucun soin ultérieur pour finir et perfectionner son ouvrage, il n'en offrait pas moins un miracle vivant de sa toute puissance.

Mais pour parler sans figures (faute en matières historiques que j'évite particulièrement de commettre), l'illustre Peter possédait à un éminent degré les sept nobles et célèbres vertus de la chevalerie; or, comme il n'avait jamais consulté les auteurs dans la culture et le perfectionnement de son esprit, je crois véritablement qu'elles y avaient été implantées par Dame Nature elle-même, et qu'elles y florissaient parmi ses âpres qualités, comme autant de fleurs sauvages qui percent et prospèrent à travers les crevasses d'un dur rocher. Tel était Peter-Forte-Tête: et si mon admiration

pour lui a, dans cette occasion, entraîné mon style au-delà de la sage gravité qui convient au laborieux historiographe, la seule excuse que j'en puisse donner est que, quoique Hollandais à tête grisonnante, quoique descendu presque au pied de la montagne de la vie, je conserve encore quelque étincelle de ce feu céleste qui brille dans les yeux de la jeunesse quand elle contemple les vertus et les exploits de la vieillesse vénérable. Béni soit, trois fois, neuf fois... béni soit à jamais le bon saint Nicolas de ce que j'ai échappé à l'influence de cette froide apathie qui trop souvent glace toute sympathie chez le vieillard, et, telle qu'un mauvais génie, s'empare de toutes les avenues du cœur pour en repousser tout sentiment généreux, toute étincelle d'enthousiasme.

Au premier bruit de cette infâme accusation contre son honneur, Peter Stuyvesant prit une résolution faite pour illustrer tout chevalier, eût-il su par cœur la bibliothèque de Don Quichotte; il dépêcha immédiatement, comme héraut d'armes, auprès du conseil amphictyonique, son vaillant trompette et écuyer Anthony Van Corlear, avec ordre de courir jour et nuit; il leur reprochait, dans les termes d'une noble indignation, d'avoir prêté l'oreille aux impostures par lesquelles des païens infidèles avaient cherché à noircir le caractère d'un chrétien, d'un gentilhomme et d'un soldat. Quant au perfide et sanglant complot allégué contre lui, il déclarait que quiconque en affirmait l'existence en avait menti par sa gorge! En preuve de quoi, il défiait en combat singulier le président du conseil et tous ses conseillers, ou, s'ils l'aimaient mieux, leur puissant champion, le capitaine Alicxsander Partridg, ce formidable homme de Rhodes, s'en remettant, disait-il, à la valeur de son bras, du soin de prouver son innocence.

Ce cartel ayant été délivré avec toutes les cérémonies voulues, Anthony Van Corlear sonna un appel de défi devant le conseil assemblé, et le termina par d'épouvantables sons nasillards, qui paraissaient plus particulièrement destinés aux oreilles du capitaine Partridg, sous le nez duquel ils retentissaient, et qui, frappé de surprise et d'étourdissement, en pensa rendre l'âme. Cela fait, mon Van Corlear enfourcha une grande jument flamande, qu'il montait toujours, et trotta joyeusement vers

les Manhattoes, traversant Hartford, Pyquay, Middletown, ainsi que les autres villes frontières, soufflant dans sa trompette comme un diable enragé, faisant retentir de sa mélodie guerrière les délicieuses vallées du Connecticut ou ses rives fleuries, et s'arrêtant à l'occasion tantôt pour manger des tartes aux prunes, tantôt pour se mêler aux danses ou autres amusements champêtres des jolies filles qu'il rencontrait, et dont son joyeux instrument ravissait l'âme.

Cependant le grand conseil, étant composé d'hommes sages et réfléchis, n'eut aucune envie de courir une lance avec un héros tel que Peter; ils lui firent au contraire une réponse à la fois peureuse et offensante, dans laquelle ils l'assuraient que son crime leur paraissait suffisamment prouvé, et qu'ils se tenaient pour satisfaits du témoignage qu'en avaient rendu de sages et respectables Indiens; la lettre finissait par ce tout aimable paragraphe: « Quant à votre effrontée dénégation du complot barbare dont vous êtes accusé, elle pèsera peu dans la balance contre une telle évidence; ainsi nous demandons encore et requérons due satisfaction et garantie, restant toujours,

Monsieur,

Vos serviteurs en tout ce qui est juste, etc., etc. »

Je ne doute pas que cette négociation n'ait été tout autrement rapportée par certains historiens de l'Est, et autres, qui semblent avoir hérité de la profonde aversion de leurs ancêtres pour le brave Peter. Grand bien leur fasse l'héritage! Ils prétendent que Peter Stuyvesant, après avoir demandé lui-même que les accusations intentées contre lui fussent examinées par des commissaires nommés à ce sujet, refusa, quand ils furent nommés, de se soumettre à leur examen. Il n'y a dans cet artificieux récit qu'une apparence de vérité. Sans doute, quand il vit qu'on faisait la sourde oreille à son défi, il offrit généreusement de soumettre sa conduite à la rigoureuse inspection d'une cour d'honneur; mais il comptait alors sur un tribunal auguste, composé d'hommes comme il faut, des gouverneurs et des nobles des plantations confédérées et de la province de la Nouvelle-Hollande; il comptait alors être jugé par ses pairs, et d'une manière digne

de son rang et de sa dignité; au lieu de cela... (que je meure si je ne dis l'exacte vérité!), ils n'eurent pas honte d'envoyer aux Manhattoes deux efflanqués d'avocats affamés, qui, montés sur de mauvais bidets de Narraganset, portaient des valises en croupe et des sacs de toile verte sous leurs bras, comme si leur seule affaire était de battre le pavé de tribunal en tribunal à la recherche de quelques procès.

Le chevaleresque Peter, comme on pouvait s'y attendre, n'honora pas de la plus légère attention ces artificieux faquins qui, avec une habileté naturelle à leur profession, se mirent en quête de témoignages, scrutant, épluchant, tourmentant d'innocents Indiens et de pauvres vieilles femmes par leurs questions insidieuses, et les poussant ainsi jusqu'à ce qu'ils se fussent contredits et parjurés de la manière la plus horrible. Parfaitement satisfaits d'avoir si bien rempli leur honorable mission, ils retournèrent vers le grand conseil avec leurs bissacs et leurs valises farcis d'histoires apocryphes, de méprisables rapports et d'outrageuses calomnies, dont le grand Peter ne s'occupa pas plus que d'une pipe cassée; mais j'atteste que s'ils eussent essayé de jouer le même tour à William-le-Bourru, il les aurait régalez d'une cabriole aérienne au haut de ses potences.

Le grand conseil de l'Est s'assembla solennellement au retour de ses envoyés, et, après avoir délibéré pendant fort longtemps sur la situation des affaires, il était prêt de s'ajourner sans pouvoir s'accorder sur aucun point, quand, à ce moment critique, un pâle, bilieux et intrigant orateur prit la parole; cet homme passait pour un habile politique, parce qu'il était parvenu à siéger au conseil en calomniant tous ses antagonistes, c'était réellement un de ces esprits turbulents, quoique vides, qui montrent leur patriotisme en soufflant le feu des factions, jusqu'à ce que la fournaise politique devienne un volcan, un de ces zélés désintéressés qui sont toujours prêts à mettre le feu à la maison si cela peut faire bouillir leur pot. Cet honnête homme vit d'un coup d'œil que l'occasion était favorable pour frapper un coup qui établirait sa popularité aux yeux de ses commettants placés sur les frontières de la Nouvelle-Hollande, et qui étaient les plus grands braconniers de la chrétienté (les nobles habitants des

frontières de l'Écosse exceptés) ; il se mit donc en avant comme un second Pierre l'Ermite, et prêcha une croisade contre Peter Stuyvesant et sa cité dévouée.

Son discours, qui dura six heures, selon l'ancienne coutume de ce pays, représentait les Hollandais comme une race d'hérétiques impies, qui ne croyaient ni à la sorcellerie, ni à la vertu souveraine des fers à cheval, qui avaient abandonné leur patrie, non comme eux, pour s'assurer la liberté de conscience, mais poussés par le vil appât du gain, qui n'étaient enfin que des cannibales, de vrais anthropophages, puisque jamais ils ne mangeaient de morue le samedi, puisqu'ils dévoraient la chair de porc sans y mettre de mélasse, et puisqu'ils professaient un souverain mépris pour les citrouilles.

Ce discours produisit l'effet désiré, car le conseil ayant été réveillé en sursaut par le sergent d'armes, les conseillers conclurent, tout en se frottant les yeux, qu'il était à la fois juste et politique de déclarer immédiatement la guerre à ces païens destructeurs des citrouilles. Mais il fallait d'abord que la nation en masse fût préparée à cette mesure, et à cet effet les arguments de l'orateur furent prêchés en chaire, pendant plusieurs dimanches consécutifs, et vivement recommandés à l'attention de tous les bons chrétiens qui professaient et pratiquaient la doctrine de l'humilité, de la charité et du pardon des injures. Cette circonstance est la première où nous avons entendu parler du « tambour ecclésiastique » battant, dans notre pays, pour faire des recrues politiques, et ce moyen eut une si grande efficacité qu'il a depuis été fréquemment employé dans toute l'union. Souvent la robe ecclésiastique vous cache un politique rusé dont l'extérieur n'est que religion, tandis que son âme n'est que rancune. Les choses spirituelles et les temporelles sont mêlées et confondues ensemble, comme les poisons et les contrepoisons sur les tablettes d'un apothicaire ; et au lieu d'un sermon orthodoxe, on ne fait souvent avaler à l'innocent fréquenteur d'églises qu'un pamphlet politique étiqueté d'un texte pieux que fournit l'Écriture sainte.

## CHAPITRE V

Comment les habitants de Nieuw Amsterdam  
devinrent fameux dans les armes,  
et de la terrible catastrophe survenue à une puissante armée.  
Mesures que prit Peter Stuyvesant pour fortifier la ville.  
Comment il fut le fondateur de la Batterie.

QUOIQUE LE GRAND CONSEIL, comme je l'ai déjà montré, eût été étonnamment discret dans sa manière d'agir relativement à la Nouvelle-Hollande, et qu'il eût conduit ses affaires avec presque autant de silence et de mystère que le sage cabinet britannique en met dans la conduite de ses malencontreuses *expéditions secrètes*, cependant le vigilant Peter fut informé aussi exactement de chacune de ses démarches que l'est la cour de France des grandes entreprises que j'ai mentionnées. En conséquence, il se mit à l'œuvre pour faire avorter les machinations de ses adversaires.

Je sais que beaucoup de gens blâmeront ce vaillant gouverneur de s'être jeté précipitamment dans des dépenses de fortifications, sans s'assurer qu'elles fussent nécessaires, en attendant prudemment que l'ennemi fût à sa porte. Mais ils doivent se rappeler que Peter Stuyvesant n'était pas doué de la faculté de pénétrer dans les secrets de la politique moderne, et qu'il était singulièrement infatué de certaines maximes surannées de la vieille école; il croyait fermement, par exemple, que, pour faire respecter un pays au dehors, il était nécessaire de le rendre formidable au dedans, et que, pour conserver la paix et la tranquillité, une nation devait beaucoup plus compter sur sa propre force que sur la justice et la bienveillance des nations voisines. Il procéda donc avec la plus grande diligence, et mit la province et la métropole dans une forte attitude de défense.

Dans le petit nombre des ingénieuses inventions du règne de William-le-Bourru qui avaient été conservées, on pouvait compter ces inexpugnables boulevards de la sureté publique, les lois sur la milice, par lesquelles les habitants étaient forcés de se présenter deux fois par an dans tel équipement militaire... qu'il plaisait à Dieu, et étaient mis sous le commandement de très

vaillants tailleurs et perruquiers, qui, quoique les meilleures et les plus pacifiques petites gens du monde dans les circonstances ordinaires, n'en étaient pas moins des diables incarnés aux parades et dans les cours martiales, quand ils avaient la brette au côté et le chapeau retapé sur l'oreille. Sous la direction de ces guerriers périodiques, la vaillante milice fit de merveilleux progrès dans les mystères de la poudre à canon. On leur apprit à faire face à droite, face à gauche, à tirer sans cligner de l'œil un fusil sans amorce, à faire un changement de direction sans trop de confusion et d'irrégularité, et à marcher, quelque temps qu'il fit, par la pluie ou le soleil, d'un bout de la ville à l'autre, sans barguigner, de sorte qu'à la fin ils étaient devenus si courageux qu'ils tiraient à poudre sans presque détourner la tête, qu'ils pouvaient entendre la décharge des plus grosses pièces de campagne sans se boucher les oreilles ou sans se débânder, et qu'ils auraient même supporté toutes les fatigues et les périls d'un jour de parade en été, sans que la désertion eût considérablement éclairci leurs rangs.

Il faut l'avouer, le génie de ce peuple véritablement pacifique était si peu tourné vers la guerre, que, durant les intervalles des campagnes, ils s'arrangeaient généralement de manière à oublier toute l'instruction militaire qu'ils avaient reçue; de sorte que, quand les parades recommençaient, ils distinguaient à peine le bout du canon de leur fusil de sa crosse, et qu'ils prenaient invariablement leur épaule droite pour la gauche. Méprise à laquelle on obvia bientôt cependant, en marquant tous les bras gauches avec de la craie. Mais quelles que pussent être leurs maladresses et leurs bévues, le sagace Kieft assurait qu'elles étaient de peu d'importance, puisque, comme il le faisait judicieusement observer, une campagne leur serait plus profitable que cent parades. Car, quand même les deux tiers d'entre eux seraient victimes de la poudre à canon, néanmoins ceux de l'autre tiers qui ne fuiraient pas deviendraient d'expérimentés vétérans.

Le grand Peter n'avait nulle vénération particulière pour les ingénieux essais et les sages institutions de son habile prédécesseur, et, entre autres choses, il avait le plus souverain mépris pour son système militaire, souvent même, en plaisantant, (car il était fort sur la plaisanterie) il appelait ces pauvres miliciens: « les cruches

fêlées du gouverneur Kieft ». Cependant, comme la présente occurrence était pressante, il fut obligé de profiter de ceux des moyens de défense qui étaient sous sa main, et en conséquence il fixa un jour de grande parade et d'inspection générale de la milice. Mais, oh! Mars et Bellone! Et vous, grandes et petites puissances de la guerre, quel désordre! Ou plutôt quel gâchis! Ici des soldats sans officiers, là des officiers sans soldats, de longues canardières et de courtes espingoles, des fusils de tous les calibres, quelques-uns sans baïonnette, d'autres sans chien, d'autres sans monture, et la plus grande partie manquant à la fois de monture, de chien et de baïonnette; gibernes, ceinturons, boîtes à poudre, épées, haches, coutelas, broche à rôtir et manche à balai, le tout confus pêle-mêle, comme une de nos armées continentales au commencement de la révolution.

Cette soudaine métamorphose d'un peuple pacifique en une troupe de guerriers est sans doute ce qu'on entend aujourd'hui par mettre une nation sous les armes et « *lui faire prendre une attitude* »; armes et attitude grâce auxquelles le bon peuple fait une figure aussi martiale et promet d'accomplir autant de prouesses que le fameux *Sancho Pança* quand il fut soudainement équipé pour défendre son île de Barataria.

Le déterminé Peter regarda ce régiment déguenillé d'un air aussi pâtreux qu'un autre eût regardé le diable; mais calculant, en homme sage, que la seule chose qu'il eût à faire était de tirer le meilleur parti possible d'une méchante affaire, il résolut de donner à ses héros un avant-gout des travaux militaires: en conséquence, les ayant rangés en ordre de bataille et leur ayant fait faire et refaire tous les exercices manuels du soldat, il ordonna aux fifres de jouer une marche vive, et se mit à arpenter les rues de Nieuw Amsterdam ainsi que les champs voisins, avec sa longue et infatigable jambe de bois, jusqu'à ce que les pauvres petites jambes de ses soldats leur fussent rentrées dans le corps et que leur graisse se fût fondue en ruisseaux de sueur. Mais ce ne fut pas tout, l'esprit martial du vieux gouverneur s'enflammant au son brillant du fifre, il voulut essayer le courage de ses troupes et leur faire tâter des fatigues d'une guerre plus sérieuse; dans ce but, il les fit camper, à la chute du jour, sur une montagne à quelque

distance de la ville, et qui autrefois portait le nom de Bunker's Hill, avec l'intention formelle de les initier à la discipline des camps et de recommencer le lendemain les travaux et les périls de la campagne; mais les torrents de pluie qui tombèrent sur le camp pendant la nuit mirent cette puissante armée dans une telle déroute ou plutôt dans une telle *liquéfaction*, que le blond Phébus quand il darda ses premiers rayons sur la montagne n'y trouva plus guère que Peter Stuyvesant et son trompette Van Corlear, tristes restes de la multitude qui y avait campé la nuit précédente.

La funeste dissolution de son armée aurait découragé un commandant moins déterminé que Peter Stuyvesant, mais il attachait peu d'importance à cet événement; seulement, à dater de cette époque, méprisant dix fois plus encore tout système de milice, il prit soin de se pourvoir d'une bonne garnison d'hommes choisis, qui reçurent une paie, et qu'il vantait comme possédant au moins cette qualité indispensable du soldat, d'être à l'épreuve de l'eau.

Le second soin du vigilant Stuyvesant fut de fortifier Nieuw Amsterdam; dans ce but il fit construire en bois de forts retranchements qui traversaient l'île dans toute sa largeur, d'un bras de rivière à l'autre, et qui devaient protéger la ville, non seulement contre les invasions soudaines d'ennemis étrangers, mais aussi contre les incursions des sauvages voisins<sup>47</sup>.

Quelques traditions, à la vérité, ont attribué la construction de cette espèce de muraille à une époque plus récente, mais elles sont complètement inexactes; car une note du manuscrit de Stuyvesant dont la date nous reporte à peu près au milieu du règne de ce gouverneur, mentionne cette muraille comme un monument curieux et considérable qui faisait l'admiration de tous les sauvages d'alentour, et il cite, en outre, la circonstance d'un troupeau de vaches échappées, qui, pendant une nuit très noire, se firent jour au travers de la fameuse muraille et jetèrent toute la ville de Nieuw Amsterdam dans une affreuse terreur panique.

Outre cette grande muraille il ajouta au Fort Amsterdam plusieurs ouvrages avancés pour protéger la côte à la pointe

de l'île. Ces ouvrages consistaient en de formidables batteries de terre, solidement revêtues d'écaillés d'huitres qu'on y avait incrustées à la manière des fours hollandais maintenant en usage.

Ces respectables boulevards furent recouverts, avec le temps, d'un verdoyant tapis de trèfle et de gazon, et leurs sommets furent ombragés par d'immenses sycomores dans le feuillage desquels de petits oiseaux voltigeaient en réjouissant l'oreille par leurs notes mélodieuses. Les vieux bourgeois allaient l'après-midi fumer leurs pipes à l'ombre de ces beaux arbres, contemplant les rayons dorés du soleil à mesure qu'il descendait et se perdait à l'occident, emblème de cette fin tranquille vers laquelle ils s'avançaient doucement eux-mêmes, tandis que de leur côté les jeunes garçons et les jeunes filles de la ville aimaient à s'égarer au clair de la lune dans les détours de cette retraite favorite, contemplant les rayons argentés de la chaste Diane lorsqu'ils tremblaient sur le sein calme de la mer au fond de la baie, ou qu'ils brillaient sur la voile blanche d'une barque glissant sur ses ondes. Telle fut l'origine de cette célèbre promenade nommée la Batterie, qui, quoiqu'ostensiblement destinée à un usage martial, fut toujours consacrée aux plus douces délices de la paix, promenade favorite du vieillard, lieu salubre où le malade allait chercher la santé, où l'artisan se délassait le dimanche des travaux et des fatigues de la semaine, théâtre des joyeux plaisirs de l'enfance, rendez-vous choisi des amants, amusement du citoyen, ornement de New York, orgueil enfin de la délicieuse île de Mannahata.

## CHAPITRE VI

Comment le peuple de l'Est fut soudainement affligé  
d'un mal diabolique.

Ses judicieuses mesures pour le détruire.

AYANT AINSI POURVU À LA SURETÉ TEMPORAIRE de Nieuw Amsterdam, et l'ayant fortifiée contre toute surprise soudaine, le brave Peter prit une bonne prise de tabac et faisant claquer ses doigts, mit au défi le conseil des amphictyons et son champion l'illustre Alicxsander Partridg. Il est impossible de dire, cependant, quelle aurait pu être l'issue de cette affaire si le conseil ne se fut trouvé tout à coup enveloppé dans de cruelles difficultés et si la dissension n'eût été semée parmi ses membres, comme elle le fut jadis parmi les guerriers turbulents et querelleurs de la Grèce.

Le conseil de la ligue, comme je l'ai montré dans mon dernier chapitre, avait déjà annoncé ses intentions hostiles, et déjà la puissante colonie de New Haven et l'importante ville de Pyquag, autrement appelée Weathersfield, renommée pour ses ognons et ses sorcières, et le grand comptoir de Hartford, et les autres redoutables villes frontières, étaient dans un prodigieux émoi, fourbissant leurs canardières rouillées, et faisant retentir au loin le cri de la guerre, qui ne leur semblait que le précurseur des conquêtes faciles et du riche butin que les opulents petits villages hollandais leur promettaient. Mais la conduite de la colonie de Massachusetts fit bientôt taire ce joyeux tapage. Celle-ci, frappée du caractère loyal du brave et vieux Peter, et totalement persuadée par la franchise chevaleresque et la chaleur courageuse de sa justification, refusa de le croire coupable de l'infâme complot si injustement mis sur son dos. Avec une générosité digne à mes yeux d'un immortel honneur, elle déclara qu'aucune détermination du grand conseil de la ligue n'obligerait la cour générale de Massachusetts à participer à une guerre offensive que ladite cour générale regarderait comme injuste<sup>48</sup>.

Ce refus entraîna immédiatement la colonie de Massachusetts et les autres provinces unies dans de très sérieuses contestations,

et il aurait même causé la dissolution de la confédération, si le conseil des amphictyons, qui sentit l'impossibilité de combattre sans l'appui d'un membre aussi important que le Massachusetts, n'eût pris la liberté d'abandonner, pour un temps, ses machinations hostiles contre les Manhattoes. Tant il y a d'énergie et de puissance dans ces confédérations composées de membres discordants, égoïstes et entêtés, que réunit mollement un lien sans force et que gouverne un chef sans expérience. À tout prendre cependant, les villes martiales du Connecticut n'eurent aucun sujet de déplorer ce frein mis à leur ardeur guerrière; car, tout en admettant que les puissances coalisées eussent fini par vaincre les troupes inexpérimentées des Manhattoes, je jurerais bien que, en attendant, Peter-Cœur-de-Lion et ses recrues auraient commencé par étouffer les héros querelleurs de Pyquag avec leurs propres ognons<sup>49</sup>, et eussent d'abord frotté les autres petites villes voisines de manière à leur faire passer, pour cent ans au moins, l'envie de s'installer sur les terres des Nouveaux Pays-Bas ou même d'en dévaster les poulaillers.

À la vérité plus d'une cause servait à détourner l'attention du bon peuple de l'Est de ses projets hostiles, car dans ce temps-là même il fut cruellement harassé et tourmenté par les incursions du prince des ténèbres dont plusieurs sujets furent surpris rôdant autour du camp, et brûlés vifs comme espions et mortels ennemis. Pour parler sans figure, il est notoire que, dans cette conjoncture, les provinces de la Nouvelle-Angleterre furent horriblement troublées par une multitude de sorcières ou misérables bohémiennes qui usaient de tous les stratagèmes et de toutes les sorcelleries imaginables pour égarer et tourmenter le peuple; et quoique un grand nombre de lois judiciaires et sanglantes eussent été faites contre tout « pacte ou entretien sérieux avec le diable, au moyen de conjurations, etc., » cependant le crime abominable de sorcellerie continua à faire des progrès qui passeraient presque toute croyance si le fait n'était trop bien prouvé pour laisser l'ombre d'un doute<sup>50</sup>.

Ce qui est particulièrement digne d'attention, c'est que cet art épouvantable qui a déconcerté si longtemps les travaux abstraits des philosophes, des astrologues, des alchimistes,

des adeptes en la science de la magie, et de mille autres sages, était particulièrement l'apanage des plus ignorantes, des plus décrépites et des plus horribles vieilles femmes du pays, qui n'avaient guère plus de cervelle que le manche à balai qui leur servait de monture.

Quand un bruit alarmant est une fois répandu, le public, qui aime par-dessus tout à avoir peur, ne manque pas longtemps de preuves qui le confirment. Prononcez seulement le mot *fièvre jaune*, et à l'instant tous les maux de tête ou d'estomac, toutes les affections bilieuses seront reconnues être la terrible épidémie. De même, dans la présente circonstance, quiconque avait colique ou lumbago était sûr d'être ensorcelé, et malheur alors aux infortunées vieilles femmes qui vivaient dans son voisinage! On ne pouvait longtemps fermer les yeux sur une abomination aussi criante; aussi attira-t-elle bientôt la vive indignation des esprits les plus sages et les plus réfléchis du pays, mais particulièrement de ceux qui avaient montré jadis une bienveillance si active dans la conversion des quakers et des anabaptistes. Le grand conseil des amphictyons se prépara publiquement à faire tête à un crime aussi dangereux et aussi épouvantable, et il s'ensuivit une sévère recherche de ces abominables vieilles qui furent aisément découvertes et reconnues à des signes également certains, tels que pinçons faits par le diable, chats noirs, manches à balai, et à cette impuissance où elles étaient de verser jamais plus de trois larmes, qui encore ne pouvaient tomber que de l'œil gauche.

On ne saurait croire le nombre de crimes qui furent découverts, « chacun desquels, » dit le révérend père Cotton Mather dans son excellente histoire de la Nouvelle-Angleterre, « chacun desquels porte avec lui une telle évidence, que nul homme raisonnable n'en a jamais douté dans ce pays, et qu'il serait déraisonnable d'en douter dans aucun autre<sup>51</sup>. »

Eh que répondre aux faits incontestables que nous cite à ce sujet l'authentique et judicieux John Josselin Gent? « Il n'y a point de mendiants en ce pays, dit-il, mais il y a beaucoup trop de sorcières ivres, ou autres, qui produisent d'étranges apparitions, témoin cette chaloupe remplie de femmes, et ce vaisseau avec un grand cheval rouge au pied de son mât: le vaisseau étant dans

une petite baie du côté de l'Est disparut tout à coup, etc. »

Cependant, ni le nombre des délinquantes ni leurs inventions magiques ne furent plus remarquables que leur diabolique obstination. Quoiqu'on les exhortât de la manière la plus solennelle, la plus persuasive et la plus affectueuse, à s'avouer coupables et à se laisser bruler pour le plus grand bien de la religion et le plus grand amusement du public, elles n'en persistèrent pas moins avec la plus grande opiniâtreté à affirmer leur innocence. Une si incroyable obstination méritait seule une punition prompte, puisqu'elle suffisait pour prouver (si tant est qu'il fallût prouver quelque chose) leur connivence avec le diable, qui est l'obstination en personne. Mais leurs juges étaient justes et miséricordieux, et ils résolurent de ne punir que celles qui seraient convaincues par les plus irrécusables témoignages; non qu'il en fût besoin pour satisfaire leur conscience, car en juges véritables et expérimentés, ils avaient l'esprit parfaitement tranquille, et se tenaient pour bien assurés du crime des prisonnières avant de procéder à leur examen; mais encore fallait-il accorder quelque chose à la conviction générale, et tranquilliser les esprits inquiets et vétilleux qui pourraient leur succéder. Enfin, il fallait satisfaire le monde. Oh! le monde! le monde! Tout le monde sait combien le monde est difficile à contenter! Les dignes juges furent donc réduits à chercher, découvrir et rendre plus claires que le jour des choses que l'instinct leur avait d'abord révélées, et sur lesquelles ils n'avaient pas à se reprocher d'avoir hésité une minute. De sorte que l'on peut dire avec vérité que les sorcières furent brûlées pour contenter la populace du jour, mais qu'on fit leur procès pour la satisfaction de l'avenir.

Voyant donc que ni exhortations, ni bonnes raisons, ni supplications amicales ne profitaient à ces criminelles endurcies, on eut recours aux arguments plus persuasifs de la torture, et ayant ainsi très littéralement arraché la vérité de leur bouche obstinée, on les condamna à être brûlées vives, peine bien due aux crimes horribles qu'elles avaient confessés. Quelques-unes même poussèrent la dépravation au point de mourir dans les tortures, en protestant de leur innocence jusqu'à la fin, mais celles-là furent regardées comme absolument et à tout jamais possédées

du diable, et les pieux spectateurs s'affligèrent seulement de ce qu'elles n'eussent pas vécu assez longtemps pour pouvoir périr dans les flammes.

On nous dit que les habitants d'Éphèse se délivrèrent de la peste en lapidant un vieux mendiant qu'Apollonius leur avait signalé comme étant le malin esprit qui avait causé ce fléau, vérité que prouva le vieux démon en se transformant aussitôt en chien barbet. De même, et par des mesures également sages, un frein salutaire arrêta les progrès toujours croissants de la sorcellerie; toutes les sorcières furent brûlées, bannies, ou terrifiées de manière qu'on ne vit bientôt plus une seule vieille femme dans toute la Nouvelle-Angleterre, et c'est par cette raison sans doute que toutes les jeunes y sont si jolies. Les honnêtes gens qui avaient été victimes de leurs sortilèges se guérirent petit à petit, excepté toutefois ceux qui avaient été affligés de convulsions et de douleurs continues; encore ces maux prirent-ils le caractère moins alarmant de rhumatismes, sciatiques et lumbagos. À dater de ce moment, le bon peuple de la Nouvelle-Angleterre, abandonnant l'étude des sciences occultes, tourna son attention vers les ruses plus profitables du commerce, et bientôt il devint expert dans l'art subtil de faire travailler son argent. Néanmoins on peut encore, de nos jours, démêler en eux quelques parcelles de ce vieux levain; les sorcières ressuscitent à l'occasion sous les déguisements divers de médecin, de jurisconsulte ou d'ecclésiastique. Le peuple en général montre une finesse, une sagacité et une profondeur de sagesse qui sentent fortement le sortilège, et quand il tombe des pierres de la lune, on peut être sûr que la Nouvelle-Angleterre en a toujours sa bonne part.

## CHAPITRE VII

**Qui mentionne l'élévation et la renommée  
d'un vaillant commandant,  
et qui montre qu'un homme peut, comme un ballon,  
ne devoir son importance et sa grandeur  
qu'au vent qui le gonfle.**

EN PARLANT DE CES TEMPS ORAGEUX, l'écrivain inconnu du manuscrit de Stuyvesant épanche sa reconnaissance dans une apostrophe au bon saint Nicolas, aux soins protecteurs duquel il attribue entièrement les dissensions qui éclatèrent dans le conseil des amphictyons, et l'abominable esprit de sorcellerie qui régna dans les pays de l'Est; causes qui déjouèrent pendant un temps les machinations hostiles employées contre les Hollandais, et qui préservèrent sa ville favorite de Nieuw Amsterdam d'un péril imminent et d'une guerre désastreuse. Les ténèbres et la superstition obscurcissaient les belles vallées de l'Est: les bords délicieux du Connecticut ne retentissaient plus des sons d'une gaité champêtre; d'effrayantes apparitions et d'épouvantables fantômes étaient vus dans l'air, et des spectres errants se glissaient dans toutes les vallées sombres, sur toutes les rives muettes des ruisseaux; des voix étranges sortant de corps invisibles étaient entendues dans les solitudes désertes, et les villes frontières étaient si occupées à découvrir et à punir les vieilles femmes qui avaient causé ces alarmants prodiges, que pendant un temps la province de la Nouvelle-Hollande et ses habitants furent oubliés.

Le grand Peter, donc, voyant qu'il n'y avait rien à craindre pour le moment du côté de ses voisins, employa cette louable vigilance qui l'a toujours distingué à mettre un terme aux insultes des Suédois. Ces flibustiers (comme mon attentif lecteur peut se le rappeler) avaient commencé à devenir très importuns vers la dernière partie du règne de William-le-Bourru, mettant au néant les proclamations de cet illustre petit gouverneur, et à quia l'intrépide Jansen Alpendam.

Peter Stuyvesant, comme on l'a déjà démontré, était un gouverneur d'un bien autre caractère et d'une tournure d'esprit

tout à fait différente. Sans y regarder à deux fois, il ordonna la levée d'un corps de troupes qui devait être stationné sur les frontières méridionales, sous le commandement du brigadier général Jacob Van Poffenburgh. Cet illustre guerrier avait acquis la plus grande importance pendant le règne de William Kieft, et, si l'histoire dit vrai, il était commandant en second sous l'infortuné Van Curlet quand celui-ci et son régiment en guenilles furent inhumainement chassés, par les Yankees, à coups de pieds dans les reins, du fort de Goede Hoop. Par suite de l'avantage qu'il avait eu de figurer dans une si mémorable affaire, et d'y recevoir même plus de blessures qu'aucun de ses camarades, dans un honorable endroit que je ne nommerai pas, il avait toujours, depuis ce temps, été considéré comme un brave qui avait ce qu'on appelle *du service*. Toujours est-il qu'il avait joui de l'amitié et de la confiance intime de William-le-Bourru, qui serait resté assis pendant des heures entières à écouter, bouche béante, les récits belliqueux que faisait son héros des merveilleuses victoires... qu'il n'avait jamais remportées, et des combats terribles... d'où il s'était enfui.

Le bon vieux Socrate a dit métaphoriquement que le ciel, en créant les hommes, mêlait un peu d'or à l'intelligence de quelques-uns, de l'argent à celle de quelques autres, et force cuivre ou fer à celle du plus grand nombre. Or, c'est indubitablement à cette dernière classe qu'appartenait le général Van Poffenburgh ; je suis même tenté de croire, d'après les richesses qu'il déployait en ce genre, que Dame Nature, qui se plait quelquefois à se montrer partielle, lui avait donné, pour sa part de ces utiles métaux, de quoi faire au moins douze bons chaudrons de grandeur ordinaire. Mais ce qu'on doit admirer le plus, c'est qu'il s'arrangeait de façon que William Kieft (qui à la vérité n'était pas très connaisseur en fausse monnaie) prenait bonnement tout ce cuivre-là pour de l'or pur. Il s'ensuivit qu'à la retraite de Jacob Van Curlet, qui, après la perte du fort de Goede Hoop, se retira pour vivre, comme général vétérane, à l'ombre de ses lauriers, sa place fut donnée à l'illustre capitaine Poffenburgh, qui la remplit avec une grande dignité, se donnant toujours, lui-même, le titre de « commandant en chef des armées de la Nouvelle-Hollande »,

quoique, à dire la vérité, les armées ou plutôt l'armée ne consistât qu'en une poignée de misérables vauriens voleurs de poules et casseurs de bouteilles.

Tel était le caractère du guerrier désigné par Peter Stuyvesant pour défendre ses frontières méridionales, et il peut ne pas être sans intérêt pour mon lecteur d'avoir un aperçu de ses avantages extérieurs. Sans être très grand il n'en avait pas moins une immense surface, attendu son énorme grosseur, laquelle provenait cependant beaucoup plus de bouffissure que d'embonpoint, car il était si prodigieusement gonflé par sa propre importance qu'il ressemblait à une de ces outres remplies de vent qu'Éole, dans un incroyable accès de générosité, donna à ce guerrier errant nommé Ulysse.

Son costume s'accordait avec son caractère, car il portait extérieurement presque autant de cuivre et de fer que la nature lui en avait prodigué à l'intérieur; son pourpoint était tailladé, brodé, chamarré de petites bandes de galons de cuivre, et son corps semblait comme emmailloté dans une large ceinture cramoisie, ressemblant à un épervier tant par sa dimension que par son tissu (précaution prise sans doute contre les élans fougueux de ce cœur indomptable toujours prêt à jaillir de sa poitrine). Sa large face, d'un rouge éclatant, brillait comme une fournaise au milieu de sa chevelure et de ses favoris poudrés à blanc, et son âme magnanime semblait prête à s'élancer de deux yeux vairons et clignotants qui lui sortaient de la tête comme ceux d'un homard.

Je te jure, ami lecteur, que, si l'histoire ne l'a pas défiguré, je donnerais tout l'argent que j'ai dans ma poche pour avoir vu ce guerrier affublé de pied en cap de son martial accoutrement: ses bottes lui venant jusqu'à la ceinture, sa ceinture jusqu'au menton, son collet jusqu'aux oreilles, ses favoris jusqu'aux dents, obombré d'un immense chapeau militaire, et le ventre étranglé par un ceinturon en cuir, de dix pouces de large, d'où pendait un cimenterre dont je n'ose pas dire la longueur. Ainsi équipé, il allait se pavanant d'un air non moins formidable que le renommé *More de More-Hall* quand, armé de pied en cap, il fit une sortie pour tuer le dragon de *Wantley*<sup>52</sup>.

Malgré les avantages naturels et les qualités supérieures de ce fameux général, je dois avouer que ce n'était pas exactement l'espèce d'homme que le vaillant Peter eût préféré pour commander ses troupes. Mais la vérité est qu'à cette époque le pays n'abondait pas comme aujourd'hui en grands hommes de guerre qui, comme autant de Cincinnatus, peuplent chaque petit village, alignent des choux en guise de soldats, choisissent, pour théâtre de leurs exploits des champs de blé au lieu de champs de bataille, abandonnent les travaux de la guerre pour les arts plus utiles mais moins glorieux de la paix, et allient tellement le laurier avec l'olive, que vous pouvez avoir un général pour aubergiste, un colonel pour cocher, et un vaillant capitaine de volontaires pour maréchal-ferrant. Le général Van Poffenburgh fut donc nommé au commandement des troupes nouvellement levées, d'abord parce qu'il n'avait aucun concurrent pour cet emploi, et puis parce que c'eût été une infraction à l'étiquette militaire que de lui préférer un plus jeune officier, injustice que le grand Peter serait plutôt mort que de commettre.

Ce très vaillant capitaine n'eut pas plus tôt reçu l'ordre de marcher, qu'il conduisit courageusement son armée aux frontières méridionales; traversant des contrées sauvages et désertes, des fleuves sans fonds, des forêts sans issue, gravissant des montagnes inaccessibles, soumettant à ses lois une vaste étendue de pays inhabités, et affrontant (d'après son propre témoignage) plus de périls que Xénophon lui-même dans sa fameuse retraite des dix mille. Ces travaux terminés, il établit sur la rivière du sud (ou la Delaware), une formidable redoute, nommée Fort Casimir en l'honneur d'une paire de culottes couleur de soufre que le gouverneur affectionnait singulièrement. Comme on verra, ce fort donna naissance à de très importants et très intéressants événements; il n'est peut-être pas inutile de dire que par la suite il fut nommé New Amstel et fut l'origine de la ville florissante de New Castle, nom mal à propos substitué à celui de *No* Castle puisqu'il n'y a pas et qu'il n'y a jamais eu de château ou rien qui y ressemble dans les environs.

Les Suédois ne supportèrent pas patiemment ce mouvement menaçant des Hollandais; et Jan Printz, qui alors était gouverneur

de la Nouvelle-Suède, lança une protestation contre ce qu'il appelait une usurpation de territoire. Mais Van Poffenburgh avait acquis trop d'habileté dans la science des proclamations et des protestations pendant qu'il servait sous William-le-Bourru pour se laisser intimider le moins du monde par cette guerre de plume. Sa forteresse une fois terminée, le cœur le plus insensible se serait épanoui d'aise rien qu'à voir le surcroît d'importance et de bouffissure qu'il en acquit subitement; il allait, venait, entrait, sortait une douzaine de fois par jour, examinait son ouvrage de tous côtés, devant, derrière, à droite, à gauche, et, vêtu de son grand uniforme, se pavait pendant des heures entières sur le haut de son petit rempart, comme un pigeon mâle qui fait la roue sur la pointe de son colombier; en un mot, à moins que mon lecteur n'ait jeté un coup d'œil observateur sur le petit commandant d'un de nos misérables petits postes militaires étalant son uniforme neuf, et tout fier de commander une poignée de vanupieds, je désespère de lui donner une juste idée de la prodigieuse dignité des manières du général Van Poffenburgh.

Il est dit dans le délicieux roman de Perce-Forêts qu'un jeune homme étant armé chevalier par le roi Alexandre, se mit incontinent à galoper dans une forêt voisine, et à en étriller les arbres avec une telle vigueur, qu'il passa, aux yeux de toute la cour, pour l'homme le plus redoutable et le plus courageux qu'il y eût sur terre. C'est ainsi que le grand Van Poffenburgh dégorgeait cette humeur valeureuse qui, trop souvent terrible et indomptable comme la tempête dans le cœur des nouveaux soldats, les pousse à ces combats meurtriers où pleuvent tant de coups de poing, où se brisent tant de têtes! Car, dans ces occasions, quand il s'apercevait que ses esprits martiaux s'échauffaient, il faisait prudemment une sortie dans les champs, et, tirant du fourreau son sabre fidèle, il s'en escrimait à tort et à travers, décapitant les choux par pelotons, rasant des phalanges entières de tournesols, qu'il appelait de gigantesques Suédois; et si, par hasard, il découvrait une réunion de paisibles et volumineuses citrouilles se chauffant tranquillement au soleil, « Ah misérables Yankees! s'écriait-il d'une voix de tonnerre, vous

tiens-je enfin? » puis, d'un seul coup de sabre, il transperçait les malheureux légumes; et, sa colère étant calmée en quelque sorte par cet exploit guerrier, il retournait à sa garnison pleinement, convaincu qu'il était un miracle de bravoure.

La seconde ambition du général Poffenburgh était de passer pour un strict observateur de la discipline; sachant parfaitement qu'elle est l'âme de toute entreprise militaire, il y contraignait ses soldats avec la plus rigoureuse précision; les obligeant à tourner les pieds en dehors et à tenir la tête droite quand il y avait parade, et prescrivant la hauteur des manchettes à ceux qui avaient une chemise.

Étant tombé un jour, en feuilletant la Bible (car le pieux Énée lui-même n'aurait pu le surpasser dans tout ce qui est signe extérieur de religion), étant tombé, dis-je, sur l'histoire d'Absalon et de sa malheureuse fin, le général, dans un mauvais moment, ordonna de tondre officiers et soldats dans toute la garnison. Or, il advint qu'au nombre de ses officiers était un certain Kildermeester, courageux vétéran qui, pendant le cours d'une longue vie, s'était enorgueilli d'une chevelure épaisse et touffue; cette crinière, assez semblable aux poils d'un chien de Terre-Neuve, se terminait par une queue dont la longueur immodérée pouvait se comparer au manche d'une poêle à frire, et qui était nouée si serrée contre sa tête, que la peau en était tiraillée de manière à lui tenir forcément la bouche et les yeux ouverts et à remonter ses sourcils jusqu'au haut du front. On peut naturellement supposer que le possesseur d'un aussi glorieux apanage résisterait avec horreur à l'ordre qui le condamnait aux ciseaux. En entendant la proclamation du général, il jura comme un grenadier, blasphéma comme un païen, protesta qu'il casserait la tête à quiconque oserait se mêler de sa queue, la noua plus raide que jamais, et la promena dans toute la garnison d'un air aussi menaçant que si c'eût été la queue d'un crocodile.

La queue à peau d'anguille du vieux Kildermeester devint dès lors une affaire de la plus haute importance. Le commandant en chef était un officier trop éclairé pour ne pas voir que la discipline de la garnison, la subordination et le bon ordre des armées de la Nouvelle-Hollande, conséquemment la sureté

de toute la province, enfin la dignité et la prospérité de leurs Hautes Puissances messieurs des États Généraux, mais par-dessus tout la dignité particulière du grand général Poffenburgh, exigeaient impérieusement le retranchement de cette queue mutine et obstinée. Il jura donc que le vieux Kildermeester serait publiquement rasé, et dépouillé de l'objet de sa gloire, en présence de toute la garnison. De son côté, le vieillard se tint tout aussi résolument sur la défensive; alors le général, comme il convient à un grand homme, entra dans une violente colère, et le coupable, arrêté, fut mis en procès devant une cour martiale pour mutinerie, désertion, révolte, enfin pour tous les crimes signalés dans le code militaire, dont la longue liste se terminait par ces mots: « et particulièrement pour porter une queue à peau d'anguille, de trois pieds de long, contraire aux ordonnances ». Puis vinrent l'accusation, le procès, les plaidoyers, et tout le pays fut en fermentation au sujet de cette malheureuse queue. Comme on sait parfaitement que tout commandant de poste frontière éloigné a le pouvoir de n'en faire à peu près qu'à sa tête, il y a peu à douter que le vétéran n'eût été pendu ou fusillé, s'il n'eût eu l'extrême bonheur de mourir de chagrin, et de soustraire ainsi à toute autorité terrestre son honneur et celui de sa bien aimée chevelure. Il montra, jusqu'au terme fatal, une résolution inébranlable, et sa dernière recommandation fut qu'on le portât à la sépulture dans une bière trouée de façon que sa queue pût passer au travers.

Cette importante affaire valut au général une grande réputation en matière de discipline; mais, si l'on en croit certains bruits, il fut toujours depuis sujet aux mauvais rêves et à d'effrayantes visions nocturnes, où le spectre affreux du vieux Kildermeester se plantait en sentinelle à côté de son lit, et s'y tenait droit comme une pompe dont son énorme queue semblait être le manche.





## LIVRE VI

CONTENANT LA SECONDE PARTIE DU RÈGNE DE PETER-FORTE-TÊTE  
ET SES GLORIEUX EXPLOITS SUR LA DELAWARE

### CHAPITRE PREMIER

Dans lequel on donne un portrait martial du grand Peter.  
Comment le général Van Poffenburgh se distingua  
au Fort Casimir.

JUSQU'À PRÉSENT, très vénérable et très gracieux lecteur, je t'ai montré l'administration du valeureux Stuyvesant sous l'influence de la douce paix, ou plutôt de ce calme fatal et trompeur qui précède de grands et terribles évènements. Mais déjà retentissent au loin les roulements belliqueux du tambour, déjà l'airain frémissant de la trompette frappe l'écho de ses sons éclatants, et le bruyant cliquetis des armes meurtrières nous dit trop quels malheurs nous menacent et vont tomber sur nous! Soudainement arraché au doux repos et aux voluptueuses rêveries où, dans l'aimable saison de la paix, il cherchait le délassement de tous ses travaux, le guerrier ne tressera plus, amoureuxment pressé, sur le sein de sa belle, les fraîches guirlandes qui devaient orner son front d'albâtre; il n'entourera plus de fleurs sa brillante épée, et, pour charmer les longs jours d'été, il n'exhalera plus en doucereux madrigaux les tendres tourments de son âme, rappelé à la dignité d'homme, il jette loin de lui sa flute amoureuse, il



dépouille les molles parures où s'énervait sa vigueur, et revêt d'une armure d'acier ses membres qu'arrondissait déjà un lâche repos, son front où le myrte amoureux se mariait naguère à la rosée parfumée, son front, redevenu menaçant, se couvre d'un casque éclatant que surmontent des plumes ondoyantes, il saisit son brillant bouclier, brandit sa lance pesante, s'élance avec orgueil sur son fier destrier et brule d'accomplir des exploits chevaleresques.

Tout doux cependant, digne lecteur; je ne voudrais pas que vous imaginassiez que, dans la ville de Nieuw Amsterdam, il existât jamais un preux chevalier ainsi ridiculement bardé de fer. Ceci n'est qu'une de ces gigantesques figures de rhétorique que nous autres écrivains héroïques employons toujours quand nous parlons de guerre, voulant lui donner par là un noble et imposant aspect. Nous affublons nos guerriers de boucliers, de casques, de lances ou autres armes également étrangères à leur siècle et à leur pays, et dont peut-être même ils n'ont jamais entendu parler, aussi ingénieux en cela que ces statuaires qui babillent un général ou un amiral moderne du costume de César ou d'Alexandre. La simple vérité donc, dépouillée de tout ornement oratoire, est que le vaillant Peter Stuyvesant vit tout de suite qu'il était nécessaire de dérouiller sa fidèle lame qui était restée trop longtemps dans le fourreau, et de se préparer aux vaillants travaux de la guerre, délices de son âme magnanime.

Je me figure le voir en ce moment, ou plutôt je vois le beau portrait de lui qui orne encore le manoir de Stuyvesant, dans le formidable attirail d'un véritable général hollandais. Son uniforme bleu de Prusse, richement décoré d'une garniture de larges boutons de cuivre qui s'étendait depuis la ceinture jusqu'au menton; ses immenses basques retroussées et se séparant glamment par-derrière de manière à mettre en évidence une superbe paire de culottes couleur de soufre (mode tout à fait gracieuse, soigneusement maintenue par les guerriers de nos jours, et qui s'accorde parfaitement avec la coutume des anciens héros qui dédaignaient de se défendre de ce côté); sa figure, à laquelle une paire de larges moustaches noires donnait un air véritablement terrible et guerrier; sa chevelure séparée en

deux boucles raides et pommadées, et finissant en queue-de-rat qui descendait jusqu'au bas de sa ceinture; un col en brillant cuir noir supportant son menton, et un petit, mais fort martial chapeau retapé, placé avec autant d'élégance que de fierté sur son sourcil gauche: tel était l'extérieur noble et chevaleresque de Peter-Forte-Tête. Suspendait-il tout à coup par une halte sa démarche guerrière; alors planté sur sa bonne jambe, portant celle de bois plaqué en avant pour fortifier sa position, la main droite appuyée sur sa canne à pomme d'or, et la gauche posée sur le pommeau de son épée, la tête haute, et tournée vers la droite avec ce froncement de sourcils dont Jupiter ébranlait le monde, il présentait une des figures les plus fières, les plus impérieuses et les plus martiales dont la peinture ait jamais animé la toile. Nous allons maintenant chercher la cause de ces préparatifs guerriers.

Les dispositions usurpatrices des Suédois sur la rivière du Sud, ou la Delaware, ont été dument mentionnées dans les chroniques du règne de William-le-Bourru. Ces usurpations ayant été supportées avec l'héroïque longanimité qui accompagne toujours le vrai courage, s'étaient répétées et scandaleusement aggravées.

Les Suédois, qui étaient du nombre de ces chrétiens à conscience large qui lisent la Bible à rebours toutes les fois qu'elle est incompatible avec leurs intérêts, en renversaient adroitement les admirables maximes, et quand leur voisin souffrait qu'ils lui donnassent un soufflet sur une joue, ils lui en donnaient généralement un second sur l'autre, qu'il la leur présentât ou non. Leurs agressions fréquentes avaient été comptées parmi les nombreuses sources de déplaisir qui avaient contribué à entretenir dans un perpétuel état de fièvre la très irritable susceptibilité de William Kieft, et, s'il n'avait pas tiré de leurs affronts l'inexorable vengeance qu'ils méritaient, c'est uniquement parce que le malheur voulait qu'il fût toujours occupé de cent choses à la fois. Mais ils avaient maintenant affaire à un homme d'un caractère bien différent, et la trahison dont ils se rendirent bientôt coupables mit en feu son noble sang, et un terme à toute patience.

Printz, gouverneur de la province de la Nouvelle-Suède, étant ou mort, ou destitué, car il existe quelque incertitude sur ce fait,

fut remplacé par Jan Risingh, gigantesque Suédois qui eût pu servir de modèle pour Samson ou pour Hercule, s'il n'eût pas été cagneux. Il était aussi rapace que fort, et, par-dessus le marché, aussi rusé que rapace.

De sorte qu'il y a réellement peu à douter que, s'il eût vécu quatre ou cinq cents ans plus tôt, il n'eût été un de ces abominables géants qui prenaient un plaisir si cruel à confisquer d'infortunées damoiselles, quand elles couraient le monde, et à les enfermer dans des châteaux enchantés, sans pourvoir aucunement ni à leur toilette ni à toute autre petite commodité tout aussi indispensable; crime qui leur attira tellement l'animadversion de la chevalerie, que tout galant, loyal et véritable chevalier fut instruit à ne jamais voir un mécréant de six pieds sans lui courir sus et l'occire à l'instant. Voilà sans doute comment la race des grands hommes s'est à peu près éteinte, et pourquoi nos générations modernes sont si mesquines.

Le gouverneur Risingh ne fut pas plutôt entré en fonction qu'il jeta les yeux tout d'abord sur le poste important du Fort Casimir, et forma l'honnête résolution de s'en emparer. La seule chose qui restât à considérer était la manière d'effectuer cette résolution, et je dois ici lui rendre la justice de dire qu'il montra une humanité qu'on rencontre rarement chez les chefs, et qui n'a jamais été égalée, à ma connaissance, dans les temps modernes, excepté par les Anglais dans leur glorieuse affaire de Copenhague. Voulant épargner l'effusion du sang et autres malheurs inséparables d'une guerre ouverte, il eut l'extrême bonté d'éviter tout ce qui ressemble à des hostilités déclarées ou à un siège régulier, et n'usa que des ressources moins glorieuses mais plus humaines de la trahison.

Sous prétexte donc de faire une visite de voisinage au général Van Poffenburgh dans son nouveau poste du Fort Casimir, il fit les préparatifs nécessaires, remonta la Delaware en grand appareil, arbora son étendard avec la plus pointilleuse cérémonie, et, avant de jeter l'ancre, honora la forteresse d'un salut vraiment royal. Ce bruit extraordinaire réveilla en sursaut une vieille sentinelle hollandaise qui dormait fidèlement à son poste, qui, ayant laissé éteindre sa mèche, imagina de riposter à ce compliment en

mettant le feu à son fusil rouillé avec la pipe allumée d'un de ses camarades. Le salut aurait certainement été rendu par les canons du fort si le malheur n'eût voulu qu'ils fussent en très mauvais état et que les magasins manquassent de poudre; accidents auxquels les forts ont été sujets dans tous les siècles, et d'autant plus excusables dans la présente circonstance, qu'il n'y avait guère plus de deux ans que le Fort Casimir était élevé et que le général Van Poffenburgh, son puissant gouverneur, avait été absorbé depuis ce temps par des affaires d'une bien autre importance.

Risingh, grandement satisfait de cette réponse polie à son premier salut, en fit un second, car il connaissait le goût excessif du commandant pour toutes ces petites cérémonies, qu'il regardait comme autant d'hommages rendus à sa grandeur. Il débarqua donc en grand appareil avec une trentaine d'hommes à sa suite... suite prodigieuse et pleine d'ostentation pour le petit gouverneur d'un petit établissement, et qui, dans ces temps de simplicité primitive, pouvait passer pour une armée toute aussi nombreuse que celles qui marchent maintenant à la suite des commandants de nos villes frontières.

Celle-ci aurait pu en effet éveiller le soupçon si l'esprit du grand Van Poffenburgh n'eût pas été trop complètement rempli de sa propre importance pour qu'une autre idée pût y trouver place, et il ne vit dans la suite nombreuse de Risingh qu'un hommage rendu à sa personne; tant les grands hommes s'interposent habilement entre le soleil et la vérité pour qu'elle soit éclipsée par leur ombre!

On peut aisément imaginer combien le général Van Poffenburgh fut flatté de la visite d'un si auguste personnage. Son seul embarras était de savoir comment il le recevrait pour paraître à son plus grand avantage et produire le plus d'effet. La grande garde reçut l'ordre de sortir, et l'on fit aux soldats une égale distribution d'armes et d'uniformes, dont la garnison possédait une demi-douzaine bien complète. Tel grand efflanqué endossait l'habit coupé pour un petit homme; les basques lui en venaient aux reins, les boutons de la taille, entre les deux épaules, les parements aux coudes, et les longues mains qui sortaient de ces manches étroites ne ressemblaient pas mal à deux râteaux

avec leurs queues; ajoutez que pour suppléer à l'ampleur qui ne permettait pas de les agraffer par-devant, les deux côtés communiquaient sur la poitrine par un lambeau de vieille jarretière rouge. Un autre portait, fiché sur le derrière de sa tête, un vieux chapeau à trois cornes décoré d'une queue de coq. Un troisième avait en partage une vieille paire de guêtres déchirées qui pendaient sur ses talons, tandis qu'un quatrième, petit nabot à jambes de canard, se perdait dans une immense paire de culottes, qui avaient appartenu jadis au général, et qu'il soutenait d'une main tandis qu'il portait son fusil de l'autre. Le reste de la troupe était accoutré d'une manière à peu près semblable, si j'en excepte trois misérables qui, sans chemise, et n'ayant guère, à eux trois, qu'une paire et demie de culottes, furent envoyés au cachot par décence. Rien ne prouve mieux les talents et la prudence d'un chef que cet art admirable de disposer les choses à leur plus grand avantage, et c'est pour cela qu'aujourd'hui dans nos postes des frontières (du Niagara par exemple) le meilleur uniforme est toujours en évidence sur le dos de la sentinelle la plus exposée à la vue du voyageur.

Dès que la troupe fut ainsi militairement habillée, ceux qui n'avaient pas de fusil prirent des bèches et des pioches, chaque soldat reçut l'ordre de renfoncer soigneusement le pan de sa chemise et de relever le quartier de ses souliers; le général Van Poffenburgh avala d'un trait son pot de bière mousseuse (habitude qui dans toutes les grandes occasions lui fut commune avec le magnanime More de More-Hall<sup>53</sup>), puis, se mettant à leur tête, il fit jeter sur le fossé les planches de sapin qui servaient de pont-levis, et marcha hors du château de l'air formidable d'un géant qui a un verre de vin dans le toupet. Mais c'est à l'instant où se rencontrèrent les deux héros que commença une scène de parade guerrière et de galanterie chevaleresque au-dessus de toute description. Risingh (qui, comme je l'ai déjà fait entendre, était un habile et madré politique, blanchi, avant le temps, par ses profondes études en fourberie) n'eut besoin que d'un coup d'œil pour saisir le travers dominant du grand Van Poffenburgh, et entra dans toutes ses valeureuses fantaisies.

En conséquence leurs détachements firent front l'un à l'autre,

portèrent et présentèrent les armes, firent, en place et en défilant, le salut militaire, les tambours battirent, les fifres jouèrent, les drapeaux furent déployés, on fit face à droite, face à gauche, déploiement par le flanc droit, en avant, en arrière, en échelons, marches, contremarches, par grandes divisions, par simples divisions, par sous-divisions, par pelotons, par sections, par files, au pas ordinaire, au pas de manœuvre, au pas de charge, ou même sans garder le pas du tout; enfin, après avoir exécuté toutes les évolutions possibles à deux grandes armées (y compris les dix-huit manœuvres de Dundas), après avoir épuisé tout ce qu'ils purent se rappeler ou inventer en tactique, sans compter nombre d'évolutions irrégulières inconnues jusqu'alors et que l'on n'a plus retrouvées, si ce n'est peut-être chez quelques braves recrues de nos milices, les deux illustres commandants et leurs troupes respectives firent une dernière halte, complètement épuisés par les travaux de cette campagne. Jamais deux vaillants capitaines de milice bourgeoise ou deux héros de théâtre en cothurne ne montrèrent plus de suffisance et d'orgueil en commandant la canaille à figure patibulaire et à jambes torses qui marche lourdement sous leurs ordres dans les fameuses tragédies héroïques de Pizarre, Tom Thumb ou autres chefs-d'œuvre renommés.

Ces politesses militaires finies, le général Van Poffenburgh escorta en grande cérémonie son illustre voisin dans le fort; il le promena dans toute l'étendue des fortifications, lui montra les ouvrages à corne, les ouvrages avancés, les demi-lunes et divers autres ouvrages extérieurs, ou plutôt la place où ils auraient dû être élevés, et où ils le seraient dès qu'il en aurait fantaisie, lui démontrant clairement que c'était une place de premier ordre, qui, bien qu'elle n'eût encore l'air que d'une petite redoute, n'en était pas moins le germe d'une forteresse formidable. Cette inspection terminée, toute la garnison reprit les armes, fit l'exercice, fut passée en revue, et pour bouquet, le général ordonna que le gibier de potence qu'il avait fait mettre au cachot en fût tiré, livré aux hallebardiers, et flagellé d'importance pour le plus grand amusement de son hôte, en même temps que pour le convaincre de son amour pour la discipline.

Le rusé Risingh, tout en affectant de paraître ébahi de la puissance du grand Van Poffenburgh, prenait note, en silence, de la faiblesse de sa garnison, et la faisait remarquer à ses fidèles soldats, qui se transmettaient l'observation d'un coup d'œil, et riaient même assez bruyamment... dans leurs barbes.

L'inspection, la revue et la flagellation terminées, on se donna rendez-vous à table, car entre autres grandes qualités, le général avait une inclination remarquable pour la ribote, et il laissait, dans une seule campagne d'après-dinée, plus de morts sur le champ de ses exploits bachiques qu'il n'en avait jamais laissé sur aucun champ de bataille dans tout le cours de sa carrière militaire. Plusieurs bulletins de ces victoires non sanglantes sont encore dans la mémoire, et toute la province fut, une fois, jetée dans l'étonnement à la relation d'une de ses campagnes, dans laquelle il était officiellement établi que, quoiqu'il n'eût, comme le capitaine Bobadil, que vingt hommes en tout pour le soutenir, néanmoins, dans le court espace de six mois, il avait conquis et complètement anéanti soixante bœufs, quatre-vingt-dix cochons, cent moutons, dix mille choux, mille boisseaux de pommes de terre, cent cinquante quartauts de bière, deux mille sept cent trente-cinq pipes et soixante-dix-huit livres de dragées, sans compter divers autres mets, comme gibier, volailles et légumes verts: expédition sans égale depuis les jours de Pantagruel et de sa dévorante armée! Ce qui prouve que pour dévaster, en peu de temps, un pays ennemi et en affamer les habitants, il suffisait d'y lâcher le ventru Van Poffenburgh et sa garnison.

Le général donc ne fut pas plus tôt prévenu de la visite du gouverneur Risingh, qu'ordonnant un diner splendide, il fit sortir secrètement un détachement de ses vétérans les plus expérimentés pour aller mettre à contribution tous les poulaillers ou étables à cochons du voisinage, service auquel ils étaient rompus depuis longtemps, et dont ils s'acquittèrent avec tant de zèle et de promptitude que la table de la garnison plia bientôt sous le poids de leur maraude.

Je regrette vivement que mon lecteur n'ait pu voir le vaillant Van Poffenburgh présidant à ce banquet; c'était vraiment un admirable spectacle! Assis dans toute sa gloire, entouré de ses

soldats, comme cet autre grand gosier d'Alexandre dont il rivalisait si dignement les bachiques vertus, il étonnait du merveilleux récit de ses héroïques exploits et de ses innombrables aventures des auditeurs ébahis qui, bien que persuadés au fond que c'étaient autant de ridicules gasconnades et d'impudents mensonges, n'en poussaient pas moins des cris de surprise et d'admiration. Au moindre mot du général qui pouvait être soupçonné de drôlerie, le robuste Risingh ébranlait la table d'un coup de poing qui faisait danser et résonner tous les verres, se renversait sur sa chaise, et, au milieu d'assourdissants éclats de rire, jurait que de sa vie il n'avait rien entendu d'aussi plaisant : ainsi tout était confusion, tumulte et hideuse débauche dans l'intérieur du Fort Casimir, et Van Poffenburgh travaillait si vigoureusement la bouteille qu'en moins de quatre petites heures, lui, et les siens, dignes émules de leur chef, furent ivres morts à force de rasades, de chansons et de toasts patriotiques dont le plus court égalait en longueur une généalogie galloise ou un plaidoyer en chancellerie.

Les choses n'en furent pas plus tôt venues à ce point que le rusé Risingh et ses Suédois, qui avaient eu le soin et l'adresse de conserver leur raison, se jetèrent sur leurs hôtes, leur lièrent pieds et poings, et, au nom de la reine Christine de Suède, prirent formellement possession du fort, ainsi que de toutes ses dépendances ; dictant même un petit bout de serment de fidélité à tous les soldats hollandais qu'on put dégriser assez pour le leur faire avaler. Risingh mit alors les fortifications en bon ordre, nomma commandant son vigilant et prudent ami Suen Scutz, grand efflanqué de Suédois, et déterminé buveur d'eau, puis partit emmenant avec lui cette tout aimable garnison et son puissant chef, qui, bientôt rendu à lui-même au moyen d'une sévère bastonnade, ne laissait pas de ressembler assez à un immense monstre marin qui s'est échoué sur le sable.

Le transport de la garnison avait pour but de prévenir tout envoi de nouvelles à Nieuw Amsterdam, car, tout fier que l'adroit Risingh fût de son stratagème, il ne laissait pas de craindre la vengeance du vigoureux Peter Stuyvesant, dont le nom répandait autant de terreur dans le voisinage que celui de l'invincible Scanderbeg en répandit jadis parmi ses vils ennemis les Turcs.

## CHAPITRE II

Comment les secrets les plus cachés  
viennent souvent à être découverts.  
Conduite de Peter-Forte-Tête quand il connut  
les infortunes du général Van Poffenburgh.

C'ÉTAIT UNE VRAIE CHOUETTE pour la finesse que celui qui le premier classa dans le genre féminin la renommée et la rumeur publique; on ne peut disconvenir qu'elles possèdent éminemment certaines qualités du beau sexe, et particulièrement cette bienveillante anxiété sur les affaires d'autrui qui les tient continuellement sur pied pour découvrir les secrets et pour les répandre. Elles n'accordent qu'une bien légère attention à ce qui se fait ouvertement et devant tout le monde, mais à l'affût de tout ce qui se passe dans l'ombre, toujours en quête de ce qui porte l'apparence du mystère, leurs seigneuries ne respirent que quand elles l'ont découvert, et prennent à le publier un plaisir aussi méchant que féminin.

C'est par suite de cette disposition inhérente à leur sexe qu'elles vont sans cesse furetant dans le cabinet des princes, écoutant par le trou de la serrure aux portes du Sénat, et lorgnant à travers les fentes quand nos dignes congrès délibèrent, à huis clos, sur une douzaine d'excellents moyens de désoler les peuples. C'est cette même disposition qui fait qu'en horreur à l'homme d'État dissimulé, comme au chef intrigant, éternelle pierre d'achoppement des négociations cachées et des expéditions secrètes, elles les trahissent si souvent par des moyens dont ne s'aviserait nulle autre tête... que celle d'une femme.

Il en fut ainsi dans l'affaire du Fort Casimir, l'adroit Risingh imaginait surement que, en mettant la garnison en lieu de sureté, il empêcherait longtemps le brave Stuyvesant d'en apprendre la malheureuse destinée; mais cet exploit retentit dans le monde au moment où Risingh s'y attendait le moins, et l'être dont se servit pour cela la bavarde déesse eût été le dernier qu'on soupçonnât d'emboucher sa trompette.

Ce garnement était un certain Dirk Schuiler (ou Skulker),

espèce d'escogriffe vivant aux crochets de la garnison, sans y appartenir, renié de tous et presque de lui-même, l'un de ces cosmopolites vagabonds qui courent le monde en l'escroquant, comme s'ils n'y avaient rien autre chose à faire ou à prétendre, et marchent en pillards aux derniers rangs de la société, comme les maraudeurs sur les derrières d'une armée. Il n'est pas de garnison ou de village qui n'aient un ou plusieurs de ces vauriens dont la vie est une énigme, dont l'existence est sans but, qui viennent, Dieu sait d'où, vivent, Dieu sait comment, et qui semblent n'être créés à nulle autre fin que celle de maintenir dans toute son intégrité le très ancien et très respectable ordre de fainéantise. Ce philosophe vagabond passait pour avoir un peu de sang indien dans les veines, ce qu'attestaient la couleur de sa peau, les traits de son visage, et plus particulièrement encore ses habitudes et ses goûts. C'était un grand efflanqué, ayant le pied léger et l'haleine longue, son costume le plus ordinaire était à peu près indien, mais avec ceinturon, guêtres, et cheveux pendants en mèches plates sur ses oreilles, ce qui achevait l'heureux ensemble d'un homme à pendre... rien que sur la mine. On a dès longtemps remarqué que les gens en qui se trouve un mélange de sang indien sont moitié civilisés, moitié sauvages et moitié diables. *Troisième moitié* qui leur est expressément allouée comme gratification pour leur commodité particulière. C'est par de semblables raisons, et sans doute avec non moins de vérité, que les sauvages du Kentucky passent pour moitié hommes, moitié chevaux et moitié crocodiles, chez les habitants du Mississipi, qui leur accordent en conséquence autant de haine que de respect.

Dirk Schuiler pourrait fort bien avoir été vu sous cet aspect par la garnison qui lui avait assez cavalièrement décerné le titre de Dirk-le-Pendard. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne reconnaissait personne pour maître, était l'ennemi juré du travail, pour lequel il avait le plus souverain mépris, et passait son temps à rôder dans le fort, s'en rapportant au hasard pour sa subsistance, se grisant toutes les fois qu'il pouvait attraper de l'eau-de-vie ou du vin, et volant tout ce qui tombait sous sa main. Il ne se passait guère un jour ou deux sans qu'il fût certain de rembourser, pour ses méfaits, une sévère bastonnade ; mais, comme ses os n'étaient

pas rompus, il en était quitte pour secouer les oreilles, et ne se faisait pas scrupule de recommencer à la première occasion. Quelquefois, par suite de trop gros méchefs, il s'évadait pour un mois de la garnison, rôdant alors furtivement à travers bois et marais, avec une longue canardière sur l'épaule; tantôt il se mettait en embuscade pour guetter le gibier, tantôt il restait tapi pendant des heures entières sur le bord d'un étang pour attraper des poissons, et ne ressemblait pas mal à un gros oiseau de la famille des grues, que l'on nomme le mudpoke. Quand il croyait que ses crimes étaient oubliés ou pardonnés, il s'introduisait dans le fort, chargé de peaux de bêtes ou de volailles qu'il avait volées par hasard; il les échangeait contre de l'eau-de-vie, en saturait d'abord sa carcasse, et s'allant coucher au soleil, s'y livrait pleinement à la voluptueuse paresse du sale philosophe Diogène. Ce garnement était la terreur de toutes les bassecours du pays, dans lesquelles il faisait d'effrayantes invasions; quelquefois même on le voyait au point du jour rentrer dans le fort avec tout le voisinage à ses trousses, comme un fripon de renard surpris en maraude et poursuivi jusque dans son terrier. Tel était ce Dirk Schuiler, et, d'après la parfaite indifférence qu'il montrait pour le monde et ses intérêts, d'après sa taciturnité et son stoïcisme véritablement indiens, personne n'aurait jamais songé qu'il dût être le dénonciateur de la trahison de Risingh.

Pendant la joyeuse orgie qui fut si fatale au brave Van Poffenburgh et à sa vigilante garnison, Dirk rôdait furtivement de chambre en chambre, comme une espèce de fainéant privilégié ou de chien de chasse hors de service auquel personne ne fait attention. Mais, quoique fort avare de paroles, il avait, comme tous vos gens taciturnes, l'œil et l'oreille toujours au guet, et, tout en picorant de côté et d'autre, il avait surpris tout le complot suédois. Cherchant aussitôt à utiliser cette découverte, Dirk résolut d'y jouer le rôle de Jacques *Toutes-Mains* c'est-à-dire que, s'appropriant tout ce qu'il put attraper, il enfonça sur sa tête le chapeau galonné en faux or du puissant Van Poffenburgh, campa sous son bras les immenses bottes fortes de Risingh, et prit ses jambes à son cou à l'instant même où allait éclater l'affreuse catastrophe qui mit la garnison en déconfiture.

Complètement délogé de son repaire, il prit sa course vers Nieuw Amsterdam, lieu chéri de sa naissance, qu'il s'était vu jadis obligé de fuir par suite d'affaires malheureuses, c'est-à-dire pour un vol de moutons qu'on lui imputa, parce qu'on l'avait pris sur le fait. Après avoir erré plusieurs jours dans les bois, se frayant à grand-peine un chemin dans des marais, traversant les petites rivières à gué, les grandes à la nage, et faisant tête à des fatigues qui auraient tué tout autre qu'un Indien, un sauvage, ou le diable, il arriva enfin à Communipaw, presque mourant de besoin et maigre comme une belette affamée; il y vola un canot, rama jusqu'à Nieuw Amsterdam, et à peine débarqué, courut conter au gouverneur Stuyvesant la désastreuse affaire, dont le récit lui couta seul plus de paroles qu'il n'en avait proférées de sa vie.

À cette affreuse nouvelle, le vaillant Peter sauta de son siège, brisa la pipe qu'il fumait contre sa cheminée, se renfla la joue gauche d'une énorme chique de tabac, releva son haut-de-chausses, et se mit à marcher de long en large dans sa chambre, fredonnant, selon son usage quand il était en colère, une détestable chanson hollandaise. Mais, comme je l'ai déjà fait voir, il n'était pas homme à exhaler en vains sons sa colère. Son premier soin donc, après ce paroxysme de rage, fut de grimper à son arsenal (c'est-à-dire un grand coffre de bois qui lui en servait), d'y saisir l'attirail guerrier décrit dans le précédent chapitre, et d'endosser le redoutable uniforme... On eût cru voir Achille revêtant l'armure de Vulcain! Il garda tout ce temps un effrayant silence, tint froncés ses terribles sourcils, et ne respira qu'au travers de ses dents fortement serrées. S'étant ainsi équipé à la hâte, il descendit dans sa salle à manger, enleva vivement sa fidèle épée du manteau de la cheminée, où elle était ordinairement suspendue... mais avant de la ceindre, il la tira du fourreau; et, pendant que son œil en parcourait la lame rouillée, un sourire amer effleurait ses traits menaçants. C'était le premier qui, depuis cinq longues semaines, eût paru sur cette mâle figure, mais tous ceux qui le virent prédirent l'orage qui devait le suivre!

Ainsi armé de pied en cap, portant dans ses regards la menace et la guerre, il se mit à l'œuvre, et dépêchant Anthony Van Corlear

ici, là, de ce côté, de cet autre, dans les rues bourbeuses de la ville, comme dans ses ruelles tortueuses, partout enfin, il fit, à son de trompe, sommer ses fidèles pairs de s'assembler à l'instant en conseil pour affaire urgente. Cela fait, semblable à tous les gens pressés, et comme pour avancer les affaires, il se tint dans une continuelle agitation, changeant de chaise à tout moment, mettant la tête à toutes les fenêtres, montant et descendant sans fin les escaliers, et les faisant retentir, avec sa jambe de bois, d'un bruit si vif et si répété, qu'au rapport d'un authentique historien du temps, on aurait cru entendre un tonnelier cerclant un baril de farine.

Il n'y avait pas moyen de plaisanter avec une sommation aussi absolue et venant d'un homme aussi emporté que notre gouverneur. Les notables se rendirent donc incontinent à la chambre du conseil, s'y assirent avec la plus grande tranquillité, et, tout en allumant leurs longues pipes, se mirent à regarder son excellence et son uniforme avec le sang-froid le plus imperturbable, étant, ce que tous les conseillers devraient être, aussi peu susceptibles d'entraînement que de surprise. Le gouverneur, après avoir promené ses yeux circulairement, pendant quelques instants, d'un air aussi majestueux que martial, pose une main sur le pommeau de son épée, et jetant l'autre en avant d'une manière franche et animée, adresse à ses pairs une courte mais touchante harangue.

Je regrette extrêmement de n'avoir pas le même avantage que Tite-Live, Thucydide, Plutarque et autres historiens, mes prédécesseurs, qui furent assez heureux, m'a-t-on dit, pour se procurer les discours, de leurs héros, écrits par les meilleurs tachygraphes du temps, ce qui les a merveilleusement aidés à enrichir leurs histoires et à charmer leurs lecteurs par des traits sublimes d'éloquence. Privé d'aussi importants auxiliaires, je ne saurais rapporter textuellement le discours du gouverneur Stuyvesant. Mais j'oserai bien affirmer, d'après la connaissance de son caractère, que trop supérieur aux vaines précautions oratoires pour déguiser sous de faux brillants le sujet fâcheux qu'il avait à traiter, il l'aborda en homme ferme et courageux qui dédaigne d'atténuer en paroles des dangers qu'il est prêt

à affronter en actions. Ce qu'il y a de très sûr, c'est qu'il finit en annonçant sa détermination de commander les troupes en personne et de chasser ces vendeurs de pommes de Suédois du poste usurpé du Fort Casimir. Ce hardi projet ne trouva pas un contradicteur, car ceux de ses conseillers qui étaient éveillés y adhèrent du bonnet, comme de coutume, et ceux qui, fidèles à la sieste d'après diner, s'étaient endormis vers le milieu de la harangue, n'y firent pas la plus légère objection.

C'est alors que retentirent dans la belle cité de Nieuw Amsterdam les tumultueux préparatifs d'une guerre terrible, c'est alors que de bruyants recruteurs allèrent appelant de tous côtés les déserteurs, malotrus et vanupieds des Manhattoes ou des environs, leur faisant savoir que quiconque se sentait la noble ambition de gagner six sous par jour, et une immortelle renommée par-dessus le marché, n'avait qu'à s'engager sous le drapeau de la gloire ; car remarquez bien que vos héros guerriers, conquérants à la suite, appartiennent presque tous à cette classe d'illustres citoyens, qu'attend également le bague ou l'armée, et qui non moins dignes de figurer au carcan que sous le mousquet, ne peuvent voir décider que par un coup de dé de Dame Fortune la grande question de savoir s'ils mourront par la corde ou par l'épée, mort qui, dans tous les cas ne peut manquer de les donner utilement en exemple à leurs concitoyens.

Mais malgré tout ce martial vacarme, malgré ces séduisantes invitations, les rangs de l'honneur restaient piteusement clairsemés, tant les paisibles bourgeois de Nieuw Amsterdam étaient éloignés de s'engager dans une querelle qui leur était étrangère, ou de quitter un instant ta vie casanière où se concentraient toutes leurs idées terrestres. En voyant cette tiédeur le grand Peter, dont le noble cœur ne respirait que la guerre, ne désirait que la vengeance, se détermina à ne pas attendre plus longtemps l'assistance de ses empâtés citadins, mais à rassembler ses bons lurons de l'Hudson, qui, élevés au milieu des bois, des déserts et des bêtes féroces, comme nos paysans du Kentucky, n'aimaient rien tant que les aventures dangereuses et les périlleuses entreprises que l'on rencontre dans les pays sauvages. Sa résolution prise, il ordonna à son fidèle écuyer Van Corlear de

faire préparer et avitailler sa galère, après quoi il assista, comme un sage et pieux gouverneur, au service divin, qui fut célébré à cette occasion dans l'église de Saint-Nicolas. Puis laissant à son conseil l'ordre définitif d'organiser et de tenir prête, pour son retour, la cavalerie des Manhattoes, il s'embarqua pour aller recruter en remontant l'Hudson.

### CHAPITRE III

#### Voyage de Peter Stuyvesant sur l'Hudson, délices et merveilles de cette rivière renommée.

LES DOUCES BRISES DU MIDI glissaient légèrement sur la surface de la terre, changeant la chaleur étouffante de l'été en une température productrice et bienfaisante, quand ce miracle de bravoure et de vertus chevaleresques, l'intrépide Peter Stuyvesant, déploya sa voile et s'éloigna de la belle île de Mannahata. La galère dans laquelle il s'était embarqué était somptueusement ornée de banderoles et de pavillons de couleurs éclatantes, dont les uns flottaient au vent pendant que les autres effleuraient légèrement les ondes. La poupe et la proue de ce majestueux vaisseau galamment sculptées, d'après la mode hollandaise la plus recherchée, offraient l'élégante figure de petits Cupidons bien joufflus, coiffés de larges perruques, et portant entre leurs mains des guirlandes de fleurs, telles qu'on n'en trouverait dans aucun livre de botanique, puisqu'elles étaient de cette espèce incomparable qui fleurissait dans l'âge d'or, et qui n'existe plus maintenant, si ce n'est peut-être dans l'imagination des ingénieux sculpteurs en bois et des peintres d'enseignes.

Ainsi richement décorée, et dans un appareil digne du puissant potentat des Manhattoes, s'avancait la galère de Peter Stuyvesant, sur le sein majestueux de l'Hudson, qui, comme fier de son illustre fardeau, semblait soulever orgueilleusement ses vagues et les rouler plus lentement vers l'Océan.

Mais vous pouvez m'en croire, cher lecteur, la scène qui s'offrit à la contemplation de l'équipage surpassait de beaucoup celle qui se présente à nos yeux dans ces jours dégénérés. La sauvage majesté du désert régnait sur les bords de ce fleuve puissant, la main des hommes n'y avait pas encore abattu les noires forêts, la culture n'avait point effacé l'aspect imposant du paysage; le commerce n'avait pas sillonné de ses nombreux vaisseaux ces profondes et antiques solitudes. Ça et là s'élevaient quelques huttes grossières, perchées sur la pointe aigüe du rocher ou sur le sommet de la montagne, la colonne tournoyante de fumée s'en échappait dans une atmosphère transparente, et le cri sauvage des enfants qui se jouaient à cette hauteur sur le bord des abîmes en tombait aussi doux à l'oreille que les accents de l'alouette quand elle se perd dans la voute azurée des cieux. De temps en temps, du bord en saillie d'un précipice, le daim timide regardait étonné le magnifique vaisseau qui passait au-dessous de lui, puis, secouant son bois, il se sauvait en bondissant dans l'épaisseur de la forêt.

C'est au travers de semblables scènes que voguait le beau vaisseau de Peter Stuyvesant. Tantôt il côtoyait la base des gigantesques rochers de Jersey qui s'élèvent comme d'éternelles murailles depuis les eaux jusqu'aux cieux, et qui, si on peut en croire la tradition, furent créés, de temps immémorial, par le puissant génie Manetho, pour protéger sa demeure favorite contre les regards profanes des mortels, tantôt il s'avancit légèrement dans la profonde baie de Trappaan dont les vastes bords présentent une variété de scènes délicieuses. Ici le hardi promontoire couronné d'un bosquet d'arbres touffus se projette dans la baie, là des rives sinueuses s'élance en amphithéâtre la riche forêt dont l'inaccessible sommet se termine à pic, tandis qu'un peu plus loin, les immenses rochers se dessinent en ligne onduleuse, et noircissent l'onde de leur ombre gigantesque. Tantôt enfin, sur le passage du vaisseau, s'ouvrait au travers de ces sites imposants une étroite et modeste vallée qui semblait se mettre, comme pour en être protégée, sous l'abri des montagnes qui lui servaient d'enceinte. Ce paradis champêtre offrait la réunion de toutes les beautés pastorales, buissons épais et touffus, tapis veloutés du

plus verdoyant gazon, ruisseau limpide murmurant au travers de cette fraîche verdure, et sur ses bords quelque petit village indien, ou la hutte sauvage d'un chasseur solitaire.

Les différentes heures du jour semblaient, en s'écoulant, rivaliser de magie pour varier le charme de cette scène enchantée. Quand le soleil, s'élevant majestueusement à l'est, dardait ses premiers feux du sommet des montagnes, des milliards de perles humides étincelaient sur les hauteurs du paysage, tandis que sur les bords du fleuve s'élevaient encore des masses épaisses de brouillard qui, semblables à ces malfaiteurs de nuit que disperse l'aube du jour, fuyaient lentement devant sa lumière et se repliaient, comme à regret, vers les monts pour s'y dissiper en vapeurs. Alors tout était splendeur, vie et gaité, l'atmosphère était d'une pureté et d'une transparence impossible à décrire, les oiseaux faisaient entendre leurs chants joyeux, et de fraîches brises poussaient, en se jouant, le vaisseau dans sa course. Mais quand le soleil s'enfonçait à l'ouest dans un océan de gloire, couvrant le ciel et la terre de mille teintes éclatantes, tout redevenait calme, silencieux et magnifique. La voile, naguère gonflée, pendait immobile contre le mât. Le matelot, les bras croisés, s'appuyait contre les haubans, perdu dans cette contemplation muette et involontaire que la grandeur imposante de la nature commande, même aux plus grossiers de ses enfants. Le vaste sein de l'Hudson ressemblait à un miroir poli réfléchissant la pourpre éclatante de couchant; seulement, de temps à autre, glissait à sa surface un canot d'écorce rempli de sauvages bariolés, dont les plumes brillaient de mille couleurs quand par hasard un dernier rayon de soleil tombait sur elles des montagnes de l'ouest.

Mais quand le crépuscule enveloppait la nature de son voile mystérieux, son aspect alors offrait mille charmes aussi fugitifs que ravissants pour le sage qui cherche ses jouissances dans les glorieux ouvrages de son Créateur. La lueur faible et incertaine qui régnait alors ne servait qu'à teindre de couleurs fantastiques les traits adoucis du paysage. L'œil trompé, mais ravi, cherchait vainement à découvrir, au milieu de ces larges masses d'ombre, la ligne qui séparait les eaux de la terre, ou à distinguer les objets pâlisants qui semblaient s'enfoncer dans le chaos. Alors

l'imagination active suppléait à l'insuffisance de la vue en créant, avec une industrieuse adresse, un monde tout de féeries et d'illusions. Sous sa baguette magique l'aride rocher transformait en tours élevées, en bateaux fortifiés, l'ombre menaçante dont il couvrait au loin la plaine liquide; les arbres prenaient l'aspect terrible de puissants géants, et des milliers d'êtres imaginaires semblaient peupler l'inaccessible sommet des montagnes.

Alors s'élevait des rives du fleuve le bourdonnement d'une innombrable variété d'insectes, dont le concert remplissait l'air d'un bruit étrange, mais non sans harmonie. Tandis que l'oiseau de litote penché sur son arbre solitaire fatiguait l'écho par son chant plaintif et monotone, l'homme charmé s'abandonnait à une douce mélancolie, et cherchait, dans une tranquillité pensive, à saisir et à distinguer chacun des sons qui résonnaient vaguement au loin, tressaillait involontairement de temps à autre aux cris de quelque sauvage errant, ou aux affreux hurlements d'un loup courant à son nocturne pillage.

Ils poursuivirent ainsi heureusement leur course jusqu'au moment où ils entrèrent dans les terribles défilés nommés Highlands, et qu'on prendrait d'abord pour le théâtre de cette guerre impie que tentèrent contre le ciel les gigantesques Titans lorsqu'ils entassèrent dans un épouvantable désordre rochers sur rochers et montagnes sur montagnes, mais telle n'est point, au vrai, l'histoire très différente de ces monts couronnés de nuages. Avant que l'Hudson y versât ses eaux formées par les lacs, ces montagnes formaient une vaste prison, dans le sein rocailleux de laquelle le tout-puissant Manetho enfermait les esprits rebelles qui se refusaient à son autorité. Là, liés par des chaînes d'un airain aussi dur que le diamant, ou confinés sous l'écorce crevassée des vieux pins, ou écrasés sous d'immenses rochers, ils gémirent pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce qu'enfin l'Hudson conquérant sa carrière vers l'Océan eut brisé leur prison en s'y frayant un passage, et roulé ses eaux triomphantes au travers de ces ruines monstrueuses.

Quelques-uns d'entre eux cependant rôdent encore autour de leur ancienne demeure, et y forment, si l'on en croit de respectables légendes, les échos dont retentissent ces horribles

solitudes, et qui ne sont autre chose que le cri de leur colère, dès qu'un bruit quelconque vient troubler leur profond repos, car quand les éléments sont agités par la tempête, quand les vents se déchainent et que le tonnerre gronde, ces malheureux esprits font retentir les montagnes de hurlements d'autant plus terribles, qu'ils se figurent alors, dit-on, le grand Manetho revenant les plonger dans leurs sombres cavernes et renouveler leur insupportable captivité.

Mais toutes ces belles et glorieuses scènes étaient perdues pour le brave Stuyvesant; rien n'occupait son esprit, si ce n'est des pensées de guerre et l'orgueilleux espoir de mémorables faits d'armes. Ses honnêtes soldats ne se troublaient guère non plus la tête de ces contemplations romantiques, le pilote fumait tranquillement sa pipe au gouvernail, ne pensant ni au passé, ni à l'avenir, ni même au présent. Ceux de ses camarades qui n'étaient pas occupés à ronfler sous le pont ouvraient de grands yeux et de larges bouches aux récits d'Anthony Van Corlear, qui, assis sur le cabestan, leur racontait la merveilleuse histoire de ces myriades de mouches luisantes qui étincelaient comme des diamants et des paillettes sur le noir manteau de la nuit. Ces mouches étaient originairement, suivant la tradition, une race de vieilles et infectes sorcières qui peuplaient ces contrées longtemps avant mémoire d'homme, race exécrée, emphatiquement appelée race d'enfer, et qui, pour ses innombrables péchés contre les enfants des hommes, en même temps que pour donner un terrible avertissement au beau sexe, fut condamnée à infester la terre sous la forme de ces terribles et menaçants petits insectes; tourmentés d'une ardeur interne et dévorante, ce même feu qui brûlait autrefois leur cœur et qu'exhalaient leurs paroles les embrase maintenant, et pour toujours... par la queue.

Je vais présentement raconter un fait qu'hésiteront peut-être à croire beaucoup de mes lecteurs, mais s'ils se permettent sur ce point le plus léger doute, autant vaudrait qu'ils ne crussent pas un seul mot de toute cette histoire, car rien de ce qu'elle contient n'est plus vrai. Il faut que l'on sache d'abord que le nez d'Anthony le trompette, nez de la plus magnifique dimension, dominait aussi majestueusement sur sa figure qu'une montagne

sur la plaine de Golconde, et brillait enrichi de rubis ou autres pierres précieuses, digne auréole d'un roi des bons enfants, que le joyeux Bacchus accorde à ceux qui fêtent cordialement la bouteille; il arriva donc qu'à la pointe du jour, tout juste au moment où le bon Anthony, appuyé sur la lisse, après avoir lavé sa face rubiconde, la contemplait dans le miroir des eaux, le soleil, s'élançant dans toute sa splendeur du sommet des montagnes, darda pleinement un de ses plus chauds rayons sur ce nez dont la surface luisante le réfléchit aussitôt comme un miroir ardent, et, faisant siffler l'eau sur son passage, l'envoya bruler vif un immense esturgeon qui se jouait tout près du navire! Hissé à bord avec beaucoup de peine, ce monstre marin fournit à tout l'équipage un abondant et délicieux repas, la chair en parut exquise, excepté autour de la blessure, où elle sentait un peu le soufre et c'est, on peut m'en croire, le premier esturgeon qu'aient mangé les chrétiens dans ces parages<sup>54</sup>.

Quand Peter Stuyvesant fut informé de ce prodige, et qu'il eut goûté du poisson inconnu, son étonnement, comme on peut le supposer, fut extrême, aussi, en mémoire de ce fait et comme monument à l'appui, il donna le nom d'*Anthony's nose* (le nez d'Antoine) à un considérable promontoire du voisinage qui, depuis ce temps, a toujours porté ce nom.

Mais halte là! Où m'égaré-je? Sur mon honneur, si j'entreprends de suivre le bon Peter Stuyvesant dans ce voyage, je n'en finirai point, car jamais itinéraire ne fut aussi rempli de merveilleuses aventures, jamais fleuve ne fut aussi riche en beautés sublimes et dignes d'être particulièrement citées. Dans ce moment même je sens au bout de ma plume la démangeaison de raconter quelle horrible peur eut l'équipage en débarquant, lorsque, gravissant les montagnes, il aperçut une troupe de démons qui, d'un air joyeux et fanfaron, sautaient et gambadaient sur une roche plate en saillie sur le fleuve, et encore appelée *salle de danse du diable*. Mais non! Diedrick Knickerbocker, ce serait faire tort à ton grave caractère, que de muser ainsi dans le cours de ton voyage historique.

Rappelle-toi que pendant que tu te complais à décrire, avec l'impertinent babil du vieil âge, ces scènes enchanteresses que

te rendent plus chères encore les souvenirs de ta jeunesse et celui de mille légendes qui trompèrent l'oreille crédule de ton enfance, rappelle-toi que tu te joues de ces moments trop rapides qui devraient être dévoués à de plus graves sujets. Le temps, l'impitoyable temps, ne secoue-t-il pas devant toi, d'une main inexorable, son sablier presque vide? Hâte-toi donc de poursuivre ta tâche fatigante, de peur que les derniers grains de sable ne soient écoulés avant que tu aies fini ton histoire des Manhattoes.

Mettons donc l'indomptable Peter, son élégante galère et son fidèle équipage, sous la protection du bienheureux saint Nicolas, qui, je n'en doute pas, favorisera leur voyage, tandis que nous attendrons leur retour dans la grande ville de Nieuw Amsterdam.

## CHAPITRE IV

Où l'on trouve la description de l'armée formidable  
qui s'assembla dans la cité de Nieuw Amsterdam ;  
l'entrevue de Peter-Forte-Tête  
avec le général Van Poffenburgh,  
et les opinions de Peter sur les grands hommes  
tombés dans l'infortune.

TANDIS QUE L'ENTREPRENANT PETER remontait ainsi, toutes voiles déployées, le majestueux Hudson et côtoyait ses rives, réveillant de leur assoupissement les habitants flegmatiques des petits établissements hollandais qu'il trouvait sur son passage, un grand et puissant concours de guerriers s'assemblait dans la cité de Nieuw Amsterdam. À cette époque de mon histoire cet inestimable fragment de l'Antiquité (le manuscrit de Stuyvesant) entre dans de plus grands détails qu'à l'ordinaire; ce qui me fournit les moyens de m'étendre sur l'illustre armée campée sur la place publique devant le fort, aujourd'hui nommé le

Boulingrin.

Dans le centre, donc, était dressée la tente des hommes d'armes des Manhattoes, qui, étant habitants de la métropole, composaient la garde privée du gouverneur, ils étaient commandés par le vaillant Stoffel Brinkerhoff, qui avait acquis jadis une si immortelle renommée à Oyster Bay (la baie aux huitres) : ils portaient en étendard un castor rampant sur un champ orange, armes de la province qui peignaient l'adresse persévérante et l'origine amphibie des Hollandais<sup>55</sup>.

À leur droite on voyait les vassaux de ce renommé Meinheer Michael Paw<sup>56</sup>, qui commandait despotiquement toutes les belles régions de l'ancienne Pavonia, les terres qui s'étendaient au midi ainsi que les montagnes de Navesink<sup>57</sup>, et qui était, en outre, protecteur de Gibbet Island (l'île du gibet). Son étendard, porté par son fidèle écuyer, Cornélius Van Vorst, consistait en une immense huitre couchée sur un champ vert de mer ; armoiries de sa métropole favorite Communipaw. Ce chef fournissait au camp un puissant renfort de guerriers, très pesamment armés, car chacun d'eux avait les reins chargés de dix bonnes paires de culottes en tiretaine, et la tête obombrée d'un immense castor qu'ornait un brule-gueule en guise de plumet. Ces hommes, pris parmi ceux qui végètent dans les marais, sur les confins de la Pavonie, étaient de la pure race qu'on a nommée têtes de fer, et que la fable fait descendre des huitres.

À une petite distance était campée la tribu de guerriers venant du voisinage de Hell-Gate (porte d'enfer) ; ceux-ci étaient commandés par les Suy Dam et les Van Dam, hommes adonnés à la débauche et jureurs de profession, comme leur nom l'indique assez. Cette troupe d'un aspect terrible était vêtue d'habits à larges basques de cette étoffe grossière nommée gabardine dont la couleur bizarre était connue sous le nom de *tonnerre des éclairs*. Ils portaient pour étendard trois lardoires dans un champ de feu.

Tout auprès de ceux-ci était la tente des hommes d'armes des frontières marécageuses du Waale-Boght<sup>58</sup>, et des pays adjacents, ces derniers étaient d'un aspect sévère et chagrin, ce qu'on doit attribuer aux crabes dont ils se nourrissaient, et qui

abondent dans ces contrées, ils furent les premiers instituteurs de cet honorable ordre de chevalerie appelé *Fly Market Shirks*, et, si la tradition dit vrai, ils furent également les introducteurs du fameux pas de danse nommé *double trouble*. Ils étaient commandés par l'intrépide Jacobus Varra Vanger, et avaient en outre à leur tête une bonne bande de musique composée des bateliers de Breukelen<sup>59</sup>, qui exécutaient de charmants concerts de conque marine.

Mais je m'abstiens de poursuivre cette minutieuse description qui ne servirait qu'à dépeindre les guerriers de Bloemen Dael, de Wee-Hawk, de Hoboken, et divers autres aussi célèbres dans l'histoire que dans les ballades. Des soins plus importants m'occupent, car déjà les sons d'une musique martiale, résonnant au loin, venaient alarmer les habitants de Nieuw Amsterdam. Mais leur frayeur fut bientôt calmée; au milieu d'un nuage de poussière, ils reconnurent Peter Stuyvesant à ses hauts-de-chausses couleur de soufre et à sa magnifique jambe d'argent dont l'éclat brillait au soleil, et le virent s'approcher à la tête d'une formidable armée qu'il avait rassemblée en côtoyant les rives de l'Hudson. Ici l'excellent, mais anonyme écrivain du manuscrit Stuyvesant, se livre à une élégante et pompeuse description des forces de cette armée à mesure qu'elle défile par la porte principale de la ville, porte qui était située au haut de Van Street.

En avant marchaient les Van Bummel, qui habitent les bords agréables du Bronx; c'étaient de petits hommes courts et gras, portant d'immenses culottes, et renommés par de brillants exploits de fourchette; ce sont eux qui inventèrent le *suppawn*, ou champignons au lait. Immédiatement à leur suite marchaient les Van Vloten de Kaats Kill, déterminés buveurs de cidre doux, et insignes bravaches quand ils étaient ivres. Après eux venaient les Van Peltz de Grootd-Esopus, habiles écuyers, montés sur d'élégants coursiers, à queue taillée en housine, tirés des pâturages de l'Esopus. Ceux-ci étaient grands chasseurs d'écureuils et de rats musqués, circonstance d'où ils tirent leur nom de Peltz, ou Peltry, qui veut dire peaux. Puis les Van Nest de Kinderhoeck, courageux voleurs de nids d'oiseau, comme

leur nom l'indique: nous sommes redevables à ces derniers de l'invention des gâteaux de sarrasin. Puis les Van Higginbottom de Wapping's Creek; ceux-ci étaient armés de férules et de verges comme descendant de cette race d'instituteurs qui, découvrant les premiers l'étonnante sympathie qui existe entre ce que les Anglais nomment le siège de l'honneur, et celui de l'intelligence, reconnurent que le moyen le plus court de faire entrer la science dans la tête, était de l'y pousser par l'endroit opposé. Puis les Van Groll, d'Anthony's Nose, qui portaient leur eau-de-vie dans de belles petites bouteilles de deux pots, vu que la longueur extraordinaire de leur nez les eût empêchés de boire dans d'autres vases; les Gardenier de l'Hudson et lieux circonvoisins distingués par plusieurs faits éclatants, tels que voler des pastèques, et enfumer les lapins dans leur terrier, ainsi que par leur gout prononcé pour les queues de cochon grillées: ces derniers étaient les ancêtres de l'homme du même nom que l'on a vu figurer au Congrès; les Van Hoesen de Sing Sing, grands chanteurs et célèbres artistes sur la guimbarde: ceux-ci marchaient deux à deux en chantant le grand cantique de saint Nicolas; les Couenhoven de Sleepy Hollow, qui donnèrent naissance à cette joyeuse race de cabaretiers, premiers inventeurs du secret magique de transformer une demi-bouteille de vin en une bouteille entière; les Van Kortlandt, habitants des bords agrestes du Croton, grands tueurs de canards sauvages, et renommés pour leur adresse à tirer de l'arc; les Van Bunschoten, de Nyack et de Kakiat, les premiers qui eussent jamais imaginé de se servir du pied gauche pour congédier les gens. Ceux-ci étaient d'intrépides batteurs de buissons et de grands chasseurs de nuit, qu'ils passaient entière à l'affut de cette espèce de lapin nommée raton; les Van Winkle, de Harlem, grands humeurs d'œufs, renommés pour leurs courses de chevaux comme pour leurs longues dissertations au cabaret: ce furent les premiers qui eussent jamais lorgné de deux yeux à la fois. Ceux qui marchaient les derniers étaient les Knickerbocker, de la grande ville de Scaghtikoke, où le peuple met des pierres sur les maisons quand il fait du vent, de peur qu'il ne les enlève: ceux-ci tirent leur nom, suivant quelques personnes, de *knicker* (secouer) et

de *beker* (gobelet), ce qui semblerait indiquer qu'ils étaient jadis d'intrépides buveurs ; mais l'exacte vérité est que ce nom dérive de *knicker* (s'assoupir) et de *boeken* (livres), ce qui signifie clairement que l'étude les provoquait souvent au sommeil : l'écrivain de cette histoire est un de leurs descendants.

Telle était la légion d'intrépides batteurs de buissons qui se précipita à travers la grande porte de Nieuw Amsterdam. Le manuscrit de Stuyvesant parle à la vérité d'un plus grand nombre d'hommes dont je m'abstiens de dire les noms, parce qu'il est nécessaire que je me presse d'arriver à des sujets plus importants. Rien ne pouvait surpasser la joie et l'orgueil martial de Peter au cœur de lion, quand il passa en revue cette puissante armée, et il résolut de ne pas différer plus longtemps le plaisir tant désiré d'assouvir sa vengeance sur ces coquins de Suédois du Fort Casimir.

Mais avant que je me hâte de retracer les incomparables évènements que l'on trouvera dans la suite de cette histoire, qu'il me soit permis de m'arrêter pour parler du sort de Van Poffenburgh, l'infortuné commandant en chef des armées des Nouveaux Pays-Bas. Tel est le manque de charité inhérent à la nature humaine, qu'à peine la nouvelle de sa déplorable déconfiture au Fort Casimir fut-elle publique, que mille bruits offensants se répandirent dans Nieuw Amsterdam ; on insinua qu'il avait réellement des intelligences coupables avec le commandant des Suédois ; que depuis longtemps il était dans l'usage de communiquer secrètement avec eux, et mille autres suggestions touchant de l'argent reçu pour services secrets. Horribles accusations auxquelles je ne fais pas plus d'attention qu'elles ne me semblent en mériter.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le général prouva l'irréprochable pureté de son honneur par les protestations et les serments les plus terribles, et déclara infâme quiconque oserait douter de son intégrité. Il fit plus, de retour à Nieuw Amsterdam, il se mit à arpenter fièrement les rues, avec une troupe de bravaches à ses talons, vigoureux compagnons de bouteille, qu'il gorgeait de vin et farcissait de bonne chère, et qui étaient prêts à le soutenir devant quelque tribunal que ce fût. Rodomonts à épais favoris,

à larges épaules, et à menaçant aspect, dont le moindre semblait capable d'avalier un bœuf et d'en prendre les cornes en guise de cure-dent. Ces gardes du corps, prêts à se quereller pour lui contre tout champion, fronçaient le sourcil à quiconque osait tourner son nez du côté du général, comme s'ils eussent voulu le dévorer vivant, assaisonnaient chaque propos d'un millier de serments, et voyaient accueillir et répéter à la ronde chacune de leurs emphatiques rodomontades par une salve de blasphèmes non moins bruyante que celles dont l'artillerie honore un toast patriotique.

Toutes ces valeureuses vantardises eurent le très grand avantage d'emporter la conviction chez de sages et profonds esprits, qui commencèrent à regarder le général comme un héros d'une élévation, d'une magnanimité de caractère incomparable, principalement en ce qu'il jurait sans cesse sur *l'honneur d'un soldat*, serment tout à fait ronflant et solennel. Un des membres du conseil alla même jusqu'à proposer qu'on immortalisât le grand homme, en lui décernant une statue en plâtre.

Mais le vigilant Peter-Forte-Tête n'était pas homme à se laisser tromper ainsi. Il envoya secrètement chercher le commandant en chef de toutes les armées, et après avoir écouté toute son histoire assaisonnée de serments sacrés, de protestations et d'exclamations: « Écoutez, mon camarade, lui dit-il, quoique, d'après votre propre témoignage, vous soyez certainement l'homme le plus brave, le plus loyal et le plus honorable de tout le pays, cependant vous avez le malheur d'être horriblement décrié et extraordinairement méprisé, ainsi, quoiqu'il soit certainement dur de punir un homme parce qu'il est malheureux, et qu'à la rigueur vous puissiez être totalement innocent du crime dont on vous accuse, néanmoins, comme le ciel, sans doute pour quelque sage dessein, juge convenable de cacher, quant à présent, toutes les preuves de votre innocence, à Dieu ne plaise que j'ose contrecarrer sa volonté souveraine! Je ne puis d'ailleurs consentir à aventurer l'armée sous un commandant qu'elle méprise, ni à confier le salut de mes gens à un champion dont ils se méfient, débarrassez-vous donc, mon ami, des travaux et des soins fatigants d'une vie publique, avec cette consolante réflexion, que si vous

êtes coupable, vous n'avez que la récompense que vous méritez, et que si vous êtes innocent, vous n'êtes pas le premier grand et digne homme qui ait été injustement calomnié et persécuté dans ce monde corrompu, pour être sans doute mieux traité dans un meilleur, où il n'y aura ni erreurs, ni calomnie, ni persécutions, en attendant ayez la bonté de ne plus me montrer votre figure, car j'ai une horrible antipathie pour celle des infortunés grands hommes de votre espèce. »

## CHAPITRE V

**Dans lequel l'auteur parle très naïvement de lui-même,  
après quoi on trouvera une histoire très intéressante  
sur Peter-Forte-Tête et sa troupe.**

COMME MES LECTEURS ET MOI sommes sur le point de nous lancer dans autant de périlleuses aventures comme n'en ont jamais affrontées, tête baissée, aucune serviable confédération de chevaliers errants, il convient, je crois, qu'à l'instar de ces braves champions, nous nous donnions la main, ensevelissions dans l'oubli toute discorde, et jurions de ne nous abandonner, ni dans la prospérité, ni dans le malheur, jusqu'à la fin de l'entreprise. Mes lecteurs s'aperçoivent, sans doute, que j'ai complètement changé de ton et d'allure depuis que nous nous sommes embarqués ensemble. J'oserais affirmer qu'ils me crurent alors le bourru cynique et impertinent petit-fils de quelque gros Hollandais, car c'est tout au plus si je leur ai jamais dit un mot de politesse, si, en leur adressant la parole, j'ai seulement eu l'air de porter la main à mon chapeau. Mais à mesure que nous avons fait route ensemble et que nous avons avancé dans mon histoire, j'ai commencé graduellement à me relâcher de ma sévérité, à devenir plus poli, et, quand l'occasion s'en est trouvée, à entrer familièrement en conversation, jusqu'à ce qu'enfin j'en sois venu à des manières plus sociables et plus amicales. Voilà comme je

suis, moi ; toujours un peu froid et réservé d'abord avec les gens que je connais peu ou dont je ne me soucie guère, je ne me laisse complètement gagner le cœur que par une longue intimité.

Pourquoi d'ailleurs me serais-je apprivoisé pour cette foule de connaissances d'un jour, qui s'attroupèrent autour de moi lors de ma première apparition ? Beaucoup furent simplement attirés par la nouveauté de ma figure, et après avoir regardé fixement mon titre, poursuivirent leur chemin, sans dire un mot ; pendant que d'autres se trainèrent en bâillant jusqu'à la fin de ma préface, et, ayant satisfait leur curiosité d'un moment, s'éclipsèrent bientôt l'un après l'autre. Mais j'ai eu recours, particulièrement pour éprouver leur courage, à un expédient semblable à celui qui fut employé, dit-on, par cette fleur incomparable de chevalerie, le roi Arthur, qui, avant d'admettre aucun chevalier dans son intimité, exigeait qu'au préalable il se montrât supérieur aux dangers et aux fatigues, affrontât les travaux les plus inouïs, occis des géants par douzaine, et défit des légions d'enchanteurs sans compter les nains, les hippogriffes et les dragons de feu. C'est d'après ce principe, que, du premier bond, j'ai adroitement jeté mes lecteurs au travers de deux ou trois chapitres bien embrouillés, où ils se sont vus d'abord assaillis et travaillés par une armée entière de philosophes païens et d'auteurs hérétiques. À peine pouvais-je m'empêcher de sourire (quoique je sois naturellement très grave), en voyant la terreur et la déroute complète de mes vaillants champions ; quelques-uns tombaient morts... de sommeil, sur le champ de leurs exploits ; d'autres, jetant mon livre au milieu du premier chapitre, prenaient leurs jambes à leur cou, et ne cessaient de courir jusqu'à ce qu'ils en fussent assez loin pour ne plus l'apercevoir, puis s'arrêtant pour reprendre haleine, ils disaient à leurs amis de quel guépier ils s'échappaient, et conseillaient à tous ceux qui se trouvaient sur leur chemin de ne pas s'aventurer dans une expédition aussi peu profitable. Enfin les rangs de mes lecteurs s'éclaircirent à chaque page, et du grand nombre qui s'était embarqué dans l'entreprise, bien peu, hélas ! ont pu survivre aux cinq chapitres préparatoires ! Et Dieu sait dans quel état d'abattement et de fatigue ils y sont arrivés !

## HISTOIRE DE NEW YORK

Auriez-vous donc voulu que, dès la première vue, je serrasse affectueusement sur mon cœur des lâches qui ne vous sourient qu'avec le soleil? Non, je réservais mon amitié pour ceux qui la méritent, pour ceux qui, en dépit des difficultés, des dangers et des fatigues, m'ont tenu fidèle compagnie. Je presse donc affectueusement la main de ces derniers, je vous salue, dignes et trois fois bienaimés lecteurs! Braves et fidèles compagnons qui m'avez constamment suivi dans toutes mes courses incertaines. Je vous salue du fond du cœur, je m'engage à ne plus vous quitter, et je jure (si le ciel protège l'arme fidèle que je tiens maintenant entre les doigts), de vous conduire triomphants jusqu'à la fin de notre merveilleuse entreprise.

Mais pendant que nous discoupons ainsi, la ville de Nieuw Amsterdam est dans une tumultueuse agitation, l'armée campée dans le Boulingrin dresse ses tentes, la trompette d'airain d'Anthony Van Corlear fait retentir la voute céleste de son bruit sinistre et perçant, le tambour bat aux champs, et les étendards des Manhattoes, de Hell-Gate et de Michael Paw flottent orgueilleusement dans les airs. Regardez maintenant de ce côté, voyez avec quelle ardeur travaillent les matelots, comme ils s'empressent à hisser les voiles de cette goélette et de ces gros sloops au large ventre, qui vont porter l'armée hollandaise sur la Delaware, champ de leurs immortels exploits!

L'entière population de la ville est sur pied ; hommes, femmes et enfants courent admirer la milice de Nieuw Amsterdam qui se pavane orgueilleusement dans les rues avant de s'embarquer. Que de mouchoirs s'agitèrent aux fenêtres! Que de jolis nez résonnèrent douloureusement dans ces mouchoirs trempés de larmes. Non! le désespoir dont fut saisi le beau sexe de Grenade, alors que la galante tribu des Abencerages en fut bannie, ne peut avoir plus bruyamment retenti que celui des tendres beautés de Nieuw Amsterdam au départ de leurs intrépides guerriers. Chaque amante éplorée garnissait de pain d'épice et de noix fraîches les poches de son héros ; plus d'une bague de cuivre fut échangée, plus d'une pièce de six sous, rompue comme gages d'une éternelle constance, et quelques vers amoureux inspirés par cette occasion sont arrivés jusqu'à nos jours comme pour

défier l'univers par leur impénétrable obscurité.

Qui n'eût été touché de voir comme les jeunes filles s'attroupaient autour du brave Anthony Van Corlear? Car c'était, à tout prendre, un garçon jovial, vigoureux, haut en couleur, véritable vaurien avec les femmes... aussi n'auraient-elles pas demandé mieux que de le garder à leur profit, comme consolateur, pendant l'absence de l'armée, car c'était une justice à lui rendre qu'indépendamment de ce que nous avons déjà dit, c'était vraiment un excellent cœur, plein des plus consolantes attentions pour toute femme qu'affligeait l'absence d'un mari, et c'est sa bienveillance, son dévouement en ces sortes d'occasions qui l'avaient mis en haute considération auprès des honnêtes bourgeois de la ville. Mais rien ne put empêcher le vaillant Anthony de marcher à la suite du vieux gouverneur, qu'il aimait comme ses yeux. Ainsi, embrassant les jeunes femmes, et donnant à celles qui avaient de belles dents et des lèvres fraîches une douzaine de baisers bien bruyants, il partit chargé de leurs tendres vœux.

Le départ du brave Peter n'était pas une des moindres causes du chagrin public. Quoique le vieux gouverneur ne fût nullement indulgent pour les sottises et les boutades de ses sujets, il avait néanmoins acquis, soit d'une manière, soit d'une autre, une très grande popularité parmi eux. La bravoure personnelle a quelque chose de si séduisant en elle-même qu'auprès du commun des hommes elle l'emporte sur la plupart des autres qualités. Le peuple de Nieuw Amsterdam regardait Peter Stuyvesant comme un prodige de valeur. Sa jambe de bois, ce trophée de ses exploits militaires, était considérée avec respect et admiration. Il n'était pas un vieux bourgeois qui n'eût sa provision de miraculeuses histoires à raconter sur les hauts faits de *Piet Forte-Tête*, qui n'en régâlât ses enfants pendant les longues soirées d'hiver, et qui ne s'y arrêtât avec autant d'orgueil et d'exagération que nos honnêtes villageois sur les courageuses aventures du vieux général Putnam (ou comme on l'appelle familièrement, le vieux Put). Durant notre glorieuse révolution, il n'y avait pas un individu qui ne crût le vieux gouverneur capable de se mesurer avec Belzébuth en personne. On racontait même, avec grand mystère et sous la

foi du secret, qu'il avait transpercé le diable d'une balle d'argent, au moment où, par une nuit orageuse, il traversait en canot le passage de Hell-Gate. Mais je ne donne pas ceci pour un fait, malheur à l'homme qui troublerait d'une souillure volontaire les sources pures de l'histoire!

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'y avait pas une vieille femme à Nieuw Amsterdam qui ne considérât Peter Stuyvesant comme une tour de salut et qui fût convaincue que la tranquillité publique serait assurée aussi longtemps qu'il resterait dans la cité. Il n'est donc pas surprenant qu'elles regardassent son départ comme une grande calamité. Elles se trainèrent, le cœur gros et en soupirant, à la suite de ses troupes qui s'avançaient vers les bords de la rivière pour s'embarquer. Le gouverneur adressa à ses concitoyens, de la poupe de son vaisseau, un discours laconique, mais véritablement patriarcal, dans lequel il leur recommandait de se comporter en loyaux et pacifiques sujets, d'aller régulièrement à l'église le dimanche, et de vaquer à leurs affaires tout le reste de la semaine; il dit aux femmes d'être obéissantes et affectionnées pour leurs maris, de ne s'occuper que de leur ménage et non de celui des autres, d'éviter les commérages, de ne point perdre leur temps à flâner dans les rues, et d'avoir la langue courte et la jupe longue. Il dit aux hommes de ne se point mêler des affaires publiques, et d'en laisser le soin aux magistrats payés pour cela, de rester au logis comme de bons citoyens, s'occupant à faire fortune pour leur profit, et des enfants pour celui de l'État. Il dit aux bourgmestres d'avoir les yeux ouverts sur l'intérêt public, de ne point surcharger le pauvre pour favoriser le riche, de ne point se troubler l'esprit à inventer de nouvelles lois, mais à faire exécuter celles qui étaient déjà faites, appliquant plutôt leur attention à prévenir le mal qu'à le punir, et se rappelant toujours que des magistrats doivent plus se considérer comme les gardiens des mœurs publiques que comme des oiseleurs occupés à prendre les délinquants au trébuchet. Enfin il les exhorta tous, petits et grands, riches et pauvres, à se conduire aussi bien qu'ils le pourraient; les assurant que s'ils se conformaient fidèlement et consciencieusement à cette règle sage, il y avait lieu d'espérer qu'ils ne se conduiraient pas trop mal. Cela dit, il leur donna sa

bénédictio paternelle, la trompette du vaillant Anthony sonna un tendre adieu ; le joyeux équipage fit entendre de triomphantes acclamations, et l'invincible flotte descendit orgueilleusement la baie.

Alors le bon peuple de Nieuw Amsterdam courut en foule vers la Batterie, bienheureux refuge d'où tant de ferventes prières s'élevèrent au ciel, d'où tant de jolies mains envoyèrent le baiser d'adieu, d'où tant d'yeux humides suivirent la barque qui voguait en se rapetissant vers l'horizon, portant les aventureux amants dans de lointains climats. C'est là que la population entière demeura les yeux fixés avec anxiété sur la vaillante flotte qui descendait lentement la baie, jusqu'à ce que la pointe des Narrows la cachât à sa vue, puis elle se dispersa peu à peu dans l'abattement d'une silencieuse douleur.

Un morne deuil couvrit alors cette cité naguère si tumultueuse ! Les honnêtes bourgeois fumaient leurs pipes dans une profonde rêverie, jetant plus d'un regard inquiet sur la girouette de l'église Saint-Nicolas, et les vieilles femmes, que ne rassurait plus la présence de Peter Stuyvesant, retenaient soigneusement tous les enfants au logis dont, chaque soir à la nuit tombante, elles barricadaient portes et fenêtres.

Cependant la flotte du courageux Peter avançait heureusement dans sa course, et après avoir subi à peu près toutes les épreuves qui attendent à bord des vaisseaux les malheureuses troupes de terre, comme tempêtes, trombes, monstres marins ou autres horreurs et phénomènes, après avoir été rudement étrillée par cette déplorable et trop peu plainte maladie que l'on nomme mal de mer, la flottille entière arriva saine et sauve dans la Delaware.

Sans prendre seulement le temps de jeter l'ancre, sans laisser respirer son monde fatigué d'une si longue navigation dans l'Océan, l'intrépide Peter poursuivit sa course en remontant la Delaware, et parut inopinément devant le Fort Casimir. Après avoir sommé et étonné la garnison par un effroyable son de la trompette du vigoureux Van Corlear, il demanda, d'une voix de tonnerre, l'immédiate reddition du fort. Le poussif commandant Suen Scutz répondit à cette sommation d'une voix aigre, grêle, et qui, vu son extrême ténuité, résonnait comme le vent qui sort

d'un soufflet cassé: « qu'il n'avait pas, pour son compte, de fortes raisons de refus, si ce n'est cependant que, ayant reçu l'ordre de défendre son poste jusqu'à la dernière extrémité, la proposition de le rendre lui devenait particulièrement désagréable, qu'en conséquence il demandait du temps pour se consulter avec le gouverneur Risingh, et proposait une trêve pour bel objet. »

L'irascible Peter, indigné qu'on eût pris si traitreusement et qu'on gardât si obstinément la forteresse qui lui appartenait de droit, refusa l'armistice proposé, et jura par la pipe de saint Nicolas, qui, comme le feu sacré, ne s'éteignait jamais, qu'à moins que le fort ne se rendît sous dix minutes, il l'emporterait d'assaut, qu'il en ferait passer la garnison par les baguettes, et qu'il briserait comme un verre son misérable commandant. Puis, pour donner un plus grand poids à cette menace, il tira sa fidèle épée et la brandit dans l'air d'une si vigoureuse manière que, si elle n'avait pas été excessivement rouillée, l'éclat de sa lame flamboyante eût indubitablement aveuglé l'ennemi et jeté la terreur dans son âme. Il ordonna aussitôt de lâcher sur le fort une bordée de toute son artillerie, qui consistait en deux pierriers, trois mousquets, une longue canardière, et deux paires de pistolets d'arçon.

Pendant cette opération, le vigoureux Van Corlear rassemblait toutes ses forces, et commençait ses préparatifs guerriers, gonflant ses joues comme un véritable Borée, il soutenait, à perte d'haleine, un des plus épouvantables sons de sa trompette. Les robustes chanteurs de Sing Sing entonnaient un horrible chant guerrier, les soldats de Breuckelen et de Wallabout soufflaient d'une manière assourdissante dans leurs conques marines, ce qui formait une aussi abominable symphonie que si dix mille violons français eussent fait assaut de talent dans une ouverture de l'école moderne.

Soit que le formidable appareil de la guerre, présenté ainsi subitement, eût frappé la garnison de terreur, soit que Suen Scutz, qui était, quoique Suédois, d'humeur douce et accommodante, regardât comme une sorte d'hommage rendu à sa prudence l'article de la sommation qui l'engageait à se rendre à discrétion, c'est ce que je ne prendrai point sur moi de décider. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il trouva impossible de résister à une demande

aussi polie. En conséquence, au moment même où le mousse était allé chercher du charbon allumé pour mettre le feu aux pierriers, l'unique tambour de la garnison battit la chamade sur le rempart, à la grande satisfaction des deux partis, qui, malgré leur soif de combats, avaient un désir tout aussi prononcé de manger tranquillement leur diner que de s'échiner l'un l'autre.

Ce fut ainsi que cette inébranlable forteresse retourna sous la domination de leurs Hautes Puissances ; on permit à Scutz et aux vingt hommes qui formaient sa garnison d'en sortir avec les honneurs de la guerre, et le victorieux Peter, qui était aussi généreux que brave, consenti à ce qu'ils emportassent leurs armes et leurs munitions, lesquelles, il est vrai, furent trouvées, à l'inspection, totalement hors de service, étant restées rouillées depuis longtemps dans les magasins du fort, avant même qu'il eût été arraché par les Suédois à l'orgueilleux Van Poffenburgh. Mais je ne dois pas omettre de dire que le gouverneur fut si content de la conduite de son fidèle écuyer, lors de la reddition de cette grande place, qu'il le fit, sur le lieu même, seigneur d'un beau domaine dans le voisinage de Nieuw Amsterdam ; domaine qui porte encore aujourd'hui le nom de Corlear's Hook.

La libéralité sans exemple du vaillant Stuyvesant envers les Suédois causa une grande surprise dans la ville de Nieuw Amsterdam ; quelques-uns même de ces factieux personnages, dont les lumières s'étaient développées dans les réunions politiques en usage sous le règne de William-le-Bourru, mais qui n'avaient pas osé cultiver cette disposition sous les yeux de leur chef actuel, rendus maintenant plus hardis par son absence, se permirent, en pleine rue, des observations critiques. On entendit des murmures jusque dans la chambre du conseil de Nieuw Amsterdam, et il est au moins douteux qu'ils n'eussent pas poussé l'audace jusqu'à éclater en discours et en reproches formels et positifs, si Peter Stuyvesant n'eût envoyé secrètement sa canne à la chambre du conseil, pour y être posée en signe d'autorité et en guise de masse sur la table, au beau milieu de ses membres, qui, en hommes sages, comprirent ce que cela voulait dire, et, à partir de là, se tinrent en repos.

## CHAPITRE VI

**Qui montre le grand avantage qu'a l'auteur  
sur son lecteur en temps de guerre,  
ainsi que divers incidents alarmants qui annoncent  
qu'un évènement terrible est sur le point d'arriver.**

TEL UN PUISSANT ALDERMAN qui, dans un diner de corporation, sent décupler son impatient appétit par la première cuillerée de soupe à la tortue qui lui caresse le palais, et, tout en redoublant sur la soupière ses vigoureuses attaques, promène avidement ses gros yeux voraces sur tous les mets dont la table est chargée, l'infatigable Peter Stuyvesant sent irriter encore par la prise du Fort Casimir l'inextinguible soif de gloire qui dévore son sein; et rien ne peut la calmer désormais, s'il ne soumet toute la Nouvelle- Suède. Il n'eut donc pas plus tôt assuré cette conquête, que, tout gonflé du succès, il partit résolument pour moissonner, au Fort Christiana<sup>60</sup>, de nouveaux lauriers.

Ce fort, le plus important qu'eussent les Suédois, était établi sur une petite rivière (mal à propos appelée crique) du même nom. C'était là que le rusé gouverneur Jan Risingh se tenait en observation, dans l'attitude farouche et menaçante d'une araignée en sentinelle au milieu de la toile qui lui sert de forteresse.

Mais, avant de nous lancer à travers les scènes terribles qui doivent signaler la rencontre de deux chefs aussi formidables, il convient de nous arrêter un moment pour tenir une espèce de conseil de guerre. Un historien et ses lecteurs ne doivent pas se précipiter plus témérairement au milieu des combats qu'un général et son armée. Les grands généraux de l'Antiquité ne s'engageaient jamais dans une affaire sans y préparer leurs soldats par des harangues propres à faire naître en eux des sentiments héroïques, en les animant d'une égale confiance dans la protection des dieux et dans la valeur de leurs chefs. De même, éveillant d'abord l'attention de ses lecteurs, l'historien doit s'emparer de leurs passions, et dès qu'il les a enflammées par l'intérêt de son sujet, il doit se mettre à leur tête, brandir sa

plume, et les mener au plus fort de la mêlée.

On peut voir un illustre exemple de cette règle dans ce modèle des historiens, l'immortel Thucydide. Arrivé au commencement de la guerre du Péloponnèse, dit un de ses commentateurs, « il sonne la charge, à la manière d'Homère, fait le dénombrement des alliés de chaque côté, excite notre attente, et s'empare d'abord de notre attention. C'est du genre humain tout entier qu'il s'agit dans l'évènement qui va se décider : on s'efforce de pénétrer dans l'avenir, la terre tremble, et cette crise terrible semble avoir mis toute la nature en travail ; c'est de cette manière sublime qu'il entre en matière, c'est ainsi qu'il agrandit une guerre entre ce que Rapin appelle deux misérables États. C'est ainsi qu'il élève et soutient habilement un petit sujet par la manière grande et noble dont il le traite! »

De même, après avoir conduit mes lecteurs au milieu du péril, après avoir suivi l'aventureux Peter Stuyvesant et sa troupe dans des régions étrangères, entourées d'ennemis et résonnant de l'épouvantable bruit des armes, dans le moment critique où le doute et l'obscurité planent sur la suite de mon ouvrage, je m'arrête à propos pour haranguer mes braves compagnons, et les préparer aux évènements qui vont suivre.

Je désirerais expliquer ici le grand avantage que, comme historien, je possède sur mes lecteurs. C'est que, quoique je ne puisse ni changer absolument le résultat d'un combat, ni sauver la vie de mon héros favori (libertés que, malgré l'autorité de modernes historiens français qui se les permettent souvent, je regarde comme tout à fait indignes d'un historien scrupuleux), cependant je puis, de temps à autre, lui faire assener à son ennemi un de ces vigoureux horions qui font deux parts d'un géant, fût-il vrai qu'en bonne conscience il n'a rien fait de semblable. Je puis encore trainer son antagoniste tout autour du champ de bataille, à la manière dont Homère fait trainer honteusement le beau Hector sous les murs de Troie, licence dont je garantis que le prince des poètes a dû faire au prince troyen de très humbles excuses, si jamais ils se sont rencontrés dans les Champs-Élysées.

Je sais que beaucoup de mes scrupuleux lecteurs crieront haro

sur moi toutes les fois que je rendrai un léger service à mon héros, mais je regarde ce privilège comme un de ceux exercés par les historiens de tous les siècles, et celui-là ne leur a jamais été disputé. Au fait, un historien doit être considéré comme lié par l'honneur à son héros, la renommée de celui-ci lui est confiée, et son devoir est de la faire mousser de son mieux. Jamais général, amiral, ou tout autre chef que ce soit, n'a fait le récit d'une de ses batailles, sans y étriller son ennemi de la bonne manière, et je ne doute pas que si mes héros avaient écrit eux-mêmes l'histoire de leurs exploits, ils n'y eussent distribué des coups bien plus cruels que ceux que je donnerai en leur nom. Dépositaire de leur renommée, je dois donc leur rendre la justice qu'eux-mêmes se seraient rendue; et, s'il m'arrive d'être un peu rude avec les Suédois, je permets à tel de leurs descendants qui s'avisera d'écrire l'histoire de l'État du Delaware d'user de représailles, et d'étriller Peter Stuyvesant aussi sévèrement qu'il lui plaira.

Comptez donc sur des têtes cassées et des côtes rompues. Depuis longtemps ma plume avait soif de batailles, elle a fait siège sur siège sans qu'il y eût une goutte de sang répandue; mais l'occasion me sourit enfin, et, n'en déplaît aux chroniques du temps, je jure par le ciel et par saint Nicolas que jamais ni Salluste, ni Tite-Live, ni Tacite, ni Polybe, ni nul autre historien n'aura décrit plus épouvantable combat que celui où je vais engager mes héros.

Et vous, oh mes excellents lecteurs! vous dont je paie l'attachement et la confiance par la plus vive tendresse, tranquillisez-vous, confiez à mes soins le sort de notre héros favori Stuyvesant, car, j'en jure par la croix! rien, quoiqu'il advienne, ne pourra désormais me séparer de Peter-Forte-Tête; je le ferai se ruer sur ses vils ennemis comme le fameux Lancelot du Lac sur une troupe de chevaliers mécréants, et, s'il succombe, que jamais ma plume ne combatte en faveur d'un brave homme, si je ne le fais payer cher à ces patauds de Suédois.

Peter Stuyvesant ne fut pas plus tôt arrivé devant le Fort Christiana, qu'il commença de suite à se retrancher, et, immédiatement après avoir tracé sa première parallèle, il dépêcha Anthony Van Corlear pour sommer la forteresse de se rendre.

Celui-ci fut reçu avec toutes les formalités dues, on lui banda les yeux à la porte, et il fut conduit, à travers une abominable odeur d'ognons et de poisson salé, à la citadelle, grande hutte construite en buches de pin. Ici ses yeux furent débandés, et il se trouva en l'auguste présence du gouverneur Risingh. Ce chef était, comme je l'ai déjà dit, d'une taille véritablement gigantesque, il portait un habit bleu d'une étoffe grossière, assujetti autour du corps par un ceinturon de cuir qui en faisait ressortir les poches et les énormes basques d'une manière tout à fait guerrière. Ses lourdes jambes étaient logées dans une paire de grosses bottes d'une couleur roussâtre, et il les tenait écartées dans l'attitude du colosse de Rhodes, pour se raser devant un débris de miroir avec un rasoir horriblement émoussé. Cette douloureuse opération lui faisait faire d'affreuses grimaces qui ajoutaient encore à l'effroi qu'inspirait son abominable visage. Quand on annonça Van Corlear, le hideux commandant s'arrêta un moment au milieu d'une de ses plus disgracieuses contorsions, et, après l'avoir regardé par-dessus son épaule de l'air d'un chien hargneux, il reprit son travail devant sa glace cassée.

L'opération terminée, il se retourna encore une fois vers le trompette, et lui demanda le sujet de sa mission. Anthony Van Corlear, qui était une espèce d'orateur sténographique, lui rendit en peu de mots le long message de son excellence, faisant l'histoire entière de la province, la récapitulation des torts, l'énumération des droits, et finissant par la demande péremptoire d'une reddition immédiate; puis il se tourna de côté, et se pinçant le nez entre le pouce et l'index, il en tira un effroyable son assez semblable à celui d'une trompette qui sonne la charge, et que ce nez avait sans doute appris dans son intime et long voisinage avec ce mélodieux instrument.

Le gouverneur Risingh entendit tout du long, mais avec une extrême impatience, et le discours et la fanfare, s'appuyant de temps en temps, selon son usage, sur le pommeau de son épée, tournant entre ses doigts son immense chaîne de montre d'acier ou rongant ses ongles; puis, quand Anthony Van Corlear eut fini, il répondit brusquement que Peter Stuyvesant et sa sommation pouvaient bien aller au diable, où il espérait bien

l'envoyer avant souper, ainsi que son équipage de vagabonds ; tirant son épée à pommeau de cuivre, et jetant le fourreau loin de lui, « Que je sois damné, dit-il, si je te rengaine jamais ailleurs que dans le cuir tanné de ce renégat de Hollandais. » Puis ayant prononcé le courageux défi qui devait être rendu à Stuyvesant par la bouche de son messenger, celui-ci fut reconduit à la poterne avec toutes les cérémonies dues au trompette, à l'écuyer, et à l'ambassadeur d'un grand général, et après lui avoir rebandé les yeux, on le renvoya poliment en lui tordant le nez pour l'aider à se rappeler son message.

Le vaillant Peter n'eut pas plus tôt reçu cette insolente réponse qu'il lâcha une volée d'épouvantables jurements qui auraient infailliblement renversé les fortifications et fait sauter le magasin à poudre sur les oreilles de l'orgueilleux Suédois, si les remparts n'eussent pas été remarquablement forts, et le magasin à l'épreuve de la bombe. S'apercevant que le fort avait résisté à cette terrible décharge, et qu'il était absolument impossible en cette époque si peu philosophique de faire la guerre avec des mots, il ordonna à ses braves de se préparer pour un prompt assaut. Mais alors un étrange murmure s'éleva parmi ses troupes, il commença par la tribu des Van Brummel, ces vaillants gloutons du Bronx, et se répandit d'homme à homme avec un accompagnement de regards mutins et de propos rebelles. Une fois alors, une seule fois dans sa vie, on vit pâlir le grand Peter, car il crut réellement que ses guerriers allaient chanceler dans cette heure d'épreuve périlleuse, et ternir ainsi pour jamais la renommée de la province des Nouveaux Pays-Bas.

Mais il découvrit bientôt, à son grand contentement, que ce soupçon faisait gratuitement injure à son indomptable armée ; la cause unique de ce tumultueux désordre étant tout simplement que l'heure du diner sonnait, et que changer quelque chose à l'invariable routine de leur vie eût brisé le cœur de ces braves et réguliers Hollandais. C'était d'ailleurs une règle établie chez nos ancêtres de toujours combattre l'estomac plein, et l'on doit sans doute attribuer à cette circonstance la grande renommée qu'ils acquirent dans les armes.

Voilà donc mes bons vivants des Manhattoes et leurs dignes

camarades occupés sous les arbres à donner d'aussi vigoureux assaut au contenu de leurs havresacs et d'aussi tendres accolades à leurs gourdes que s'ils eussent cru ne plus les revoir ! Et comme je prévois que nous aurons, dans une page ou deux, de chaude besogne, je conseille à mes lecteurs d'imiter mes troupes ; pour leur en laisser le temps, je vais clore ici ce chapitre, et leur donner ma parole d'honneur que, respectant l'armistice, nul n'en abusera pour surprendre ou inquiéter nos honnêtes Hollandais dans l'utile travail auquel ils se livrent avec tant d'ardeur.

## CHAPITRE VII

**Contenant la plus horrible bataille  
qui ait jamais été célébrée en vers ou en prose ;  
ainsi que les admirables exploits de Peter-Forte-Tête.**

« OR DONC, dit l'auteur du manuscrit de Stuyvesant ; or donc les Hollandais, s'étant copieusement repus, sentirent doubler leur force et leur courage, et se préparèrent au combat. L'attente, ajoute-t-il, l'attente et l'impatience étaient au comble ! La terre oublia de tourner, ou plutôt elle s'arrêta tout exprès pour mieux contempler cette bataille, comme un corpulent alderman observe le combat que se livrent sur son pourpoint deux mouches belliqueuses. Les yeux du monde entier, selon l'usage en pareil cas, se tournèrent sur le Fort Christina. Semblable à un petit homme qui se démène dans la foule pour apercevoir polichinelle, le soleil, sautant dans les cieux de place en place, allait, fourrant sa tête entre les nuages malavisés qui lui interceptaient la vue ; les historiens remplirent leur écritoire, les poètes se passèrent, de diner, soit faute d'en avoir, soit pour acheter du papier et des plumes, et l'on vit la triste Antiquité soulever douloureusement sa tombe pour regarder d'un œil jaloux l'évènement qui allait la faire oublier, tandis que la postérité même se retournait ébahie vers ce champ de prodiges, et l'admirait en silence. »

## HISTOIRE DE NEW YORK

Les immortelles déités qui jadis avaient pris du service dans l'affaire de Troie se mirent en campagne sur leurs moelleux nuages ou se mêlèrent aux combattants sous des déguisements divers, brûlant toutes de mettre la main à la pâte. Jupiter envoya ses foudres chez le meilleur chaudronnier, voulant qu'ils fussent fourbis à neuf pour cette terrible affaire. Vénus jura par sa chasteté qu'elle protégerait les Suédois, et sous la forme d'une gourgandine assez peu ragoutante, s'alla pavaner sur les créneaux du Fort Christiana, à ses côtés la chaste Diane, sous la figure d'une veuve de sergent assez mal famée; Mars, le breuilleur, mit deux pistolets d'arçon à sa ceinture, un fusil rouillé sur son épaule, et marcha à leurs côtés d'un air glamment fanfaron qui le faisait ressembler assez à un caporal ivre, tandis qu'Apollon, transformé en un fifre bancroche, fermait la marche en jouant aussi abominablement faux qu'on le puisse imaginer.

Dans l'autre parti l'imposante Junon, les yeux encore pochés, par suite d'une de ces querelles d'oreiller dont elle tourmentait le vieux Jupiter, étalait sur un fourgon son orgueilleuse beauté; Minerve, métamorphosée en vigoureuse vivandière, relevant son jupon et brandissant son poing, jurait comme un païen, en mauvais hollandais (n'ayant étudié cette langue que depuis peu), dans l'intention sans doute d'encourager et d'animer les soldats, tandis que Vulcain clopinait comme un forgeron au pied-bot nouvellement promu au grade de capitaine de milice. Tout était silencieuse horreur ou bruyants préparatifs. La Guerre, relevant son effroyable tête, faisait entendre le grincement de ses défenses d'airain, et secouait les baïonnettes acérées dont se hérissait son panache.

Cependant les formidables chefs disposaient chacun leur armée, là se tenait le vigoureux Risingh, ferme comme un millier de rochers, entouré de palissades et retranché jusqu'au menton derrière des terrepleins, ses vaillants soldats bordaient le parapet dans un ordre de bataille véritablement effrayant, leurs moustaches copieusement graissées, leurs cheveux relevés en arrière à force de pommade, et réunis en une queue si roide, et si serrée contre la tête, que leur peau, tirillée en tous sens, leur donnait l'air de terribles têtes de morts grinçant des dents sur les

remparts.

Vers eux s'avancait l'intrépide Peter, les sourcils froncés, les dents serrées, les poings fermés, semblant exhiler des tourbillons de fumée, tant était violent le feu qui dévorait son sein. Son fidèle écuyer Van Corlear marchait vaillamment à sa suite, sa trompette magnifiquement ornée de rubans rouges et jaunes, souvenirs de ses belles maitresses manhattoes; la vigoureuse milice de l'Hudson le suivait sans garder trop servilement ses rangs; là se remarquaient les Van Wyck, les Van Dyck et les Ten Eyck, les Van Nesse, les Van Tassel, les Van Groll, le Van Hoesen, les Van Gieson et les Van Blareom, les Van Wart, les Van Winkle, les Van Dam, les Van Pelt, les Van Ripper et les Van Brunt; puis les Van Hoene, les Van Hook, les Van Brummel, les Van der Belt, les Van der Hoofe, les Van der Voort, les Van der Lyn, les Van der Pool, les Van der Spiegel; puis les Hoffman, les Hooghland, les Hopper, les Clopper, les Ryckman, les Dyckmam, les Hogeboom, les Roseboom, les Oothont, les Quaekenbosse, les Roerback, les Garrebrantz, les Benson, les Brouwer, les Waldron, les Ouderdonk, les Verra Vauger, les Shermerhorn, les Stoutenburgh, les Brinkerhoff, les Bontecon, les Knickerbocker, les Hocketrasser, les Ten Breeches et les Tough Breeches; sans compter un millier de braves dont les noms sont impossibles à écrire, ou, pussent-ils jamais être écrits par quelqu'un, ne pourraient, à coup sûr, être prononcés par personne. Tous ces héros s'étaient revigorés par un copieux diner, et, pour me servir des expressions d'un grand poète hollandais,

Remplis de courage et de choux.

Le formidable Peter suspendit un instant sa marche, et montant sur un tronc d'arbre, harangua ses troupes en bas-hollandais tout à fait éloquent, les exhortant à combattre comme des diables, et les assurant que s'ils remportaient la victoire ils auraient abondance de butin, que s'ils succombaient ils auraient en mourant la satisfaction de penser que c'est pour leur pays, et, après leur mort, celle de voir leurs noms inscrits dans le temple de la renommée, et offerts à l'admiration de la postérité avec celui

des autres grands hommes de leur temps, enfin il leur jura, foi de gouverneur (et ils le connaissaient trop bien pour en douter un seul instant), que s'il voyait l'un d'eux pâlir ou faire l'enfant, il lui étrillerait le cuir jusqu'à le déshabiller comme un serpent qui fait peau neuve. Puis tirant son fidèle sabre, il le brandit trois fois par-dessus sa tête, ordonna à Van Corlear de sonner la charge, et faisant retentir les mots : « *Saint Nicolas et les Manhattoes!* », il se précipita courageusement en avant. Ses vaillants soldats, qui avaient employé le temps de la harangue à allumer leur pipe, se la mirent subitement au bec, et vomissant des nuages de fumée, chargèrent gaillardement sous cet abri protecteur.

Les soldats de la garnison suédoise, à qui l'habile Risingh avait ordonné de ne pas faire feu jusqu'à ce qu'ils pussent distinguer le blanc des yeux de leurs assaillants, gardèrent un silence menaçant, dans le chemin couvert, jusqu'à ce que les ardents Hollandais eussent monté le glacis; alors ils firent sur eux une si épouvantable décharge, que les montagnes voisines en tremblèrent de peur... mais de telle peur que, laissant échapper involontairement leurs eaux, on vit jaillir alors de leurs flancs des sources qui les arrosent encore aujourd'hui. Tous les Hollandais auraient mordu la poussière sous cet abominable feu, si la bienfaisante Minerve n'eût charitablement veillé à ce que tous les Suédois restassent fidèles à leur invariable habitude de fermer les yeux et de détourner la tête en tirant.

Immédiatement après leur première décharge, les Suédois franchirent la contrescarpe, et, poussant des cris furieux, se ruèrent comme des enragés sur leurs ennemis. C'est alors qu'éclatèrent des prodiges de valeur dont ne peuvent donner l'idée ni la poésie ni l'histoire. Ici le robuste Stoffet Brinkerhoff brandissait son pesant gourdin (car il dédaignait de porter une autre arme) comme le terrible géant Blanderon brandissait son chêne, et le brandissait aussi bruyamment sur la tête des Suédois qu'une baguette sur un tambour. Là, les habiles Van Kortlandt, placés à distance, comme les archers de l'Antiquité, les travaillaient vigoureusement avec l'arbalète, arme pour laquelle ils sont justement renommés. Plus loin se tenaient rassemblés sur une petite colline les vaillants hommes de Sing Sing qui

soutenaient merveilleusement l'affaire en chantant à tue-tête le grand cantique de saint Nicolas. Quant aux Gardenier de l'Hudson, ils ne figuraient point parmi les combattants, ayant été envoyés à la maraude pour faire main basse sur les melons d'eau du voisinage. D'un autre côté du champ de bataille étaient les Van Groll d'Anthony's Nose mais, serrés entre deux petites collines, ils y manœuvraient très difficilement à cause de la longueur de leurs nez. On voyait ailleurs les Van Brunschoten de Nyack et de Kakiat, si renommés pour l'adresse avec laquelle ils frappaient l'ennemi du pied gauche, mais cette adresse leur était alors peu profitable, car le copieux diner qu'ils avaient dévoré ne laissait pas de les essouffler, et ils eussent été complètement mis en déroute s'ils n'eussent été secourus par un vaillant corps de voltigeurs, composé des Hopper, qui ne firent qu'un saut pour voler à leur assistance. Mais je ne dois pas omettre de mentionner les incomparables exploits d'Anthony Van Corlear, qui combattit opiniâtement, pendant un bon quart d'heure, contre un gros petit poussif de tambour suédois dont il tambourina la peau d'importance, et qu'il aurait infailliblement dépêché dans l'autre monde, s'il avait eu une autre arme que sa trompette.

Cependant la bataille s'échauffait. Sur les pas du formidable Jacobus Varra Vanger et des combattants de Wall-About se précipitaient les Van Peltz d'Esopus, les Van Ripper et les Van Brunt, foudroyant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Les Suy Dam et les Van Dam s'avançaient, jurant comme des païens, à la tête des guerriers de Hell-Gate vêtus de leurs habits couleur de feu. Enfin, marchaient les porte-étendards et les gardes du corps de Peter Stuyvesant, portant pour enseigne le grand castor des Manhattoes.

Alors commencèrent l'horrible vacarme, l'affreuse agonie, le féroce délire, le frénétique désespoir, enfin la rage et toutes les abominations de la guerre. Alors, mêlés et confondue, Hollandais et Suédois se chargent, se culbutent, se couvrent de sueur, de poussière, d'écume, un nuage de projectiles obscurcit le ciel; canons, sabres, bâtons, mousquets, bourrades, coups de poings, coups de pieds, coups d'ongles, yeux pochés, nez cassés, pif, pan, pouf, paf, coups par-ci, coups par-là, tumulte, confusion,

mêlées: c'est une horreur! « Tonnerre de Dieu! » crient les Hollandais. « Mort et diable! » crient les Suédois. « Emportez les retranchements, » crie à tue-tête l'indomptable Peter ; « Mettez le feu aux mines, » beugle le féroce Risingh ; « Tarratarrrrratata! » sonne le trompette Anthony, jusqu'à ce qu'enfin tous les sons, toutes les voix devenues inintelligibles se fondent et se perdent en douloureux gémissements, en hurlements de rage, en hideuses clameurs, où le cri du triomphe ne se distingue plus du râle de l'agonie. À cet horrible aspect la terre trembla comme saisie d'une crise nerveuse, les arbres racornis se flétrirent et se desséchèrent, les rochers rentrèrent en terre comme des lapins dans un terrier, et la baie Christina elle-même vit ses eaux épouvantées rebrousser leur cours et se sauver en bouillonnant sur la montagne!

La victoire resta quelque temps indécise, car, quoiqu'une forte ondée envoyée par le puissant Jupiter eût, si je puis user de la comparaison, refroidi leur ardeur comme un seau d'eau jeté sur deux chiens qui se battent, ils ne s'arrêtèrent cependant qu'un moment pour retourner à la charge avec dix fois plus de furie et étriller à qui mieux mieux. C'est dans cet instant critique qu'une épaisse et lourde colonne de fumée parut se rouler lentement vers le champ de bataille; à cet aspect, l'étonnement remplace la fureur, et les combattants eux-mêmes s'arrêtent un moment. Mais le vent venant à disperser ce sombre nuage, on vit briller à son centre la bannière flottante de l'immortel Michael Paw. Ce noble chef s'avancait intrépidement à la tête d'une forte phalange de Pavoniens, mangeurs d'huitres, qui était restée en arrière, en partie comme corps de réserve et en partie pour digérer l'énorme diner qu'ils avaient mangé. Ces robustes et indomptables soldats qui s'avançaient avec moins de vitesse que de courage, vu la petitesse de leurs jambes et la rotondité de leurs ventres, fumaient leurs pipes avec une telle vigueur qu'ils avaient produit le nuage imposant dont je viens de parler.

Cependant les divinités protectrices de l'armée de Nieuw Amsterdam ayant étourdiment quitté le champ de bataille pour aller se rafraîchir avec un pot de bière dans une taverne du voisinage, les habitants des Nouveaux Pays-Bas furent tout près d'éprouver une horrible catastrophe. À peine les lurons

que commandait le formidable Paw avaient-ils atteint le front de l'armée, que, par le conseil de l'habile Risingh, leur pipes devinrent le but où tombèrent, comme grêle, les coups des Suédois. Déconcertés par cet assaut inattendu, et totalement découragés en voyant leurs pipes brisées, les vaillants Hollandais se débandèrent. Déjà ils fuient, déjà, comme une troupe d'éléphants qui s'effraient, ils jettent le désordre dans leur propre armée; culbutent, écrasent une légion entière de petits Hopper. La bannière sacrée sur laquelle figure l'huitre gigantesque de Communipaw est foulée aux pieds dans la poussière; les Suédois alors sentent doubler leur courage, se précipitent sur les derrières de l'armée en déroute, accélèrent, par des coups de pied habilement dirigés, la rapidité de sa fuite, et le fameux Paw lui-même n'évite pas l'attouchement douloureux et déshonorant du soulier vainqueur.

Mais quelle fut, ô Muse, la rage du brave Peter quand il vit fuir au loin son armée! Sa voix de tonnerre rappelle, en rugissant, ses lâches guerriers; et les Manhattoes ranimés se sentent retenus par la voix de leur chef, ou plutôt par la crainte de sa terrible colère plus redoutable pour eux que tous les Suédois de la chrétienté. Mais l'audacieux Peter, sans attendre leur assistance, s'enfonce l'épée en main dans le tas épais de la mêlée; son bras se signale par mille exploits si incroyables qu'on n'en a jamais vus de pareils depuis les jours miraculeux des géants. Partout devant lui l'ennemi fuit ou tombe! Il se rue sur les Suédois, les charge, les presse, les accule à leurs propres fossés, les y entasse comme des chiens; mais pendant qu'il avance avec cette impétueuse audace, l'ennemi s'amoncelant derrière lui et sur ses flancs le menaçait d'un effroyable péril! Tout à coup un rusé Suédois se glisse de côté furtivement et pousse sa lâche épée droit au cœur du héros! Heureusement la puissance protectrice qui veille à la sureté de tous les grands hommes détourna sa lame hostile, et la dirigea sur une poche de côté renfermant une énorme boîte à tabac en fer, qui, comme le bouclier d'Achille, était douée d'une vertu surnaturelle, due indubitablement au portrait du bien heureux saint Nicolas dont elle était ornée. Cet horrible coup fut ainsi repoussé, mais non sans gêner un peu la respiration du grand Peter.

Comme un ours furieux, qui, blessé par des chiens, se retourne avec rage, grince des dents et s'élançe sur ses ennemis, notre héros se retourna sur le traître Suédois. Le misérable chercha sa sureté dans la fuite, mais l'ardent Peter le saisissant par l'interminable queue qui pendait derrière sa tête, « Ah, vil gredin! s'écria-t-il, voici qui fera de ta chair une curée pour les chiens! » À ces mots, brandissant sa fidèle épée, il lui en assena sur la nuque un coup qui l'aurait infailliblement décapité si, l'arrêtant à point, l'acier compatissant ne se fut contenté d'en séparer la queue pour toujours. Au même moment, un arquebusier, perché sur le sommet d'une butte voisine, dirigeait sur le brave Stuyvesant son arme meurtrière, et l'aurait envoyé errer en ombre éplorée sur les bords du Styx, si la vigilante Minerve, qui venait de s'arrêter pour renouer sa jarrettière, voyant de quel péril était menacé son héros favori, n'eût dépêché avec ses outres le vieux Borée qui, à l'instant même où la mèche allait toucher le bassinet, y souffla si à propos qu'il en enleva l'amorce.

C'est ainsi que se prolongeait cet horrible combat, quand le farouche Risingh, qui en suivait les progrès du haut d'un petit ravelin, aperçut ses troupes fidèles battues, étrillées et défaites par l'invincible Peter. Aucun langage ne pourrait décrire la colère dont il fut saisi à cette vue. Il ne s'arrêta que le temps de la soulager en vociférant mille anathèmes, puis, tirant son cimenterre, il se précipita vers le lieu de l'action, faisant résonner la terre sous ses pas, comme Jupiter, selon Hésiode, lorsqu'il descendit des sphères célestes pour foudroyer les Titans.

Ces deux chefs rivaux ne furent pas plus tôt en présence qu'ils firent un saut en arrière, à la manière de nos plus habiles champions de théâtre; puis ils se regardèrent un instant de l'air farouche de deux chats sauvages au moment d'en venir aux griffes, prenant tantôt une attitude, tantôt une autre, frappant la terre de leur épée, d'abord à droite, puis à gauche, enfin venant au fait avec une incroyable férocité... Mais des mots ne suffiraient pas pour dire quels prodiges de force et de valeur signalèrent ce terrible combat, combat en comparaison duquel ceux, si renommés, d'Ajax contre Hector, d'Enée contre Turnus, d'Orlando contre Rodomont, de Guy de Warwick contre le

Danois Colbrand, ou de ce fameux chevalier gallois Sir Owen des montagnes contre le géant Guylon, n'étaient que des jeux d'enfants. Enfin le vaillant Peter, épiant une occasion favorable, visa son coup dans l'intention de pourfendre son adversaire jusqu'à l'échine, mais Risingh relevant le coup avec dextérité, la lame le frisa de si près que, lui effleurant le côté, elle en détacha une immense cantine qu'il y portait toujours suspendue, et que, poursuivant de là sa course tranchante, elle fendit en deux une large poche abondamment garnie de pain et de fromage. Ces friandises, roulant au milieu des armées, occasionnèrent les plus effrayants débats entre les Suédois et les Hollandais, et rendirent le combat dix fois plus ardent que jamais.

Enragé de voir ses munitions au pillage, le brutal Risingh, rassemblant toutes ses forces, dirigea un formidable coup sur le chef du héros; en vain le fier petit chapeau retapé s'opposa à son passage, l'acier tranchant se fit jour au travers de l'obstiné castor, et eût infailliblement brisé le crâne s'il n'eût pas été d'une telle dureté que l'arme fragile, se rompant en mille parcelles étincelantes, les fit jaillir autour de ce visage terrible comme une auréole de gloire.

Étourdi du coup, cependant, le vaillant Peter chancela, leva les yeux au ciel, et y vit mille soleils, sans compter les lunes et les étoiles. Enfin perdant l'aplomb, en raison de sa jambe de bois, il fit sur le derrière une chute si lourde et si retentissante que les montagnes voisines en tremblèrent, et que son système anatomique en eût été brisé s'il ne se fut pas enfoncé dans un coussin, plus doux que le velours, que la Providence, Minerve, saint Nicolas, ou quelque vache bienveillante, avait obligeamment préparé pour le recevoir.

En dépit de cette noble maxime professée par tous les véritables chevaliers, que *loyauté vaut diamant*, le furieux Risingh se hâta de prendre avantage de la chute du héros, mais au moment où il se penchait pour donner le coup fatal, Peter, toujours vigilant, lui assena sur le chef un si fameux coup de sa jambe de bois qu'il crut entendre sonner dans sa cervelle quelques douzaines de cloches à toute volée. Le Suédois, étourdi à son tour, chancela sous le coup; en même temps le prudent Peter, apercevant à terre

après de lui un pistolet de poche (qui était tombé du bissac de son fidèle écuyer et trompette Van Corlear pendant son furieux duel avec le tambour), le déchargea au beau milieu de la tête du vacillant Risingh. Il ne faut pas que mon lecteur s'y méprenne, cette arme de poche n'était point un de ces instruments de mort chargés de poudre et de balles, mais une courte et solide dame-jeanne en grès, pleine jusqu'au goulot de double eau-de-vie, vraies gouttes de courage hollandais, et que le connaisseur Van Corlear portait toujours sur lui comme moyen de ravitailler sa valeur. L'arme redoutable sifflant dans l'air, et aussi fidèle à sa direction que le fragment de rocher jeté à Hector par le fanfaron Ajax, alla frapper le crâne du gigantesque Suédois avec une violence sans égale.

Ce coup dirigé par le ciel décida la victoire; la lourde tête du général Risingh tomba sur sa poitrine, ses genoux fléchirent sous lui, un engourdissement semblable à la mort s'empara de tous ses membres, et il tomba à terre avec une si terrible violence que le vieux Pluton en tressaillit, et trembla qu'il ne se fût fait jour au travers du toit de son palais infernal. Cette chute fut le signal de la défaite et de la victoire, les Suédois lâchèrent pied, les Hollandais se pressèrent en avant; ceux-là prirent leurs jambes à leur cou, et ceux-ci marchèrent de si près sur leurs talons, que quelques-uns entrèrent pêle-mêle avec eux par la poterne; d'autres assaillirent le bastion, et d'autres enfin grimpèrent sur la courtine. Ce fut ainsi que la forteresse de Christina, qui, comme une autre Troie, avait soutenu un siège de dix grandes heures, fut emportée d'assaut sans que, d'un autre côté, on eût à regretter la perte d'un seul homme. La victoire, sous la figure d'un énorme *taon*, s'alla percher sur le chapeau retapé du brave Stuyvesant; et tous les écrivains qu'il paya pour écrire l'histoire de son expédition déclarèrent, d'un commun accord, qu'il avait acquis, dans ce jour mémorable, assez de gloire pour immortaliser une douzaine des plus grands héros de la chrétienté.

## CHAPITRE VIII

Dans lequel l'auteur et le lecteur causent très sérieusement  
en se reposant de la bataille,  
à la suite de quoi on verra quelle fut la conduite  
de Peter Stuyvesant après sa victoire.

GRÂCE À SAINT NICOLAS, nous avons terminé sans accident cette terrible bataille; asseyons-nous maintenant, très cher lecteur, et reposons-nous, car je suis en nage. Véritablement ces combats sont une rude besogne! Et si vos grands capitaines avaient la moindre idée du mal qu'ils donnent à leurs historiens, ils n'auraient pas le courage de remporter tant d'horribles victoires. Mais il me semble entendre mon lecteur se plaindre de ce que dans tout le cours de cette bataille si vantée il n'y a pas eu une seule goutte de sang répandue, pas un seul membre emporté, si ce n'est la queue de l'infortuné Suédois enlevé par la lame tranchante de Peter Stuyvesant, ce qui blesse étrangement, me dit-on, toute vraisemblance et nuit étrangement à l'intérêt de la narration.

Cette objection est certainement très grave, mais elle tient uniquement à l'obscurité qui enveloppe l'époque reculée dont nous avons entrepris d'écrire l'histoire. Ainsi, quoiqu'en raison de l'importance de l'affaire et de la bravoure des parties belligérantes il ne puisse y avoir de doute ni sur l'affreux carnage, ni sur les prodiges de valeur qui ont eu lieu devant les murailles de Christina, malgré toutes nos recherches dans les histoires, manuscrits ou traditions sur cette bataille mémorable et trop longtemps oubliée, nous n'avons pu trouver la preuve qu'aucun homme y ait été tué ou blessé.

Nous devons sans doute attribuer ce manque de renseignements à l'extrême modestie de nos ancêtres, qui, semblables à leurs descendants, ne furent jamais portés à se vanter de leurs exploits. Mais cette vertu met leur historien dans une position très embarrassante; car ayant promis à mes lecteurs une affreuse et incomparable bataille, ayant animé et échauffé leur humeur guerrière, les abandonner sans massacre et sans dévastation

aurait été leur causer un désappointement aussi amer que celui qu'éprouve le bon peuple quand, rassemblé pour voir une exécution, un sursis vient frustrer son attente.

Si le destin m'eût seulement accordé la mort d'une dizaine d'hommes, j'aurais été content, car j'en aurais fait de ces héros si communs dans l'Antiquité, mais dont la race est malheureusement éteinte aujourd'hui, qui, si nous pouvons en croire ces écrivains authentiques que l'on nomme poètes, chassaient devant eux de grandes et formidable armées, comme des troupeaux de moutons, et qui conquéraient et détruisaient des villes entières par la seule force de leur bras.

Mais voyant que je n'avais pas une seule vie à ma disposition, l'unique ressource qui me restait était de tirer le meilleur parti possible de ma bataille, au moyen de coups de pieds, coups de poings, contusions, et autres blessures aussi peu nobles. Je ne puis m'empêcher de comparer, en quelque sorte, ma perplexité dans cette circonstance, à celle du divin Milton qui, après avoir fait de sublimes préparatifs pour disposer ses immortelles armées et les mettre en présence, se trouve dans le plus triste embarras pour les faire agir de façon que la fin de son combat réponde à son commencement, attendu l'impossibilité de blesser d'un coup mortel, ou même d'une légère entaille dans les chairs, des combattants qui ne sont qu'esprit. Quant à moi, mes braves une fois poussés et lâchés l'un contre l'autre, je n'ai guère trouvé de difficultés qu'à les empêcher de se faire mal, que de fois il m'a fallu retenir le bras du trop vigoureux Peter au moment de pourfendre un gigantesque Suédois jusqu'à la ceinture, ou d'embrocher, avec son épée, une demi-douzaine de petits soldats comme autant d'alouettes! Et quand j'avais lancé quelques centaines de traits en l'air, que de peines pour les y retenir! Je n'osais permettre à aucun d'eux de retomber à terre de peur qu'il ne mît à mort quelque infortuné Hollandais.

Le lecteur ne peut concevoir combien il est mortifiant pour un écrivain d'avoir ainsi les mains liées! Il ne saura jamais combien de fois j'ai lorgné, sans y céder, la séduisante occasion de porter tel ou tel coup mortel, comparable aux plus beaux qu'aient célébrés l'histoire ou la poésie!

Je commence à suspecter très fortement, d'après ma propre expérience, l'authenticité de maint et maint des récits d'Homère. Je crois véritablement que, quand il avait une fois lancé un de ses héros favori au milieu des ennemis, il faisait mordre la poussière à bon nombre d'honnêtes garçons sans aucune autorité pour agir ainsi, sinon que l'occasion était belle, et que souvent tel pauvre diable a été envoyé par lui aux sombres domaines du farouche Pluton, seulement parce que son nom pouvait figurer harmonieusement dans une période sonore. Mais je dédaigne de pareilles licences. Que j'aie pour moi le bon droit et la vérité, nul ne combattra plus vigoureusement, mais, puisque les nombreuses autorités que j'ai consultées n'attestent la mort d'aucun soldat, je n'ai pu consciencieusement prendre sur moi d'en tuer un seul. Par saint Nicolas, c'eût été une belle affaire! Mes ennemis les critiques, qui, je le prévois, ne seront que trop disposés à me jeter à la tête tous les crimes qu'ils pourront découvrir, m'auraient traité comme homicide pris en flagrant délit, et je me serais estimé heureux d'en être quitte pour une simple accusation de meurtre!

Maintenant, mon aimable lecteur, que nous sommes tranquillement assis à fumer nos pipes, permettez-moi de me livrer à une réflexion mélancolique qui vient de me passer par la tête. Combien sont vains, incertains et fugitifs ces fastueux riens après lesquels nous soupirons et nous courons dans ce monde d'illusions séduisantes! La richesse amassée par l'avare au prix de tant de jours sans repos et de tant de nuits sans sommeil, est dissipée, par un prodigue héritier, en folies sans plaisir, les plus somptueux monuments que l'orgueil ait jamais élevés pour perpétuer un nom sont bientôt renversés et détruits par la main du temps, et les plus brillants lauriers de la victoire peuvent être eux-mêmes à jamais flétris et desséchés sous la glaçante insouciance des hommes. « Combien de héros (dit le grand Boetius), combien d'illustres personnages jadis l'orgueil et la gloire de leur siècle, n'ont-ils pas été plongés dans un éternel oubli, par le silence des historiens! » Voilà pourquoi les Spartiates, quand ils partaient pour l'armée, offraient aux Muses un sacrifice solennel pour obtenir que leurs exploits fussent dignement célébrés.

« Sans la lyre d'Homère, dit l'élégant Cicéron, on n'aurait pas chanté la valeur d'Achille. » Tel aussi, après toutes les fatigues et les périls qu'il avait bravés, après toutes les grandes actions qu'il avait accomplies, tel eut à peu près été le sort du chevaleresque Peter Stuyvesant, si je ne me fus heureusement empressé de graver son nom sur les pages ineffaçables de l'histoire au moment où l'inexorable temps l'effaçait en silence et pour jamais de la mémoire des hommes.

Plus je réfléchis, et plus je suis frappé de l'importance de l'historien : c'est le censeur souverain qui dispense la gloire ou l'infamie aux hommes ses semblables ; c'est le protecteur des rois et des conquérants : il dépend de lui de les faire vivre dans les siècles à venir ou de les laisser dans l'oubli comme y furent avant eux leurs ancêtres. Le tyran ne peut faire peser sa tyrannie que sur des victimes encore vivantes, mais l'historien possède une puissance encore supérieure, car elle s'étend même au-delà de la tombe. Les ombres des héros longtemps oubliés s'inclinent vers lui du haut de leurs célestes demeures, surveillent avec anxiété les mouvements de sa plume, palpitant de crainte de la voir omettre négligemment leurs noms, ou de l'espoir qu'elle les inscrira sur les pages immortelles de la renommée. La goutte d'encre, même qui tremble suspendue au bec de cette plume, et que l'écrivain peut à son gré, ou secouer sur le parquet, ou perdre en insignifiants griffonnages, cette goutte qui ne vaut pas la vingtième partie d'une obole, à ses yeux, peut avoir à ceux de nobles défunts une valeur incalculable ; elle peut en un moment en immortaliser une douzaine qui eussent donné des royaumes, s'ils les eussent possédés, pour s'assurer cette glorieuse récompense.

Que mes lecteurs n'imaginent pas cependant que je veuille faire parade d'une vaine gloire, ou célébrer l'importance de la classe dont je fais partie. Je frémis au contraire quand je réfléchis à l'effrayante responsabilité que nous prenons sur nous, nous autres historiens. Je frémis en pensant aux terribles commotions et aux affreuses calamités que nous causons dans le monde : je te jure sur ma parole, digne lecteur, que je fonds en larmes à cette seule idée ! Pourquoi, je te le demande, tant d'illustres hommes s'arrachent-ils tous les jours aux embrassements de

leurs familles, dédaignent-ils les sourires caressants de la beauté, méprisent-ils les séductions de la fortune et s'exposent-ils aux périls de la guerre? Pourquoi les rois dépeuplent-ils et dévastent-ils des empires? Dans quel but, enfin, les grands hommes de tous les siècles et de tous les pays commettent-ils tant de ces crimes appelés *victoires* et font-ils retomber tant de misère et de désolation sur leurs semblables, si ce n'est dans le frivole espoir de voir un historien les citer avec bienveillance, et leur donner place dans un coin de son ouvrage? Car, finalement, l'important objet de tant de peines, de travaux et de privations n'est rien d'autre qu'une immortelle renommée: et qu'est-ce que l'immortelle renommée?

Une demi-page d'un vil papier. Hélas! Hélas! Combien est humiliante l'idée que la réputation d'un aussi grand homme que Peter Stuyvesant dépende de la plume d'un être aussi chétif que Diedrick Knickerbocker.

Maintenant que nous nous sommes reposés des fatigues et des périls du combat, il est convenable que nous retournions encore une fois sur le champ de bataille pour nous informer des résultats de cette célèbre victoire. La forteresse de Christina étant la superbe métropole, et en quelque sorte la clef de la Nouvelle-Suède, sa conquête fut promptement suivie de celle de toute la province, à laquelle ne contribua pas peu la conduite courageuse et magnanime du chevaleresque Peter, qui, bien que terrible dans la bataille, était néanmoins doué d'un caractère généreux, clément et humain après la victoire, il n'humiliait point ses ennemis par son orgueil et ne rendait pas leur défaite plus douloureuse en y ajoutant de lâches insultes: car, semblable à ce miroir de la chevalerie, le fameux paladin Roland, il était plus empressé de faire de grandes actions que de s'en vanter après les avoir faites. Il ne condamna aucun homme à mort, ne fit brûler aucune maison, ne permit aucune espèce de ravages sur les propriétés des vaincus, et se servit même de sa canne pour châtier un de ses plus braves officiers qui avait été surpris dévastant un poulailler.

Il publia en outre une proclamation par laquelle il invitait les habitants à se soumettre à l'autorité de leurs Hautes Puissances;

mais où il déclarait, avec une clémence sans exemple, que quiconque s'y refuserait serait logé, aux frais de l'État, dans un beau château disposé à cet effet, et aurait, par-dessus le marché, l'honneur d'une garde armée qui ne le quitterait pas. Par suite de cette clause bienveillante, environ une trentaine de Suédois s'avancèrent courageusement et firent serment de fidélité, en récompense de quoi on leur permit gracieusement de rester sur les bords de la Delaware, où leurs descendants résident encore aujourd'hui. Plusieurs voyageurs, cependant, m'ont dit avoir remarqué qu'ils n'avaient jamais pu se défaire de l'air misérable et déconfit de leurs ancêtres, et qu'ils se transmettent encore, de père en fils, les marques manifestes de la sévère bastonnade qui leur fut jadis administrée par les vigoureux Hollandais.

Toute la Nouvelle-Suède ayant ainsi cédé aux armes triomphantes de Peter fut réduite en une colonie nommée la Rivière du Sud, et placée sous la surintendance d'un lieutenant-gouverneur, sujet au contrôle du gouvernement suprême de Nieuw Amsterdam. Ce grand dignitaire se nommait Meinheer Beekman, ou pour mieux dire Beck-Man, et, comme l'ancien Ovidius Naso, tirait son surnom de la majestueuse dimension de son nez, qui se projetait en avant de sa personne comme le bec d'un perroquet. Il fut la souche des Beekman, l'une des plus anciennes et des plus honorables familles de la province, et dont les descendants perpétuent avec reconnaissance l'origine de leur dignité, non, comme le feraient nos nobles familles d'Angleterre, en faisant peindre sur leurs armés une proboscide d'or ou d'argent, mais en portant tous un riche et superbe nez planté au beau milieu de leur visage.

C'est ainsi que cette périlleuse entreprise fut terminée glorieusement avec la perte de deux seuls hommes, Wolfert Van Horne, grand efflanqué qui, à bord du sloop, fut jeté à la mer par une bouffée de vent, et le gros Brom Van Bummel subitement enlevé par une indigestion ; l'un et l'autre néanmoins furent immortalisés comme ayant péri bravement au service de leur pays : je dois ajouter aussi qu'un des membres de Peter Stuyvesant fut cruellement fracturé au moment où il assiégeait la forteresse, mais comme heureusement c'était sa jambe de bois, la

blessure fut promptement et radicalement guérie.

Il ne me reste rien à ajouter à cette partie de mon histoire, sinon que l'immaculé héros et sa victorieuse armée retournèrent joyeusement au pays des Manhattoes, où ils firent une entrée solennelle et triomphante, trainant à leur suite le peu de vaincus qui n'avaient pas prêté serment, et le malheureux Risingh lui-même, car il parait que ce gigantesque Suédois avait simplement perdu connaissance à la fin du combat, et que pour le faire revenir promptement, il avait suffi de lui pincer vigoureusement le bout du nez.

Suivant la promesse du gouverneur, ces héros captifs furent logés, au frais du public, dans un vaste et beau château, c'est-à-dire dans la prison d'État dont Stoffel Brinkerhoff, l'immortel conquérant d'Oyster Bay, fut nommé gouverneur, et qui a toujours appartenu depuis à ses descendants<sup>61</sup>.

C'était un beau et ravissant spectacle que celui qu'offrait la joie du peuple de Nieuw Amsterdam, à la vue de ses soldats revenant de cette guerre du désert; les vieilles femmes s'attroupaient autour d'Antony Van Corlear, qui leur racontait les détails de la campagne avec une incomparable exactitude, excepté qu'il prit pour lui seul l'honneur de toute l'affaire, et spécialement celui d'avoir vaincu le vigoureux Risingh, honneur auquel il se considérait comme ayant des droits d'autant plus évidents que la défaite du général était due à sa propre dame-jeanne.

Tous les maitres d'école de la ville donnèrent congé à leur marmaille, qui se mit à courir après les tambours avec des panaches de papier sur la tête et des lattes au côté, prenant ainsi la première leçon de l'art militaire. Quant à la canaille d'un âge plus mûr, elle s'attacha en foule aux talons de Peter Stuyvesant, le suivant de tous côtés et agitant en l'air les chapeaux gras, aux cris répétés de « Longue vie à Peter-Forte-Tête! »

Ce fut réellement un jour de fête publique et de ripaille générale; on prépara en l'honneur des conquérants un immense diner à l'hôtel de ville, où brillèrent, réunis en glorieuse constellation, tous les grands et petits astres de Nieuw Amsterdam: on voyait là le majestueux schout et son obséquieux lieutenant, les bourgmestres avec leurs officieux premiers

## HISTOIRE DE NEW YORK

commis, puis les commis subalternes, et ainsi de suite jusqu'aux derniers écornifleurs attachés à la police, chaque gredin ayant un plus vil gredin à sa suite pour finir sa pipe, achever son verre, et rire de ses assommantes plaisanteries... Enfin (car les fêtes de ville sont partout ainsi, et furent et seront ainsi depuis la création jusqu'à la fin des siècles), le diner se passa absolument comme tous les grands repas de corporation qui se donnent aux époques remarquables de l'année, on dévora des montagnes de poisson, de viande et de gibier, on avala des océans de liqueurs de toutes espèces, on fuma des milliers de pipes, et les plus sottes plaisanteries furent honorées du rire le plus bruyant et le plus unanime.

Je ne dois pas omettre de dire que Peter Stuyvesant dut un de ses nombreux titres à cette fameuse victoire, car les honnêtes bourgeois furent si transportés de ses exploits, qu'ils l'honorèrent unanimement du nom de Pieter de Grootd, ce qui signifie Peter-le-Grand, ou, comme le traduit le peuple de Nieuw Amsterdam, Piet le Pig, nom qu'il conserva jusqu'à sa mort.

## LIVRE VII

CONTENANT LA TROISIÈME PARTIE DU RÈGNE  
DE PETER-FORTE-TÊTE,  
SES DIFFÉRENDS AVEC LA NATION BRITANNIQUE.  
DÉCLIN ET FIN DE LA DOMINATION HOLLANDAISE.

### CHAPITRE PREMIER

Comment Peter Stuyvesant soulagea le peuple souverain  
du fardeau des affaires publiques.  
Diverses particularités de sa conduite en temps de paix.

L'HISTOIRE DE PETER STUYVESANT offre le tableau affligeant des soucis et des chagrins inséparables du gouvernement, et peut servir d'avertissement à tous ceux qui ont l'ambition de parvenir à la souveraineté. Quoique couronné par la victoire, enrichi de conquêtes et rentrant en triomphe dans sa capitale, sa joie fut bientôt troublée, en voyant les abus fâcheux qui s'étaient introduits dans toutes les classes pendant le court intervalle de son absence.

Le peuple, malheureusement pour son propre bien, avait bu à longs traits dans la coupe enivrante du pouvoir, pendant le règne de William-le-Bourru, et quoiqu'à l'avènement de Peter Stuyvesant il eût senti, avec cette intelligence d'instinct qui appartient à la canaille comme à la brute, que les rênes du gouvernement étaient passées dans des mains plus fortes, il ne put pas, néanmoins, s'empêcher de s'agiter, de se tourmenter, et de mordre son frein dans un silence tant soit peu rétif.

Par une étrange et impénétrable fatalité, il semble que ce soit la destinée de la plupart des pays (et particulièrement celle de nos républiques éclairées), d'être toujours gouvernés par les hommes les moins habiles de la nation, de sorte que vous y trouveriez à peine un individu qui ne pût vous signaler d'innombrables erreurs dans l'administration, et finalement vous convaincre que s'ils eussent été à la tête des affaires, les choses eussent tourné mille fois mieux. N'est-il pas étrange que la science du gouvernement semble généralement si bien entendue, et soit invariablement si mal pratiquée, et que le talent de législateur, répandu avec tant de prodigalité sur tous les hommes, soit refusé précisément au seul à qui sa place le rendrait nécessaire!

Il en fut ainsi dans la circonstance dont je parle; il n'y avait pas un homme, parmi les prétendus politiques qui fourmillaient à Nieuw Amsterdam, qui ne fût un oracle en matière d'État, et qui n'eût pu diriger les affaires publiques incomparablement mieux que Peter Stuyvesant; mais le vieux gouverneur était d'un caractère si fâcheux qu'il ne voulut jamais souffrir qu'aucun des habiles conseillers dont il était entouré glissât son avis sur l'administration, et sauvât le pays de sa perte.

À peine donc fut-il parti pour son expédition contre les Suédois que les anciennes factions du règne de William Kieft commencèrent à relever la tête et à se rassembler en clubs politiques pour discuter « de l'état de la nation ». Les bourgmestres et leurs âmes damnées jouèrent un rôle important dans ces réunions. Ces nobles dignitaires n'étaient plus les gras, dodus et tranquilles magistrats qui présidaient dans les jours paisibles de Wouter Van Twiller. Tout au contraire, élus alors par le peuple, ils formaient en quelque sorte un puissant boulevard entre la populace et l'administration; c'étaient de grands aspirants à la popularité et de hardis avocats des droits de la canaille, ressemblant dans leur zèle désintéressé aux tribuns braillards de l'ancienne Rome, ou à ces vertueux patriotes des jours modernes nommés avec emphase *les amis du peuple!*

Il est étonnant combien, sous la tutelle de ces profonds politiques, la canaille devint subitement habile en matières qui dépassaient son intelligence. Savetiers, chaudronniers et

tailleurs se sentirent tout à coup inspirés comme ces religieux idiots des temps d'illumination monastique, et, sans aucune expérience ou aucune étude préliminaire, furent soudainement capables de diriger tous les mouvements du gouvernement. Je ne dois pas négliger de parler aussi d'un bon nombre de vieux bourgeois à tête creuse qui, dans leur enfance, avaient fait partie de l'équipage de la *Goede Vrouw*, dans la traversée de Hollande aux Manhattoes, et qui étaient regardés par tous les gens éclairés comme des oracles infaillibles. Supposer qu'un homme qui avait aidé à découvrir un pays ne sût pas comment on devait le gouverner était absurde à l'excès, et aurait été jugé une aussi grande hérésie que de mettre aujourd'hui en question les talents politiques et l'infaillibilité universelle de nos anciens héros de 1776, et de douter que celui qui a combattu pour un gouvernement, quelque stupide qu'il pût être d'ailleurs, soit par cela seul capable d'y remplir toute espèce d'emploi.

Mais comme Peter Stuyvesant avait une singulière propension à gouverner son pays sans l'assistance de ses sujets, il fut cruellement irrité quand, à son retour, il vit la contenance factieuse qu'ils avaient prise pendant son absence. Son premier soin, donc, fut de rétablir l'ordre, en abattant le pouvoir du peuple souverain.

En conséquence il épia une occasion favorable; et un beau soir, lorsque la populace était rassemblée pour écouter le discours patriotique d'un éloquent savetier, l'intrépide Peter parut soudainement au milieu d'elle avec un aspect qui aurait suffi pour pétrifier les plus grands orateurs de l'Antiquité. L'assemblée fut jetée dans la consternation. L'orateur, comme frappé de paralysie au milieu d'une de ses périodes les plus ronflantes, sentit ses genoux se dérober sous lui, et resta les yeux égarés et la bouche béante, dans une affreuse agonie, pendant que les mots « horreur! tyrannie! liberté! droits! taxes! mort! destruction! » et mille autres exclamations patriotiques sortaient en mugissements de son gosier avant qu'il eût la force de clore ses lèvres. Le rusé Peter ne fit aucune attention à la foule qui se cachait à son approche, mais s'avançant vers le misérable braillard, et tirant une immense montre d'argent, qui pouvait

jadis avoir servi d'horloge, et que ses descendants conservent encore aujourd'hui comme une pièce curieuse, il ordonna à l'orateur de la raccommoier et de la faire marcher. Celui-ci confessa humblement que cela était entièrement hors de son pouvoir, puisqu'il ignorait en quoi consistait son mécanisme. « Bah, vraiment ! dit Peter, allons n'importe, essayez vos talents, mon garçon, vous voyez tous les ressorts et toutes les roues, et combien il est aisé à la main la plus grossière de l'arrêter et de la mettre en pièces ; pourquoi ne serait-il pas aussi facile de la régler que de l'arrêter ? » L'orateur déclara que son métier était entièrement différent ; qu'il n'était qu'un pauvre savetier, et que de sa vie il n'avait touché une montre ; qu'il y avait là des hommes habiles en horlogerie, et dont le métier était de s'en occuper, mais que pour lui il ne pourrait que gâter l'ouvrage et le démantibuler entièrement. « Ouais ! pourquoi donc, mon maître », s'écria Peter en se tournant vers lui d'un air qui métamorphosa presque le raccommodeur de souliers en statue, « pourquoi prétends-tu te mêler des mouvements du gouvernement, de régler, corriger, rapetasser une machine compliquée, dont les principes sont au-dessus de ta capacité, et les plus simples opérations trop délicates pour ton intelligence, quand tu ne peux même pas corriger le moindre défaut dans l'ouvrage de mécanique le plus ordinaire et dont tout le mystère est accessible à tes yeux ? Sors d'ici, et retourne à ton cuir et à ton ligneul, emblèmes de ta cervelle ; rapetasse tes souliers, et renferme-toi dans la vocation pour laquelle le ciel t'a créé ; mais (ajouta-t-il d'une voix qui retentit aux quatre coins de Nieuw Amsterdam), si jamais je te rattrape, toi ou tout autre de ton espèce, vous mêlant encore des affaires du gouvernement, par saint Nicolas, je vous ferai écorcher vifs pour faire des tambours de votre peau, de sorte que vous puissiez à l'avenir faire du bruit pour quelque chose. »

Cette menace et la terrible voix dont elle fut prononcée firent trembler de peur toute l'assemblée. Les cheveux du malencontreux orateur se dressèrent sur sa tête comme les soies de son cochon, et il n'y eut pas un des chevaliers de l'alêne ou de la truëlle dont se formait son auditoire qui ne sentit son cœur défaillir et son corps s'amincir de manière à pouvoir échapper

par le trou d'une aiguille.

Mais quoique cette mesure eût produit l'effet désiré en remettant le corps politique à sa place, elle compromettait cependant la popularité du grand Peter parmi ceux du peuple qui faisaient les capables; ils l'accusèrent de nourrir des sentiments excessivement aristocratiques, et de pencher beaucoup trop en faveur des patriciens. Cette accusation, à la vérité, ne paraissait pas dénuée de fondement, car il y avait dans son port quelque chose de hautain qui rappelait fortement l'autorité militaire, et sa toilette ne laissait pas d'être recherchée. Quand il n'était pas en uniforme, ses vêtements étaient simples mais riches, et il était particulièrement cité pour l'élégance avec laquelle était chaussée sa bonne jambe (une des plus belles du monde). Il y portait toujours un bas rouge et un soulier à haut talon. Quoique ce fût un homme très simple dans ses manières, il y avait néanmoins quelque chose en lui qui repoussait la familiarité grossière, tout en encourageant la franchise et même la gaité des relations sociales.

Il observait aussi quelque apparence de cérémonie et d'étiquette de cour. Par exemple, il recevait la classe commune des visiteurs, suivant la coutume de nos ancêtres hollandais, sous le stoop<sup>62</sup>, devant sa porte; mais quand ils étaient formellement admis dans son parloir, il exigeait qu'ils s'y présentassent en linge blanc, avec des chaussures à leurs pieds, et toujours le chapeau à la main. Dans les occasions publiques, il ne se montrait qu'en pompeux équipage (car sa place requérait réellement un peu d'apparat et de dignité), et il allait toujours à l'église dans un charriot peint en jaune et dont les roues étaient rouges.

Tout cet étalage de grandeurs et de prétentieux cérémoniaux causait un vif mécontentement chez le peuple. Il avait été accoutumé à trouver un accès facile auprès de ses premiers gouverneurs, et avait particulièrement vécu dans les termes d'une extrême familiarité avec William-le-Bourru. Il supportait donc très impatiemment ces hautaines précautions, qui décourageaient ses dispositions usurpatrices. Mais Peter Stuyvesant voyait les choses à sa manière, et était un ferme soutien de la dignité des places.

Il soutenait toujours que le gouvernement le moins populaire était justement celui où le peuple se mêle le plus de juger et de critiquer; et que ceux qui crient le plus contre le cérémonial de cour et la froide réserve des hommes en place, mépriseraient bientôt des chefs parmi lesquels ils se trouveraient avoir eux-mêmes quelque importance. C'est du moins ce qui était arrivé lors de l'administration de William-le-Bourru, qui, porté à se rendre populaire, écoutait les avis de tous, souffrait que chacun fût admis à toute heure en sa présence, et traitait, en un mot, tous les hommes comme ses égaux. En conséquence chaque intrigant et chaque politique de cabaret pouvait se mesurer moralement avec lui, et découvrir non seulement la véritable dimension de sa personne, mais celle de son esprit. Et quel est le grand homme qui peut impunément se laisser ainsi scruter? C'est au mystère dont s'enveloppent les grands qu'ils doivent une moitié de leur grandeur. Nous sommes toujours disposés à élever dans notre pensée ceux que notre examen ne peut atteindre. Il existe également une sorte de respect superstitieux pour le pouvoir, qui nous pousse à exagérer le mérite et les talents des gens puissants, à supposer qu'ils doivent être faits différemment que les autres hommes; et, à vrai dire, la foi n'est pas moins nécessaire en politique qu'en religion. Il est fort important sans doute qu'un pays soit gouverné par des hommes sages. Mais il ne l'est guère moins que le peuple croie à leur sagesse, car cette croyance seule peut produire la subordination volontaire.

Pour conserver donc cette désirable confiance en ses chefs, le peuple ne devrait être admis à voir leur auguste personne que le moins possible. Celui qui obtient l'entrée des cabinets découvre bientôt par quelle sottise est gouverné le monde: il découvre qu'il y a du charlatanisme en législation comme en toute autre chose, que mainte mesure regardée par la multitude comme le produit d'une haute sagesse et d'une profonde délibération est tout simplement l'effet du hasard, ou peut être l'essai d'une tête sans cervelle. Il voit enfin que les chefs sont sujets aux caprices et aux erreurs aussi bien que les autres hommes, et qu'ils ne sont pas, après tout, si étonnamment supérieurs à leurs subordonnés qu'il l'avait d'abord imaginé, puisque même ses propres opinions ont

été de quelque poids à leurs yeux ; ainsi la crainte respectueuse dégénère en assurance, l'assurance amène la familiarité, et la familiarité produit le mépris. Peter Stuyvesant, au contraire, en se conduisant avec hauteur et dignité, obtint toujours le plus grand respect. Comme il ne donnait jamais de raisons pour rien de ce qu'il faisait, le public lui en prêtait toujours d'excellentes ; chacun de ses mouvements, aussi insignifiant qu'il fût en lui-même, était supposé la suite d'un calcul, et il n'était pas jusqu'à son bas rouge qui imposa quelque vénération, par cela seul qu'il ne ressemblait point au bas des autres hommes

Nous pouvons reporter à ces temps la naissance de l'orgueil de famille et celle des distinctions aristocratiques<sup>63</sup>, et je ne puis en vérité m'empêcher de jeter en arrière un regard de respect sur l'origine de ces puissantes familles hollandaises dont l'arbre généalogique a de si vigoureuses racines, et dont les branches sont étendues si fastueusement dans notre pays. Le sang qui a coulé sans souillure, au travers d'une suite de générations fortes et vertueuses depuis les siècles des patriarches de Communipaw, doit certainement être pur et noble ; et, s'il en est ainsi, les Van Rensellaer, les Van Zandt, les Van Horne, les Rutger, les Benson, les Brinkerhoff, les Shermerhorne, et tous les vrais descendants des anciens Pavoniens sont alors la seule noblesse légitime et les véritables seigneurs du pays.

J'ai été amené à mentionner ainsi particulièrement les droits authentiques qu'ont nos véritables familles hollandaises à la noblesse, parce que j'ai remarqué avec beaucoup d'humeur et de chagrin qu'elles avaient en quelque sorte été rejetées de côté, dans des temps plus récents, par des usurpateurs étrangers. Il est réellement étonnant de voir combien il y a, depuis peu d'années, de ces grandes familles qui, poussées comme des champignons, ne s'en targuent pas moins de leurs aïeux. Ainsi, tel qui peut seulement avouer son père se donne déjà de l'importance, celui qui peut parler de son grand-père sans embarras affecte encore plus d'orgueil, mais quiconque peut remonter sans rougir jusqu'à son bisaïeul est intolérable dans ses prétentions à être fils des familles. Quel spectacle, bon Dieu ! qu'un débat entre ces mousserons d'une heure et ces mousserons d'un jour !

Mais je ne voudrais pas que mon lecteur imaginât, d'après ce que j'ai raconté dans la première partie de ce chapitre, que le grand Peter fût un gouverneur tyrannique conduisant ses sujets avec une verge de fer. Bien au contraire, toutes les fois que la dignité et l'autorité n'étaient pas compromises, il était plein de générosité et de condescendance. Le fait est qu'il croyait (dussent les républicains plus éclairés qui me liront n'y voir qu'une preuve de son esprit ignare et illibéral), il croyait de la meilleure foi du monde qu'en empêchant qu'aucun ingrédient politique ne se glissât, pour la troubler, dans la coupe de la vie sociale, ses gouvernés y puiseraient plus abondamment la tranquillité et le bonheur, et qu'en détachant leurs esprits de choses qu'ils ne pouvaient comprendre, et qui ne tendaient qu'à enflammer leurs passions, il en ferait des citoyens plus utiles, plus soigneux du bien-être de leurs familles, et par conséquent plus capables de l'opérer par le travail, la bonne foi et l'industrie.

Loin d'être d'une austérité déraisonnable, il se plaisait à voir se réjouir l'homme pauvre et laborieux, aussi encourageait-il de tout son pouvoir toute espèce de fêtes et de divertissements publics. Ce fut sous son règne que s'introduisit, pour la première fois, l'usage de casser des œufs à Pâques.

Le premier jour de l'an était aussi fêté jusqu'à la folie, il s'annonçait au son des cloches, au bruit des salves de fusils; chaque maison devenait un temple à Bacchus, des torrents d'eau-de-vie et de cidre débordaient à cette occasion, et il n'y avait pas un pauvre diable dans la ville qui ne se fît un devoir de se griser par principe de pure économie, s'entonnant dans l'estomac assez de liqueur en un jour pour pouvoir s'en passer pendant six mois.

C'était une chose attendrissante aussi que de voir le vaillant Peter assis, le samedi au soir, au milieu des vieux bourgeois et de leurs femmes sous les grands arbres qui ombrageaient la Batterie, et regardant danser les jeunes garçons et les jeunes filles sur le gazon. C'était là qu'il fumait sa pipe, lançait sa pointe, et oubliait les pénibles travaux de la guerre dans les doux et calmes plaisirs de la paix. Parfois il accordait un signe d'approbation à ceux des jeunes garçons qui montraient le plus d'adresse et de force dans

les jeux, et de temps en temps il donnait un baiser bruyant (mais en tout bien et tout honneur) à l'intrépide danseuse qui avait fait tomber ses rivales de fatigue, ce qu'il considérait comme une preuve infaillible de talent et de supériorité. Une fois, il est vrai, l'harmonie de l'assemblée fut un peu interrompue. Une jeune femme célèbre dans le beau monde, et qui, récemment arrivée de Hollande, dirigeait tout naturellement la mode à Nieuw Amsterdam, parut un jour, n'ayant sur elle qu'une demi-douzaine de jupons, et encore étaient-ils d'une exigüité tout à fait alarmante, d'abord un chuchotement universel courut dans toute l'assemblée, les vieilles femmes se sentaient choquées à l'excès; les jeunes rougissaient, et souffraient horriblement pour la *pauvre créature*, et l'on remarquait que le gouverneur lui-même était un peu troublé, quand, pour mettre le comble à la surprise de ces bonnes gens, la jeune danseuse entreprit de décrire, dans une gigue, quelques singulières figures d'algèbre qu'elle avait apprises d'un maître à danser à Rotterdam. Soit que la rapidité de ses mouvements l'eût trop animée, soit que quelque impertinent zéphyr eût pris la liberté de se mettre de la partie, toujours est-il qu'au beau milieu d'une grande pirouette qui aurait fait honneur à l'un de nos bals modernes, elle s'offrit tout à coup sous un aspect tellement inattendu que l'assemblée entière resta stupéfaite d'admiration. Quelques membres, mêmes des plus graves, ne laissèrent pas d'en être vivement émus; mais le bon Peter, qui était un homme d'une modestie sans égale, en fut cruellement scandalisé.

La mode des vêtements courts, qui s'était toujours prolongée depuis le règne de William-le-Bourru, offensait depuis longtemps les yeux de notre digne gouverneur, et malgré son aversion pour se mêler des cotillons des dames, il recommanda qu'elles y portassent toutes de grands falbalas; il ordonna également que les danseuses et même les danseurs se bornassent au balancé et au rigodon, et défendit qu'à l'avenir aucune jeune fille, sous peine d'encourir son déplaisir, s'avisât de ce qu'on appelait *déployer des grâces*.

Ces restrictions étaient les seules qu'il eût jamais imposées aux femmes, et elles les considérèrent comme une oppression

tyrannique à laquelle elles résistèrent avec cette estimable force de caractère que le beau sexe montre toujours quand on veut envahir ses droits. Peter Stuyvesant vit clairement, en effet, que s'il essayait de pousser la chose un peu loin, il serait à craindre qu'elles ne voulussent plus porter de jupons du tout ; aussi, en homme sage et qui connaît les femmes, il se tint tranquille, et les laissa depuis porter leurs jupons aussi courts et sauter aussi haut qu'elles en eurent la fantaisie.

## CHAPITRE II

Où l'on voit à quel point Peter Stuyvesant fut molesté par les troupes indisciplinées de l'Est et par les gens de Merry-Land.

Comment le cabinet britannique conduisit une horrible conspiration contre la prospérité des Manhattoes.

NOUS TOUCHONS, MON CHER LECTEUR, à la crise de notre ouvrage, et, si mes pressentiments ne me trompent pas, nous aurons bien de la besogne à expédier dans les chapitres suivants.

Il en est de quelques républiques comme de certains brouillons qui ont une étonnante facilité à faire naître des embarras ; et j'ai toujours remarqué que ceux-là sont le plus sujets à s'y mettre qui ont le moins de talent pour en sortir. On doit indubitablement attribuer cet inconvénient à l'excessive valeur de ces États, car j'ai également remarqué que cette surabondante et infatigable activité n'est jamais plus désordonnée que quand elle est renfermée dans des limites étroites, ce qui explique pourquoi elle s'exhale avec tant de force chez les petits États, les petits hommes, et plus particulièrement les petites femmes... laides.

Ainsi quand on songe que la province des Manhattoes, quoique d'une prodigieuse importance aux yeux de ses habitants et de son historien, en avait réellement très peu à ceux du reste

du monde, que ses richesses et ses dépouilles n'offraient qu'une bien petite récompense à ceux qui prenaient la peine de l'assaillir, et qu'elle n'avait rien à espérer en se jetant étourdiment dans la guerre, sinon d'être étrillée d'importance, en pesant toutes ces raisons, dis-je, on désespérerait complètement de trouver dans son histoire ni bataille, ni effusion de sang, ni aucune autre de ces calamités qui donnent de l'importance à une nation, et de l'amusement à celui qui lit ses annales; mais nous y trouvons au contraire que cette province est si vaillante qu'elle s'est déjà attirée une armée d'ennemis, qu'elle a reçu autant de coups qu'il en faudrait pour satisfaire l'ambition de la nation la plus guerrière, et qu'au milieu de sa douleur calme et résignée, c'est le pauvre petit pays le plus abandonné, le plus malheureux, et le plus ruiné qui se puisse imaginer, ce que la Providence a charitablement ordonné, sans doute pour ajouter à l'intérêt et à la sublimité de cette pathétique histoire.

Mais je m'abstiens d'entrer dans les détails des affligeants maraudages et des vexations qui continuèrent, longtemps après la victoire de Delaware, à outrager la dignité et à troubler le repos des habitants des Nouveaux Pays-Bas. Il suffira de dire en peu de mots que l'implacable animosité des peuples de l'Est, qui avait été si miraculeusement étouffée, comme mon lecteur doit se le rappeler, par le pouvoir de la sorcellerie et les dissensions du conseil amphictyonique, éclata alors de nouveau en mille abominables pirateries sur les frontières.

Il se passait à peine un mois sans que les établissements hollandais limitrophes fussent alarmés par l'apparition soudaine d'une armée d'invasion du Connecticut, qui s'avavançait hardiment au travers du pays, comme une caravane du désert, les femmes et les enfants montés sur des charrettes chargées de pots et de chaudrons, comme s'ils eussent voulu faire bouillir vivants les honnêtes Hollandais, et les dévorer comme autant de homards. À la suite défilaient en troupe de grands efflanqués de bandits avec la poche sur l'épaule et le sac sur le dos, déterminés à faire le bien du pays en dépit de ses propriétaires. Ces envahisseurs auraient bientôt, en s'y établissant, délogé et poussé les infortunés Néerlandais hors de ces riches et fertiles vallées, dans lesquelles

nos bons compatriotes sont si connus pour faire leur nid; car il est notoire que, partout où les rusés hommes de l'Est gagnent un pied, les honnêtes Hollandais le perdent et disparaissent graduellement, se retirant lentement comme les Indiens devant les blancs, totalement vaincus par l'humeur bavarde, troqueuse et mercantile de leurs nouveaux voisins.

Ces audacieuses violations du territoire de leurs Hautes Puissances étaient accompagnées, comme on l'a déjà insinué, de mauvais traitements, de coups et de pillages qui auraient indubitablement poussé le vaillant Peter à se venger des coupables par un prompt châtement, si, dans ce temps-là même, il n'eût pas été tourmenté par les affligeantes nouvelles qu'il reçut de Meinheer Beckman, qui commandait alors les territoires de la rivière du Sud.

Ces turbulents Suédois, à qui on avait si gracieusement permis de rester aux environs de la Delaware, commençaient déjà à donner des signes de mutinerie et de mécontentement, et, ce qui était plus fâcheux encore, un nommé Fendal réclama promptement le territoire entier, comme la légitime propriété de Lord Baltimore. Ce Fendal était un capitaine qui avait le commandement suprême de la colonie de Maryland, ou, comme on l'appelait autrefois, Merry-Land, nom qu'elle devait à ses habitants qui, faute d'avoir devant les yeux la crainte du Seigneur, passaient leur vie à se divertir et à s'enivrer avec de l'eau-de-vie et du cidre. Ce fanfaron de Fendal était si hostile dans ses procédés qu'il menaçait, à moins qu'on ne cédât de suite à sa demande, de marcher incontinent à la tête d'une force imposante des turbulents soldats de Merry-Land et d'une grande et puissante troupe de géants qui infestaient les bords de la Susquehanna<sup>64</sup>, pour dévaster et dépeupler tout le pays appelé rivière du Sud.

Cela prouve clairement que cette fameuse colonie, comme toutes les grandes acquisitions de territoire, causa bientôt un plus grand tort au conquérant que sa perte n'en avait causé au peuple conquis, et qu'elle fut pour lui une plus grande source de malheurs et d'inquiétudes que toutes les provinces de la Nouvelle-Hollande ensemble. C'est ainsi que la Providence

ordonne sagement qu'un malheur en balance un autre; le conquérant qui enlève la propriété de son voisin, qui ruine une nation et qui désole un pays doit, tout en acquérant une augmentation de pouvoir et une gloire immortelle, attirer sur lui une punition inévitable, il se donne un sujet continuel de tourment; il incorpore dans son domaine, sain naguère, une partie faible et chancelante, un membre malade et corrompu, si je puis m'exprimer ainsi, qui devient une inépuisable source de trahisons et de haines internes, en même temps que d'altercations et d'hostilités au dehors. Heureuse la nation qui, compacte, unie, fidèle dans toutes ses parties, et concentrée dans sa force, ne cherche point à acquérir follement un territoire inutile et ingouvernable; qui, se contentant d'être heureuse et prospère, n'a pas l'ambition de devenir grande. Elle ressemble à un homme bien organisé, sain de corps et plein de vigueur, dont aucun vêtement superflu n'entrave les mouvements ou ne gêne la ferme attitude; mais la nation insatiable d'agrandissement, dont les domaines sont dispersés, désunis, et faiblement organisés, peut être comparée au sot avare, s'agitant convulsivement sur des monceaux d'or trop exposés de toutes parts aux attaques pour qu'il puisse entièrement les couvrir ni les défendre.

Au moment où il reçut ces alarmantes nouvelles de la rivière du Sud, le grand Peter était sérieusement occupé à réprimer certaines séditions des Indiens qui avaient éclaté vers l'Esopus, et il songeait surtout aux moyens de secourir ses frontières orientales sur le Connecticut. Il fit dire à Meinheer Beckman, cependant, de ne point se décourager, de maintenir une active vigilance, et de lui faire savoir si les choses prenaient un aspect plus menaçant, parce qu'alors il irait de suite, avec ses guerriers de l'Hudson, rabattre la joie de ces Merry-Landais, car il désirait passionnément se mesurer avec une douzaine de ces géants, n'en ayant jamais combattu un seul dans sa vie, à moins que nous ne puissions appeler géant le vigoureux Risingh, mais c'était à peine un grand homme.

Rien de plus cependant ne vint troubler la tranquillité de Meinheer Beckman et de sa colonie. Fendal et ses garnements restèrent chez eux à se gorgier de lard, de gâteaux et de cidre,

passant leur temps en courses de chevaux et en combats de coqs, jeux pour lesquels ils étaient très renommés. Peter Stuyvesant fut enchanté d'apprendre ces détails, car, malgré son désir de mesurer ses armes avec ces monstrueux habitants de la Susquehanna, il sentait néanmoins qu'il avait déjà à sa porte autant d'ouvrage qu'il en pouvait faire. Il pensait peu, la digne âme, que ce calme au midi n'était que le prélude trompeur du terrible orage qui couvait et qui devait bientôt éclater, pour l'écraser, dans la trop confiante cité de Nieuw Amsterdam.

Toujours est-il que pendant que cet excellent gouverneur donnait des lois à son petit sénat, et que non seulement il en donnait de nouvelles, mais de plus faisait exécuter les anciennes, pendant qu'il parcourait sa province chérie, s'arrêtant de place en place pour apaiser les troubles qui s'élevaient d'un côté lorsqu'il était occupé d'un autre, dans ce moment même dis-je, un noir et horrible complot se formait contre lui, et murissait dans cette pépinière de projets monstrueux connus sous le nom de cabinet britannique. La nouvelle de ses exploits sur la Delaware avait, suivant un sage et ancien historien de Nieuw Amsterdam, causé beaucoup d'étonnement et de rumeurs dans les cours européennes; et le même écrivain profond nous assure que le cabinet britannique commença à concevoir beaucoup de jalousie et d'inquiétude de l'augmentation de pouvoir des Manhattoes, et de la valeur de leur formidable armée.

Des agents, dit le même historien, furent envoyés par le conseil amphictyonique de l'Est pour implorer l'assistance du gouvernement anglais contre la puissante province qu'il voulait subjuguier. Lord Sterling aussi réclamait son droit sur Long-Island, pendant que Lord Baltimore, dont l'agent, comme on l'a déjà dit, avait excessivement alarmé Meinheer Beckman, faisait valoir les siens, devant le cabinet anglais, aux terres de la rivière du Sud, qui, disait-il, lui étaient injustement enlevées par ces hardis usurpateurs des Nouveaux Pays-Bas.

Ainsi, le malheureux empire des Manhattoes était exposé au danger éminent d'éprouver le sort de la Pologne, et d'être déchiré en pièces et partagé entre ses sauvages voisins. Mais tandis que ces puissances rapaces aiguisaient leurs dents et n'attendaient que

## LIVRE VII, CHAPITRE II

le signal pour tomber sur l'excellent petit empire hollandais et le dévorer, le fier lion qui siégeait comme arbitre mit à la fois toutes les parties d'accord en étendant sa propre griffe sur le butin ; car on nous dit que sa majesté Charles II, pour s'épargner l'embarras d'accommoder ces prétentions diverses, fit présent à son frère le duc d'York d'une vaste étendue de pays comprenant la province des Nouveaux Pays-Bas, dans l'Amérique septentrionale, donation vraiment royale, puisque nul autre que de grands monarques n'a le droit de donner ce qui ne lui appartient pas.

Pour que ce don généreux ne demeurât pas simplement nominal, sa majesté ordonna, le 12 mars 1664, l'armement immédiat d'une flotte qui devait envahir par terre et par mer la cité de Nieuw Amsterdam, et mettre son frère en possession complète des terres qui en dépendaient.

Pendant que les affaires de la Nouvelle-Hollande sont dans cette situation critique, les honnêtes bourgeois, loin de songer au danger que courent leurs intérêts, fument tranquillement leurs pipes et ne pensent à rien du tout. Le conseil privé du pays ronfle au grand complet, pendant que l'actif Peter, qui prend sur lui seul la peine de penser et d'agir, cherche à imaginer quelque moyen de mettre le grand conseil des amphictyons à la raison. Cependant le sombre nuage qui menace à l'horizon grondera bientôt aux oreilles des Néerlandais assoupis, et mettra à l'épreuve le courage de leur vaillant gouverneur.

Mais quoi qu'il arrive, je jure ici ma parole, que, soit dans les dangers de la guerre, soit dans les difficultés de la politique, il déploiera encore le ferme courage et l'honneur sans tache d'un noble et déterminé champion. En avant, donc ! À la charge ! Brillez, étoiles propices, sur la célèbre cité des Manhattoes, et que le bienheureux saint Nicolas soit avec toi, brave Peter Stuyvesant.

### CHAPITRE III

De l'expédition de Peter Stuyvesant dans le pays de l'Est,  
où l'on verra que, tout vieil oiseau qu'il était,  
il ne connaissait pas le piège.

LES GRANDES NATIONS ressemblent aux grands hommes, dans cette particularité qu'on connaît rarement leur puissance avant qu'elles tombent dans le malheur ; l'adversité a donc été sagement appelée l'épreuve de la grandeur véritable, qui, comme l'or, ne peut être estimée à sa juste valeur que quand elle a passé par le creuset. Ainsi, plus une nation, une province, ou un individu (doué de la qualité que l'on nomme grandeur) est exposé au péril et comme cerné par le malheur, plus il s'élève aux yeux des autres, et, alors même qu'il succombe, semblable à une maison en feu, il brille encore d'un plus grand éclat qu'aux plus beaux jours de sa vie.

Le vaste empire de la Chine, quoique regorgeant de population, s'abreuvant des richesses des autres nations et les concentrant en lui seul, a végété dans l'assoupissement pendant une suite de siècles, et si ce n'étaient ses révolutions internes et le renversement de son ancien gouvernement par les Tartares, son histoire n'aurait rien offert que les insignifiants détails d'une prospérité monotone. Pompéi et Herculaneum seraient peut-être oubliées comme tant d'autres cités contemporaines, si leur bonheur n'eût pas voulu qu'elles fussent écrasées et détruites par un volcan. La célèbre ville de Troie n'a acquis de coordonnées que par ses dix années de malheur et l'incendie qui les a couronnées. Paris a vu croître son importance par les révoltes et les massacres dont le pouvoir de l'illustre Napoléon fut le terme, et la puissante ville de Londres, elle-même, serait presque inaperçue dans les annales du temps, sans sa peste, son vaste incendie et le complot des poudres de Guy Fawkes ; ainsi les villes et les empires semblent d'abord ramper, s'étendre et s'accroître dans une silencieuse obscurité, jusqu'à ce qu'enfin ils éclatent comme la foudre ou le malheur, et arrachent, pour ainsi dire, à cette explosion même

leur immortalité.

Le principe que je viens d'établir étant admis, le lecteur verra clairement que la ville de Nieuw Amsterdam et les provinces qui en dépendent sont sur la grande route de l'illustration et de la célébrité. Les dangers et les hostilités menacent de tous côtés, et on ne saurait trop s'étonner de voir jusqu'à quel point un aussi petit État a pu, en aussi peu de temps, s'empêtrer dans un aussi grand nombre de difficultés. Depuis la prise du fort de Goede Hoop aux jours tranquilles de Wouter Van Twiller, l'importance historique du pays s'est toujours augmentée progressivement, et il n'aurait jamais pu trouver un chef plus propre à le conduire au faite de la grandeur que Peter Stuyvesant.

Le cœur bouillant de ce vieux guerrier à tête de fer renfermait les cinq espèces de courage décrites par Aristote, et quand même ce philosophe en eût cité cinq autres par-dessus le marché, je crois véritablement que mon héros les eût possédées toutes. On doit seulement déplorer qu'il manquât de cette estimable portion du vrai courage, que l'on nomme prudence, vertu d'une nature froide qui n'aurait pas pu exister sous la zone brûlante de son âme de feu. De là l'empressement avec lequel il se précipitait sans cesse dans ces entreprises extraordinaires qui font ressembler son histoire à un roman de chevalerie, de là le projet qu'il conçut alors, et qui était digne du héros de la Manche lui-même.

Ce projet n'était rien moins que de se rendre, en personne, au grand conseil des amphictyons, tenant une épée d'une main et une branche de l'autre, de demander une prompt réparation pour leurs innombrables infractions au traité que dans un moment malheureux il avait conclu pour mettre un terme aux maraudages répétés sur les frontières orientales, et, s'ils s'y refusaient, de jeter le gant et d'en appeler aux armes pour satisfaction.

Quand il déclara cette résolution au conseil privé, ses vénérables membres furent saisis d'étonnement, et s'aventurèrent, pour la première fois de leur vie, à faire des remontrances, mettant en avant la témérité d'exposer sa personne sacrée au milieu d'un peuple étranger et barbare, et mille autres raisons plus importantes les unes que les autres, et qui eurent à peu près

autant d'influence sur la détermination du résolu Peter qu'en aurait un soufflet crevé sur la girouette rouillée qu'il s'efforcerait de faire tourner.

Sommant donc son fidèle serviteur Van Corlear de paraître en sa présence, il lui ordonna de se tenir prêt à l'accompagner le matin suivant dans son entreprise hasardeuse. Anthony le trompette était alors un peu avancé en âge, cependant à force de s'entretenir en bonne humeur, et n'ayant jamais connu ni souci ni chagrin, puisqu'il n'avait jamais été marié, c'était encore un luron frais, dispos, gaillard, et d'une grande capacité de corps, ce qu'on doit attribuer à la joyeuse vie qu'il avait menée dans ses domaines du Hook, que Peter Stuyvesant lui avait donnés en récompense de sa bravoure au Fort Casimir.

Quoi qu'il en soit, rien ne pouvait faire plus de plaisir à Anthony que cet ordre du grand Peter; d'abord il aurait suivi le vieux et vaillant gouverneur au bout du monde avec amour et fidélité; mais, en outre, il se rappelait encore les danses, les jeux et autres douces folies du pays de l'Est, et il conservait un délicieux souvenir de maintes bonnes et joyeuses filles qu'il désirait vivement de rencontrer encore.

Ainsi donc ce modèle de courage, Peter Stuyvesant, partit sans aucune autre suite que son trompette, pour une des plus périlleuses entreprises qui aient jamais été inscrites dans les annales de la chevalerie. Qu'un seul guerrier s'aventurât ouvertement au milieu de toute une nation d'ennemis, mais surtout qu'un simple, droit et franc Hollandais songeât à négocier avec le conseil entier de la Nouvelle-Angleterre! Connut-on jamais une entreprise plus désespérée? Depuis que j'ai commencé l'histoire de ce capitaine incomparable, quoiqu'inconnu jusqu'à présent, il m'a tenu dans un état continuel d'agitation et d'anxiété par les fatigues et les dangers qu'il affronte constamment. Ah! Que ne suis-je encore au milieu d'un des chapitres du règne tranquille de Wouter Van Twiller, je pourrais m'y reposer comme sur un lit de plumes!

N'est-ce pas assez, Peter Stuyvesant, que je t'aie déjà sauvé une fois des machinations de ces amphictyons maudits en amenant à ton aide les puissances de la sorcellerie? N'est-ce pas assez que

je t'aie suivi avec l'intrépidité d'un ange gardien au milieu de l'horrible combat du Fort Christiana? Que j'aie incessamment été conduit aux derniers expédients pour te conserver sain et sauf; tantôt parant avec ma seule plume la pluie de lâches coups qui tombent sur ton arrière-train, tantôt te préservant du trait mortel en faisant ton bouclier d'une simple boîte de tabac, tantôt revêtant de diamants ton crâne intrépide, quand ton dur castor lui-même faillit céder au sabre du vigoureux Risingh; et te faisant enfin sortir, non seulement vivant, mais triomphant des griffes du gigantesque Suédois au moyen désespéré d'une mauvaise cruche de grès? N'est-ce donc pas assez, et faut-il que tu ailles encore te plonger dans de nouvelles difficultés, et hasarder dans des entreprises téméraires, toi, ton trompette et ton historien!

Cependant l'aurore au teint vermeil ouvre les rideaux noirs de la nuit, et Phébus aux blonds cheveux s'élançe de sa couche, honteux de s'être laissé surprendre si tard entre les bras de Thétis; il attèle en grondant ses coursiers aux pieds de feu, les excite et les pousse dans le firmament avec l'humeur d'un cocher paresseux qui a perdu une demi-heure de son temps. Contemplez, cher lecteur, cet enfant de la gloire et de la renommée, Peter-Forte-Tête, monté sur un maigre coursier, dont la queue est taillée en houssine, élégamment habillé en grand uniforme, et balançant sur sa cuisse cette fidèle épée à poignée de cuivre qui a accompli tant de faits effrayant sur les bords du Delaware.

Voyez immédiatement après lui son valeureux trompette, Van Corlear, monté sur une jument pousive, à l'œil vairon, sa bouteille de grès, la même qui a renversé le vigoureux Risingh, suspendue sous son bras, sa trompette dans la main droite, déployant orgueilleusement la somptueuse banderole qui la décore, et sur laquelle est brodé le grand castor des Manhattoes. Voyez-les sortir fièrement des portes de la ville, comme un ancien héros revêtu de fer et son fidèle écuyer, la populace les accompagne des yeux, et faisant retentir l'air de cris et de vœux pour leur bonheur: « Adieu, Hard Koppig Piet! Adieu honnête Anthony! Que votre voyage soit heureux et votre retour prospère! Oh vous, le plus vigoureux des héros qui aient jamais

tiré un sabre, et vous, le plus digne des trompettes qui aient jamais foulé la semelle d'un soulier. »

Les légendes sont déplorablement silencieuses sur les évènements qui advinrent à nos aventuriers dans leur aventureux voyage, si j'en excepte le manuscrit de Stuyvesant qui nous donne la substance d'un agréable petit poème héroïque, écrit à cette occasion par Dominie Ægydius Luyck<sup>65</sup>, qui semble avoir été le poète lauréat de Nieuw Amsterdam. Cet inestimable manuscrit nous assure que c'était un rare spectacle que celui qu'offrait le grand Peter et son loyal écuyer, saluant le soleil levant, et se réjouissant de l'aspect serein de la nature pendant qu'ils caracolait au milieu des scènes pastorales de Bloemen Dael<sup>66</sup>, qui alors était une délicieuse vallée embellie d'une multitude de fleurs sauvages, rafraîchie par de nombreux et purs ruisseaux, et animée çà et là par quelque charmante chaumière hollandaise qu'abritait le penchant d'une colline et qui semblait ensevelie dans des bosquets d'arbres touffus.

Cependant nos voyageurs entraient sur les confins du Connecticut, où ils eurent à essayer de grandes difficultés et de nombreux périls; ici ils furent assaillis par une troupe de gentilshommes campagnards et de colonels de milice, qui, montés sur de fortes juments, se mirent à leur poursuite pendant plusieurs milles, les harassant de demandes et de questions, mais plus particulièrement encore le digne Peter, dont la jambe de bois, ornée d'argent, n'excitait pas peu leur admiration. Là, tout près de la ville de Stamford, ils furent harcelés par une nombreuse et puissante légion de gens d'Église, qui leur demandèrent impérieusement cinq shillings, parce qu'ils voyageaient le dimanche, et les menacèrent de les emmener captifs dans l'église voisine, dont on voyait le clocher dominer au-dessus des arbres; mais le vaillant Peter mit facilement ces derniers en déroute, et en déroute si complète, que, prenant leurs jambes à leur cou, ils se sauvèrent en désordre, et perdirent leurs chapeaux dans la précipitation de leur fuite. Mais il n'échappa pas aussi aisément des griffes d'un astucieux habitant de Piquag, qui, avec une imperturbable persévérance, et à force de revenir à la charge, lui escamota fort joliment son beau coursier à tous crins, l'enjôlant,

en retour, d'un vilain cheval de Naragauset qui allait l'amble et pouvait à peine se soutenir. Malgré tant de fatigues et de traverses, ils poursuivirent gaillardement leur voyage le long des bords du paisible Connecticut, dont les vagues délicieuses roulent, nous dit le poème, à travers de fertiles vallées et des plaines brillantes, tantôt réfléchissant les clochers élevés d'une ville populeuse ou les beautés champêtres d'un humble hameau, tantôt résonnant du bourdonnement tumultueux d'une cité commerçante ou des joyeuses chansons du laboureur.

Peter Stuyvesant, qui était connu pour son exactitude à remplir toutes les petites formalités qui tiennent à la guerre, ordonnait au vigoureux Anthony de saluer chaque ville qu'ils traversaient par une bruyante fanfare, quoique le manuscrit nous dise que les habitants étaient jetés dans une grande frayeur au bruit de son approche; car la renommée de ses incomparables exploits sur la Delaware s'était répandue dans tout le pays de l'Est, et on craignait qu'il ne vînt pour tirer vengeance des nombreuses transgressions dont on s'était rendu coupable.

Mais le bon Peter traversa toutes ces villes de l'air le plus souriant, saluant de la main avec autant de majesté que de condescendance; car il croyait fermement que les vieilles guenilles que ce peuple simple et ingénu avait coutume d'accrocher à ses fenêtres, et les festons de pommes et de pêches sèches qui ornaient la façade des maisons, étaient autant de décorations destinées à célébrer son approche, comme on célébrait jadis celle des héros fameux de la chevalerie par le somptueux étalage de riches tapisseries et de magnifiques étoffes. Les femmes s'attroupaient aux portes pour le voir passer, car on sait que le beau sexe professe une grande admiration pour les hauts faits d'armes; les petits enfants aussi couraient en troupes après lui, s'émerveillant de la beauté de son uniforme, de son haut-de-chausses couleur de soufre et de la riche monture de sa jambe de bois. Je ne dois pas omettre non plus de parler de la joie que firent éclater quelques jolies filles en voyant le jovial Van Corlear, qui les avait tant amusées jadis avec sa trompette, quand il portait aux amphictyons le défi du grand Peter! Le tendre Anthony descendit de sa jument, les embrassa de tout son cœur, et vit avec un plaisir bien naturel la foule de

petits trompettes qui s'attroupaient autour de lui pour demander sa bénédiction; pieux devoir qu'il remplit en leur donnant à chacun une taloche sur la tête avec la recommandation d'être un bon enfant, et un sou pour acheter du sucre candi.

Le manuscrit de Stuyvesant nous donne peu d'autres détails sur les aventures du gouverneur dans cette expédition, excepté qu'il fut reçu avec une extraordinaire politesse et beaucoup de respect par le grand conseil des amphictyons, qui pensa l'étouffer sous le poids des félicitations et des harangues. Je n'arrêterai pas ennuyeusement mes lecteurs sur ses négociations avec le grand conseil; il suffira de dire qu'il en fut de celles-ci comme de toutes les négociations. On parla beaucoup, et l'on fit peu, une conversation menait à une autre; d'une conférence naissaient des malentendus dont l'explication nécessitait douze autres conférences, à la fin desquelles les parties se retrouvèrent tout juste au point de départ, sauf l'avantage de s'être embrouillées dans une infinité de questions d'étiquette, et d'avoir conçu une excessive défiance l'une de l'autre, ce qui rendait leurs négociations futures dix fois plus difficiles que jamais<sup>67</sup>.

Au milieu de toutes ces perplexités qui troublaient la cervelle et aigrissaient la colère du formidable Peter, l'homme du monde le moins propre peut-être aux ruses diplomatiques, il reçut secrètement la nouvelle de la noire conspiration qui avait été tramée dans le cabinet britannique, ainsi que l'avis alarmant qu'une flotte ennemie avait fait voile d'Angleterre pour subjuguier la Nouvelle-Hollande, de concert avec le grand conseil des amphictyons, qui s'étaient engagés de leur côté à faire marcher, par terre, sur Nieuw Amsterdam, une grande armée d'invasion.

Infortuné Peter! N'avais-je pas commencé cette funeste expédition avec d'assez tristes pressentiments? N'avais-je pas tremblé, dis-je, quand je te vis ainsi te mettre en campagne pour lutter seul contre toutes les habiles puissances de la Nouvelle-Angleterre? Oh! Combien le vaillant vieux guerrier rugit de rage quand il se vit ainsi enveloppé comme un lion dans le filet du chasseur! Tantôt il voulait tirer sa fidèle épée et se frayer courageusement une route à travers tous les pays de l'Est, tantôt

il voulait tomber sur le conseil des amphictyons et les exterminer tous. À la fin cependant, et comme d'usage, quand cette bouillante colère eut jeté son écume, ce qu'il y avait de prudence au fond prit le dessus, et il se détermina à avoir recours à des expédients moins violents, mais plus sages.

Cachant au conseil la connaissance qu'il avait de ses machinations, il envoya secrètement, et par un messenger sûr, des lettres à ses conseillers de Nieuw Amsterdam, les informant du danger qui les menaçait, et leur ordonna de mettre immédiatement la ville en état de défense. Cela fait, il se sentit singulièrement soulagé, se leva lentement, se secoua comme un rhinocéros, et sortit de son antre, approchant de la même manière que le géant Despair sortit, dit-on, de Doubting Castle, dans l'histoire chevaleresque du Pilgrim's Progress.

Je suis cruellement affligé cependant d'être forcé de laisser le brave Peter dans cet éminent danger; mais il est indispensable que nous retournions promptement en arrière pour voir ce qui se passe à Nieuw Amsterdam, car je crains beaucoup que cette ville ne soit déjà en ébullition. Têl fut toujours le sort de Peter Stuyvesant; pendant qu'il se livrait de tout cœur à une chose, il lui arrivait trop souvent d'abandonner toutes les autres au hasard, et pendant que, à l'instar des monarques d'autrefois, il s'absentait pour vaquer en personne aux soins dont on charge maintenant des généraux et des ambassadeurs, son pauvre petit territoire était bien sûr de tomber en désarroi: ce qu'il faut attribuer à cette force extraordinaire d'intelligence qui le portait à ne s'en fier à personne d'autre qu'à lui-même, et qui lui avait mérité le nom célèbre de Peter-Forte-Tête.

## CHAPITRE IV

Comment le peuple de Nieuw Amsterdam  
fut jeté dans la consternation  
par la nouvelle de l'invasion qui le menaçait,  
ainsi que la manière dont il s'y prit pour se fortifier.

RIEN N'EST PLUS VÉRITABLEMENT INTÉRESSANT pour un philosophe que de voir un État où chaque individu a sa voix dans les affaires publiques, où chaque individu se croit l'Atlas du pays, et où chacun croit de son devoir de se démenier pour le bien de tous; rien, je le répète, n'est plus intéressant pour le philosophe que de voir un tel État soudainement appelé aux tumultueux préparatifs de guerre. Quel bruit confus de langues! Quelles forfanteries patriotiques! Que d'allées! Que de venues! Comme chacun va se démenant, s'agitant, faisant l'affairé par-dessus la tête! Se jetant l'un sur le chemin de l'autre, et dérangeant le laborieux voisin dans l'instant où il est le plus occupé... à ne rien faire: il semble voir un incendie où chaque acteur travaille de l'air d'un héros, les uns à trainer des pompes vides, les autres à se saisir de seaux pleins pour en verser le contenu dans les bottes de leurs voisins; ceux-ci sonnent toutes les cloches pendant la nuit entière, comme infailible moyen d'éteindre le feu; ceux-là, non moins braves pompiers que ces braves champions qui assiègent une brèche déjà faite, montent aux échelles et en descendent, toujours soufflant dans des trompettes d'étain comme pour diriger la manœuvre; ici, dans l'excès de son zèle pour sauver les effets de la victime, un officieux se saisit du vase le plus ordinaire de la chambre à coucher, et l'emporte en triomphe d'un air aussi important que s'il sauvait le coffre-fort; là, cet autre jette les glaces et les porcelaines par la fenêtre pour les préserver des flammes, tandis que ceux qui ne peuvent rien faire de mieux dans cette grande calamité, parcourent les rues d'un bout à l'autre sans cesser un instant de crier à tue-tête: « Au feu! Au feu! Au feu! »

« Quand la nouvelle de la prochaine attaque de Philippe arriva à Sinope, » dit le grave et profond Lucien (et je dois avouer que l'histoire est un peu rebattue) « les habitants furent jetés dans

une grande alarme; les uns s'empressèrent de fourbir les armes, les autres roulèrent des pierres pour élever des fortifications, chacun enfin s'employait de son mieux, et chacun se mettait sur le chemin de son voisin. Diogène était le seul qui ne trouvât rien à faire; sur quoi, résolu à ne pas rester oisif quand il s'agit du bien de son pays, il releva sa robe, et se mit à rouler son tonneau d'un bout à l'autre du gymnase. »

Il en fut ainsi des habitants de Nieuw Amsterdam quand ils reçurent les lettres de Peter Stuyvesant; chacun s'employa de tout son pouvoir à faire régner le désordre et à ajouter au tumulte général. « Chaque homme, dit le manuscrit de Stuyvesant, vola aux armes! » Ce qui signifie qu'il n'y eut pas un seul de nos honnêtes citoyens hollandais qui s'aventura à aller à l'église ou au marché sans avoir une broche, en guise d'épée, pendue à son côté, et une longue canardière sur l'épaule, pas un qui s'exposa à sortir la nuit sans lanterne, ni à tourner le coin d'une rue sans regarder prudemment autour de lui, de peur de tomber à l'improviste sur l'armée anglaise. On nous dit que même Stoffel Brinkerhoff, qui était regardé par les vieilles femmes comme un homme presque aussi brave que le gouverneur lui-même, fit monter deux pierriers d'une livre de calibre pour défendre l'entrée de sa maison, l'un à la porte de devant, l'autre à celle de derrière.

Mais la plus vigoureuse mesure à laquelle on eut recours dans cette terrible occasion, mesure dont on a reconnu depuis l'étonnante efficacité, fut de convoquer l'assemblée populaire. Ces bruyantes réunions, comme je l'ai déjà montré, offensaient extrêmement Peter Stuyvesant; mais, comme l'agitation du moment était extraordinaire, et que le vieux gouverneur n'était pas là pour la réprimer, elle éclata avec une intolérable violence. Les orateurs et les politiques se précipitèrent dans le lieu des séances, et ce fut à qui braillerait plus haut et surpasserait les autres en débordements hyperboliques de patriotisme et en résolutions vigoureuses pour soutenir et défendre le gouvernement. On décida, dans ces sages et toutes puissantes réunions, que le peuple de Nieuw Amsterdam était le plus illustre, le plus sage et le plus ancien peuple de la terre. Puis, voyant que cette

décision était si unanimement et si promptement admise, on en proposa immédiatement une autre, savoir: s'il ne serait pas à la fois possible et politique d'exterminer la Grande-Bretagne? Question sur laquelle soixante-neuf membres parlèrent affirmativement avec la plus grande éloquence, pendant qu'un seul se leva pour insinuer quelque doute; mais celui-ci, en punition de sa perfidie et de sa témérité, fut immédiatement saisi par la populace, barbouillé de goudron et roulé dans la plume, punition qui, équivalant à la roche Tarpéienne, le fit regarder par la suite comme le rebut de la société et comme un homme dont l'opinion ne pouvait compter pour rien. Tout le monde ayant répondu par l'affirmative à la question, on recommanda au grand conseil de la passer en loi, ce qui fut fait. Le courage du peuple, singulièrement accru par une telle mesure, fut porté jusqu'à la violence et à la témérité, et il est vrai de dire que, quand le premier paroxysme d'alarme fut à peu près calmé, les vieilles femmes ayant enterré tout l'argent sur lequel elles avaient pu mettre la main, et leurs maris s'enivrant journellement avec ce qu'elles leur en avaient laissé, la nation alla jusqu'à prendre une attitude offensive. On fit et on chanta dans les rues des chansons dans lesquelles les Anglais étaient cruellement battus et traités sans quartier, et on fit des adresses patriotiques où il fut prouvé jusqu'à l'évidence que le sort de la vieille Angleterre dépendait entièrement de la volonté des habitants de Nieuw Amsterdam.

Finalement, pour frapper d'un coup violent et décisif les principes vitaux de la Grande-Bretagne, beaucoup d'habitants des plus sages se réunirent pour acheter tout ce qu'ils purent trouver d'objets de manufacture anglaise; ils en firent un grand feu de joie, et, dans l'ardeur patriotique du moment, chaque spectateur qui se trouva porter un chapeau ou un haut-de-chausses fabriqué en Angleterre se fit un devoir de s'en dépouiller et de les jeter dans les flammes, à l'irréparable détriment, perte et ruine des manufactures anglaises. En commémoration de ce grand exploit, on éleva sur le lieu même un poteau au haut duquel était un emblème représentant la province de la Nouvelle-Hollande détruisant la Grande-Bretagne, sous l'allégorie d'un aigle arrachant du globe avec son bec la petite île d'Angleterre;

mais, soit par la maladresse du sculpteur, soit par une espièglerie tout à fait hors de saison, l'aigle se trouva ressembler comme deux gouttes d'eau à une oie qui s'efforce vainement d'avaler un pudding.

## CHAPITRE V

Comment il advint que  
le grand conseil des Nouveaux Pays-Bas  
fut miraculeusement doué de longues langues.  
Grand triomphe de l'économie.

IL NE FAUDRA QUE TRÈS PEU DE PÉNÉTRATION à celui qui connaît le caractère et les habitudes de ce très puissant et très bruyant monarque, le peuple souverain, pour découvrir que, nonobstant tout le fracas et le tumulte guerriers qui l'ont assourdi dans le dernier chapitre, la célèbre cité de Nieuw Amsterdam n'est pas, dans la triste réalité, plus avancée d'un pas vers sa défense qu'elle ne l'était auparavant. Cependant, quoique le peuple eût surmonté sa première alarme, et que, ne voyant point l'ennemi positivement à sa porte, il se fut jeté dans l'extrémité opposée avec ce courage de langue pour lequel notre illustre canaille est si fameuse; quoiqu'à force de vantardises et de rodomontades il se fut véritablement persuadé à lui-même qu'il était le peuple le plus brave et le plus puissant de l'univers, il n'en est pas moins vrai que les conseillers privés de Peter Stuyvesant entretenaient quelques doutes à cet égard; ils craignaient surtout que ce rigide héros ne revînt, et qu'il ne vît qu'au lieu d'obéir à ses ordres péremptoires, ils avaient perdu leur temps à écouter les fanfaronnades de la populace, qui était, ils le savaient bien, ce qu'il méprisait le plus au monde

Pour réparer donc aussi promptement que possible le temps perdu, il fut convenu qu'une assemblée de conseillers et de bourgmestres serait convoquée pour conférer sur l'état critique

de la province, et aviser des mesures à prendre pour sa sûreté. Deux choses furent unanimement arrêtées dans cette vénérable assemblée. Premièrement que la ville devait être mise en état de défense; et secondement que, comme le danger était éminent, on ne perdrait pas de temps pour l'y mettre. Ces deux points convenus, ils se jetèrent aussitôt dans de longs discours, s'assommant réciproquement de violentes et interminables disputes, car vers cette époque cette malheureuse cité fut visitée pour la première fois par l'épidémie nommée intempérance de langue, qui depuis est devenue si commune dans le pays, et dont les symptômes invariables sont les longs et vains discours qui éclatent dans les réunions de têtes capables, discours produits, comme les médecins le supposent, par l'air méphitique qu'engendre toujours la foule. Ce fut alors qu'on introduisit, pour la première fois, l'ingénieuse méthode de mesurer avec un sablier le mérite d'une harangue, considérant comme le plus habile l'orateur qui parlait le plus longuement sur une question, excellente invention dont nous sommes redevables, dit-on, au profond critique hollandais qui jugeait de la bonté des livres par leur grosseur.

Cette passion soudaine pour les interminables harangues, passion si peu d'accord avec la gravité et la taciturnité habituelles de nos sages ancêtres, fut supposée, par certains philosophes, leur avoir été inoculée, avec plusieurs autres inclinations barbares, par leurs sauvages voisins, qui étaient connus pour leurs longs discours, pour leurs tumultueux conseils, et pour ne jamais entreprendre une affaire de la moindre importance sans qu'elle fût soumise aux débats et aux harangues préliminaires de leurs chefs et de leurs vieillards; mais la cause véritable en doit être attribuée à ce que le peuple, en nommant ses représentants au grand conseil, les choisissait surtout d'après leurs talents pour parler, sans s'embarrasser s'ils possédaient celui plus rare, plus difficile, et souvent plus important, de savoir se taire. Il en résulta que ce corps délibérant fut composé des hommes les plus bavards de la nation, et comme ils se jugeaient placés là pour parler, chacun d'eux en conclut que son devoir envers ses commettants, et qui plus est sa popularité à leurs yeux, exigeaient qu'il haranguât sur

tout sujet, qu'il le comprit ou non. Un ancien usage voulait qu'à l'enterrement d'un chef chaque soldat lui jetât sur le corps son bouclier plein de terre, jusqu'à ce qu'un imposant monticule soit formé; c'est tout juste ainsi que s'y prenait l'assemblée; chaque membre se hâtait de jeter sur la question tout ce qu'il avait de savoir dans son sac, et bientôt elle était enterrée sous une masse énorme de vaines paroles.

On nous dit que quand de nouveaux disciples étaient admis à l'école de Pythagore, on leur prescrivait deux années de silence, pendant lesquelles il ne leur était permis ni question ni remarque. Quand ils avaient acquis ainsi l'art inestimable de se taire, on leur permettait graduellement, d'abord de questionner et enfin d'émettre leurs propres opinions.

N'est-il pas déplorable que, tandis que nous recueillons religieusement les débris et les haillons de l'Antiquité, nous laissons dans l'oubli d'aussi précieux trésors? Quel bienfaisant effet produirait cette sage loi de Pythagore, si on l'admettait dans les assemblées législatives! Quelle n'eût pas été sa puissance pour faire dépêcher les affaires dans le grand conseil des Manhattoes!

C'est pourtant ainsi que Dame Sagesse (car les mauvais plaisants de l'Antiquité se sont amusés à nous la donner sous la figure d'une femme) semblait prendre un malin plaisir à duper les vénérables conseillers de Nieuw Amsterdam. Les anciennes factions des longues pipes et des pipes courtes, que Peter Stuyvesant avait presque étouffées sous sa force herculéenne, se réveillèrent avec dix fois plus de violence: ce n'est pas que la cause originelle de leur différend existât encore, mais tel a toujours été le destin des noms et des haines de parti, ils existent longtemps après que le principe qui leur a donné naissance est enterré dans l'oubli. Pour compléter le trouble et le désordre publics, le fatal mot économie, que l'on aurait cru mort et enterré avec William-le-Bourru, fut encore une fois ressuscité, et jeté comme la pomme de discorde au milieu du grand conseil des Nouveaux Pays-Bas, en vertu de quoi, et comme principe de prudence tout à fait sain, il fut jugé plus avantageux de perdre 20 000 florins dans un mauvais plan de défense que d'en exécuter un bon pour trente mille, la province économisant ainsi 10 000 florins clair

et net.

Mais c'est quand ils en vinrent à discuter ce plan de défense que commença une guerre de mots qui surpasse toute description. Les membres de l'assemblée étant enrôlés, comme je l'ai déjà dit, sous des bannières opposées, trouvèrent dans toutes les questions qu'on leur soumit l'occasion d'ergoter avec un ordre et un ensemble merveilleux. Tout ce que proposait une longue pipe était rejeté par la caste entière des pipes courtes, qui, dans sa saine politique, pensait que le premier de ses devoirs était la destruction des longues pipes, le second l'élévation de son propre parti, et le troisième de consulter le bien de son pays. Cette dernière considération, du moins, était admise par les membres les plus vertueux de la faction, car la masse en général la regardait comme tout à fait hors de la question.

On ne saurait voir sans surprise combien de cette collision de fortes têtes jaillirent de plans de défense! Plans tels qu'il n'en fut jamais ni avant ni depuis cette époque, à moins que ce ne soit tout récemment; plans dont le moindre laissait loin derrière lui le système de moulins à vent de l'ingénieur Kieft; cependant on ne pouvait se décider sur rien, car à peine s'élevaient les formidables châteaux en Espagne d'un parti, qu'ils étaient rasés par le parti contraire. La populace inquiète attendait bouche béante l'enfantement de cette montagne en travail, mais elle l'attendit en vain, car il semblait que le grand conseil fût déterminé à protéger la province comme le noble et gigantesque Pantagrue mit à couvert son armée avec sa langue.

À la vérité une portion de ses membres, vieux bourgeois aussi pleins d'importance que d'embonpoint, se contentaient de fumer et de ne rien dire, si ce n'est pour refuser chaque plan de défense proposé; ils étaient de cette classe de vieux et opulents citoyens qui, la bourse une fois bien pleine, en nouent les cordons sans mot dire, pondent fièrement sur leurs œufs, et ne sont bons à rien le reste de leur vie; semblables à l'huitre flegmatique, qui, après avoir avalé une perle, ferme sa coquille, s'enterre dans sa vase, et quitte la vie plutôt que son trésor. Aux yeux de ces dignes citoyens chaque plan de défense semblait un projet de ruine; une force armée était une légion de sauterelles dévorant

la propriété publique ; équiper une flotte, était jeter l'argent dans la mer ; bâtir des fortifications, était l'enterrer dans la bourbe ; enfin ils établissaient comme maxime souveraine que tant que leurs poches seraient pleines peu importait qu'on les étrillât plus ou moins : un coup de pied ne laissait point de cicatrice, un œil poché se guérissait tout seul ; mais une bourse vide était de toutes les maladies la plus lente à guérir et la seule où la nature ne fit rien pour le patient.

C'est ainsi que cette vénérable assemblée de sages perdait en vaines disputes et en éternels discours ce temps que l'urgence de leur situation rendait inestimable, ne s'accordant jamais, excepté sur le point d'où ils étaient partis, savoir : qu'il n'y avait pas un moment à perdre et que tout délai était désastreux. À la fin saint Nicolas, prenant pitié de l'état de division où ils étaient, et voulant les préserver de l'anarchie, fit qu'au milieu d'un de leurs plus bruyants débats sur la fortification et la défense, et quand ils étaient presque tombés dans la stupidité par l'impossibilité de se convaincre les uns les autres, la question fut heureusement résolue par un messenger, qui, entrant avec fracas dans l'assemblée, lui apprit que la flotte ennemie était arrivée et qu'elle entrait dans la baie.

Cet événement obvia complètement à toute nécessité ultérieure de se fortifier ou de disputer : ce fut ainsi que le grand conseil épargna beaucoup de mots, et le pays beaucoup de dépense... complet et glorieux triomphe de l'économie !

## CHAPITRE VI

**Dans lequel les troubles de Nieuw Amsterdam  
paraissent augmenter.  
De la bravoure, en temps de péril,  
d'un peuple qui se défend par résolution.**

TOUT COMME UNE ASSEMBLÉE DE CHATS BELLIQUEUX, sur le point d'en venir aux griffes dans une mêlée effroyable, miaulant, chuintant, crachant et se toisant en faisant d'affreuses grimaces et contorsions, fuit dans le plus tumultueux désordre au seul aspect du chien de la maison, le non moins bruyant conseil de Nieuw Amsterdam fut dispersé par l'arrivée subite de l'ennemi. Chaque membre se sauva comme il put vers son logis, se démenant aussi vite que le permettaient ses petites jambes sous le pesant fardeau qui les chargeait, et soufflant à la fois de fatigue et de terreur. Rendus à leur citadelle, ils barricadèrent portes et fenêtres, et se cachèrent dans les celliers sans oser mettre le nez dehors, de peur que leur tête ne fût emportée par un boulet de canon.

Le peuple souverain s'attroupa sur la place du marché avec l'instinct des moutons qui, lorsque le berger et le chien sont absents et que le loup rôde autour de la bergerie, se pressent les uns contre les autres pour chercher leur sureté dans cette étroite union. Loin cependant d'y trouver du soulagement, ils augmentèrent leur terreur réciproque. Chacun regardait tristement son voisin, cherchant sur sa figure quelque motif d'encouragement, mais il ne trouvait dans ses traits abattus que la confirmation de son propre malheur. On ne parlait plus alors de conquérir la Grande-Bretagne, on ne célébrait plus les vertus souveraines de l'économie; les vieilles femmes ajoutaient à la tristesse générale en déplorant bruyamment leur sort, et en implorant la protection de saint Nicolas et de Peter Stuyvesant.

Oh! Combien elles pleuraient l'absence de Peter au cœur de lion! Combien elles soupiraient après la présence consolante d'Anthony Van Corlear! Une sombre incertitude planait, à la vérité, sur le sort de ces aventureux héros. Depuis l'alarmant message du gouverneur, les jours s'étaient succédé sans apporter

sur lui aucune nouvelle rassurante. On hasarda plus d'une effrayante conjecture sur ce qui lui était advenu ainsi qu'à son loyal écuyer. N'avaient-ils pas été dévorés vivants par les cannibales de Marblehead et du Capecode? N'avaient-ils pas été mis à la question par le grand conseil des amphictyons? N'avaient-ils pas été suffoqués par les ognons des terribles habitants de Piquag? Au milieu de cette consternation et de cette perplexité, quand l'horreur, comme un affreux cauchemar, pesait sur la petite cité de Nieuw Amsterdam, les oreilles de la multitude furent soudainement frappées d'un bruit étrange et lointain qui s'approcha; il devint plus fort, puis plus fort encore, et bientôt il retentit à la porte même de la ville. Le peuple ne pouvait se méprendre à ce bruit si bien connu, un cri de joie partit de toutes les bouches quand le brave Peter, couvert de poussière et suivi de son fidèle trompette, arriva au galop sur la place du marché.

Les premiers transports de la populace apaisés, elle s'attroupa autour de l'honnête Anthony, qui descendait de cheval, et l'accabla de saluts et de félicitations. Il raconta, d'une voix haletante, les merveilleuses aventures à travers lesquelles le gouverneur et lui s'étaient échappés des griffes des terribles amphictyons. Mais quoique le manuscrit de Stuyvesant, avec son exactitude accoutumée toutes les fois qu'il s'agit du grand Peter, nous donne les plus minutieux détails sur cette fameuse retraite, l'état des affaires publiques ne me permet pas de m'abandonner au plaisir d'en faire le récit. Qu'il suffise de dire que, tandis que Peter Stuyvesant se creusait la cervelle à chercher comment il pourrait s'échapper avec honneur et dignité, quelques-uns des vaisseaux envoyés à la conquête des Manhattoes entrèrent dans les ports de l'Est pour y prendre les vivres et les munitions nécessaires, et pour réclamer du grand conseil de la ligue la coopération promise. En apprenant cette nouvelle, le vigilant Peter, qui vit qu'une minute de délai serait fatale, décampa avec autant de secret que de précipitation, quoiqu'il en coutât beaucoup à sa dignité d'être obligé de tourner les talons même à un peuple d'ennemis, pour se sauver ainsi sans tambour ni trompette à travers les belles régions l'Est: ils eurent à braver mille

périls, et n'y échappèrent souvent que de l'épaisseur d'un cheveu. Ce pays était déjà dans le tumulte des préparatifs de guerre, et ils furent obligés de faire un grand circuit dans leur fuite, cherchant à percer de l'œil les bois touffus qui couvrent les montagnes de Devil's Backbone<sup>68</sup>, d'où le vaillant Peter s'élança un jour comme un lion, et mit en déroute une légion entière de petits hommes gros et trapus, formée des trois générations d'une très prolifique famille qui était déjà en chemin pour prendre possession d'un coin de la Nouvelle-Hollande, plusieurs fois même le fidèle Anthony eut beaucoup de peine à l'empêcher de descendre des montagnes, dans l'excès de sa colère, et de tomber, l'épée au poing, sur certaines villes frontières qui envoyaient en avant leur milice déguenillée. Le premier mouvement du gouverneur, quand il eut atteint son logis, fut de monter sur le toit, d'où il contempla d'un œil sinistre la flotte ennemie, qui avait déjà jeté l'ancre dans la baie, et qui consistait en deux fortes frégates, ayant à bord, comme John Josselyn nous le dit: « trois cents braves habits rouges. » Après avoir fait cette inspection il s'assit, et écrivit au commandant pour lui demander raison de son mouillage dans le port sans avoir préalablement obtenu la permission d'y jeter l'ancre. Cette lettre était écrite dans les termes les plus dignes et les plus polis, quoique je sache, d'une autorité sûre, qu'il grinçait des dents en l'écrivant, et que sa figure avait une expression sardonique tout à fait amère. Après avoir envoyé cette missive, le sombre Peter commença à se démener dans les rues avec un aspect qui présageait la guerre, les mains dans les goussets, et sifflant l'air d'une vieille complainte hollandaise dont la musique ressemblait assez à celle du vent du nord quand l'orage est près d'éclater. Les chiens en le voyant se sauvaient d'effroi, tandis que toutes les vieilles et laides femmes de la ville couraient sur ses talons, en poussant d'horribles hurlements, et le conjurant de les sauver du meurtre, du pillage, et autres abomination de la guerre.

La réponse du colonel Nichols, commandant de la flotte ennemie, était écrite dans des termes aussi polis que la lettre du gouverneur; il y déclarait les droits et les titres de sa majesté britannique à la province, dont il affirmait que les Hollandais

n'étaient que les usurpateurs; et il demandait que la ville, les forts, etc., rentrassent incontinent sous l'obéissance et la protection de sa majesté, promettant en même temps la vie, la liberté, la propriété sauve et le commerce libre, à tout Hollandais naturalisé qui se soumettrait de suite au gouvernement anglais.

Peter Stuyvesant lut cette épître amicale de l'air que doit avoir le fermier qui s'est longtemps engraisé sur les terres de son voisin, quand il lit l'exploit qui l'en chasse. Cependant le vieux gouverneur n'était pas homme à se laisser prendre par surprise; mettant donc la sommation dans la poche de sa culotte, il se mit à marcher fièrement dans la chambre, l'arpenta trois fois, renifla impétueusement une prise de tabac, et, avec un signe de main plein de noblesse et de dignité, promit d'envoyer une réponse le matin suivant. Aussitôt il convoqua un grand conseil de guerre composé de ses conseillers privés et des bourgmestres, non pour leur demander leur avis, car on a déjà vu qu'il n'en faisait pas plus de cas que d'un fétu, mais pour leur faire connaître sa détermination souveraine et requérir leur prompte adhésion.

Cependant, avant de se rendre au conseil, il se fixa sur trois points importants: le premier de ne jamais rendre la ville sans avoir combattu un peu chaudement, car il jugeait qu'une cité aussi célèbre dérogerait grandement à sa dignité si elle se laissait prendre et piller, sans recevoir au moins quelques coups par-dessus le marché; le second, que la majorité de son grand conseil était composé de fieffés poltrons qui n'avaient pas plus de cœur que des poules. Le troisième enfin, qu'il ne souffrirait pas qu'ils vissent la sommation du colonel Nichols, de peur que les termes faciles qu'elle offrait ne les portassent à clabauder pour se rendre.

Ses ordres dument promulgués, ce fut un douloureux spectacle que de voir ces bourgmestres naguère si vaillants, qui avaient anéanti toute la nation britannique dans leurs harangues, jeter maintenant un œil inquiet et furtif autour de leur cachette avant d'en sortir, se trainer en tremblant dans les rues les plus étroites, dans les allées les plus obscures, tressaillant aux aboiements du moindre petit chien, comme s'ils eussent entendu une décharge d'artillerie, prenant les lanternes de leurs corps de gardes

pour des grenadiers anglais, et, dans l'excès de leur frayeur, métamorphosant les pompes en autant de soldats formidables qui les ajustaient avec des espingoles. En dépit de nombreuses difficultés et de beaucoup de périls de cette espèce, ils arrivèrent néanmoins sains et saufs, et sans avoir perdu un seul homme au lieu de l'assemblée, s'y assirent, et attendirent dans une silencieuse anxiété l'arrivée du gouverneur. On entendit bientôt les coups fermes et mesurés de la jambe de bois de l'intrépide Peter résonner dans l'escalier. Il entra dans la salle, vêtu de son grand uniforme, et portant sa fidèle lame de Tolède, non plus lui caressant la cuisse mais relevée sous son bras. Comme le gouverneur ne s'équipait de cette formidable manière que quand son cerveau rêvait gloire et combats, ses conseillers le regardèrent aussi tristement que si son seul aspect leur eût présagé mille désastres, et, dans leur agonie, ils oublièrent même d'allumer leurs pipes.

Le grand Peter était aussi éloquent que courageux. Ces deux rares qualités semblaient réellement avoir une part égale dans sa composition ; et, différent des plus grands hommes d'État dont les seules victoires ne s'étalent pas au-delà du champ peu sanglant de l'argumentation, il était toujours prêt à appuyer ses paroles hardies par des actions non moins courageuses. Ses discours étaient généralement marqués par une simplicité approchant de la rudesse, et annonçaient une détermination positive. En s'adressant au grand conseil, il parla brièvement des dangers et des fatigues qu'il avait supportés en s'échappant des mains de ses rusés ennemis ; puis reprocha au conseil d'avoir perdu, en vains débats et en querelles de parti, ce temps qui aurait dû être entièrement dévoué à la patrie ; il était particulièrement courroucé contre ces braillards qui, se reposant sur leur sécurité individuelle, avaient déshonoré les assemblées de la nation par d'impuissantes rodomontades et de choquantes invectives contre un ennemi noble et puissant. Lâches roquets, qui jappent et aboient sans relâche après le lion éloigné ou endormi, mais qui sont les premiers à se sauver dans leurs trous aussitôt qu'il s'approche. Il appelait alors ceux qui avaient été si courageux dans leurs menaces contre la Grande-Bretagne, pour qu'ils

s'avançassent et soutinssent leurs vantardises par leurs actions; car c'était par les faits et non par les mots qu'une nation prouvait son courage. Puis il rappela l'âge d'or de leur première prospérité qu'ils ne pouvaient reconquérir qu'en résistant, en hommes, à leurs ennemis; car, ajoutait-il, la paix qui est due à la force des armes est toujours plus sûre et plus durable que ces replâtrages achetés par de lâches concessions et de petits arrangements temporaires. Il s'efforça surtout d'éveiller leur feu martial en leur rappelant le temps où il les avait conduits à la victoire devant les menaçantes murailles de Christina. Il tâcha aussi d'exciter leur confiance en les assurant de la protection de saint Nicolas, qui jusqu'alors les avait conservés en sûreté au milieu des sauvages du désert, ainsi que parmi les sorcières de l'Est et les géants de Merry-Land. Enfin, il leur apprit la manière insolente dont il avait été sommé de se rendre, mais il jura en même temps qu'il défendrait la province aussi longtemps que le ciel serait pour lui et qu'il aurait une jambe de bois pour le soutenir; noble promesse, qu'il corrobora d'un si terrible coup de plat de sabre sur la table, que ses auditeurs en furent complètement électrisés. Accoutumés depuis longtemps aux allures du gouverneur, et façonnés à la discipline aussi sévèrement que le furent jamais les soldats du grand Frederick, messieurs du conseil privé virent qu'il était tout à fait inutile de dire un mot; ils allumèrent leurs pipes, et fumèrent silencieusement en gras et discret conseillers. Mais les bourgmestres, moins directement sous la dépendance du gouverneur, se considérant d'ailleurs comme les représentants du peuple souverain, et surtout gonflés de cette orgueilleuse suffisance acquise aux écoles de sagesse et de moralité qu'on nomme assemblées populaires, les bourgmestres, dis-je, ne se laissèrent pas persuader si aisément, déployant donc d'autant plus de courage qu'ils voyaient quelque chance d'échapper au danger présent sans être réduits à la désagréable nécessité de se battre plus tard, ils demandèrent une copie de la sommation pour pouvoir la montrer à l'assemblée générale du peuple.

Une requête aussi insolente et aussi factieuse aurait suffi pour exciter la colère du tranquille Van Twiller lui-même; quel effet dut-elle donc faire sur le grand Stuyvesant, qui non seulement

était Hollandais, gouverneur, et honoré d'une jambe de bois par-dessus le marché, mais qui, de plus, était fort chatouilleux de sa nature, et inflammable comme la poudre. Il éclata en une noble indignation ; jura qu'aucun de ces présomptueux personnages ne verrait une syllabe de la sommation, et qu'ils méritaient tous d'être pendus et écartelés pour oser mettre en question, d'une manière aussi perfide, l'infaillibilité du gouvernement ! Quant à leur opinion ou à leur consentement, il n'en faisait pas plus de cas, dit-il, que d'une bouffée de tabac : il avait été longtemps harassé et contrarié par leurs lâches conseils, mais ils pouvaient désormais s'en aller chez eux se mettre au lit comme de vieilles femmes, car il était déterminé à défendre lui-même la colonie sans leur assistance et celle de leurs adhérents. À ces mots il retroussa son sabre sous son bras, enfonça son chapeau sur sa tête, et, relevant son ceinturon, s'élança avec indignation hors de la chambre du conseil, où chacun se rangea pour lui faire place.

Il ne fut pas plus tôt sorti que les affaires bourgmestres convoquèrent une assemblée publique en face de l'hôtel de ville, et en nommèrent président un certain Dofue Roerback, gros marchand de pain d'épice du pays et anciennement membre du cabinet de William-le-Bourru. Il était regardé avec une grande vénération par la populace, qui le considérait comme un homme versé dans la magie noire, vu qu'il était le premier qui eût gravé de mystérieux hiéroglyphes et des emblèmes magiques sur les gâteaux du jour de l'an.

Cet important bourgmestre, dont la rancune n'oubliait pas que le vaillant Stuyvesant l'avait ignominieusement chassé de son emploi au moment où il prit les rênes du gouvernement, adressa aux bonnets gras dont il était entouré un discours patriotique dans lequel il leur apprit que, sommé très poliment de se rendre, le gouverneur avait refusé, non seulement d'y souscrire, mais même de communiquer la sommation, qui offrait, il n'en doutait pas, les conditions les plus honorables et les plus avantageuses pour la province.

Il parla ensuite de son excellence en termes sonores et appropriés à la grandeur et à la dignité de sa position, le comparant à Néron, à Caligula et aux grands hommes de l'Antiquité qui sont

généralement cités par les orateurs populaires, dans de semblables occasions, assurant le peuple que, dans l'histoire du monde entier, les fastes du despotisme n'offraient pas l'exemple d'un seul outrage qui, pour l'atrocité, la cruauté, la tyrannie, la soif du sang, pût se comparer à celui-ci; qu'il serait gravé en lettres de feu sur les tablettes sanglantes de l'histoire! Que les siècles à venir reculeraient d'horreur à cette lecture! Que le temps, tout gros qu'on le suppose d'épouvantables horreurs, n'accoucherait jamais d'une horreur semblable! (Peut-être les orateurs qui font ainsi accoucher le temps seraient-ils un peu embarrassés pour concilier cette faculté qu'ils lui prêtent avec la figure de vieillard qu'on lui donne.) Notre harangueur entassa mille autres figures de rhétorique plus touchantes, plus sublimes, plus effrayantes que je ne pourrais le dire; mais au reste, il serait tout à fait inutile de les citer, car elles ressemblaient exactement à toutes celles qu'on emploie aujourd'hui dans toutes les harangues populaires, dans tous les discours patriotiques, et qui peuvent être classées en rhétorique sous le titre générique de boursoufflure.

Le discours de cet inspiré bourgmestre terminé, l'assemblée entra dans une sorte de fermentation populaire qui produisit non seulement une suite de justes et sages résolutions, mais aussi une vigoureuse adresse au gouverneur, pour le tancer sur sa conduite. Par malheur, cette adresse n'eut pas plus tôt passé de la main du messenger d'État dans celle du gouverneur, qu'elle passa de la main du gouverneur dans le feu, et la postérité fut ainsi privée d'un inestimable document qui aurait pu servir de modèle à tous les doctes tailleurs et savetiers de nos jours pour leur sage coopération dans les affaires politiques.

## CHAPITRE VII

**Contenant le triste désastre d'Anthony le trompette.  
Comment Peter Stuyvesant, comme un second Cromwell,  
rompit soudainement un autre parlement croupion.**

LE COURAGEUX PETER DE GROODT se répandit alors en malédictions contre les bourgmestres, les traitant de volontaires, d'obstinés et opiniâtres valets qu'on ne pouvait ni convaincre ni persuader, et il résolut de n'avoir dorénavant rien à démêler avec eux, se bornant à consulter l'opinion de ses conseillers privés, qu'il savait, par expérience, être la meilleure du monde, puisqu'elle ne différait jamais de la sienne. Il ne manqua pas, pendant qu'il était en train, de distribuer au peuple souverain quelques milliers de mauvais compliments et de railleries sur les goûts paisibles de ce vil troupeau de poltrons, qui, peu jaloux de glorieux travaux et d'illustres aventures, aimaient mieux manger et boire au logis, dans un ignoble repos, que de gagner bravement des taloches et l'immortalité sur les remparts.

Déterminé cependant à défendre sa ville chérie, même en dépit d'elle, il appela en sa présence son fidèle Van Corlear, qui était son bras droit dans toutes les occasions pressantes, le conjura d'emboucher sa trompette guerrière, d'enfourcher son cheval et, battant le pays jour et nuit, de sonner l'alarme aux bords champêtres du Bronx, éveiller les solitudes sauvages du Croton, faire lever l'indomptable milice de Weehawk et de Hoboeken, mettre sur pied les vigoureux soldats de Tappaan Bay<sup>69</sup>, les braves enfants de Tarrytown et de Sleepy-Hollow, enfin rassembler tous les guerriers des pays environnants, et, leur faisant mettre en bandoulière fusil et poire à poudre, les pousser joyeusement vers le Manhattoes.

Or il n'y avait rien au monde, le beau sexe excepté, qu'Anthony Van Corlear aimât mieux que de semblables missions. Ne s'arrêtant donc que le temps nécessaire pour prendre un copieux repas, il ceignit à son côté sa bouteille de grès, pleine jusqu'au goulot de véritable esprit de Hollande, et sortit gaiment de la ville par la porte qui donnait sur ce que l'on nomme à présent

Broadway<sup>70</sup>, sonnante, comme à l'ordinaire, une fanfare d'adieu qui résonna en joyeux échos dans les rues tortueuses de Nieuw Amsterdam que ne devait plus, hélas! égayer désormais la mélodie de leur trompette favori!

Ce fut par une nuit sombre et orageuse que le bon Anthony arriva à la baie (sagement appelée rivière de Harlem), qui sépare l'île de Mannahata de la terre ferme. Le vent était fort, les éléments en tumulte, et il n'existait pas de Charon dont la barque pût transporter l'aventureux sonneur de trompette de l'autre côté de l'eau; il exhala son humeur pendant quelques instants sur la rive, comme une âme impatiente, puis se rappelant l'urgence de sa mission, il étreignit tendrement sa bouteille de grès, et, puisant dans cet embrassement le courage de jurer qu'il traverserait la rivière en dépit du diable, il se plongea hardiment dans les flots! Infortuné Anthony! À peine était-il parvenu, en battant les vagues, jusqu'à la moitié de sa course, qu'on le vit lutter avec violence comme s'il eût été aux prises avec l'esprit des eaux, mettre par instinct sa trompette à sa bouche, et, produisant un épouvantable son, s'enfoncer pour jamais dans l'abîme.

Le bruit effrayant de sa trompette, comme celui du cornet d'ivoire du fameux paladin Roland au moment où il expirait dans le champ glorieux de Roncevaux, résonna au loin dans la campagne, et alarma les habitants du voisinage, qui accoururent étonnés sur la plage. Là un vieux citadin célèbre pour sa véracité, et qui avait été témoin du fait, leur raconta la mélancolique aventure, en y joignant l'effrayante circonstance (à laquelle j'hésite d'ajouter foi), qu'il avait vu le diable sous la forme d'une énorme anguille de mer saisir le courageux Anthony par la jambe et l'entraîner sous les flots; ce qu'il y a de certain, c'est que cet endroit, ainsi que le promontoire qui y touche, a toujours été appelé depuis Spiking Devil<sup>71</sup>. L'ombre errante de l'infortuné Anthony hante encore les solitudes avoisinantes, et les habitants ont souvent entendu, par une nuit orageuse, les sons de sa trompette se mêler aux mugissements de la tempête. Jamais personne ne tente de traverser la baie quand la nuit est tombée; on y a même construit un pont pour empêcher à l'avenir d'aussi tristes accidents, et, quant aux anguilles de mer, on les a dans

une telle horreur, qu'aucun véritable Hollandais aimant le bon poisson et haïssant le diable ne les admet sur sa table.

Telle fut la fin d'Anthony Van Corlear, homme qui méritait un meilleur sort. Il mena jusqu'au jour de sa mort la joyeuse vie d'un véritable luron ; mais quoiqu'il n'eût jamais été marié, il n'en laissa pas moins deux ou trois douzaines d'enfants dans différents endroits du pays, tous gros gaillards, tapageurs et vantards, de qui descend, si l'on doit en croire les légendes (et elles ne sont pas sujettes à mentir), l'innombrable race d'écrivassiers qui peuplent et défendent ce pays, et se font libéralement payer par le peuple pour le tenir dans un état constant d'alarme et de misère. Plût à Dieu qu'ils eussent hérité du mérite de leur célèbre aïeul aussi bien que de sa vigoureuse embouchure !

La nouvelle de cette terrible catastrophe porta un coup plus cruel à l'âme de Peter Stuyvesant que l'invasion de Nieuw Amsterdam elle-même. Elle se fit impitoyablement jour jusqu'à ces secrètes avenues du cœur où se nourrissent les plus douées et les plus chaudes affections, ainsi qu'un pèlerin égaré, tandis que le vent de la tempête siffle sur sa tête, et que la nuit jette autour de lui son voile noir et lugubre, contemple étendu, froid et sans vie, le chien fidèle qui, seul compagnon de son voyage, avait partagé son repas solitaire et si souvent léché sa main avec une humble reconnaissance ; ainsi le généreux héros des Manhattoes pleure sur la fin prématurée de son fidèle Anthony, de ce modeste compagnon de tous ses pas, dont l'honnête gaité avait allongé pour lui autant d'heures longues et pénibles, et qui l'avait suivi avec autant de loyauté que d'affection à travers mille affreux périls : il était disparu... disparu pour jamais ! Et cela, au moment même où tant de misérables poltrons abandonnaient le malheureux Stuyvesant ! Oh brave Peter ! C'est bien alors que tu dus faire preuve de courage ! Et c'est alors en effet que tu méritas le mieux le titre de Peter-Forte-Tête !

La clarté du jour avait dissipé depuis longtemps les horreurs de la nuit orageuse, tout cependant était encore triste et nébuleux ; Apollon, naguère si radieux, se cachait maintenant derrière de sombres nuages, paraissant de temps en temps à la dérobée comme s'il eût désiré et craint à la fois de voir ce qui se passait

dans sa ville favorite. Le jour critique était arrivé où le grand Peter devait faire une réponse à la sommation de l'ennemi. Déjà il était enfermé avec son conseil privé, et, assis d'un air sombre, tantôt il méditait sur le sort de son trompette favori, et tantôt il écumait de rage en songeant à l'insolence de ses lâches bourgmestres. Pendant qu'il était dans cet état d'irritation, un courrier envoyé par Winthrop, rusé gouverneur du Connecticut, lui apporta, en toute hâte, le conseil aussi amical que désintéressé de rendre la province ; grossissant, pour l'y résoudre, les dangers et les désastres auxquels un refus l'exposerait. Le moment était bien choisi pour se mêler de donner d'officieux avis à un homme qui, dans le cours de sa vie entière, n'avait écouté ceux de personne ! Le vieux mais indomptable gouverneur se mit à arpenter la chambre avec une violence qui fit trembler de crainte ses conseillers, et à maudire la rigueur de son sort, qui le livrait constamment en butte à des sujets factieux et à de perfides donneurs d'avis.

Les officieux bourgmestres, qui se tenaient sans cesse aux aguets, et qui avaient appris l'arrivée des mystérieuses dépêches, saisirent précisément cet instant malencontreux pour entrer résolument en corps dans l'assemblée, suivis d'une légion de *schepens* et de mangeurs de grenouilles, et demandèrent brusquement communication de la lettre. Être ainsi assailli par ce qu'il jugeait une *misérable canaille*, et cela au moment où l'irritation que lui causaient les affaires du dehors était à son comble, c'en était beaucoup trop pour le colérique Peter. Il déchira la lettre en mille morceaux<sup>72</sup>, les jeta au nez du bourgmestre qui était le plus près de lui, cassa sa pipe sur la tête d'un autre, assomma de son crachoir un pauvre diable à l'instant où il s'empressait de gagner la porte, et enfin prorogea indéfiniment l'assemblée en culbutant ses membres du haut en bas des escaliers à coups de jambe de bois.

Aussitôt que les bourgmestres furent revenus de la confusion où les avait jetés cette soudaine retraite, et qu'ils eurent pris un peu de temps pour respirer, ils protestèrent contre la conduite du gouverneur, qu'ils n'hésitèrent pas à nommer tyrannique, inconstitutionnelle, et même tant soit peu irrespectueuse. Ils

convoquèrent une assemblée publique où ils lurent la protestation, et, adressant au peuple un discours ferme et réfléchi, peignirent avec les couleurs et l'exagération convenables un tableau complet de la conduite despotique et vindicative du gouverneur, déclarant que, quant à eux, ils ne s'embarrassaient pas le moins au monde d'avoir été frottés et étrillés par la buche qui servait de jambe à son excellence, mais qu'ils souffraient seulement pour la dignité du peuple souverain ainsi grossièrement insulté par l'outrage commis envers ses représentants. La dernière partie de cette harangue produisit un effet d'autant plus violent sur la sensibilité des auditeurs, qu'elle attaquait directement cette délicatesse de sentiment et ce soupçonneux orgueil de caractère que possède la vraie populace, qui, tout en pouvant supporter les injures sans murmurer, n'en est pas moins étonnamment jalouse de sa suprême dignité. On ne sait pas même jusqu'où leur ressentiment contre le redoutable Peter eût pu les porter, si ces lurons à bonnets gras n'eussent pas redouté un peu plus leur opiniâtre vieux gouverneur qu'ils ne redoutaient saint Nicolas, les Anglais, ou le diable lui-même.

## CHAPITRE VIII

**Comment Peter Stuyvesant défendit,  
pendant plusieurs jours,  
la ville de Nieuw Amsterdam par la seule force de sa tête.**

LA CRISE où se présente en ce moment notre histoire offre un spectacle à la fois sublime et mélancolique. Qu'on se figure une illustre et vénérable petite cité, la métropole d'une immense étendue de pays inhabité, ayant pour garnison une puissante armée d'orateurs, de présidents, de commissaires, de bourgmestres, de *schepens* et de vieilles femmes, gouverné par un brave et déterminé soldat, fortifiée par des batteries de terre, des palissades et des *arrêts*, bloquée par mer, assiégée par terre,

et menacée au dehors d'une effroyable ruine, tandis que son sein est déchiré par des factions et des commotions intestines... et qu'on me dise si jamais plume d'historien eut à tracer une page plus désastreuse! À moins que ce soient peut-être les querelles qui divisèrent les Israélites pendant le siège de Jérusalem, où les partis opposés se coupaient la gorge pendant que les légions victorieuses de Titus renversaient les murailles, et portaient le fer et le feu dans le temple jusqu'au fond du *sanctum sanctorum*.

Le gouverneur Stuyvesant, après avoir, comme je l'ai déjà dit, mis victorieusement son grand conseil en déroute, et s'être ainsi délivré d'une multitude de donneurs d'avis, envoya aux chefs de l'armée ennemie une réponse catégorique dans laquelle il soutenait les droits et les titres de leurs Hautes Puissances les membres des États Généraux à la possession de la province de Mannahata, et où, se fiant en la légitimité de sa cause, il portait un défi à toute la nation britannique. Mon impatience de tirer mes lecteurs et moi de ces scènes désastreuses m'empêche de donner la copie entière de cette épître courageuse, qui finissait dans ces termes à la fois fermes et affectionnés :

« Quant aux menaces qui servent de conclusion à votre lettre, nous n'avons rien à y répondre sinon que nous ne craignons rien que ce que Dieu (qui est aussi juste que miséricordieux) voudra nous infliger; toutes choses étant à sa bienveillante disposition, il peut aussi bien nous préserver avec une chétive armée qu'avec une grande, ce qui fait que nous vous souhaitons bonheur et prospérité, et que nous vous recommandons à sa protection. De vos seigneuries le très humble et affectionné serviteur et ami.

P. STUYVESANT. »

Ayant ainsi résolument jeté le gant, le brave Peter mit une paire de pistolets d'arçon dans sa ceinture, attacha une immense poire à poudre à son côté, fourra sa bonne jambe dans une botte à la hessoise, et, campant son redoutable petit chapeau militaire sur le sommet de sa tête, se mit à marcher fièrement de long en large devant la porte de sa maison, déterminé à défendre jusqu'à la fin sa cité bienaimée.

Tandis que ces affligeants débats et ces cruelles dissensions avaient lieu dans la malheureuse ville de Nieuw Amsterdam, et que son digne mais infortuné gouverneur rédigeait la lettre que je viens de citer, les commandants anglais ne restaient pas oisifs. Ils avaient des agents qui s'occupaient secrètement à fomentier des troubles et à exciter les craintes et les clameurs de la populace; ils firent en outre circuler de tous côtés dans le voisinage une proclamation dans laquelle étaient reproduits les termes déjà employés dans leur sommation, trompant ainsi les confiants Hollandais par les promesses les plus astucieuses et les plus séduisantes.

Chaque homme qui se soumettrait volontairement à l'autorité de sa majesté britannique devait rester en paisible possession de sa maison, de sa femme, et du jardin où il cultivait ses choux. On lui permettrait de fumer sa pipe, de parler hollandais, de porter autant de culottes qu'il voudrait, et d'importer de Hollande des briques, des tuiles et des cruches de grès, au lieu de les fabriquer dans le pays. On ne les forcerait sous aucun prétexte à apprendre l'anglais, ni à compter autrement que sur leurs doigts ou avec de la craie sur la forme de leurs chapeaux, usage que les paysans hollandais observent encore aujourd'hui. Chaque homme aurait la permission d'hériter tranquillement du chapeau, de l'habit, des boucles de souliers, de la pipe et autres apanages personnels de son père; on n'obligerait personne à se conformer aux perfectionnements, inventions ou innovations modernes, mais on permettrait à tous, au contraire, de bâtir leurs maisons, de conduire leur commerce, de diriger leurs fermes, d'élever leurs cochons et leurs enfants, précisément à la manière dont leurs ancêtres l'avaient fait de temps immémorial. Ils auraient enfin tous les avantages de la liberté du commerce et ne seraient contraints à reconnaître dans le calendrier aucun autre saint que saint Nicolas, qui serait considéré par la suite, ainsi qu'il l'avait toujours été, comme le saint protecteur de la ville.

Ces conditions, comme on peut le supposer, parurent très satisfaisantes aux habitants, qui avaient une grande disposition à jouir tranquillement de leur propriété et une aversion extraordinaire pour s'engager dans une contestation où il n'y

avait guère à gagner que l'honneur et les écrivaines, deux choses dont la première leur inspirait une philosophique indifférence, et l'autre une complète antipathie. Les Anglais réussirent donc, par ces insidieux moyens, à aliéner la confiance de la populace, et à détruire son affection pour son brave vieux gouverneur, qu'elle considérait comme obstinément déterminé à l'entraîner dans d'affreuses calamités; et l'on n'hésita plus à dire librement son opinion et à le maudire hautement... quand il avait le dos tourné.

Comme une immense baleine qui, quoiqu'assaillie et battue par les flots écumeux et mugissants, poursuit imperturbablement sa course, et, dominant l'abîme, sent décupler, par la tempête qui la soulève, la violence dont elle fait jaillir l'eau dans les airs; ainsi l'inflexible Peter poursuit sans chanceler la carrière qu'il s'est tracée, et s'élève au-dessus des clameurs de la populace qu'il dédaigne.

Mais quand les guerriers anglais virent, par le style de sa réponse, qu'il mettait leur pouvoir au défi, ils dépêchèrent des officiers recruteurs à Jamaïca, à Jéricho, à Ninive, à Quag, à Patchog, et autres villes de Long-Island, que l'immortel Stoffel Brinkerhoff avait jadis subjuguées, excitant la vaillante progéniture des petits hommes qui avaient autrefois illustré ce pays à assiéger par terre la ville de Nieuw Amsterdam, pendant que les vaisseaux ennemis faisaient d'imposants préparatifs pour livrer l'assaut du côté de la mer.

Les rues de Nieuw Amsterdam offraient alors une scène d'horreur et de consternation. Ce fut en vain que le brave Stuyvesant ordonna aux citoyens de s'armer et de se réunir sur la place du marché. Le parti entier des pipes courtes s'était, dans le cours d'une seule nuit, changé en véritables vieilles femmes. Métamorphose qu'on ne peut comparer qu'aux prodiges que Tite-Live nous dit être arrivés à Rome à l'approche d'Hannibal où l'on vit les statues suer de frayer, les chèvres se transformer en moutons et les coqs, changés en poules, courir en gloussant dans les rues. Le malheureux Peter, harassé, menacé au dehors et tourmenté au dedans, harcelé par les bourgmestres et hué par la canaille, s'empoyait, grondait et rugissait comme un ours

furieux lié à un poteau et déchiré par une légion de misérables chiens. Voyant cependant que tout essai ultérieur pour défendre la ville serait désormais inutile, et apprenant qu'une irruption de troupes et d'habitants des frontières était prête à l'accabler du côté de l'Est, force lui fut enfin, en dépit de son cœur orgueilleux qui se gonflait de rage jusqu'à l'étouffer, de consentir à un traité de reddition.

Les mots ne peuvent exprimer les transports du peuple en apprenant cette agréable nouvelle. Il n'eût pas pu s'abandonner à plus de joie s'il eût obtenu une victoire sur ses ennemis. Les rues résonnèrent d'acclamations, les habitants élevèrent jusqu'aux nues leur gouverneur, qu'ils appelaient le père du peuple et le sauveur du pays; ils s'assemblèrent en foule devant sa maison pour témoigner leur reconnaissance, et furent dix fois plus bruyants dans leurs applaudissements que lorsqu'il était revenu brillant de gloire de la fameuse conquête du Fort Christina. Mais Peter, indigné et furieux, ferma portes et fenêtres, et se réfugia dans l'endroit le plus reculé de son logis, pour échapper aux ignobles réjouissances de la populace.

Par suite de ce consentement du gouverneur, les assiégeants demandèrent une conférence pour traiter des termes de la reddition. En conséquence, on nomma des deux côtés une commission de six membres, et le 27 août 1664, une capitulation très favorable à la province et grandement honorable pour Peter Stuyvesant fut accordée par l'ennemi qui avait conçu une haute opinion de la valeur des Manhattoes, ainsi que de la magnanimité et de la prudence incomparables de leur gouverneur.

Il ne s'agissait plus que d'une chose, c'était de lui faire ratifier et signer les articles de la reddition. Quand les commissaires se présentèrent respectueusement devant lui à ce sujet, ils furent reçus par le vaillant vieux guerrier avec la politesse la plus froide et la plus ironique. Il avait mis de côté ses vêtements militaires, une robe de chambre d'indienne enveloppait ses membres nerveux, un bonnet de laine rouge ombrageait son front menaçant, et une barbe grise, qui n'avait pas été faite depuis trois jours, ajoutait encore à l'aspect effrayant de son visage. Il saisit trois fois l'espèce d'allumette qui lui servait de plume, et essaya

de signer l'abominable papier, il grinça trois fois des dents et fit une plus horrible grimace que s'il lui eût fallu avaler une dose de rhubarbe, de séné et d'ipécacuanha; enfin il la jeta loin de lui, saisit son épée à poignée de cuivre, la tira du fourreau, et jura par saint Nicolas qu'il mourrait plutôt que de céder à aucune puissance sous la calotte des cieux.

Ce fut en vain que l'on essaya d'ébranler cette ferme résolution; menaces, remontrances, injures furent inutilement épuisées. Pendant deux jours entiers la maison du vaillant Peter fut assiégée par les clameurs de la populace, et pendant deux jours entiers il demeura inébranlable dans le courageux refus de ratifier la capitulation.

Enfin le peuple, voyant que des moyens violents ne faisaient que provoquer une opposition plus déterminée, songea heureusement à un humble expédient au moyen duquel la colère du gouverneur pouvait être calmée et sa détermination vaincue. Une triste et solennelle procession, ayant à sa tête les bourgmestres et les *schepens*, et suivie par la populace, s'avança lentement, et en portant la capitulation, vers la maison du gouverneur. Là, le vieux héros fut trouvé grimpé, comme un géant, au haut de sa tour, ses portes fortement barricadées, et lui-même vêtu en grand uniforme, le chapeau retapé sur l'oreille, et posté fièrement à la fenêtre de son grenier avec une espingole sur l'épaule.

Il y avait dans cette formidable attitude quelque chose qui frappa le rebut de la canaille elle-même de respect et d'admiration. Cette populace braillarde ne put pas ne pas réfléchir avec humiliation à la pusillanimité de sa conduite, en voyant son hardi mais abandonné vieux gouverneur ainsi fidèle à son poste, et sans hésitation, quoique sans espoir, résolu à défendre jusque-là fin son ingrate cité. Cette contrition cependant fut bientôt noyée sous le flot grossissant des alarmes publiques. Les citoyens se rangèrent en cercle devant la maison, ôtant respectueusement leurs chapeaux, puis le bourgmestre Roerback, qui était du nombre de ces orateurs populaires cités par Salluste pour être plus bavards qu'éloquents, s'avança, et adressa au gouverneur un discours de trois heures, dans lequel il lui détaillait, dans les termes les plus pathétiques, la déplorable

situation de la province, le pressant, par une constante répétition des mêmes arguments, de signer la capitulation.

Le puissant Peter le regardait de la petite lucarne de son grenier, et gardait un morne silence. De temps en temps son œil se promenait sur la multitude environnante, et un grincement de rage, semblable à celui d'un dogue en colère, contractait son visage redoutable. Mais quoique ce fût un homme d'une indomptable vigueur, quoiqu'il eût le cœur aussi gros qu'un bœuf, et que la dureté de sa tête eût fait honte au diamant, ce n'était après tout qu'un simple mortel. Épuisé par ces oppositions répétées, par cette éternelle harangue, et apercevant qu'à moins qu'il ne cédât, les habitants suivraient leur volonté, ou plutôt leurs craintes, sans attendre son consentement, il leur ordonna avec humeur de lui hisser le papier, ce à quoi on procéda en le lui tendant au bout d'une perche; griffonnant alors son nom au bas de la page, il les anathématisa comme une troupe de lâches mutins et de poltrons dégénérés; puis leur jetant la capitulation à la tête, il ferma sa fenêtre avec fracas, et on l'entendit dégringoler les escaliers avec la plus violente indignation. Les suppliants prirent incontinent leurs jambes à leur cou, et les bourgmestres eux-mêmes ne furent pas les derniers à évacuer la place, de peur que le robuste Peter ne sortît de son antre pour les gratifier de quelque désagréable témoignage de son mécontentement.

Trois heures après la reddition, une légion de guerriers anglais, mangeurs de beefsteak, se répandit dans Nieuw Amsterdam, prenant possession du fort et des batteries. On put entendre alors de tous côtés le bruit des marteaux des vieux bourgeois hollandais qui clouaient portes et fenêtres, pour protéger leurs femmes contre ces barbares furieux qu'ils regardaient, dans un triste silence, des fenêtres de leurs greniers, pendant qu'ils marchaient orgueilleusement dans les rues.

Ce fut ainsi que le colonel Richard Nichols, commandant des forces britanniques, entra en paisible possession du pays conquis, comme *locum tenens* du duc d'York. La victoire ne fut suivie d'aucun autre outrage que le changement de nom de la province et de la métropole, qui fut nommée New York, nom qu'elle a conservé jusqu'à présent. Les habitants eurent, suivant

le traité, la permission de rester tranquillement en possession de leurs propriétés. Mais leur horreur pour la nation britannique devint telle, qu'il fut unanimement décidé, dans une assemblée secrète des principaux citoyens, de ne jamais inviter à diner aucun de leurs conquérants.

## CHAPITRE IX

### Contenant la retraite honorable et la mort de Peter Stuyvesant.

ME VOICI ARRIVÉ AU TERME de cette grande entreprise historique ; mais, avant que je dépose ma plume fatiguée, il me reste encore un pieux devoir à accomplir. Si parmi le nombre des lecteurs qui pourront parcourir ce livre, il se trouvait par hasard quelqu'une de ces âmes véritablement nobles, qui s'animent d'un feu céleste à l'histoire de l'homme généreux et brave, elles sont nécessairement impatientes de connaître le sort du vaillant Peter Stuyvesant, et je ferais beaucoup plus, je l'avoue, pour satisfaire une seule âme de cette trempe, que pour complaire à la froide curiosité de toute une académie.

Le fougueux gouverneur n'eut pas plus tôt signé les articles de la capitulation, que déterminé à ne pas être témoin de l'humiliation de sa cité chérie, il lui tourna les talons, et se retira, en murmurant, à sa *bowery* (ou gentilhommière), située à environ deux milles de la ville, où il passa le reste de ses jours dans une solitude patriarcale. Il jouit là de cette tranquillité d'esprit qu'il n'avait jamais connue au milieu des soucis accablants du gouvernement, et gouta les douceurs d'une autorité absolue et incontestée ; bonheur que ses sujets factieux avaient si souvent troublé par l'opiniâtreté de leur opposition.

Aucunes sollicitations ne purent jamais le décider à retourner à la ville ; loin de là, il voulut toujours que son grand fauteuil fût placé le dos tourné à la fenêtre qui donnait de ce côté, jusqu'à

ce qu'un épais bosquet d'arbres, plantés par lui, eut formé, en grandissant, un rideau qui la cachât à sa vue. Il déclamaient sans cesse contre les innovations et les améliorations, ou plutôt contre ce qu'il appelait les *dégénération*s introduites par les vainqueurs. Il défendit qu'on proférât jamais dans sa famille un seul mot dans leur odieux langage, défense à laquelle on se soumit d'autant plus facilement qu'il n'y avait pas une personne dans sa maison qui pût parler une autre langue que le hollandais, et il alla même jusqu'à faire abattre une belle avenue devant sa maison, parce que les arbres qui la formaient étaient des cerisiers d'Angleterre.

La vigilance continuelle qui le distinguait quand il avait une vaste province à gouverner se déployait alors avec une égale vigueur, quoique dans des limites plus étroites. Il faisait soigneusement la ronde autour de son petit territoire, repoussait chaque usurpation avec une intrépide vivacité, punissait les larcins qu'on se permettait dans son verger et dans sa bassecour avec une sévérité inflexible, et menait pompeusement en fourrière les vaches et les cochons qui rôdaient sur sa propriété. Mais ses portes étaient toujours ouvertes au voisin indigent, à l'étranger sans amis, au voyageur fatigué, et son vaste foyer, emblème de son cœur brulant et généreux, était toujours prêt à les recevoir et à les héberger. Je dois avouer, cependant, qu'il y avait une exception à cette règle toutes les fois que l'infortuné suppliant se trouvait être un Anglais ou un Yankee, car, quoiqu'il tendît à ceux-ci une main secourable, on ne put jamais l'amener à exercer envers eux les devoirs de l'hospitalité et même, si, par aventure, quelque marchand ambulante du pays de l'Est s'arrêtait à sa porte avec une charrette chargée de pot d'étain et de jattes de bois, le furieux Peter s'élançait de sa retraite comme un géant de son château, et faisait un si abominable tintamarre parmi les cruches et la poterie, que le malheureux marchand avait bientôt pris la fuite.

Son uniforme complet, que la brosse avait usé jusqu'à la corde, était soigneusement accroché dans la chambre de parade, et mis régulièrement à l'air le premier jour de chaque mois; son chapeau retapé et sa fidèle épée, suspendus dans un triste repos sur le manteau de la cheminée du parloir, semblaient servir de

support au portrait en pied du fameux amiral Van Tromp. Il maintenait une stricte discipline et un gouvernement despotique parfaitement organisé dans son empire domestique. Mais quoique sa propre volonté fût la loi suprême, il n'avait cependant pour but que le bien de ses sujets, il s'occupait non seulement de leur bien-être actuel, mais aussi de leurs mœurs, et de leur bonheur futur, car il ne leur épargnait pas les exhortations, et nul ne pouvait se plaindre qu'au besoin il se montrât jamais chiche d'une correction salutaire.

Ces bonnes vieilles fêtes consacrées en Hollande, ces épanchements périodiques où se complaisent les cœurs reconnaissants et démonstratifs, mais qui tombent maintenant en oubli chez nos compatriotes, étaient fidèlement observées dans la maison du gouverneur Stuyvesant. Le premier jour de l'année était célébré par des marques d'une grande libéralité, par des repas joyeux et des félicitations affectueuses; le cœur se dilatait alors dans les plaisirs d'une table abondamment servie où régnaient la liberté, la familiarité et cette gaité fille de l'abondance, inconnue dans nos jours corrompus à force de civilisation. Pâques et la Pentecôte étaient scrupuleusement observés dans ses domaines, et on n'y laissait point passer le jour de saint Nicolas sans se faire des présents, accrocher le bas à la cheminée, et accomplir enfin toutes les cérémonies consacrées.

Une fois l'an, le premier d'avril, Peter avait coutume de s'habiller en grand uniforme, en commémoration de son entrée triomphante à Nieuw Amsterdam après la conquête de la Nouvelle-Suède. Ce jour était une espèce de saturnale parmi les domestiques; ils s'y croyaient libres, en quelque sorte, de dire tout ce qui leur plaisait, car on observait toujours qu'à cet anniversaire leur maître, tout à fait déridé, devenait excessivement plaisant et jovial. Il envoyait alors ses vieux nègres à tête grise chercher du lait de pigeon, pour poisson d'avril, et aucun d'eux ne manqua à s'y laisser prendre pour complaire au badinage du vieux patron comme il convient à un serviteur fidèle et bien discipliné. C'était ainsi qu'il régnait heureux et paisible dans ses terres, n'insultant personne, n'enviant personne, sans être molesté au dehors ni tourmenté dans l'intérieur de sa famille, et les puissants

monarques de la terre, qui cherchent vainement à maintenir la paix et à augmenter la prospérité publique au moyen de la guerre et de la désolation, auraient bien fait de faire un voyage à la petite île de Mannahata, pour y prendre une leçon de gouvernement dans l'intérieur de la famille de Peter Stuyvesant.

Avec le temps néanmoins le vieux gouverneur, comme tout autre enfant des hommes, commença à montrer des marques évidentes de dépérissement; semblable au vieux chêne qui, après avoir longtemps bravé la fureur des éléments sans que ses gigantesques proportions en soient altérées, commence pourtant à s'ébranler et à gémir sous les coups de l'aquilon, le vaillant Peter, tout en conservant encore le port et l'apparence qu'il avait aux jours de ses chevaleresques exploits, ployait enfin sous le poids de l'âge et des infirmités, mais son cœur, forteresse inébranlable, triomphait encore dans toute son immutabilité. Il écoutait avec une avidité sans égale le récit des batailles entre les Anglais et les Hollandais. Ses palpitations redoublaient toutes les fois qu'on lui parlait des victoires de Ruyter; mais quand la fortune favorisait les Anglais, on voyait ses sourcils se froncer et ses traits s'obscurcir. Un certain jour enfin, qu'après avoir fumé sa quinzième pipe, il s'était endormi après diner dans son fauteuil, conquérant en rêve toute la nation britannique, il fut soudainement réveillé par le son des cloches, le roulement des tambours et le bruit du canon, qui mirent tout son sang en fermentation; mais quand il eut appris que toutes ces réjouissances se faisaient en l'honneur de la grande victoire remportée sur le brave Ruyter et Van Tromp le jeune par les flottes anglaise et française réunies, il en fut tellement accablé, qu'il se mit au lit, et fut en moins de trois jours conduit aux portes de la mort par un violent choléra-morbus! Mais à cette extrémité même il déploya encore l'esprit indomptable de Peter-Forte-Tête, car il se défendit avec la plus inflexible obstination jusqu'au dernier soupir contre une armée entière de vieilles femmes qui étaient acharnées à chasser l'ennemi de ses entrailles, d'après le mode de défense employé en Hollande, en inondant le lieu du mal avec forces décoctions de camomille mêlées d'huile d'amandes douces.

Tandis qu'il gisait ainsi, luttant contre sa prochaine dissolution,

il apprit que le brave Ruyter n'avait souffert que peu de pertes, qu'il avait fait une belle retraite, et qu'il se proposait de se mesurer encore une fois avec l'ennemi ; les yeux éteints du vieux guerrier s'allumèrent à ces mots, il se souleva sur son lit ; un éclair de feu martial éclaira son visage ; il serra sa main flétrie comme s'il eût cru saisir cette épée qu'il agitait en triomphe devant les murs de Christina, et, au milieu d'une convulsion où l'expression de sa figure grimaçait la joie, il retomba sur son oreiller, et expira.

Ainsi mourut Peter Stuyvesant, vaillant soldat, sujet loyal, gouverneur vertueux et honnête Hollandais, à qui il ne manqua que quelques empires à ravager pour être immortalisé comme un héros !

Ses funérailles furent célébrées avec la plus grande pompe et la plus grande solennité. Les habitants de la ville la désertèrent pour accourir en foule rendre les derniers devoirs à leur bon vieux gouverneur ; toutes ses bonnes qualités revinrent subitement à leur mémoire, tandis que le souvenir de ses faiblesses et de ses fautes expirait avec lui. Les anciens bourgeois se disputaient à qui aurait le privilège de porter les coins du drap mortuaire, la populace s'efforçait d'approcher le plus près possible de la bière, et le triste cortège était suivi par un grand nombre de vieux nègres à tête grise, qui avaient vécu pendant la plus grande partie du siècle sous le toit hospitalier du maître qu'ils escortaient pour la dernière fois.

Le peuple, abattu et désolé, s'attoupa autour de la tombe, chacun conservant, dans l'amertume de son cœur, le souvenir des vertus courageuses, des services signalés et des exploits guerriers du brave et digne vieillard, chacun se reprochant secrètement son opposition factieuse au gouvernement d'un si vaillant chef, et on vit maint ancien bourgeois, dont la figure flegmatique ne s'était jamais attendrie, dont les yeux ne s'étaient jamais mouillés, exhaler tristement la fumée de sa pipe, et pendant qu'une grosse larme coulait le long de sa joue, articuler avec un accent affectionné et un mouvement de tête mélancolique : « Eh bien ! Peter-Forte-Tête est donc mort à la fin ! »

Ses restes furent déposés dans le caveau de sa famille, sous la chapelle qu'il avait pieusement élevée sur sa propriété, et qu'il

avait dédié à saint Nicolas. Cette chapelle était construite sur la place même qu'occupe aujourd'hui l'église Saint-Marc, où l'on peut voir encore son tombeau. Sa gentilhommière, ou *bowery*, comme on l'appelait, est toujours restée en la possession de ses descendants, qui, par la constante intégrité de leur conduite et la stricte observation des usages et des coutumes de bon vieux temps, se sont montrés dignes de leur illustre ancêtre. Souvent la ferme a été hantée pendant la nuit, par d'entrepreneurs chercheurs d'argent, qui creusaient la terre, dans l'espoir d'y découvrir les pots pleins d'or qu'on disait y avoir été enterrés par le vieux gouverneur, mais je ne sache pas qu'aucun d'eux ait jamais été enrichi par ses recherches, et quel est celui de mes compatriotes qui ne se rappelle pas que dans les malicieux jours de son enfance, il regardait comme un grand exploit d'aller les dimanches, après diner, piller le verger de Stuyvesant.

On peut encore voir certains souvenirs de l'immortel Peter dans cette demeure de famille. Son air menaçant et guerrier respire encore dans son portrait en pied, suspendu à la muraille du parloir, son chapeau à trois cornes et son épée sont encore accrochés dans la chambre de parade, son haut-de-chausse couleur de soufre a longtemps orné la grande salle, mais il en fut retiré il y a quelques années, par suite d'une dispute qu'il avait occasionnée entre deux nouveaux mariés, et sa jambe de bois montée en argent est encore conservée dans le garde-meuble, comme relique d'un prix inestimable.

## CHAPITRE X

### Réflexions de l'auteur sur ce qui a été dit.

Parmi les nombreux événements qu'offre l'intéressante et authentique histoire, événements dont chacun paraît à son tour le plus terrible et le plus mélancolique des événements possibles, aucun ne frappe d'une manière plus cruelle et plus

désespérante que le déclin et la chute des empires puissants et célèbres. Quel lecteur pourrait contempler sans émotion les désastreuses catastrophes, terme fatal des plus grandes dynasties du monde? Pendant que son imagination s'égaré parmi les ruines gigantesques des royaumes et des empires, et signale les effrayantes convulsions qui les ont bouleversés, l'observateur mélancolique sent gonfler péniblement son cœur à la vue des désastres qui l'entourent. Chaque souveraineté et chaque puissance de la terre a eu tour à tour sa naissance, ses progrès et sa fin; chacune, après avoir saisi le sceptre du pouvoir, est retombée dans le vide du néant; hélas! il en fut ainsi de l'empire de leurs Hautes Puissances à Mannahata, sous le règne paisible de Walter-l'Indécis, sous le règne turbulent de William-le-Bourru, et enfin sous le règne chevaleresque de Peter-Forte-Tête.

L'histoire de cette puissance est riche d'instruction, et mérite d'être attentivement étudiée, car ce n'est, qu'en remuant ainsi les cendres de la glorieuse Antiquité que le sage peut y trouver l'étincelle qui doit l'éclairer. Que le règne de Walter-l'Indécis nous prémunisse donc contre cette facilité, cette sécurité confiante et cet amour présomptueux du bien-être et du repos produits par un état de paix et de prospérité. Ces dispositions tendent à énerver une nation, à détruire la noblesse de son caractère, à la rendre patiente à l'insulte et sourde à la voix de l'honneur comme de la justice, elles la font s'attacher aussi étroitement à la paix qu'un paresseux s'attache à son oreiller, aux dépens de toute considération et de tous devoirs importants; une même indolence assure le mal même qu'elle croit éviter, un droit cédé produit l'usurpation d'un autre, une usurpation patiemment soufferte fraie le chemin à une usurpation nouvelle, et la nation qui, par un amour extravagant de la paix, a sacrifié ainsi son honneur et ses intérêts, sera forcée à la fin de combattre pour son existence. Le règne désastreux de William-le-Bourru doit nous servir d'avertissement salutaire contre ce mode de gouvernement capricieux et fantasque qui agit sans système, s'appuie sur des expédients et des projets, et se fie à d'heureux hasards, qui hésite, balance et se décide enfin avec la témérité de l'ignorance et de l'imbécilité, qui, cherchant la popularité

dans l'abaissement, caresse les préjugés de la populace, et flatte son arrogance au lieu de commander son respect, qui, croyant trouver son salut dans la multiplicité des conseils, s'égaré dans un labyrinthe d'opinions et de projets contradictoires, qui prend les délais pour la prudence, la précipitation pour la fermeté, l'avarice pour l'économie, le mouvement pour l'occupation, et les rodomontades pour la valeur; qui est violent dans le conseil, présomptueux en espérances, précipité dans l'entreprise, et faible dans l'exécution; qui forme des projets sans prévoyance, les commence sans préparatifs, les conduit sans énergie et les termine par la confusion et la défaite.

Le règne du bon Stuyvesant nous montre les effets de la fermeté et de la résolution, même quand elle est dépourvue d'un jugement sain, et qu'elle est entourée d'entraves. Il nous fait voir combien la franchise, la probité et un noble courage commandent le respect et assurent l'honneur, lors même que le succès est impossible. Mais en même temps il doit nous prémunir contre le danger de croire trop promptement à la bonne foi des autres, et d'accorder une confiance trop naïve aux protestations amicales de voisins puissants, qui ne se montrent jamais plus bienveillants que quand ils ont le plus envie de trahir. Enfin il nous enseigne judicieusement à prêter attention aux opinions et aux vœux de la majorité qui, en temps de péril, doit être calmée et dirigée, sans quoi la crainte même finira par amener la révolte.

Le vain bavardage de ses sujets factieux, leurs discours désordonnés, leurs violentes résolutions, leurs rodomontades contre un ennemi absent et leur pusillanimité à son approche doivent nous apprendre à n'avoir que défiance et mépris pour ces patriotes braillards dont tout le courage est dans la langue; ils doivent nous avertir de réprimer cette insolence discoureuse et dépourvue de force réelle qui éclate trop souvent dans les associations populaires, et qui montre la vanité plutôt que le courage d'une nation. Ils doivent enfin nous prémunir contre cette disposition à nous trop vanter de notre valeur et de nos prouesses en outrageant un noble ennemi. La véritable grandeur d'âme nous porte toujours à traiter un adversaire avec la civilité la plus digne et la plus scrupuleuse, une conduite contraire ne

fait que diminuer le mérite de sa victoire, et ajouter à la honte de sa défaite.

Mais je ne m'arrêterai pas davantage sur la multitude d'excellents exemples que l'on peut tirer des anciennes chroniques des Manhattoes, le lecteur attentif découvrira aisément les fils d'or mêlés au tissu de l'histoire, fils qui sont invisibles aux yeux ternes et endormis de l'ignorance. Mais qu'il me soit permis, avant de terminer ces réflexions, de signaler l'avertissement solennel qui doit résulter pour nous d'évènements dont l'enchaînement imperceptible fait dériver de la prise du Fort Casimir les convulsions actuelles de notre globe.

Prête donc attention, cher lecteur, à cette palpable conséquence, et ne manque pas (surtout si tu es roi, empereur, ou potentat quelconque) de la recueillir précieusement dans ton cœur. Je me flatte peu, cependant, que mon ouvrage tombe en de telles mains, je connais trop bien le soin qu'ont les rusés ministres d'empêcher qu'aucun livre grave et utile de l'espèce de celui-ci se rencontre jamais sur le chemin des monarques, de peur qu'ils ne le lisent par hasard et n'y apprennent la sagesse.

Or donc, ce fut par la perfide surprise du Fort Casimir que les rusés Suédois jouirent d'un triomphe momentané, mais attirèrent sur leurs têtes vengeance de Peter Stuyvesant, qui arrache de leur main toute la Nouvelle-Suède. Par la conquête de la Nouvelle-Suède, Peter Stuyvesant éveilla les prétentions de Lord Baltimore, qui en appela au cabinet britannique, lequel subjuga toute la province de la Nouvelle-Hollande. Par ce grand exploit l'étendue entière de l'Amérique septentrionale, depuis la Nouvelle-Écosse jusqu'aux Florides tomba sous l'entière dépendance de l'Angleterre. Suivez maintenant, je vous prie, les conséquences. Les colonies, jusqu'alors dispersées, étant ainsi consolidées par leur réunion, et n'ayant plus de colonies rivales pour les réprimer et les tenir en respect, augmentèrent en grandeur et en puissance, jusqu'à ce que, devenant enfin trop fortes pour la mère patrie, elles secouèrent ses chaînes, et, par une glorieuse révolution, se firent indépendantes. Mais la chaîne des conséquences ne s'arrêta pas là. Le succès de la révolution américaine produisit la sanguinaire révolution

française, qui produisit à son tour le grand Bonaparte, fauteur de ce despotisme français qui a jeté le monde entier dans la confusion. Ainsi, ces grandes puissances ont été successivement punies par leurs malencontreuses conquêtes. Ainsi, comme je l'ai avancé, les convulsions, les révolutions et les désastres qui accablent aujourd'hui l'humanité, viennent originairement de la capture du petit Fort Casimir, telle que je l'ai racontée dans cette intéressante histoire.

Maintenant, digne lecteur, avant que je prenne de toi un triste congé, qui doit, hélas! être le dernier! je souhaiterais ardemment que nous nous séparassions dans les termes d'une cordiale amitié, et que tu m'accordasses un bienveillant souvenir. Crois donc bien que si je n'ai pas mieux tracé l'histoire de cette époque patriarcale, ce n'est pas ma faute! Si quelqu'un en avait fait une seulement aussi bonne, je n'eusse pas écrit un mot de la mienne. Que d'autres historiens s'élèvent après moi et me surpassent, c'est ce dont je doute peu et me soucie encore moins, sachant, comme je le sais, que quand le grand Christovallo Colon (vulgairement appelé Colomb) eut une fois fait tenir son œuf sur le petit bout, chacun de ceux qui étaient à table avec lui purent y faire tenir le leur mille fois plus adroitement. S'il était un seul lecteur qui pût se croire offensé par cette histoire, j'en serais mortellement affligé; mais je me garderai bien de mettre en doute, ni sa pénétration en lui disant qu'il s'est mépris, ni son bon naturel en lui disant qu'il est susceptible, ni la pureté de sa conscience en lui disant qu'il a peur de son ombre; et, certes, s'il est assez habile pour trouver une offense où l'on n'a point eu l'intention d'en faire, ce serait pitié qu'on ne lui permît pas de jouir du bénéfice de sa découverte.

J'ai une trop haute opinion de l'intelligence de mes compatriotes pour songer à leur donner quelque instruction, et j'ambitionne trop leur bienveillance pour vouloir la perdre en leur donnant un bon avis. Je ne suis point du nombre de ces cyniques qui méprisent le monde parce que le monde les méprise; au contraire, quoique bien petit à ses yeux, je ne lève vers lui les miens qu'avec toute la bienveillance de ma nature, et mon seul chagrin est qu'il ne se montre pas plus digne de

LIVRE VII, CHAPITRE X

l'amour excessif que je lui porte.

Si, néanmoins, dans cette production historique, fruit chétif d'une vie longue et laborieuse, je n'ai pas été assez heureux pour contenter la délicatesse du siècle, je ne puis que déplorer mon malheur, car je suis maintenant trop avancé dans la carrière pour avoir même l'espoir de le réparer. L'inexorable vieillesse a déjà fané ma tête de sa neige stérile, dans peu de temps, ce cœur qui palpite encore affectueusement (oui, cher lecteur, affectueusement pour toi-même), ce cœur aura senti se refroidir et s'éteindre cette chaleur vivifiante dont les restes l'entourent et l'animent encore; mais qui sait si ce fragile ensemble de poussière, qui, vivant, n'aura peut-être rien produit que d'inutile, changé dans la vallée en humble monticule, n'y fera pas naître de suaves et douces fleurs, pour parer mon île tant chérie de Mannahata!

FIN



## NOTES

- <sup>1</sup> Faria y Souza. *Mick. lus.* Note 6, 7.
- <sup>2</sup> Sir W. Jones. *Diss. antiq. Ind. Zod.*
- <sup>3</sup> *Manuscripts. Bibl. R.*
- <sup>4</sup> *Plut. de plac. phil. lib. 2, cap. 20.*
- <sup>5</sup> *Achill. Tat. Isag. cap. 19. Ap. Petav. t. III, p. 81. Stob. Eclog. Phys. I. 1, p. 56*
- <sup>6</sup> *Diog. Laërt. in Anax. I. 2, s. 8. Platon. Apol. t. I, p. 26.*
- <sup>7</sup> *Arist. Meteor. I. 2, Id. Probl. s. 15. Stob. Eclog. phys. t. I, p. 55. Bruck. Hist. phil. t. I. p. 1154.*
- <sup>8</sup> *Phil. Trans. 1795. p. 72. 1801. p. 265. Nich. Phil. Journ. I. p. 13.*
- <sup>9</sup> *Arist. ap. Cic. I. 1, cap. 3.*
- <sup>10</sup> *Id. Metaph. l. 1, cap. 5. Id. de Coelo. l. 3, cap. 1. Rousseau, Mém. sur la musique ancienne, p.39. Plut. de plac. philos. l. 1, cap. 3.*
- <sup>11</sup> *Tim. locr. ap. Plat. t. III. p. 90.*
- <sup>12</sup> *Arist. nat. auscult. l. II, cap. 6. Aristoph. Métaph. 1. II, cap. 3. Cic. si de nat. Deor. l. 1, cap. 10. Justin mart. orat. ad gent. p. 20.*
- <sup>13</sup> *Mosheim in cudw. l. 1, cap. 4. Tim. de Anim. mundi. Ap. Plat. l. 3. Mém. de l'acad. des Belles-lettres, t. XXXII, p. 19.*
- <sup>14</sup> *Theory of the Earth. b. 1. ch. 8.*
- <sup>15</sup> *Holwell. Gent. Philos.*
- <sup>16</sup> *Joh. Megop. Jun. account of maquaas on mohawk indians. 1644.*
- <sup>17</sup> *Darw. Bot. Garden. Part. 1 cant. 1, l. 105.*
- <sup>18</sup> *Grotius. Puffendorf. t. V. Wattel. t. 1. cap. 18, etc.*
- <sup>19</sup> *Wattel. t. 1, ch. 17.*

<sup>20</sup> Bl. Comm. b. 2. c. 1.

<sup>21</sup> *To chew* veut dire mâcher.

<sup>22</sup> Il est vrai, et c'est une chose que je sais fort bien, que dans un livre apocryphe de voyages, composé par un certain Hakluyt, se trouve une lettre écrite à François I<sup>er</sup> par un nommé Giovanne ou Jean Verazzani, lettre sur laquelle quelques écrivains veulent seoir la croyance que cette baie délicieuse avait été visitée près d'un siècle avant le voyage de l'entreprenant Hudson. Eh bien, moi, je ne crois pas un mot de tout cela (quoique des personnages fort judicieux et fort savants l'aient affirmé), et cela pour nombre d'excellentes raisons : 1) après un mûr examen on verra que la description donnée par Verazzani s'applique à peu près aussi bien à la baie de New York qu'à mon bonnet de nuit ; 2) parce que ce Jean Verazzani, pour lequel je commence déjà à éprouver la plus vive aversion, est natif de Florence ; et tout le monde connaît l'astuce de ces rusés Florentins, astuce au moyen de laquelle ils sont parvenus à enlever les lauriers du front de l'immortel Colon (vulgairement appelé Colomb), et à les placer sur celui de leur officieux concitoyen, Amerigo Vespucci ; et je ne doute pas qu'ils ne soient également disposés à ravir à l'illustre Hudson l'honneur d'avoir découvert cette ile enchanteresse, qu'embellit la ville de New York, et de le mettre à côté de leur découverte usurpée de l'Amérique du Sud ; et 3) je donne ma décision en faveur des prétentions de Hendrick Hudson, parce que son expédition fit voile de la Hollande, étant une entreprise véritablement et absolument hollandaise : et quand toutes les preuves du monde se présenteraient pour le contraire, je les regarderais comme rien, ou comme indignes de mon attention. Si ces raisons ne sont pas suffisantes pour satisfaire tous les bourgeois de cette ancienne cité, tout ce que je puis dire, c'est que ce sont des descendants dégénérés de leurs véritables ancêtres hollandais, et qui ne méritent pas le moins du monde la peine qu'on les convainque. Ainsi donc, les titres de Hendrick Hudson à cette fameuse découverte sont pleinement justifiés.

<sup>23</sup> Noordt. Montaigne and Mauritius river. Monhottan dans la carte d'Ogilvy.

<sup>24</sup> Extrait du journal de Juet.

<sup>25</sup> Montagne du serpent à sonnettes.

<sup>26</sup> L'inaction change l'homme en huitre. *Kaimes*.

<sup>27</sup> Dans les anciennes cartes, Pavonia est le nom donné à une étendue de pays comprise entre Hoboken et Ambry.

<sup>28</sup> Un point établi depuis long -temps par quelques-uns de nos

## NOTES

philosophes, ou du moins une assertion qui, souvent avancée, et jamais contredite, a fini par être à peu près reconnue pour un fait, c'est que l'Hudson était originairement resserré de tous côtés par les montagnes des hautes terres (*high-lands*). Devenu fort et turbulent avec l'âge, pendant que l'extrême vieillesse des montagnes les rendait de plus en plus poussives, hydropiques, et faibles de reins, il leur grimpa tout à coup sur le dos, et, après un violent effort, finit par leur échapper. Tout cela, dit-on, s'est passé dans un temps fort loin de nous, et sans doute avant que les fleuves eussent perdu l'art de gravir les montagnes. Au reste je le rapporte comme un système que je suis loin de prétendre expliquer, mais auquel je n'en accorde pas moins pleine et entière confiance.

<sup>29</sup> Le nez d'Anthony, promontoire dans le Highland.

<sup>30</sup> C'est un passage étroit du Sound, à six milles de distance environ au-dessus de New York. Il est fort dangereux pour les vaisseaux, à moins qu'ils ne soient gouvernés par d'habiles pilotes, à cause du grand nombre de rochers, d'écueils et de tourbillons. On leur a donné divers noms, tels que le gril, la poêle à frire, le dos de cochon, le pot, etc. Ils sont très violents à certaines époques de marées. Quelques graves et prudents personnages qui veulent réformer le temps présent, ont adouci la dénomination caractéristique ci-dessus, en Hurl-Gate, ce qui ne signifie rien du tout. Je les en laisse chercher eux-mêmes l'étymologie. Le nom que notre auteur a donné à ce passage est appuyé par la carte qu'on trouve dans l'histoire de Van der Donck, publiée en 1656 ; par l'Histoire de l'Amérique d'Ogilvie, 1671 ; ainsi que par un journal existant encore, écrit dans le seizième siècle, et qu'on peut trouver dans les papiers d'État de Halard ; et un vieux manuscrit écrit en français, et qui parle de différents changements dans les noms des lieux qui environnent cette cité, observe que de Helle-Gal, trou d'enfer, ils ont fait Helle-Gate, porte d'enfer.

<sup>31</sup> Chapeau d'homme sur la tête.

<sup>32</sup> Voir Haz. col. stat. pap.

<sup>33</sup> *Bundling* signifie mettre en paquet, en botte, ou en fagot. Mon lecteur cherchera, s'il le veut, l'analogie qu'il peut y avoir entre ce mot, et le résultat que l'auteur lui prête.

<sup>34</sup> Ce nom est certainement mal orthographié. Dans quelques anciens manuscrits hollandais de l'époque, on trouve Evert Duyckingh, qui est sans aucun doute le héros malheureux dont il est ici question.

<sup>35</sup> Hoz. Col. Stat. pap.

<sup>36</sup> David Pietres de Vrie, dans son *Reise Naer Nieuw-Nederlandt*

*onder het year 1640*, fait mention d'un Corlear, trompette au fort d'Amsterdam, qui donna son nom au Corlear's Hook, et qui, indubitablement, est le champion dont parle M. Knic Kerbocker.

<sup>37</sup> De Vries dit que ce moulin à vent était au bastion du sud-est, et on peut le voir avec le drapeau national, dans la vue de la Nouvelle-Amsterdam de Justin Dunker.

<sup>38</sup> Baie aux huitres.

<sup>39</sup> Ceci est un anachronisme qui saute aux yeux, et il y en a quelques-uns dans cette histoire authentique. Comment contrefaire les billets de Mannahata ? Les banques n'étaient pas connues dans le pays, et nos bons vieux aïeux n'avaient pas même songé à cette mine intarissable de richesse en papier. Print. Des.

<sup>40</sup> Voir Haz. col. stat. pap.

<sup>41</sup> Les anciens bardes gallois croyaient que le roi Arthur n'était pas mort, mais enlevé par les fées, et qu'il devait rester un certain temps dans un lieu enchanté. Il devait en revenir pour régner avec autant de puissance que jamais. *Hollingshed*. Les Bretons pensent qu'il reviendra encore et conquerra toute la Grande-Bretagne, car c'est la prophétie de Merlin. Il a dit que sa mort serait douteuse ; et il a dit ainsi, et les hommes seront toujours en doute et inquiets là-dessus ; car les hommes ne savent pas s'il est vivant ou mort. *De Leew. Chron.*

<sup>42</sup> Voyez les Histoires de MM. Josselyn et Diome.

<sup>43</sup> Haz. col. stat. pap.

<sup>44</sup> Perdrix.

<sup>45</sup> Hobbes, *Leviathan*. Part. I, chap. 15.

<sup>46</sup> Quum proserunt primis animalia terris,  
Mutum et turpe pecus, glandem atque cubilia propter,  
Unguibus et pugnīs, dein fustibus, atque ita porro  
Pugnabant armīs, quae post fabricaverat usus.  
HOR. Sat. 1. 1. s. J.

<sup>47</sup> Dans une ancienne vue de la Nouvelle-Amsterdam, prise quelque temps après l'époque dont il est question, on a représenté cette muraille, qui suivait la direction de Wall Street, appelée ainsi en commémoration de ce grand boulevard. Une porte, nommée Land Poort, s'ouvrait sur Broad Way, près du lieu où est maintenant Trinity Church ; une autre, nommée Water Poort, à peu près où est le café de Tontine, s'ouvrait sur Smitsvleya, ou, comme on le dit habituellement, Smith Fly, alors un vallon marécageux avec une crique ou entrée qui s'étendait sur ce que nous nommons Maiden Lane.

<sup>48</sup> Haz. col. stat. pap.

## NOTES

- <sup>49</sup> On se rappelle que Pyquag était célèbre pour ses oignons.
- <sup>50</sup> Archives de New Plymouth.
- <sup>51</sup> Mather. *Histoire de la Nouvelle-Angleterre*. l. VI, ch. VII.
- <sup>52</sup> Ceci fait allusion à une vieille ballade intitulée « Le Dragon de Wantley ».
- <sup>53</sup> Allusion à la ballade du dragon de Wantley.
- <sup>54</sup> Le savant Hans Mégapolensis, en parlant des environs d'Albany, dans une lettre écrite peu de temps après qu'on y eut établi une colonie, dit : « Il y a dans la rivière une grande abondance d'esturgeons dont nous autres chrétiens ne faisons point usage, mais que les Indiens mangent avec avidité. »
- <sup>55</sup> C'était pareillement le grand sceau des Nouveaux Pays-Bas, comme on peut le voir sur d'anciens registres.
- <sup>56</sup> Outre ce qu'en dit le manuscrit de Stuyvesant, cet illustre patron se trouve mentionné dans un autre manuscrit : « De Heer (ou l'écuyer) Michel Paw, sujet hollandais, acheta par contrat Staten Island. N. B. Le même Michel Paw avait ce que les Hollandais nomment une colonie à Pavonia, sur la rive de Jersey, vis-à-vis New York, et son inspecteur, en 1636, s'appelait Corns. Van Vorst. Une personne de ce nom, en 1769, acquit Pawles Hook et une grande ferme à Pavonia, et descend directement de Van Vorst. »
- <sup>57</sup> Ainsi appelée de la tribu indienne de Navesink qui habita dans les environs. À présent, on les nomme à tort Montagnes de Neversink ou Neversunk.
- <sup>58</sup> Depuis appelé par corruption Wallabout.
- <sup>59</sup> Que l'on écrit maintenant Brooklyn.
- <sup>60</sup> C'est maintenant une ville florissante, appelée Christiana ou Christeen, à trente-sept milles à peu près de Philadelphie, sur la route de poste de Baltimore.
- <sup>61</sup> Ce château, quoique très changé et modernisé, existe encore au coin de Pear Street, vis-à-vis Coentie'l Slip.
- <sup>62</sup> Qu'il faut écrire *stoeb* : porche bâti ordinairement devant les maisons hollandaises. Il y a des bancs de chaque côté.
- <sup>63</sup> Dans un ouvrage publié plusieurs années après cette époque (en 1701, par C. W. A. M.), il est dit que Frédéric Phillipse passait pour le plus riche mynher de New York, qu'il avait des tonnes pleines de monnaie indienne ou wampuna, et qu'il avait un fils et une fille qui, suivant la coutume hollandaise, partageraient également cette fortune.
- <sup>64</sup> Nous trouvons des récits curieux et merveilleux de ce peuple

extraordinaire (sans aucun doute les ancêtres des Mary-Landais de nos jours) faits par Maître Hariot dans son histoire intéressante. « Les Susquesahanocks, dit-il, sont un peuple de géants, extraordinaires en taille, en manières, et en habillements : leur voix résonne comme si elle venait d'une cave ; leurs pipes sont de près d'une aune de long, sculptées en forme d'oiseau, d'ours, ou autre figure, et suffisantes pour briser la cervelle d'un cheval (et combien ne voyons-nous pas, chez nous, de cervelles d'ânes, ou plutôt de cervelles d'hommes enfumées par des pipes d'une moindre dimension). Le mollet d'une de leurs jambes mesurait les trois quarts d'une aune environ, les autres membres étaient en proportion. »

<sup>65</sup> Egidius Luyck était en outre recteur de l'école latine des Nouveaux Pays-Bas, en 1663. Il existe deux pièces d'Egidius Luyck, dans les manuscrits des poésies de D. Selyn, sur son mariage avec Judith Isendoorn. Old. Man.

<sup>66</sup> Blooming Dale, à quatre milles à peu près de New York.

<sup>67</sup> Voyez quelques particularités de cette ancienne négociation. Haz. col. stat. pap. Il est singulier que Smith ne dise rien de cette mémorable expédition de Peter Stuyvesant.

<sup>68</sup> Échine du diable.

<sup>69</sup> Corruption de Top-Paun ; ainsi appelée d'une tribu d'Indiens qui comptait cent cinquante guerriers. Voyez Ogilby's history.

<sup>70</sup> La grande route.

<sup>71</sup> La pointe du diable.

<sup>72</sup> Smith's hist. of New York.

ÉGALEMENT AUX ÉDITIONS AMSTERDAM

Herman Melville  
BILLY BUDD, MATELOT

Édition, traduction et notes de Jérôme Vidal  
180 p., 14 x 19 cm, 13 euros, ISBN 2-915547-01-7

Herman Melville & Jean-Claude Götting  
BARTLEBY, UNE HISTOIRE DE WALL STREET

Traduction et notes de Jérôme Vidal  
Illustrations de Jean-Claude Götting  
80 p., 15 x 24 cm, 13,5 euros, ISBN 2-915547-05-X

[www.editionsamsterdam.fr](http://www.editionsamsterdam.fr)



CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER  
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS AMSTERDAM  
PAR PULSIO À SOFIA EN BULGARIE EN 2005

DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2006





